

# **TOUT BAIGNE, Enfin presque !**

**Edité par l'auteur**

# **TOUT BAIGNE, enfin presque !**

Edité par l'auteur  
Gérard Dangles 2011

ISBN 978-2-9538610-0-6

## **Avant Propos**

Bien évidemment, tous les faits relatés ici ne sont que pure fiction.

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Mais la coïncidence, parfois...



## Prologue

Dans une vaste pièce, dont la décoration devait dater du début du siècle dernier, se tenaient cinq hommes. Quatre de ces hommes, silencieux, étaient engoncés dans de larges et profonds fauteuils de cuir alors que le cinquième, pantalon noir au pli impeccable, veste blanche immaculée et nœud papillon en velours rouge, portait de la main gauche un plateau sur lequel étaient disposées plusieurs bouteilles. Il venait de proposer à boire aux trois premiers et finissait par le maître de maison.

- Pour Monsieur, un Chivas ?
- Oui, Serge. Ensuite vous apporterez les cigares et vous nous laisserez.
- Bien Monsieur.

Dès que le serviteur eut fermé la porte, les conversations reprirent.

- Jean-Michel, vous pensez vraiment que nous avons fait le bon choix ?
- Oui Claude, je le pense. Il est, de toute façon, trop tard pour revenir en arrière.
- Mais ce type est une guenille, il est inculte, il parle comme un loubard de banlieue, il est nul en économie, il est brouillon, il n'a aucune consistance. En bref, il n'a rien d'un Président de la République.
- Qu'est-ce qui nous importe ? Que nous ayons un Président à la hauteur de sa tâche mais totalement étranger à nos intérêts ? Ou bien, un homme qui, en ce moment, fait un tabac dans l'opinion publique et qui sera entouré, lorsqu'il sera élu, d'un nombre important de conseillers dont la plupart seront cooptés par notre petite assemblée ? Vous m'avez fait confiance jusqu'à maintenant. Je vous demande de me garder cette confiance encore quelques semaines.

Dans deux mois, tout sera joué. Et alors nous allons pouvoir donner libre cours à nos ambitions les plus folles.

- Sans que l'opinion ne s'en émeuve ?
- Charles, tu sais très bien que l'opinion, Claude s'en charge en grande partie.
- Claude ne dirige pas l'ensemble des médias du territoire.
- Plusieurs chaînes de télévision et de stations radios, soit directement, soit indirectement, plusieurs journaux quotidiens, hebdomadaires et mensuels, ça fait quand même un sacré nombre de citoyens touchés par l'information diffusée par son groupe. Quant aux chaînes publiques, une fois notre candidat au pouvoir, elles s'aligneront sur la position officielle. Le peu d'informations issues des autres moyens de communication sera négligeable. Et puis, il faut bien un peu d'opposition, sinon notre champion serait taxé d'autocratie, ce qui n'est pas souhaitable en interne, mais qui serait surtout très préjudiciable à nos relations internationales. Et nous avons besoin d'une grande liberté de mouvement à l'étranger.
- Je possède aussi quelques titres intéressants en Europe, précisa celui qui avait été appelé Claude.

Le dernier homme avait jusque-là écouté sans participer à la conversation. Il leva son verre :

- Je bois à notre victoire, qui ne fait aucun doute. Le seul réel problème, me semble-t-il, n'est pas l'installation de notre petit homme sur le trône, mais comment allons-nous le déloger une fois qu'il s'y sera bien installé. Car lorsque nous aurons mis en place et confortablement établi, nos diverses activités, nous n'aurons plus besoin de ce pantin prétentieux. Il y a un moment où il va devenir plus gênant qu'utile.
- Tu as raison, Jean. Je situe cette époque dans environ trois ans. Nous aurons tous eu largement le temps d'orienter nos affaires en fonction des nombreuses et avantageuses

dispositions que le gouvernement, sous l'impulsion frénétique de notre Président, aura fait voter. Il faudra alors calmer ses ardeurs, car s'il n'a pas la carrure d'un grand homme, il en a la fougue et l'ambition. Nous lui laisserons le choix entre deux possibilités : soit il s'aperçoit que sans nous il n'est rien, il continue à nous laisser mener la barque et nous le laissons continuer à se prendre pour le roi de France, soit il prétend s'affranchir de notre tutelle, et nous lui faisons prendre une phénoménale raclée à la prochaine élection.

- Dans cette seconde hypothèse, nous laisserions donc un candidat de l'opposition prendre la présidence ?
- Peu importe. Si chacun de nous a bien profité de ces cinq années de liberté totale pour consolider son empire et opacifier ce qui doit l'être, alors nous aurons trente années de vie tranquille et prolifique devant nous. Jamais, depuis bien avant la guerre, nous n'aurons été dans une dynamique aussi favorable. Maintenant, je pense qu'il est temps d'aller dîner.

Le maître de maison se leva, imités par les trois autres hommes. Ils se dirigèrent vers la salle à manger.

## CHAPITRE I

Le calme régnait au service des urgences, tous les accidentés de la nuit avaient été traités et il était encore trop tôt pour voir arriver les premiers skieurs malchanceux. Plus aucune ambulance ne stationnait devant les portes d'entrée ni même dans le sas d'accueil. Après les désordres de la nuit, les femmes de ménage s'affairaient pour redonner au hall, baigné dans une lumière diffuse, l'aspect et l'odeur qui siéent à une salle d'hôpital. Le reste du personnel somnolait en attendant la relève.

Soudain, une grosse automobile du genre tout terrain qui ne sert qu'en ville, gravit à vive allure la rampe d'accès au sas et freina brutalement devant la porte d'entrée.

Un brancardier qui s'était assoupi sur un banc de la salle d'accueil, désespéré d'avoir une nouvelle prise en charge quelques minutes avant la fin de son service, se releva brutalement et jeta un regard à l'extérieur afin d'apercevoir les arrivants. Lorsqu'il distingua le conducteur qui descendait du véhicule il fut soulagé.

- Tiens, voilà Bison futé, lança-t-il à l'adresse des autres employés.

Les deux préposées à l'enregistrement des entrants et le second brancardier tournèrent la tête vers la porte dont les vantaux coulissaient déjà pour laisser passer le bison susnommé. Il était énorme, une barrique. Il avançait de son pas chaloupé d'obèse dont le diamètre des cuisses ne permet pas une avancée en droite ligne de la jambe, chaque cuisse devant à chaque pas contourner les rondeurs de l'autre. Il soufflait comme à son habitude, trimbaler 130 kilos tout au long d'une journée demandait un effort considérable. D'ailleurs, malgré l'heure matinale, l'homme ruisselait de sueur, son col de chemise en épongeait une grande partie et en gardait la trace, ou celle de la veille peut être ?



Mais ce matin-là, l'attention du personnel, et surtout celle des deux brancardiers, ne s'attarda pas sur celui qui avait été nommé Bison futé. Dans son sillage s'avancait une jeune fille d'une vingtaine d'années.

- Je vous présente Magali qui est en stage au journal. Elle m'accompagne durant quelques semaines et va même me remplacer lorsque je vais partir en vacances.
- Comment ça Bison Futé, tu pars encore en vacances ? Ça ne fait pas trois mois que tu es revenu d'Espagne, t'as la belle vie toi ! lança le brancardier qui le premier les avait repéré.
- Bob, je m'appelle Bob, je t'ai dit cent fois de ne pas m'appeler Bison Futé.
- Tu ne vas pas nous la refaire tous les jours, si on t'appelait plus Bison Futé tu croirais qu'on est fâché. Mais c'est bien que tu partes en vacances, surtout quand tu te fais remplacer. Même, tu devrais partir et te faire remplacer plus souvent !

Il se tourna vers la jeune femme et lui délivra un grand sourire dévoilant des dents jaunies par le tabac :

- Bonjour Magali, moi c'est Roland et mon pote c'est Sébastien. T'as quelque chose de prévu ce soir ?
- Oui, je dîne au restaurant avec mon fiancé.
- Si jeune et déjà fiancée ! Un autre jour alors, ton fiancé ne t'emmène pas au resto tous les soirs ?
- Il arrive que je sois disponible certains jours, mais vous certainement pas, rétorqua Magali en pointant du doigt l'alliance qui ornait l'annulaire de Roland.

Roland marqua un temps d'hésitation, malgré son air timide et réservé elle avait du répondant la petite.

- Ma femme et moi on ne s'entend plus, on va divorcer.

Magali coupa net :

- Et moi je vais me marier. Et elle lui tourna le dos pour rejoindre Bob qui s'était désintéressé de l'échange et

s'entretenait avec une des hôtesse d'accueil, de façon toute aussi entreprenante que le dénommé Roland envers Magali :

- Bonjour ma jolie, tu as bien fait de couper tes cheveux, ça te rajeunit de dix ans. Lorsque tu sors avec ta fille, on doit te prendre pour sa sœur aînée.
- Allez, arrête tes boniments. Je suppose que tu viens pour l'accidenté de cette nuit ?
- Tout juste, c'est quelle chambre ?
- La 412. Mais ça m'étonnerait qu'on te laisse l'approcher, il avait l'air plutôt mal en point lorsqu'ils l'ont amené. Pas vrai Roland ?
- Oui, répondit le brancardier. J'ai même cru qu'il était déjà passé. J'étais prêt à le conduire direct à la morgue mais l'interne a dit qu'on allait l'opérer immédiatement et qu'il avait une petite chance de s'en sortir.
- Il est revenu de la salle d'op, demanda Bob.
- Oui il y a quelques minutes, c'est moi qui l'ai remonté. Je ne voudrais pas te gêner l'article mais il n'est pas bavard. Même que je ne crois pas qu'il parle avant un bon bout de temps, on a l'impression qu'on l'a trempé tout entier dans une gâchée de plâtre.
- À part lui, il y a qui là-haut, de la famille ?
- Ses enfants viennent juste d'arriver, mais ce n'est peut-être pas le bon moment pour une interview, insista l'hôtesse.
- On va se rendre compte par nous-mêmes. Merci du renseignement ma belle et à bientôt.

Bob entraîna Magali vers les ascenseurs.

- Tu vois, le seul vrai secret de la réussite dans ce putain de métier c'est les contacts. Il faut se faire des copains et des copines de partout : commissariats, hôpitaux, bistrots, commerces, palais de justice, mairies. Mais toujours les petits employés. Déjà parce que ça coûte moins cher de graisser la patte à un salarié du bas de l'échelle plutôt qu'à un haut responsable et ensuite parce que le petit sans grade

c'est lui qui se tape le boulot, alors il sait souvent plus de choses que son patron. Hier encore c'est un employé des Pompes Funèbres qui m'a appris ce que tu as peut-être lu dans le canard d'aujourd'hui : Le mort, Lucien De La Festinière, a légué toute sa fortune à un gamin de quatre ans dont il est le père. L'employé a entendu les fils et filles légitimes se lamenter sur leur sort durant toute la cérémonie. Il m'a appelé dès la fin des obsèques et j'ai pu faire une rapide enquête qui m'a confirmé que le gamin était bien son fils reconnu. La mère, c'est l'infirmière à domicile qui s'occupait du vieux. Ca fait du bruit dans Landerneau mon papier d'hier. Sans les fines oreilles de mon ami Adrien, et surtout sans les quelques bonnes bouteilles que je n'oublie pas de lui apporter pour son anniversaire et à la nouvelle année, pas d'information. Et pas d'information, pas de papier. Et un journaliste qui ne produit rien ne le reste pas longtemps.

Magali écoutait sans rien dire. Elle se faisait une autre idée du métier de journaliste. D'ailleurs elle n'arrivait pas à donner ce nom à ce que faisait Bison Futé, les chiens écrasés, les ragots de quartier et les rumeurs nauséabondes, les accidents, les suicides, les mariages et les divorces des personnalités locales, tout cela n'avait rien à voir avec le journalisme dont elle rêvait, c'était de la collecte d'informations banales retranscrites pompeusement pour remplir les pages internes du quotidien régional. Non, ce qu'elle voulait c'était parcourir la planète, montrer la misère et la famine, dénoncer les dictatures, fustiger les profits indécents, tenter de rendre ce monde meilleur. Elle y pensait encore lorsqu'ils atteignirent la chambre 412.

Bob s'arrêta sur le pas de la porte et la poussa légèrement.

- Écoute, ça pleure dans cette chambre.

Magali passa la tête dans l'entrebâillement de la porte et vit effectivement une jeune fille qui sanglotait près du lit ou était allongée une forme totalement recouverte de pansements ou de

plâtre. Des quelques endroits laissés libres sortaient des tuyaux et des sondes reliés à divers appareils qui entouraient le lit. Près de la fenêtre, assis sur une chaise, un jeune homme pâle observait fixement le gisant.

Magali se tourna vers Bison futé et lui dit :

- Allons-nous en, laissons ces gens tranquilles.
- Tu veux rire ma poulette, c'est notre scoop de la journée. Encore un bon père de famille qui devient un incorrigible Fangio dès qu'il se retrouve derrière son volant. Seulement il est sur une route, pas sur un circuit, et il est Monsieur Tout-le-monde, pas un pilote de course. Et donc ça se termine dans le ravin. Alors si on veut que nos lecteurs s'intéressent à nos articles il y faut de l'émotion, pas une simple description de ce qu'ils peuvent voir tous les jours à la télévision, et même parfois en direct sur leur trajet quotidien. Lorsque les traces de freinage s'arrêtent brutalement sur l'autoroute on est déçu, mais si au bout de ces traces il y a une rambarde enfoncée ou mieux, de la sciure qui recouvre on ne sait quel liquide répandu sur la chaussée, on s'intéresse. Et si en plus il y a encore la ferraille, les gens hagards, les gosses qui braillent et même un chien qui hurle, alors là ça devient vraiment passionnant.
- C'est horrible !
- Mais qu'est-ce que tu crois, c'est ça qui fait vendre. Parmi tous ceux qui ont vu l'accident, qui habitent à proximité ou qui connaissent les victimes il y en a un sur deux qui va vouloir en savoir plus et qui, pour ça, va acheter le journal et va se taper tous les journaux télévisés régionaux pour savoir si on en parle. On vit dans un monde de voyeurs obscènes.

Et Bob poussa carrément la porte et entra dans la chambre. La jeune fille près du lit tourna la tête vers ce visiteur inconnu, le

jeune homme se leva de sa chaise. Avant que l'un ou l'autre puisse parler Bob s'adressa à ce dernier :

- Bonjour, je m'appelle Robert Malain, journaliste, voici ma carte. Et voici Magali – il marqua un temps d'hésitation et comme il ne se rappelait plus son nom de famille il poursuivit – c'est une stagiaire. On aimerait savoir ce qui s'est passé, c'est votre papa l'accidenté ?

Le jeune homme se crispa. Magali crut qu'il allait les mettre à la porte mais il se contint et répondit posément :

- Oui, cet homme est notre père. Mais je ne peux rien vous dire sur son accident, on ne nous a prévenus qu'après son opération et nous ne sommes là que depuis quelques minutes. La seule personne que nous ayons vue est le chirurgien qui l'a opéré. Voyez plutôt les gendarmes qui ont constaté l'accident, ils en savent plus que nous.
- Pouvez-vous m'accorder quelques instants, j'aimerais que vous me donniez quelques informations sur votre papa, insista Bob.
- Non, je n'ai vraiment pas l'envie de parler en ce moment. Soyez gentil, laissez-nous.

Magali sentait que le jeune homme faisait beaucoup d'efforts pour être calme et courtois. Elle prit Bob par le coude et tenta de l'entraîner vers la sortie mais celui-ci fit une dernière tentative.

- Juste une ou deux questions et je vous laisse. J'aimerais simplement savoir si votre père conduisait habituellement vite et si vous pensez qu'il ait pu avoir un peu bu avant de prendre le volant.

Les mâchoires du jeune homme se serrèrent, son regard se durcit, son père était entre la vie et la mort et ce qui préoccupait ce pachyderme c'était de savoir s'il conduisait en état d'ivresse. Il ne put s'empêcher de hausser le ton :

- Sortez immédiatement monsieur... Il n'eut pas le temps de poursuivre, un homme en blouse blanche ouverte sur un

poitrail velu, jeune encore mais au visage soucieux et fatigué, venait d'entrer dans la chambre.

- Que se passe-t-il ?
- Bonjour Docteur Dumontel – un coup d'œil rapide sur le badge accroché à la blouse lui avait appris le nom du médecin — je suis Robert Malain, journaliste. Je voulais juste avoir quelques renseignements sur l'accident dont a été victime le papa de ces jeunes gens.
- Je n'ai aucune information sur les causes de la sortie de route de Monsieur Langlois. Ses enfants, qui sont arrivés depuis seulement quelques minutes, en savent encore moins. Et cette chambre est celle d'un homme qui sort de salle d'opération et qui a avant tout besoin de silence et de calme. Le ton, posé jusqu'alors, monta de quelques décibels : Alors vous allez me foutre le camp d'ici sur le champ.
- Bon, pas la peine de hurler. Allez viens poulette, on s'en va.

Magali jeta un regard désolé vers le fils au bord des larmes. Elle aussi sentait sa gorge se nouer, elle avait honte d'avoir dû partager ce harcèlement odieux. Heureusement elle n'aurait plus à subir longtemps ce binôme, le journaliste partait bientôt en congés.

Dès qu'ils furent sortis de la chambre Bob sorti son téléphone portable et composa un numéro. Il n'eut pas le temps d'attendre qu'on décroche que la voix tonitruante du docteur Dumontel, qui était sorti pour s'assurer que les intrus quittaient bien les lieux, emplit le couloir :

- Monsieur le journaliste, vous allez m'éteindre ce téléphone immédiatement, il est interdit de se servir d'un portable à l'hôpital.

Bob rangea son téléphone et prononça à voix basse quelques mots que Magali ne put saisir, mais ce n'étaient probablement pas des amabilités.

Une fois à l'extérieur Bob ressortit son portable et put obtenir son correspondant. La jeune fille, restée à quelques mètres, contemplait les sommets enneigés qui cernaient la ville. C'était beau, calme et reposant. Ne plus penser à ce rôle misérable que venait de lui faire tenir ce gros porc qui, à l'abri du bruit de la rue sous un porche, enchaînait les coups de téléphone !

Lorsqu'il en eut terminé il revint vers elle et dit :

- On va à l'hôtel de police. Peut-être que là on aura plus de renseignements ?

## CHAPITRE 2

Le calme était revenu dans la chambre 412. L'altercation avec le journaliste avait eu, malgré tout, un effet positif, elle avait permis de détourner l'attention des jeunes gens, auparavant uniquement préoccupés par l'état de leur père. L'arrivée du chirurgien et de l'infirmière qui l'accompagnait allait probablement permettre la levée de toutes les interrogations, et ramener l'espoir.

L'infirmière referma la porte et s'approcha du lit. Elle vérifia méticuleusement l'ensemble des sondes et cathéters qui reliaient à la vie le corps inerte de Paul Langlois. Le chirurgien s'approcha à son tour, il prit le pouls du blessé, puis donna les consignes à l'infirmière.

Les deux jeunes gens le regardaient sans rien dire, attendant que la visite soit terminée pour poser les questions qui leur brûlaient les lèvres. Ils n'eurent pas besoin d'exprimer leurs craintes, dès qu'il eut fini d'énumérer la longue liste de toutes les dispositions à prendre et les soins à délivrer avec l'infirmière qui prenait des notes, le professeur Dumontel les invita à s'asseoir. Il y avait deux chaises dans la chambre, la jeune fille, quitta le chevet de son père et prit place près de son frère, le professeur s'assit sur le bord du lit.

- Tout d'abord, nous allons être appelés à nous voir régulièrement dans les jours, et même les semaines, qui viennent alors faisons connaissance. Moi, je m'appelle Jacques Dumontel.

En n'engageant pas immédiatement la conversation sur la gravité de l'état de leur père, le chirurgien détendait un peu l'atmosphère. C'est la jeune fille qui essuya son visage encore baigné de larmes et qui répondit :

- Je m'appelle Marion et mon frère Romain.
- Voici Isabelle, leur présenta le médecin, c'est une des infirmières qui s'occupera tout spécialement de votre père.

L'infirmière s'approcha :



- Venez me voir aussi souvent que vous le voudrez. Et rassurez-vous, on va bien s'occuper de votre papa. Je vous laisse, j'ai d'autres patients qui m'attendent.

Elle quitta la chambre et le docteur Dumontel reprit :

- Je viendrai visiter votre papa tous les jours jusqu'à ce qu'on soit certain qu'il ait parfaitement récupéré. Il a eu une chance extraordinaire, la chute qu'il a faite et les chocs qu'il a subis auraient dû le tuer sur le coup. Il a résisté. Nous avons pu réparer tout ce qui avait été cassé : l'enfoncement thoracique, les fractures, sont maintenant du domaine de la traumatologie accidentelle classique, et il n'a subi aucune contusion vertébrale. Tout devrait donc rentrer dans l'ordre en quelques mois. Seulement il a aussi subi un traumatisme crânien important. Après les différents examens que nous avons pratiqués, cela ne lui laisse aucune séquelle apparente. Mais dont on ne peut absolument pas dire maintenant qu'elles vont en être les conséquences. Il se peut qu'il n'y en ait aucune. Nous en saurons beaucoup plus lorsqu'il sortira de son sommeil anesthésique.
- Les deux jeunes gens restèrent un long moment sans rien dire. C'est Romain qui rompit le silence :
- Il va se réveiller dans combien de temps ?
- Il n'est plus complètement sous l'effet de l'anesthésiant, maintenant il dort. Vous pouvez rester encore un moment mais je pense qu'il vaut mieux ne pas attendre son réveil complet qui peut ne se produire que dans quelques heures. Laissez un numéro de téléphone où l'on peut vous joindre aux infirmières, elles vous préviendront dès qu'il sera conscient. Je serai là car c'est à ce moment que nous saurons si tout va vraiment bien. Je vous laisse car j'ai encore quelques bras cassés et jambes fracturées à visiter. Et allez vite vous reposer pour que votre papa vous voie avec une tête un peu plus radieuse lorsqu'il émergera.

- Vous devriez en faire autant, vous n'avez pas l'air d'avoir trop dormi non plus. C'est Marion qui, après les paroles à moitié rassurantes du chirurgien, retrouvait un peu de son allant.
- Vous avez raison, je n'ai pas quitté cet hôpital depuis hier soir. C'est un peu la faute de votre papa, nous avons passé une bonne partie de la nuit ensemble. Je dois avouer que c'est moi qui ai été le plus bavard, mais il va falloir qu'il se rattrape, nous avons besoin de savoir ce qui lui est arrivé.

Jacques Dumontel leur fit un petit signe de la main et quitta la chambre.

Marion et Romain revinrent près du lit, Romain effleura de la main la joue du blessé, Marion lui posa un baiser sur le front puis ils quittèrent la pièce.

## CHAPITRE 3

Bison futé conduisait bizarrement, parfois largement au-dessus de la vitesse autorisée, parfois bien en dessous, mais toujours sur la file de gauche de l'autoroute. Totalement imperméable aux coups de klaxon rageurs des suiveurs ou aux regards furieux de ceux qui doublaient par la droite lorsqu'il flemmardait, mais par contre vitupérant contre les traînants, qui roulaient pourtant à la vitesse autorisée, lorsque lui se mettait à enfoncer l'accélérateur.

- Vous n'avez jamais été pris en excès de vitesse lui demanda Magali, assez peu rassurée par l'extravagance de la conduite de son mentor.
- Oh si ! Mais j'ai des copains bien placés, ils me font sauter les PV.
- Vous trouvez ça normal ?
- Je ne suis pas touriste moi, J'ai un boulot qui demande une réaction rapide. L'info il faut la choper à chaud, ça demande souvent de se presser un peu. Tu sais ma poulette, les ploucs qui conduisent mal seront toujours en excès de vitesse, même à 20 kilomètres à l'heure. Mais quand on maîtrise on n'est bien moins dangereux à 200 que d'autres à 100.

Magali en déduisit qu'il se prenait pour un bon conducteur ! Elle renonça à poursuivre sur le sujet, elle se doutait bien que tous les arguments qu'elle pourrait avancer pour le respect des règles de conduite seraient balayés par Bison futé qui trouverait toujours une justification à son incivilité. Elle serra les fesses et s'abstint de tout nouveau commentaire. D'ailleurs elle n'aurait pas pu placer un mot, le journaliste était parti dans une longue évocation de tous les abrutis qu'il avait croisés sur sa route. Magali se rappela l'histoire de ce conducteur engagé à contresens sur l'autoroute, et lorsque la radio diffusa un bulletin d'alerte pour avertir les automobilistes qu'une voiture circulait sur la mauvaise voie le chauffard dit alors à son épouse : « Mais ça en fait au moins 30 que je viens de croiser

dans le mauvais sens ! ». Ce sont toujours les autres qui sont en faute !

- La fumée ne te dérange pas, demanda Bison futé.

La question n'attendait visiblement pas de réponse puisqu'il alluma sa cigarette avant même que Magali ait pu dire quoi que ce soit. Il avait mis la ventilation mais l'air chaud pulsé brassait l'odeur de la cigarette et celle de la transpiration abondante et âcre du journaliste. La température extérieure ne permettait vraiment pas l'ouverture de la fenêtre, Magali se sentait vraiment mal. Elle jeta un œil sur le conducteur qui poursuivait l'énoncé de ses exploits automobiles. La sueur lui ruisselait de la base du crâne jusqu'au cou et le col de la chemise, gras et luisant, faisait office d'éponge, les deux boutons du haut non utilisés et la cravate mal ajustée laissaient apparaître une volumineuse toison pectorale, elle aussi luisante de transpiration. Magali, proche de la nausée, détourna son regard tout en se demandant s'il y avait une femme qui supportait cette montagne de suffisance et de pestilence.

Après quelques minutes d'excès de vitesse et de nonchalance alternés ils quittèrent l'autoroute. Encore quelques feux grillés, quelques lignes blanches largement mordues et ils arrivèrent malgré tout sans encombre devant l'hôtel de police de Grenoble. Comme il n'y avait aucune place disponible Bison futé gara son véhicule tout terrain sur le trottoir, ce qui justifiait probablement l'utilisation d'un tel engin en ville.

Le journaliste et Magali à sa suite traversèrent difficilement le hall de l'hôtel de police jusqu'aux ascenseurs, Bob saluait pratiquement toutes les personnes qu'il croisait, serrait des mains, jetait une plaisanterie, demandait des nouvelles et surtout faisait beaucoup de compliments. Enfin ils purent atteindre les ascenseurs, là encore le journaliste entreprit une jeune policière qui, dans l'étroitesse de la cabine, ne savait comment se tourner pour éviter tout à la fois l'odeur, le contact et les postillons. L'arrivée au second étage la délivra. Bison futé connaissait

parfaitement les lieux, au bout d'un long couloir il frappa à une porte sur laquelle était punaisée une carte de visite qui indiquait : Inspecteur principal Patrick Moreau. Bison futé poussa la porte sans attendre de réponse et entra, laissant Magali refermer la porte derrière eux. La jeune fille crut défaillir, ça sentait encore plus fort que dans la voiture de Bob.

Derrière un bureau encombré de dossiers sur lequel reposaient l'écran cathodique et le clavier d'un vieil ordinateur, se tenait un homme d'une trentaine d'années, à l'allure sportive bien qu'une cigarette soit pendue à ses lèvres. Ca empestait le tabac froid dans ce bureau, les lois sur l'interdiction de fumer dans les lieux publics ne devaient pas s'appliquer dans les locaux de la police. L'inspecteur Moreau écrasa sa cigarette dans un cendrier déjà plein à ras bords et leva les yeux vers les visiteurs. Il salua rapidement Bison futé et s'attarda longuement de bas en haut, puis de haut en bas, sur Magali.

- C'est Magali, une stagiaire qui me remplace pendant mes congés, annonça Bison futé.

L'inspecteur Moreau se força enfin à tourner les yeux vers lui :

- Qu'est-ce qui t'amène aujourd'hui ?
- L'accident de voiture de cette nuit. On m'a dit que c'est toi qui prends l'affaire ?
- C'est les gendarmes qui sont intervenus. Mais le préfet les a dessaisés et a confié l'enquête à Blairon, le chef. Moi, je n'ai fait que la recherche d'identité et j'ai pris les renseignements habituels sur le bonhomme. J'ai récupéré le rapport des gendarmes et je fais le mien, c'est ce que je suis en train de taper.
- Tu peux m'en dire quelque chose ?
- Qu'est-ce que tu sais ?
- Rien, si ce n'est que le mec est à l'hosto aussi fringant qu'un hérisson au beau milieu d'une nationale un jour de grand départ.

- Il n'y a pas grand-chose à dire : il s'appelle Paul Langlois, 48 ans, il avait quitté son bureau à 20 heures et rentrait probablement chez lui, en tout cas il était sur la bonne route. Vers 21 heures un automobiliste a remarqué les feux allumés d'une voiture accrochée à la paroi du ravin après le pont de Ponsonnas. Il a alerté les gendarmes qui ont dû faire intervenir une grue pour remonter la carcasse, on l'a extrait ensuite. Ça fait une belle chute d'au moins 25 mètres. Dans son malheur, il a eu de la chance, la caisse n'a pas pris feu, un moignon d'arbre a stoppé la chute, les phares sont restés allumés et un autre automobiliste l'a repéré. Sans la souche sur laquelle sa voiture s'est plantée, c'était 120 mètres plus bas qu'on le retrouvait. Bien que les 25 mètres l'aient déjà laissé pas mal esquinaté apparemment !
- Il était bourré ?
- Non, pas trace d'alcool ni de drogue dans le sang. Il ne téléphonait pas non plus, j'ai vérifié.
- Alors il devait rouler comme un malade ?
- Probablement, et c'est la seule chose étonnante, il y avait des traces de frein sur trente-deux mètres, ce qui laisse supposer que le véhicule roulait à plus de soixante-dix kilomètres heure sur ce tronçon étroit et sinueux. On se demande comment il a pu atteindre une telle vitesse à cet endroit ?
- Il a quoi de particulier cet endroit ?
- Tu ne connais pas la route des Echarennas ?
- J'y suis passé mais il y a longtemps, je me rappelle plus.
- Ça passe tout juste à deux voitures, la falaise d'un côté, le ravin de l'autre. Les virages sont serrés et très rapprochés les uns des autres. Et comme les traces de freinage commençaient dès la sortie d'un virage pour finir droit dans le virage suivant moi je me demande comment il a fait pour sortir si vite d'un virage, freiner à mort dès la sortie et

ne pas tenter de tourner dans le suivant, alors qu'il devait être déjà très ralenti ?

- Et l'enquête de Blairon ?
- Déjà terminée ! Il m'a transmis tout ce que je te raconte et il ne cherche pas plus loin que l'excès de vitesse.
- J'ai l'impression que ça ne te satisfait pas comme explication ?
- Sur ! On ne peut pas conduire aussi vite à cet endroit et même s'il avait pu, il aurait dû tenter de braquer pour prendre le virage en fin de course, or les traces de frein sont parfaitement rectilignes.
- Il a peut-être fait un malaise ?
- Pour un mec qui fait un malaise il freine très fort. Non, ça, c'est une hypothèse à écarter.
- Une tentative de suicide alors ?
- La théorie du suicide ne me convient pas mieux. Après un rapide survol de sa vie, il n'y avait aucune raison qu'il veuille mettre fin à ses jours. Bonne situation, pas de problème d'argent, des enfants en parfaite santé et bien dans leur peau, pas d'ennui connu, la sacoche qu'il avait dans sa voiture contenait son ordinateur et des papiers professionnels, il avait donc probablement l'intention de bosser chez lui en rentrant. On n'a pas trouvé de lettre expliquant un suicide non plus. Et puis, quand on veut se suicider, on ne freine pas, on fonce. Je suis persuadé qu'il nous manque un élément pour comprendre ce qui s'est passé.
- Peut-être il faisait la course avec un autre automobiliste ?
- Oui, c'est aussi une explication. Mais c'est quand même bizarre que les traces de freinage débutent dès la sortie du virage et se terminent à l'endroit du plongeon. Si on sort d'un tel virage à soixante-dix kilomètres à l'heure on ne peut pas redresser, on part illico dans le ravin, mais pas au

bout de la ligne droite, tout de suite, dès la sortie du virage. Y'a quelque chose qui cloche dans ce crash.

- Dans ce cas pourquoi l'enquête s'arrête-t-elle ? Pourquoi les gendarmes ont été dessaisis ?
- Tu sais comme moi qu'aujourd'hui il faut sortir des stats avec un minimum de délits, surtout des délits non élucidés. Alors la hiérarchie, ils n'en ont rien à foutre que le mec se soit planté seul où qu'un autre véhicule soit impliqué. Il n'y a pas de témoin, un accident c'est bien, un suicide c'est encore mieux. À part les gendarmes et quelques fouineurs dans mon genre, tout le monde à envie de refermer ce dossier très vite. Ca leur va très bien comme ça, aux chefs. S'ils étouffent quelques délits merdiques comme celui-là, ils auront de bons résultats à la fin de l'année et le chef suprême, celui-là même qui veut devenir calife à la place du calife aux prochaines élections, leur enverra ses chaleureuses félicitations. Alors on enlève le dossier aux gendarmes qui se posent des questions sur les traces de frein, on file ça à Blairon qui va pas aller foutre le bordel dans les stats de son ministre, qui lui-même me balance la patate et me demande de taper le rapport, mais sans faire de zèle et en oubliant tout ce qui pourrait attirer l'attention.
- Bah, excès de vitesse, tentative de suicide ou compétition malheureuse, pour le bonhomme aujourd'hui le résultat est le même. Il y a peu de chances qu'il s'en sorte entier. Il a été transféré immédiatement à l'hôpital ?
- Pas vraiment, de nuit et dans son état les manipulations ont été difficiles, il a fallu faire venir une grue pour remonter la carcasse, extraire le type, ensuite les pompiers l'ont transporté dans leur véhicule médicalisé jusqu'à un lieu accessible pour l'hélico qui heureusement était disponible. Le temps de tout ça il s'est passé plus de deux heures entre son crash et son arrivée à l'hôpital. C'est tout ce que je



peux te dire sur l'accident, tu crois que tu vas pouvoir faire un papier avec ça ?

- Bah ! Ca fera bien une dizaine de lignes. Si tu m'en dis un peu plus sur sa vie je peux peut-être en faire vingt. Il faisait quoi comme job ?
- Expert-comptable.
- J'ai vu deux gamins à l'hosto, c'est les siens ?
- Probablement, Romain et Marion, vingt-deux ans tous les deux, ils sont jumeaux. Étudiants tous les deux aussi, le premier en école d'ingénieur et l'autre en informatique. Comme je sais que tu vas me le demander je te le dis tout de suite : il n'y a pas de femme. Madame Langlois est morte dans un accident de voiture et il n'y a pas de remplaçante connue.
- Décidément, c'est héréditaire !
- Sauf que pour elle c'est un type bourré qui l'a cartonnée à 150 kilomètres à l'heure sur une départementale. Elle n'est même pas passée par la case hôpital, direct la morgue.

Magali devenait très pâle. Elle était restée debout car l'inspecteur Moreau ne leur avait pas proposé de siège mais elle sentait la tête lui tourner. Elle se laissa tomber sur la chaise en bois qui faisait face au bureau.

- Ca me donne envie de vomir, dit-elle.
- Tu en verras bien d'autres ma belle, rétorqua Bison futé. Dans ce métier il faut avoir le cœur bien accroché et surmonter son émotion sinon on se retrouve au bureau à corriger les fautes d'orthographe des autres.
- Ce n'est pas ce que je vois ou entends qui me met mal à l'aise, c'est la façon dont nous nous sommes comportés vis-à-vis des enfants de l'accidenté.
- Si j'étais à ta place je retournerai m'excuser. Et par la même occasion tu pourrais me récupérer le calepin sur lequel je prends des notes. Je me rappelle l'avoir posé sur la table à l'entrée de la chambre et je l'ai oublié.

- C'est une très bonne idée. On se retrouve au journal ?
- Oui, c'est ça. À tout à l'heure.

Une fois Magali sortie, l'inspecteur Moreau se mit à rire franchement :

- Elle est complètement novice ta stagiaire. Tu fais encore le coup de celui qui oublie un truc ?
- Ça marche toujours. Quand tu viens une première fois tu te fais jeter. Si tu reviens en t'excusant de déranger encore mais tu as oublié ton calepin, est-ce que tu peux le récupérer ? Alors les gens sont plus conciliants. Et en plus si c'est la mijaurée qui y va, alors là c'est du pain béni. Elle va obtenir tous les renseignements que je veux, ils vont même lui dire de revenir. Allez, salut, je file au journal. Si tu as du nouveau tu m'appelles ?
- Pas de souci. Et merci pour la dernière bouteille, excellent ce whisky !

Robert Malain allait quitter l'inspecteur lorsque la porte du bureau s'ouvrit sans qu'on ait entendu le moindre coup frappé à la porte. Un homme s'avança, puis voyant le journaliste, il ne pénétra pas plus avant et lança :

- Je vois que vous êtes occupé, je reviens un peu plus tard. Il sortit en claquant la porte.
- C'est qui ce type ? Je l'ai déjà vu mais je ne me rappelle plus où, interrogea Bob.
- Ce mec, c'est la poisse assurée. Quand il vient me voir, c'est toujours pour arranger un coup véreux. Il dirige une entreprise de nettoyage mais il passe plus de temps dans les réunions politiques que dans sa boîte. Il a ses entrées partout et il est protégé en haut lieu, il faut dire qu'il balance pas mal. Ça lui permet de venir, d'entrer sans frapper, de poser des questions. Si tu ne veux pas répondre il sort et il ne se passe pas dix minutes que le chef t'appelle et te demande d'accéder aux désirs de ce monsieur. Et ça

dépense des fortunes au casino alors que sa boîte prend l'eau de partout et qu'elle serait coulée depuis longtemps sans les marchés juteux que lui procurent quelques mairies.

- Et il s'appelle comment ?
- Francis Martineau.
- Ah, ça y est, je me souviens. Il n'a pas été impliqué dans une affaire de trafic de drogue il y a trois ou quatre ans ?
- Exact. Non-lieu. Pourtant il y avait tout ce qui fallait pour le mettre au trou.
- Bon, eh bien je te laisse en si bonne compagnie, salut !
- Salut !

Francis Martineau attendait devant la machine à café. Dès qu'il vit sortir le journaliste il s'introduisit à nouveau dans le bureau de l'inspecteur, referma la porte derrière lui et s'assit sur la chaise qu'occupait Magali quelques minutes auparavant.

- Alors, mon petit Patrick, quoi de neuf ?
- Rien, la routine.
- J'ai une demande à formuler. Il y a un jeune qui a été interpellé hier suite à une banale altercation dans la rue. C'est vous qui l'avez interrogé. Il paraît que le rapport que vous avez fait le charge un max. C'est un petit gars sympa et il bosse pour moi. J'aimerais que vous l'oubliiez, le rapport n'est pas parti, vous pourriez le reprendre.
- Sauf que le petit gars sympa il a tabassé un automobiliste qui avait quarante ans de plus que lui, qu'il lui a cassé deux dents et le nez, ce qui lui a valu à ce monsieur de rester à l'hosto toute une journée.
- Je sais, il est un peu vif. Mais c'est l'autre qui l'a cherché, il est descendu de sa voiture pour l'insulter alors que mon gars discutait tranquillement avec un copain.
- Les témoins ne parlent pas d'insultes mais seulement d'une demande de bouger sa voiture du milieu de la chaussée pour que ceux qui se trouvaient derrière puissent passer.

- Oui, si vous voulez. Mais moi j'en ai besoin de ce gars. Alors il faudrait alléger un peu le rapport pour qu'on ne me le fourre pas au gnouf. C'est OK, ou il faut que je fasse ma demande un étage plus haut ?
- Je vais voir ce que je peux faire.
- Très bien, je vous laisse. Au revoir mon petit Patrick.
- Au revoir Monsieur Martineau.

À peine Francis Martineau avait-il franchi la porte que l'inspecteur Moreau fit un joli bras d'honneur en maugréant : « Toi, si je peux te foutre dans la merde un jour, tu ne vas pas y louper ! ».

De son côté Francis Martineau en sortant du bureau pensait qu'il devrait intervenir pour faire muter ce petit inspecteur qui ne lui inspirait pas confiance. Il sortit à pied de l'hôtel de police et pénétra dans la cabine téléphonique à quelques mètres de l'entrée. Il composa un numéro, dès la seconde sonnerie on décrocha :

- Allô.
- Ici c'est Max.
- C'est Roger.
- C'est pour demain, quinze heures.
- Bien reçu, demain quinze heures.
- On se recontacte demain soir, pour la livraison. Il raccrocha sans attendre de réponse.

Il regagna sa voiture, garée dans la cour de l'hôtel de police, s'installa au volant et alluma une cigarette qu'il fuma tranquillement. Tout baigne, pensa-t-il.

## CHAPITRE 4

Roger reposa le combiné du téléphone qui se trouvait sur le seul meuble présent dans cette pièce de l'appartement. Il gagna la salle de séjour, elle n'était meublée que d'une table entourée de six chaises dont deux étaient occupées. Roger entra et, avant même de s'asseoir, annonça :

- C'est pour demain.

Les deux hommes attablés arborèrent un large sourire et se tapèrent dans les mains. Le plus âgé, la soixantaine, grisonnant et bedonnant, frappa de la main un grand coup sur la table et s'adressa à Roger :

- Il faut appeler les autres.
- Jeannot, t'as un téléphone utilisable ? demanda Roger en s'adressant au plus jeune.
- Oui, j'en ai fauché un y'a pas une heure à une gonzesse qui l'avait laissé dans sa tire pendant qu'elle achetait son pain. Il n'est pas joli, tout rose !
- Alors, appelle Charles et Momo, dis-leur d'être au garage dans une demi-heure.

Puis, pendant que Jeannot s'éloignait pour téléphoner, Roger demanda à l'homme le plus âgé :

- Tu as fait démarrer le camion ce matin ?
- Il tourne comme une horloge. Il doit rester cinquante litres de gas-oil, c'est suffisant pour le trajet qu'on doit faire. L'ambulance est prête, j'ai fait le plein. C'est un fourgon des pompiers, ça fait mieux qu'une tire privée, avec celle-là, y a peu de chances qu'on soit emmerdé. Pour les deux autres tires, tu me donnes Momo, on les taxe cette nuit.
- Oui, on verra ça tout à l'heure tous ensemble. Jeannot, t'as réussi à joindre les deux autres.
- Ils sont en route.
- Alors, allons-y, nous aussi.

Un quart d'heure plus tard ils se trouvaient dans un vaste hangar. C'était l'ancien entrepôt d'un transporteur international situé dans une zone industrielle proche de la ville. La société avait déposé le bilan il y a plus d'un an et le local attendait un repreneur éventuel. On aurait pu y garer une dizaine de semi-remorques, mais pour l'instant seul un gros camion porte-conteneur s'y trouvait. Les trois hommes s'étaient installés autour d'une table dans le bureau vitré qui dominait les quais de chargement totalement déserts, hormis quelques cartons vides et caisses éventrées. Le téléphone subtilisé par Jeannot sonna et, après qu'il eut écouté son interlocuteur, il se leva en disant :

- C'est eux, je vais ouvrir.

Il descendit l'escalier métallique qui menait au bureau et alla ouvrir une petite porte ménagée dans le grand vantail qui permettait l'accès des camions. Deux hommes s'engouffrèrent dans le hangar et Jeannot referma immédiatement la porte à clé. Tous montèrent dans le bureau et s'installèrent autour de la table. Roger prit la parole aussitôt qu'ils furent installés :

- Le camion est prêt, Georges a vérifié ce matin. Jeannot, tu as les grenades lacrymogènes ?
- J'en ai gaulé une dizaine, ça devrait suffire. Seulement là, on ne peut rien essayer. J'ai demandé à Momo de se mettre dans le container pour que je lui en balance une à l'intérieur pour voir ce que ça donne, il n'a pas voulu.
- Momo, tu vas avec Georges pour piquer les deux tires. Pour la camionnette de la DDE vous ne prenez pas une trop pourrie. Pour l'autre tachez d'emprunter une grosse cylindrée mais pas trop voyante. Surtout, vous vérifiez le niveau d'essence des deux bagnoles, faudrait pas qu'on tombe en panne.
- Georges, les crics, ils sont dans le container ?
- Oui, j'ai vérifié aussi, ils fonctionnaient bien. Et le container monte et descend sans problème, le treuil doit pouvoir déraciner un chêne.

- J'allais oublier, Jeannot, t'as aussi les bombes de peinture ?
- Oui, de la verte.
- La couleur on s'en fout, elle est épaisse, on ne verra pas à travers.
- J'ai voulu essayer sur les lunettes à Momo mais...
- Il n'a pas voulu. On sait. C'est plus le moment de plaisanter.
- Il reste la bâche. Il faudra la placer dans la camionnette de la DDE. Elle est où ?
- Avec tout le reste dans le container, répondit Georges.
- Alors on y va. Georges et Momo, vous ramenez les deux voitures ici. Jeannot tu nous piques quatre téléphones demain matin.

Roger se leva, prêt à partir, mais le seul homme qui n'avait pas ouvert la bouche jusqu'à présent, l'interpella :

- T'es bien certain de ton informateur ?

Roger se rassit et répondit posément :

- Charles, c'est la première fois que tu opères avec nous. Je comprends que tu te poses des questions. Mais nous, ça fait déjà quelques coups que Max nous indique et jusque-là y'en a pas un qu'a foiré. Si tu le sens pas tu le dis et on se passe de toi.
- C'est pas que je ne le sens pas, c'est que tu as tout préparé seul avec Georges et que moi je sais pas si ton mec il est clean, si on est certain qu'il n'y aura pas de flics, si...

Roger ne le laissa pas finir :

- Je le répète une dernière fois, si t'as pas confiance tu te tires, tout de suite. Un détail quand même pour tous : demain il y a une réunion politique de Paternos au Palais des congrès. Les flics, ils seront presque tous là-bas, il y aura ceux pour sa protection et ceux pour éviter les débordements des opposants. Il ne va pas en rester

beaucoup pour faire des rondes. Alors je pense qu'on va être peinards. Alors Charles, tu fais quoi ?

- Je reste, tu peux compter sur moi.
- C'est bon. Alors rendez-vous demain à 12 heures ici.



## CHAPITRE 5

Magali avait pris le tram, puis le bus pour rejoindre l'hôpital. Durant tout le trajet elle repensait à ce qu'avait laissé entendre l'inspecteur Moreau. Lorsqu'elle reverrait les enfants de Langlois, devait-elle leur faire part du doute qu'il avait concernant l'accident ? Devait-elle évoquer la possibilité d'un suicide, ou d'une perte de contrôle après une stupide course avec un autre automobiliste ?

Lorsqu'elle franchit la porte de l'hôpital elle ne savait toujours pas si elle en parlerait. Elle prit l'ascenseur et gagna la chambre 412. Avant d'entrer elle tendit l'oreille, plus aucun bruit ne venait de l'intérieur, elle poussa la porte.

La chambre était vide, seul le blessé gisait sur son lit. Sa poitrine se soulevait de façon régulière, bien que couverte d'électrodes c'était, avec la face, la seule partie visible de son corps. Les deux jambes, le bassin et le bras gauche étaient plâtrés, le bras droit était en partie emmailloté dans des pansements d'où émergeaient différents tuyaux reliés aux appareils qui entouraient le lit. La tête bandée, le visage tuméfié, les yeux et les lèvres gonflées, les joues marquées, faisaient penser à la tête de certains boxeurs à l'issue d'un match difficile. Magali contempla quelques minutes cet homme dont on ne savait pas ce qui l'avait amené là. Elle repensa aussi à ses deux enfants qui n'étaient plus là, elle aurait tellement souhaité s'excuser pour son inconvenance. Peut-être les reverrait-elle ?

Elle se rappela la raison première de sa présence et se retourna vers la table, elle était vide. Elle se pencha pour voir si le carnet de Bob n'était pas tombé, rien sur le sol. Quelqu'un avait dû le ramasser. Elle sortit de la chambre et chercha le local des infirmières. Dans le couloir elle croisa celle qui avait assisté à leur mise à la porte de ce matin. Le premier réflexe de la jeune femme fut la colère de surprendre encore cette journaliste dans le service. Mais la mine

contrite de Magali lui fit contenir son envie de la jeter à nouveau dehors. Elle demanda, malgré tout sèchement :

- Que voulez-vous encore ?
- Je suis désolé de vous importuner mais le journaliste que j'accompagnais ce matin a oublié un carnet dans la chambre 412. Il m'a chargé de venir le récupérer. L'avez-vous trouvé ?
- Ce gros mal élevé vous envoie faire ses courses ?
- Je ne suis que stagiaire, il est mon maître de stage. Je suis un peu obligé de faire ce qu'on me demande. Mais pour ce matin je tenais vraiment à m'excuser de notre intrusion. Cela m'a vraiment bouleversé de voir cet homme si gravement touché et ses enfants accablés. Je ne voulais pas entrer dans cette chambre. Je souhaite devenir journaliste, mais jamais je ne ferai ce métier de la façon dont nous nous sommes conduits ce matin.

Ces paroles achevèrent de rassurer l'infirmière.

- J'ai bien trouvé le calepin que vous recherchez. Je vous le donne parce que c'est vous qui venez le récupérer, l'autre gros sac aurait dû aller le retirer aux objets trouvés de la ville.
- Merci beaucoup. Est-ce que je peux vous demander comment va le blessé, ceci à titre d'information tout à fait personnelle et pas du tout dans le cadre du journal.
- Les différentes opérations qu'il a subies se sont bien passées. Nous attendons qu'il se réveille, ce qui semble un peu long. Je crains qu'il ne reste dans le coma.
- Ses enfants sont au courant ?
- Pour le coma, non. Ce n'est qu'une supposition de ma part mais je travaille depuis plusieurs années avec le docteur Dumontel qui l'a opéré. Sa façon de présenter les choses aux deux jeunes gens me laisse supposer que lui aussi craint que le réveil ne soit pas aussi facile qu'il l'a décrit.

- Savez-vous quand les enfants vont revenir ? J'aimerais tellement m'excuser aussi auprès d'eux. Ce que nous avons fait ce matin m'a tellement contrariée que je n'arrive pas à ne plus y penser. Je m'en veux tellement de n'avoir pas su dire non lorsque Monsieur Malain a insisté pour que nous pénétrions dans cette chambre.
- Ils doivent revenir cet après-midi mais je ne sais pas à quelle heure. Ne vous dérangez pas, je leur ferai part de votre émotion et de votre désir de leur présenter des excuses. Ce sont de très gentils jeunes gens, ils comprendront et ne vous en voudront pas.
- Merci beaucoup mais il y a autre chose que j'aurai aimé leur dire, je sors de l'hôtel de police où Monsieur Malain est allé prendre des renseignements sur le déroulement de l'accident et du sauvetage. J'ai cru comprendre que l'inspecteur qui établissait le rapport avait des doutes sur la façon dont s'était déroulé l'accident et que peut-être un autre véhicule serait impliqué, peut être qu'ils faisaient la course. Mais comme les statistiques officielles doivent faire apparaître une baisse des délits ils ne vont pas ouvrir une enquête. Pensez-vous qu'il faille leur dire cela ?
- Je crois que leur peine est suffisamment grande comme ça, leur maman est déjà morte dans des circonstances analogues. Si un second automobiliste est impliqué dans cet accident il y a probablement peu de chances qu'on le retrouve mais s'ils le savent, cela va les perturber encore davantage. Alors, à votre place, je laisserai les choses suivre leur cours et je ne leur parlerai pas de cette possible explication.
- Vous avez peut-être raison. Mais c'est moi que cette hypothèse obsède maintenant.
- Vous, dans quelques jours vous n'y penserez plus. Eux, ils en ont au mieux pour quelques semaines, mais plus probablement pour quelques mois à voir leur père sur un lit

d'hôpital, alors inutile d'en rajouter. Suivez-moi, je vais vous rendre le calepin.

La jeune femme entraîna Magali jusqu'au bureau des infirmières, elle ouvrit une armoire et en sortit un petit carnet qu'elle lui tendit.

- Je ne l'ai pas ouvert mais ça ne doit pas être joli tout ce qui est écrit là-dedans. Au revoir Mademoiselle, je vous souhaite de réussir dans le journalisme et de ne pas devenir comme votre collègue, de n'être pas obligé de faire les poubelles de l'information.
- Merci Madame. Rassurez-vous je sais exactement ce que j'ai envie de faire et de ne pas faire. Au revoir.

Elles se serrèrent la main, il s'en fallut même de peu qu'elles ne se fassent la bise mais la timidité de l'une et le professionnalisme de l'autre l'empêchèrent.

Magali remonta le couloir et se dirigea vers les ascenseurs. La porte de l'un d'eux s'ouvrait lorsqu'elle les atteignit. Elle s'y engouffra

## CHAPITRE 6

Au début de l'après-midi, Marion se trouvait à nouveau dans la chambre de son père, à l'hôpital, assise sur une chaise à côté du lit. Le blessé était toujours endormi, sa respiration était régulière et, autant que pouvait en juger Marion, le rythme cardiaque qui s'affichait sur l'écran semblait normal. La porte s'ouvrit et Romain entra. Aussitôt Marion lui demanda :

- Alors, tu as vu la voiture ?
- Oui, c'est un tas de ferrailles. Il y a eu la chute mais comme les sauveteurs ont dû désincarcérer papa, ils ont découpé toute la partie avant gauche. Les policiers m'ont permis de récupérer ses affaires et ce qu'il y avait encore en état dans la voiture.
- Je ne comprends pas ce qui lui a pris de rouler si vite. C'est quand même étonnant, lui qui depuis le décès de maman roule comme un escargot.

Avant que Romain ait eu le temps de répondre, l'infirmière qui avait reçu Magali entra dans la chambre et s'adressa aux jeunes gens :

- J'ai terminé mon service et j'allais m'en aller. Mais j'ai un message à vous transmettre, la jeune fille qui accompagnait le journaliste ce matin est repassée récupérer un carnet oublié. Elle tenait absolument à vous voir pour s'excuser de leur conduite. Je lui ai dit qu'il était inutile de revenir et de vous attendre, que je vous ferai part de ses excuses. Je pense qu'elle était sincère.
- J'ai bien vu qu'elle se sentait très mal à l'aise, approuva Romain.
- Elle est étudiante et le gros journaliste est son maître de stage, elle est un peu obligée de suivre.
- Il y a quand même des limites et je suppose que le métier de journaliste demande une force de caractère que n'a

visiblement pas cette jeune fille, rétorqua Marion qui ne semblait pas vouloir pardonner si facilement.

- Elle paraît effectivement timide, mais je ne pense pas qu'elle le soit, répondit l'infirmière. Elle s'est trouvée dans cette chambre sans vraiment savoir ce qu'allait faire et dire son mentor et ce que vous prenez pour de la timidité était plutôt un grand trouble. Allez, pardonnez-la.
- Elle, je veux bien. Mais l'autre gros n'a pas intérêt à croiser ma route.
- Bah ! Il y a peu de chances qu'il pointe à nouveau son nez ici, alors oubliez-le, lui aussi. Le docteur Dumontel va passer dans quelques instants, moi je vous laisse pour aujourd'hui mais on va se revoir. On va tout faire pour qu'il s'en sorte bien votre papa.
- Merci, dirent en cœur Marion et Romain.

L'infirmière sortit.

Romain s'adresse à sa sœur :

- Il n'est pas encore réveillé, ils ont dû lui mettre la dose d'anesthésiant ?

Marion n'eut pas le temps de répondre que la porte s'ouvrait à nouveau, laissant passer le chirurgien :

- Bonjour. Comment le trouvez-vous ?
- Il a l'air d'aller bien, mais quand va-t-il se réveiller ? demanda Romain.
- C'est tout le problème, répondit le docteur Dumontel, je crains que votre papa nous prolonge un peu son sommeil. Il est dans le coma.

Le chirurgien leva les bras pour stopper le cri que poussait Marion. Il alla vers elle et la rassit en appuyant doucement sur ses épaules sur la chaise qu'elle venait de quitter.

- Ne vous alarmez pas, ce n'est pas un coma profond, votre père réagit aux différents tests oculaires et sensoriels. Peut-être même nous entend-il en ce moment, mais sans pouvoir

nous faire le moindre signe qui nous l'indique. Il faut être patient, cela peut durer quelques heures, mais aussi plusieurs jours.

- Ou plusieurs semaines, ou plusieurs mois ? C'est Romain qui avait presque crié cela.
- Oui, malheureusement dans certains cas cette situation dure plus longtemps qu'on ne le pensait au départ. Le coma est encore un grand mystère, même pour nous médecins. Mais pour l'instant c'est presque une chance pour lui d'être dans cet état. Ses perceptions sont atténuées et il ne doit pas ressentir de douleurs aussi fortes que s'il était parfaitement conscient. Sinon, toutes les fonctions vitales sont assurées de façon normale. Sans ce coma, on pourrait dire qu'avec ce qu'il a subi il s'en sort plutôt bien, uniquement des fractures qui seront sans doute sans suite.
- Qu'est-ce que vous pouvez faire pour le sortir de cet état ? demanda Marion.
- Nous, pas grand-chose. Notre rôle va se limiter à faire tout ce qu'il faut pour le conserver en vie dans les meilleures conditions possibles. C'est vous qui allez pouvoir faire quelque chose pour lui.

Marion et Romain se regardèrent et attendirent la suite.

- Le coma de votre père est un coma léger. Même s'il ne nous entend pas, il doit percevoir de façon sensible ce qui se passe dans son entourage, les bruits, mais surtout les voix. Il va falloir venir le visiter souvent et surtout lui parler, il ne comprendra peut-être pas ce que vous lui direz mais il y a des chances qu'il reconnaisse votre voix. Alors il ne se sentira pas coupé du monde, il saura que là, près de lui, quelqu'un le veille, le soutient, l'aime et attend qu'il se manifeste. Alors il luttera et il reprendra vie.
- Nous serons là, dit Marion en prenant la main de son père dans la sienne.

- Je vous laisse pour aujourd'hui. Nous allons nous revoir souvent, mais n'hésitez pas à me demander si vous avez besoin de quoi que ce soit. Soyez courageux et gardez espoir.
- Merci pour ce que vous avez fait et ce que vous pourrez encore faire, dit Romain.

Le chirurgien les quitta, les laissant seuls avec leur père.



## CHAPITRE 7

Bull était un colosse, son tee-shirt moulait des biceps et des pectoraux impressionnants, gonflés un peu plus chaque jour à la salle de musculation « Maciste ». Son crâne rasé, sa face énorme, son cou à peine sorti de la tête et déjà rentré dans les épaules, donnaient de lui une impression de masse compacte et indestructible. Mais Bull s'énervait : il introduisait des pièces dans le collecteur, appuyait frénétiquement sur les boutons et, immanquablement, pestait contre la machine qui avait gagné ce qu'il venait de perdre. Son copain, accoudé à l'appareil, semblait beaucoup s'amuser à voir les parties défiler sans que la moindre petite pièce ne vienne récompenser l'insistance maladive du joueur. Encore une partie de perdue et Aldo, le spectateur, eu le malheur d'afficher un sourire un peu trop ironique, Bull le saisit par le devant de la chemise et le secoua :

- Arrête de te foutre de ma gueule, sinon je t'écharpe.
- Excite-toi plutôt sur la machine. Et lâche-moi, tu m'étrangles.

Bull l'envoya valser contre le mur opposé et se désintéressa de Aldo. Il remit deux Euros dans la fente, tapota les boutons, attendit quelques secondes puis, après que la machine lui eut demandé de mettre des pièces s'il voulait rejouer, il donna un grand coup de poing sur le tableau de commande en jurant de sa voix de bûcheron :

- Putain de machine de merde !

Un grand silence se fit dans le bar, les clients peu nombreux, interrompirent leurs conversations. Le patron, jusque-là dans la posture traditionnelle des gens du métier, c'est-à-dire un torchon dans une main, un verre à essuyer dans l'autre, posa son attirail près de l'évier, mit les mains à plat sur le comptoir et lança d'une voix autoritaire :

- Encore un coup comme ça et je ne veux plus te voir ici, compris ?

- Jamais on gagne avec ta salope de machine !
- T'as vraiment une cervelle de belu, tu n'as encore pas compris que ce genre de bécane c'est fait pour faire gagner des tunes à ceux qui l'exploitent, pas à ceux qui jouent ? T'as une chance sur dix mille de décrocher le gros lot, et même encore ce jour-là tu gagneras moins que tout ce que t'as joué jusque-là.
- Alors tu devrais la virer, elle sert à rien.
- Oh si, elle sert. Tous les tocards dans ton genre qui viennent tenter leur chance boivent toujours quelques mousses pendant qu'ils jouent. Et puis je gagne un petit pourcentage sur les mises, ça compense les pourboires que vous oubliez de laisser !
- Putain, en plus tu nous baisses du fric avec ça, mais t'es un salaud !

Avant que le patron n'ait pu réagir une voix s'éleva au fond du bar :

- Bull, fais nous pas chier ! Si tu veux pas que Bruno gagne du fric sur ton dos t'as qu'à pas jouer.

Celui qui venait de parler se leva, c'était un garçon frêle et chétif mais les traits et l'expression de son visage ne laissaient aucun doute sur la dureté qui l'habitait. C'était un chef de bande, et jusqu'à ce jour les quelques téméraires qui avaient contesté sa suprématie s'en souvenaient encore... Pour les plus chanceux. Il se faisait appeler Manu mais personne ne connaissait son vrai prénom, ni même son nom d'ailleurs car il était arrivé en ville il y a une dizaine d'années sans que personne ne sache d'où il venait. Son teint basané laissait supposer une origine maghrébine mais il pouvait tout aussi bien descendre d'un italien ou d'un espagnol, peut-être même tout simplement avoir des origines provençales ou pyrénéennes. Très vite il avait pris l'ascendant sur les deux brutes qui ne le quittaient jamais. Le premier, le défonceur de machine à sous, répondait au doux prénom d'Angello, mais depuis sa plus tendre enfance ses copains l'appelaient Bull. Le second se

prénomrait Michel mais lui aussi était inconnu sous ce nom dans les quartiers qu'ils fréquentaient aujourd'hui où on l'appelait Aldo. Ces deux lascars étaient de sinistres individus, tout aussi mauvais l'un que l'autre. Mais malgré tout, moins que leur chef. Celui-ci plongea la main dans sa poche, son téléphone sonnait. Il sortit du bar.

Il revint quelques secondes plus tard et lança à ses deux compères :

- Il est l'heure, on y va. Aldo, paye Bruno.

Aldo sortit une liasse de billets de sa poche et jeta une coupure de 20 euros sur le comptoir.

- Tiens, garde tout, tu ne pourras pas dire qu'on te laisse pas de pourliche !
- Merci les gamins, répondit Bruno. À la prochaine, et faites pas les cons.

Il disait ça machinalement. Sans vraiment connaître toutes les combines dans lesquelles trempaient ces trois-là, Bruno savait pertinemment que rien ne leur faisait peur et qu'ils étaient prêts à tout dès qu'il s'agissait de gagner de l'argent facilement. Il savait qu'ils étaient des voyous sans scrupule mais il ne pouvait s'empêcher d'éprouver pour eux une certaine tendresse, peut-être parce que sa jeunesse avait beaucoup ressemblé à la leur ?

Il faisait déjà nuit noire. Les trois jeunes gens sortirent et s'engouffrèrent dans une grosse BMW garée devant le bar. Bull se mit au volant, Aldo à ses côtés, et Manu s'étala à l'arrière. La voiture quitta le stationnement en trombe et se dirigea vers l'est de l'agglomération, vers les quartiers riches. La circulation était à nouveau fluide à cette heure du début de la nuit, les travailleurs étaient rentrés chez eux, les noctambules n'en étaient pas encore sortis.

En quelques minutes la BMW avait atteint une zone résidentielle où toutes les maisons disparaissaient derrière des haies sombres et

compactes, elles-mêmes dissimulées par de hauts murs. La plupart des entrées comportaient des caméras braquées sur la rue, les portails de fer forgés se hérissaient de pointes acérées. Certaines villas disposaient même d'une maison de gardien à l'entrée dont les fenêtres donnaient sur la rue. Tout respirait le calme, la tranquillité, le confort et l'argent. Manu s'était placé au centre du siège arrière et guidait Bull qui avançait lentement.

- Tu tournes à gauche à la prochaine. Bien, maintenant tu avances doucement et tu vas te garer sur le petit parking totalement dans l'ombre qui se trouve à droite. Ici, tu te places juste à côté de la Ferrari, pas trop près quand même qu'on ait la place pour sortir. Éteint tout maintenant. On reste tranquille un petit quart d'heure, histoire d'être certain qu'on aura la paix.

Le parking en question, assez éloigné du lampadaire le plus proche et partiellement entouré d'une haie de buis, se trouvait dans une zone d'ombre totale. Dès que les feux de la BMW furent éteints il fut impossible de distinguer quoi que ce soit à l'extérieur, sauf à regarder en arrière où l'on voyait la rue en enfilade. L'emplacement occupé par la BMW était idéal pour tout à la fois s'affairer sans être vu et contrôler les éventuels mouvements alentours, toutes personnes s'aventurant dans le secteur, à pied ou motorisée, ne pouvant avancer qu'en utilisant un éclairage.

Aldo renifla avant de demander en désignant la Ferrari :

- C'est cette tire ?
- Oui, répondit Manu, et mouche-toi, tu m'agaces à renifler sans arrêt.
- Et pourquoi il ne la gare pas dans son garage.
- Parce que ce mec, c'est l'amant, pas le mari. Il emprunte déjà la femme, il va pas aussi utiliser le garage.
- Ouais ! dit Bull, mais si l'autre revient et que l'amant vient récupérer sa caisse dare-dare quand on est en train de bosser, il nous tombe dessus.
- Est-ce que je t'ai déjà envoyé sur un coup foireux ?

- Ben non, fut obligé d'admettre Bull.
  - Alors pour te rassurer je peux te dire que pour que le mari revienne avant qu'on ait terminé il va lui falloir mieux qu'une Ferrari, il est parti dîner à Lyon avec une poule, et comme il va pas simplement lui payer le repas, il va pas rentrer avant 5 ou 6 heures du mat.
  - Mais ils baisent tous dans tous les coins. Y a plus de morale ! conclut Aldo.
  - Ouais ! dit encore Bull. Mais alors pourquoi l'amant il rentre pas sa caisse, il ne risque rien si l'autre il est à perpette.
  - Parce que sa grognasse, elle n'est pas censée avoir un amant. Le mari, il veut bien sauter qui il veut mais il ne veut pas être cocu. Et le gardien cafterait s'il voyait entrer une voiture de nuit pendant que le patron n'est pas là. Bon, on peut arrêter les causeries et se mettre au boulot ?
  - On est prêt, chef !
  - Allez-y, répondit Manu. Mais pas de bruit. Et faites vite, il y a souvent des rondes de keufs dans le coin. Je fais le guet.
- Les deux compères descendirent de la voiture et déballèrent le matériel du coffre. Ils sortirent un cric gonflable qu'ils installèrent sous la Ferrari et relièrent l'embout au pot d'échappement de la BMW. Bull donna deux petits coups sur la vitre de la BMW. Manu qui s'était placé au volant mis le contact et démarra le moteur. En peu de temps les gaz d'échappement gonflèrent le cric pneumatique qui souleva la Ferrari. Bull et Aldo, chacun de leur côté, commencèrent à démonter une roue, les antivols n'avaient pas de secret pour eux. En quelques minutes ils eurent ôté les roues du côté gauche. Ils dégonflèrent le cric et la Ferrari reposa directement sur les disques de frein, puis ils recommencèrent l'opération du côté droit.

Les 4 roues furent chargées dans le coffre de la BMW, il ne s'était pas passé un quart d'heure avant que les trois malfaiteurs ne repartent avec leur butin.

- Qu'est ce qu'on fait du matos de démontage, demanda Aldo ?
- On va le garder, on ne sait jamais des fois qu'on ait une autre demande, répondit Manu. Des tires comme ça, y en a d'autres dans le quartier même si elles ne sont pas toutes aussi accessibles.
- Combien on va en tirer, demanda Aldo.
- Le client en donne 2 000 euros, répondit Manu. C'est bien payé pour ce que ça nous a coûté et comme une roue neuve, ça vaut au moins 1 500 euros, le client il y gagne pas mal aussi.
- On va pouvoir boire un coup à la santé du baiseur, s'esclaffa Bull. Dommage qu'on ne puisse pas voire sa tronche lorsqu'il va reprendre sa tire.
- Encore mieux, ajouta Aldo, si le mari revient à l'improviste et que le baiseur est obligé de se tirer rapido, tu le vois en caleçon devant sa bagnole sans roue.

Ils partirent tous les trois d'un grand éclat de rire. Mais Manu veillait :

- Eh, du con. Tu peux pas rouler moins vite, t'es à 140. T'as envie qu'on se fasse gauler ?
- Cette tire, tu sens pas quand tu tabasses, répondit Bull qui leva aussitôt le pied pour revenir à la vitesse autorisée de 90 kilomètres à l'heure.

La voiture quitta la voie rapide et s'enfonça dans les rues sombres du quartier des Mines. C'était la banlieue chaude, des dizaines d'immeubles accolés les uns aux autres surplombaient des espaces vides et poussiéreux qui, un jour, avaient dû être des espaces verts. Seuls quelques arbres rabougris, dont

l'écorce n'échappait pas aux graffitis, cassaient cette perspective de désolation.

Bull engagea la voiture dans une descente de parking dont l'entrée avait dû être autrefois condamnée par une porte coulissante mais qui aujourd'hui restait constamment ouverte. Bull stoppa devant une porte de garage, Aldo sortit pour l'ouvrir. La BMW s'enfonça dans le box. Aldo referma la porte et alluma la lumière. Ce box n'était pas séparé du suivant par un mur et permettait donc d'y garer deux voitures. Mais l'espace laissé libre était réservé au trésor de guerre des trois petits malfaiteurs. Les trois murs étaient garnis d'étagères, elles étaient encombrées de tout un fatras hétéroclite : roues et autres accessoires de voiture, téléviseurs, chaînes hi-fi, ordinateurs, caméras, appareils photos, téléphones portables, montres, bijoux, quelques tableaux et bronzes, et aussi, sur une étagère à part, de nombreux chéquiers et cartes de crédits.

Bull, Aldo et Manu, après avoir déchargé les roues de la Ferrari, s'étaient installés autour d'une petite table et avaient sorti des bières d'un réfrigérateur installé dans un coin. Manu consulta sa montre :

- 11 heures, on a encore deux plombes devant nous. Je me fais une petite sieste, Il termina sa bière et s'allongea sur le siège arrière de la BMW
- Sors les dés, dit Bull à Aldo, on va faire un yams en attendant l'heure.

## CHAPITRE 8

C'était une nuit sans lune.

À cette heure avancée il y avait ceux qui dormaient déjà et ceux qui s'affairaient encore.

Marion et Romain, chacun dans leur studio respectif, dormaient d'un sommeil perturbé. Le docteur Dumontel leur avait donné à chacun un léger somnifère. Ils avaient pu s'endormir mais leurs rêves les agitaient et les faisaient se retourner dans leur lit.

Paul Langlois, dans son lit d'hôpital, semblait, lui, dormir d'un sommeil paisible. Le silence de la pièce était oppressant. Même les divers instruments qu'on voyait fonctionner n'émettaient pratiquement aucun bruit. Un visiteur non averti aurait pu croire que tout était ici en complet repos, alors que dans ce lit un esprit et un corps menaient une bataille furieuse pour revenir à la vie.

Magali dormait aussi mais elle avait mis longtemps à trouver le sommeil. À son retour au journal Robert Malain était déjà reparti sans qu'elle sache où. Elle était donc rentrée chez elle, avait pris un bain, dîné d'un thé et de quelques biscuits puis elle s'était mise au lit. Elle avait bien tenté de lire mais il lui était impossible de se concentrer sur sa lecture, trop d'interrogations submergeaient ses pensées.

L'inspecteur Moreau pouvait dormir tranquille, il avait remis son rapport au commissaire Blairon, son chef, qui n'avait fait aucune remarque. C'est donc que ça lui convenait. Pourtant il savait que, dans le rapport des gendarmes, un détail l'avait frappé. Mais il n'arrivait plus à se souvenir quoi. Il faudrait qu'il le relise, demain.

Le docteur Dumontel n'était plus de garde. Sitôt rentré chez lui il s'était jeté sous la douche. Il prit le temps d'appeler son épouse, en



vacances sur la côte avec les enfants, mais n'eut pas le courage de se faire à manger. Il avala un bout de fromage accompagné d'un verre de Bordeaux tout en regardant les informations de la nuit à la télévision et n'attendit même pas la fin pour aller se coucher. La fatigue ne l'empêcha pas de s'endormir, immédiatement et profondément.

Après avoir fait leurs diverses emplettes, Roger, Georges, Jeannot, Momo et Charles, avaient chacun regagné leur logement, leur grande habitude des rendez-vous à risques ne les empêchait plus de dormir.

Et puis il y avait les autres.

Robert Malain, dit Bob, dit aussi Bison futé, traînait dans les bistrots de la rive droite de l'Isère, espérant enfin trouver le scoop qui ferait décoller sa carrière. Les clients habitués étaient contents de le voir, il payait souvent une tournée.

Francis Martineau, alias Max, au volant d'une grosse Volvo break, circulait lentement dans les rues de la ville. Après avoir longé les quais, il se dirigea vers le quartier de la halle.

Là où Manu attendait.

## CHAPITRE 9

Dans ce quartier ancien des halles les luminaires étaient rares et les zones d'ombre devenaient profondes à mesure qu'on s'éloignait des points lumineux.

Appuyé au pilier de la halle le plus éloigné du réverbère, Manu, silhouette quasiment invisible, juste éclairée par le rougeoiement de sa cigarette, regarda une fois encore sa montre. Celui qu'il attendait était en retard, comme toujours ! Il coinça le filtre de la cigarette qu'il venait à peine d'allumer entre le pouce et l'index et, d'une pichenette, il envoya le mégot s'écraser contre la portière de la voiture la plus proche. Une gerbe d'étincelles illumina un bref instant le faciès du jeune homme puis l'ombre reprit progressivement possession de la halle.

Une automobile vira dans la ruelle qui remontait de l'Isère jusqu'à la halle et la parcourut lentement, les phares dissipèrent l'obscurité. Lorsqu'elle arriva près du pilier où s'appuyait Manu elle stoppa et la vitre avant côté conducteur s'abaissa de quelques centimètres. Manu fit nonchalamment le tour du véhicule et daigna s'approcher. Il se pencha et, après un bonjour rapide, il prit l'enveloppe rebondie que lui tendait l'automobiliste par l'interstice laissé libre entre le haut de la vitre et le montant de la portière. Il ouvrit l'enveloppe, la soupesa, et parut tout à coup soucieux :

- Combien ?
- 100.
- Mais on avait dit 200 !
- Oui, si le travail avait été entièrement réalisé, or ce n'est pas le cas.
- Comment ça, le gars a été envoyé par le fond au meilleur endroit.
- Oui, mais il n'est pas mort.
- Pas mort ? C'est un miraculé !

- Non, simplement vous ne vous êtes pas assuré que la voiture aille bien au fond du ravin. Mais nous ne vous en voulons pas, vous ne pouviez pas deviner qu'un arbre stopperait sa chute et, de toute façon, une fois là où elle était, vous ne pouviez plus rien faire. Ce n'est pas bien grave, notre client est en coma complet et nous avons tout le temps pour finir le travail.
- Vous voulez que je m'en occupe ?
- Surtout pas, un accident de la route c'est banal, débrancher des tuyaux dans un hôpital ça l'est moins. Oubliez donc ce contrat.
- Dans ce cas vous pouvez me donner l'intégralité du paiement.
- Non, un contrat est un contrat, vous ne l'avez rempli qu'à moitié, vous n'êtes payé qu'à moitié. Mais avant que vous ne vous mettiez inutilement en colère je vous offre la possibilité de recevoir l'autre moitié, et même agrémentée d'un petit complément de 100 supplémentaires. Qu'en pensez-vous ?
- Il faut faire quoi ?
- Ce soir à la salle des Congrès se tient un grand meeting de notre futur Président, il y aura foule. Mais à l'extérieur il y aura aussi quelques manifestants que la police va rapidement disperser. Il serait très intéressant que quelques pierres soient jetées sur les forces de l'ordre et qu'ensuite quelques vitrines soient brisées, quelques voitures brûlées. Je crois que vous avez déjà prouvé votre savoir faire dans ces domaines ?
- Ouais, super ! Ca me plaît mieux comme job que de pousser des mecs dans un ravin. Et ce sera 200 ?
- Tout juste. Mais seulement si votre action est rapide et efficace. Et ne vous faites pas prendre, je ne pourrai rien pour vous. Par contre si quelques braillards se retrouvaient

à terre grâce à de judicieux croche-pieds de façon à faciliter le travail des CRS ce serait la cerise sur le gâteau.

- Pas de blème. Et pour le règlement ?
- Même endroit, même heure, après-demain.

Max, c'était lui, remonta rapidement la vitre de la voiture et la grosse Volvo break s'éloigna, l'ombre s'étendit à nouveau sous la halle. Manu glissa l'enveloppe sous son blouson puis il descendit vers les quais.

Arrivé à hauteur de la BMW la portière arrière s'ouvrit et il s'engouffra à l'intérieur. Le moteur tournait, chauffage à fond, ça puait la cigarette et la fumée piquait aux yeux.

- Eh les mecs, quand vous fumez dans la bagnole, vous pourriez ouvrir les fenêtres.
- Tu déconnes, t'as vu comme ça caille dehors ? Toi tu t'en fous, tu te balades, dit Bull.
- T'as la came ? demanda Aldo.
- Oui, mais pas tout. Le mec d'hier, il est pas cané et l'autre enculé m'a donné que la moitié.
- L'enculé ! se plut à répéter Aldo. Et tu ne lui as pas cassé la gueule ?
- Non, je te rappelle que si on roule carrosse aujourd'hui c'est grâce à la marchandise qu'il nous fourgue et qu'on revend un bon prix. Et puis il nous donne le reste avec un petit supplément dans deux jours, il veut juste qu'on lui rende un petit service en échange et il oublie en plus qu'on n'a pas buté le client.
- Qu'est ce qui veut encore ?
- Juste qu'on foute le bordel ce soir avec les tapettes qui vont manifester contre le type qui se présente à l'élection et qui vient à la Salle des Congrès.
- Ca on sait bien faire, pas vrai Bull ?
- Ouais, il faut quand même rameuter quelques potes pour faire du poids.

- Y suffit de leur dire qu'ils pourront se servir chez les commerçants qui vont faire vitrine ouverte et ça va en faire venir pas mal, répondit Manu en s'esclaffant. Allez, démarre Bull, et ouvre cette putain de fenêtre que j'étouffe avec ton tabac de gonzesse.

## CHAPITRE 10

Dès 9 heures, Marion et Romain se retrouvèrent devant la chambre 412.

Ils entrèrent. Rien n'avait changé depuis la veille. Paul Langlois semblait toujours dormir d'un sommeil profond. Marion alla près du lit et lui prit la main qu'elle serra un peu. Elle se pencha sur la tête de son père, l'embrassa sur la partie du front encore visible et lui parla doucement :

- Mon petit papa, je ne sais pas si tu m'entends mais sache que je t'aime très fort. J'ai envie que tu vives, j'ai envie de rire à nouveau avec toi, j'ai très envie que tu me serres encore dans tes bras, que tu me câlines, que tu m'appelles encore « marionnette », même si je n'aime pas ça. Alors bats-toi mon petit papa, arrache-toi à ce sommeil, reviens à nous. Je t'aime, je t'aime.

Elle l'embrassa de nouveau, mouillant son front de ses pleurs.

Romain s'était approché. Lorsque sa sœur se releva il la prit par l'épaule et lui dit :

- Je suis sûr qu'il va s'en tirer.
- Je voudrais bien en être aussi sûre que toi.
- Papa a toujours été un battant, les épreuves ont été nombreuses dans sa vie, il a toujours fait face.
- Oui, mais il n'a jamais été diminué physiquement. Est-ce qu'il est seul à pouvoir influencer sur son destin aujourd'hui ?

Ils restèrent un moment silencieux, ne pouvant pas répondre à cette question. Puis Marion demanda :

- Tu as pu dormir ?
- Oui, un peu. Et toi ?
- Pareil. Heureusement que le docteur nous avait donné un somnifère. Depuis ce matin je trouve bizarre qu'on ne nous ait rien demandé. Cet accident est pour le moins incompréhensible, les circonstances ne me paraissent pas très claires, les gendarmes ont établi un constat et personne

n'est venu nous trouver pour nous demander quoi que ce soit. Tu as lu le journal ce matin ?

- Non. Il y a un article ?
- Juste un entrefilet. J'ai le journal, écoute ça : *« Un expert-comptable qui rentrait de son travail à Grenoble a perdu le contrôle de sa voiture dans le défilé des Echarennas, il a basculé dans le ravin. Un automobiliste qui passait un peu plus tard a aperçu les phares qui, par miracle, étaient restés allumés et, autre miracle, la voiture était bloquée par une souche et n'avait pas dévalé au fond du ravin, 125 mètres plus bas. Les pompiers et les gendarmes arrivés rapidement sur les lieux avec de gros moyens mirent plus d'une heure pour remonter le véhicule et dégager l'homme. La circulation qui a été coupée durant plus de deux heures, a été rétablie vers minuit. Le conducteur du véhicule se trouve dans un état critique à l'hôpital. »*
- Que veux-tu qu'ils fassent de plus ? interrogea Romain.
- Je ne sais pas. Mais dans un cas comme celui-là, je me poserais la question de savoir s'il n'a pas voulu se suicider. Nous deux savons bien que c'est idiot mais pour les gendarmes ça ne doit pas être évident. Pourquoi aussi est-ce l'hôpital qui nous a prévenus de l'accident, quinze heures plus tard ? Pourquoi n'avons-nous pas été interrogés ?
- Je dois dire que rien de tout ça ne m'est venu à l'esprit. Qu'est-ce que ça change ?
- Pour papa, pas grand-chose pour le moment. Mais imagine que ce soit un autre automobiliste qui soit à l'origine de son accident, on peut penser qu'une voiture arrivant trop vite en sens inverse l'ait obligé à donner un brusque coup de volant, ou même l'ait percuté, ce qui l'aurait précipité dans le ravin. Dans ce cas il faudrait retrouver cet automobiliste. Je ne conçois pas une seconde que papa ait pu se foutre seul dans ce ravin.

- Si on allait voir les gendarmes on pourrait peut-être savoir ce qu'ils en pensent ?
- J'ai déjà téléphoné à la gendarmerie mais la préfecture les a immédiatement dessaisis du dossier, apparemment comme il venait de l'agglomération c'est la police qui prend la suite. J'ai donc téléphoné à l'hôtel de police, on m'a passé un inspecteur qui s'appelle Moreau et qui m'a dit que le dossier était classé, que la perte de contrôle était établie et qu'il était inutile que je me monte la tête avec des hypothèses autres. Je lui ai quand même demandé s'il prévoyait une expertise de la voiture. Mais il m'a dit que les traces de freinage suffisaient à conclure à un excès de vitesse.
- Je suis comme toi, je ne crois pas un instant à cet excès de vitesse. Mais quoi faire ?
- C'est la question que je me pose depuis que j'ai parlé à cet inspecteur. Et pour l'instant je n'ai pas de réponse.

L'ouverture de la porte interrompit leur conversation. Un homme d'une cinquantaine d'années, taille moyenne mais large d'épaules, habillé en costume cravate et portant un attaché-case en cuir, s'introduit dans la pièce.

- Bonjour Marion, bonjour Romain. Comment va le papa ?
- Bonjour André. Il ne va pas bien du tout. Ces blessures sont graves mais ne mettent pas sa vie en péril. Par contre il est dans le coma et le médecin ne sait pas quand il va en sortir.
- Oui, j'ai eu le chirurgien au téléphone hier. Il m'a un peu expliqué tout ça. Mais il est optimiste.
- Il faut attendre. Comment ça va se passer pour la société ? C'est Romain qui avait posé la question.
- Il n'y a pas de problème, je vais embaucher un jeune comptable le temps que Paul se remette. On fera face.



D'ailleurs est-ce que Paul vous avait parlé de ses affaires récemment ?

Romain allait répondre mais Marion l'interrompit en lui pressant le bras. Pourquoi cette question pensa-t-elle. Elle hésita une fraction de seconde puis, mu par elle ne sut quel instinct, elle répondit :

- Oui, il avait l'air soucieux.
- Et il vous a dit pourquoi ?
- Non... répondit Marion, mais de telle façon que son interlocuteur puisse croire qu'elle ne lui disait pas tout.
- Ne me cachez rien. Il est important que je sache tout ce qui préoccupait Paul pour que je puisse reprendre ses dossiers.
- Je pense que ce qu'il a pu nous dire, vous le savez aussi. Merci d'être venu André. Maintenant j'aimerais bien être seul avec papa.

Le dénommé André comprit qu'il était inutile d'insister. Il prit congé :

- Au revoir. Je tâcherai de repasser. Mais téléphonez-moi régulièrement pour me donner des nouvelles.
- Au revoir André, dirent simultanément Marion et Paul.

Dès qu'il fut parti, Marion se déchaîna :

- Il ne m'a jamais plu, ce type. Et aujourd'hui encore moins que d'habitude. C'est quoi cette question sur les affaires de papa. Ca ne te semble pas bizarre ?
- Tu l'as toujours détesté, je ne sais pas pourquoi.
- Déjà, je n'aime pas les barbus. Mais lui, en plus, m'a toujours fait l'effet d'un faux jeton. Je te rappelle que si papa l'a pris comme associé, c'est pour lui sauver la mise. Et surtout parce que Françoise, son épouse, était très copine avec maman. Il était engagé dans une très mauvaise affaire, il a toujours dit qu'il s'était fait piéger mais moi je crois qu'il était de mèche avec ses clients qui fraudaient le fisc, qui employaient des immigrés non déclarés et qui

pratiquaient une facturation pour le moins opaque. Quand on est comptable on doit s'apercevoir de ça rapidement et ne pas se laisser embringuer dans un système dont on ne peut plus sortir.

- Tu as sûrement raison. Mais de là à penser que sa question n'est pas purement un réflexe professionnel...
- Est-ce qu'une seule fois, lorsque nous avons croisé André sans que papa soit là, il nous a demandé s'il nous parlait de ses affaires ? Non, jamais. Alors, qu'il le fasse dans les circonstances actuelles, ça me paraît extrêmement curieux. Pourquoi ça l'intéresse de savoir si papa nous a parlé de son job, sinon pour savoir si nous sommes au courant de choses qu'il n'aimerait pas qu'on sache ?
- Tu as peut-être raison mais je n'ai vraiment pas la tête à penser à ça. Espérons que papa va sortir de cet état. Tout le reste a bien peu d'importance aujourd'hui.

Marion se tut et reprit sa place près du lit, Romain s'installa à ses côtés.

## CHAPITRE 11

À midi, Roger, Georges, Jeannot, Momo et Charles se retrouvaient au garage.

- Bien dormi, demanda Roger à la cantonade.

Tous répondirent positivement.

- Alors on répète une dernière fois.

Il leur fallut plus d'une heure pour revoir les moindres détails de l'opération. Roger regarda sa montre :

- 13 h 45, Georges, Jeannot et moi, on se met en place. Momo et Charles vous attendez encore une demi-heure avant de décoller.

Georges s'assit à la place du chauffeur dans le camion porte-conteneur, Jeannot prit place sur le siège du milieu et Roger sur celui de droite. Momo alla ouvrir la porte. Le camion démarra sans problème, franchit la porte que Momo referma aussitôt, et se dirigea à l'est, vers le même quartier qu'avaient fréquenté Manu et ses acolytes la veille au soir.

Un quart d'heure plus tard ils avaient traversé Grenoble et roulaient maintenant dans la rue principale de la commune qu'ils avaient choisie pour accomplir leur exploit. Ils avaient reconnu l'endroit plusieurs fois et connaissaient parfaitement l'itinéraire qu'allait suivre leur objectif. Le camion quitta la rue principale pour emprunter une route étroite, gravissant en lacets une forte pente. Georges descendit les vitesses, la troisième, puis la seconde, et même la première dans certains virages serrés. Le camion se relançait, reprenait de la vitesse dans les courtes lignes droites, puis ralentissait à nouveau pour aborder les épingles. Il arriva enfin à l'endroit où la pente s'inversait. Un panneau indiquait « descente dangereuse, utilisez votre frein moteur ». On passait sur le flanc nord de la colline et la route pénétrait dans une petite zone boisée, la déclivité à cet endroit interdisait toutes constructions. À peine cent mètres après le point haut, une courbe serrée obligeait à

ralentir à nouveau. Georges serra à droite et stoppa le camion quelques dizaines de mètres après le virage, à un endroit un peu plus large de façon à ne pas bloquer la circulation. La route était déserte. À droite un haut mur de béton qui maintenait le talus, à gauche une glissière de sécurité cabossée, la pente était telle que la cime des premiers arbres en contrebas s'élevait à peine au-dessus du niveau de la chaussée.

Roger regarda sa montre :

- 14 h 10.
- Elle est sympa cette route, remarqua Jeannot.
- Ce qui est surtout sympa, c'est qu'ils l'aient mise en sens unique il y a deux mois. Sans ça on n'aurait eu du mal à trouver un endroit aussi propice, répondit Roger.

Les trois hommes étaient restés assis sur leur siège de camion et gardaient maintenant le silence. Roger regardait la trotteuse de sa montre enchaîner les tours. Enfin il annonça :

- 14 h 15, Momo et Charles sont en route, notre colis aussi.

Effectivement, Momo au volant d'une camionnette de la Direction départementale de l'équipement, suivi de Charles au volant d'une grosse Peugeot, roulaient tranquillement sur le même itinéraire qu'avait pris Georges une demi-heure auparavant. Ils arrivèrent à la route étroite, commencèrent à la gravir mais Momo stoppa avant le premier virage, juste après le carrefour avec une route transversale. Charles le doubla et vint se garer devant lui. Les deux hommes, comme ceux du camion, attendirent. Mais Momo avait l'œil rivé sur son rétroviseur. Charles était nerveux, il fumait cigarette sur cigarette.

Après un bon quart d'heure d'attente, Momo vit enfin le fourgon qui arrivait de l'agglomération s'engager dans la montée. Il donna un petit coup de Klaxon et Charles, qui n'avait pas coupé le moteur, repartit aussitôt, à grande vitesse cette fois. Momo, en bleu de travail et gilet réfléchissant, était descendu de la camionnette, il avait ouvert la porte arrière et farfouillait dans le coffre de la

camionnette. Le fourgon le doubla, montant à petite vitesse la route pentue. Dès qu'il eut franchi le premier virage Georges sortit du coffre des barrières métalliques qu'il plaça en travers de la chaussée, interdisant le passage à tous véhicules. Il y accrocha un panneau « déviation » indiquant la direction de la rue transversale, puis il remonta dans la camionnette et démarra aussitôt. Il fallait rejoindre le fourgon rapidement, mais ne pas se faire repérer avant le début de la descente.

Charles avait fait rugir les cylindres dans la montée. Il ralentit dès le début de la descente, doubla le porte-conteneur en klaxonnant et se gara quelques dizaines de mètres devant. Il n'était pas encore descendu de la voiture que déjà Georges manœuvrait pour placer son camion au milieu de la route, bloquant ainsi la totalité du passage. Il déclencha l'inclinaison du plateau du camion et actionna le treuil qui permettait le déchargement du container, celui-ci fut bientôt posé au milieu de la chaussée. Roger en ouvrit les portes arrière et disposa les plaques de tôle qui permettait d'entrer et sortir aux engins de chargement. Pendant ce temps Charles avait sorti une bâche de la Peugeot qu'il remonta de quelques mètres en arrière du container, il s'arrêta sur le bord droit de la route. Georges et Jeannot étaient descendus du camion et avaient rejoint Roger à l'arrière du container. Il ne restait plus qu'à attendre le fourgon.

Celui-ci arriva quelques instants après.

Lancé dans la descente, son conducteur prit le virage sur la droite et n'aperçut qu'au dernier moment le container qui barrait la route. Il enfonça la pédale de frein et ne réussit à s'arrêter qu'à moins de deux mètres de l'obstacle. Il regarda dans le rétroviseur et vit une camionnette de la DDE qui, elle aussi, stoppait brutalement derrière son fourgon. Il était bloqué. Il n'eut pas le temps de se demander de quoi il s'agissait, tout alla très vite.

Jeannot, bombe de peinture à la main, aspergea le pare-brise et les vitres latérales du fourgon. Le conducteur ne pouvait plus voir ce qui se passait à l'extérieur. Pendant ce temps Charles et Momo

avait déplié bâche et, à l'aide de perches, en recouvrait le fourgon. Roger avait expliqué que cette bâche à fibres métalliques bloquerait le passage de toutes les ondes. Les téléphones et le GPS n'émettraient ni ne recevraient plus, empêchant toute communication du transporteur de fonds, dans un sens ou dans l'autre, avec l'extérieur.

Dans le même temps, Roger et Georges avaient sorti deux larges crics sur roulettes du container. Georges avait traîné le sien sous les roues arrière du fourgon et avait actionné le levier, décollant les roues du sol. Roger plaça le sien à l'avant et répéta la même opération en bloquant les roues afin que le fourgon ne bouge pas. Lorsque tout fut en place, la bâche recouvrant l'intégralité du fourgon, les quatre roues décollées du sol, Roger dit à Georges :

- Tu es prêt ?
- Oui.
- À trois on libère, un deux, trois.

Le fourgon, relevé sur les roulettes des crics, entraîné par la pente, commença à descendre droit dans le container. La plaque de tôle permit qu'il s'y engouffre et comme il avait pris de la vitesse, il s'immobilisa brutalement en s'écrasant dans le fond du container. Georges, qui avait repris place au volant du camion, actionna la remontée du container sur le plateau. Roger avait fermé et cadenassé les portes. Lui et Jeannot reprirent place près de Georges, Momo regagna la camionnette et Charles la Peugeot. Il s'était passé à peine cinq minutes depuis l'arrivée du fourgon.

Comme aurait dit Francis Martineau : tout baigne !

## CHAPITRE 12

L'inspecteur Moreau ne devait pas travailler ce vendredi après-midi. Mais c'était un jeune homme curieux et, bien que très décontracté dans la vie comme dans son travail, il n'aimait pas les questions qui restaient sans réponse. Il avait donc décidé de se rendre à la brigade de gendarmerie qui avait établi le constat de l'accident de Paul Langlois. Il avait bien évidemment contacté l'adjudant-chef Gontard pour être certain de sa présence, c'est lui qui avait été le premier sur les lieux et qui avait personnellement dirigé les opérations de secours.

Il arriva à la gendarmerie vers 17 heures et se fit annoncer. Gontard vint à sa rencontre et ils s'installèrent dans son bureau.

- On vous a laissé vous échapper malgré le bazar en ville ?
- À cause de Paternos ? Il y a bien assez de monde pour le protéger. Il vient avec ses propres gardes du corps, il y a au moins une cinquantaine de flics locaux attachés à ses basques et je ne sais combien de brigades de CRS pour maintenir l'ordre dans la rue. Il ne risque pas grand-chose.
- Je ne parlai pas de notre homme providentiel. Mais vous ne semblez pas au courant de la grande nouvelle du jour ?
- À part l'arrivée de Paternos, qu'y a-t-il d'autre, un nouvel attentat ?
- Vous êtes venu avec votre voiture de service ?
- Non, avec mon véhicule personnel.
- Et vous n'écoutez pas la radio ?
- Si, mais uniquement de la musique.
- Alors vous ne savez pas que dans notre bonne capitale locale un fourgon blindé qui s'apprêtait à faire la tournée des distributeurs de billets avant le week-end a purement et simplement disparu.
- Comment ça « disparu » ?
- Oui, pas attaqué, disparu, avec hommes et argent.

- Il y avait combien ?
- On ne sait pas exactement car la société n'est pas très bavarde pour le moment mais dans ce genre de transport on peut facilement évaluer le montant du magot en début de tournée. On met entre cent et deux cent mille Euros dans un distributeur et le camion devait en servir une vingtaine. En gros il devait y avoir trois millions d'Euros dans ce fourgon.
- C'est quand même incroyable, ça ne disparaît pas comme ça un fourgon. Il y a bien des personnes qui l'ont vu passer.
- On l'a aperçu jusqu'à l'avenue Jean-Jaurès, dans le quartier du monastère, à Meylan. Il a pris la route du château. Ensuite plus rien.
- Ca s'est produit à quelle heure ?
- On l'a vu pour la dernière fois aux environs de 15 heures.
- Intéressant. Je suppose que j'ai quelques collègues qui vont passer un week-end au boulot. Je suppose aussi que si j'avais allumé mon portable j'aurai déjà le gros Blairon sur le dos. Mais si nous parlions de l'accident d'avant-hier ?
- À part ce qui se trouve dans le rapport je ne vois pas ce que je pourrais vous dire de plus.
- Juste un détail, qui se trouve dans votre rapport mais qui ne figure pas dans le mien pour ne pas déclencher une enquête que ne souhaite pas ma hiérarchie : Vous dites avoir ramassé sur la route des débris de feux arrières ?
- Oui.
- Vous vous êtes assuré s'ils provenaient ou pas de la voiture de Langlois ?
- Non, on a ramassé ces morceaux avant qu'on remonte la voiture. Ensuite on n'y a plus pensé et elle a été conduite immédiatement à la fourrière de l'hôtel de police.
- Et les débris, vous en avez fait quoi ?
- Alors là ?



L'adjudant-chef Gontard décrocha son téléphone, composa un numéro interne. On répondit aussitôt.

- Allô, brigadier Joli à l'appareil.
- C'est Gontard. Les débris de feux qu'on a trouvés sur la route des Echarennas, t'en as fait quoi ?
- Ils sont dans mon armoire, j'allais les balancer ce soir.

Un sourire s'afficha sur le visage de l'adjudant-chef.

- Apporte-les dans mon bureau.

Il raccrocha. Puis s'adressant à l'inspecteur Moreau :

- On les a.

Quelques secondes plus tard on frappait à la porte, le brigadier Joli entra, posa une boîte en plastique sur le bureau du chef, dit bonjour à l'inspecteur Moreau puis s'éclipsa.

- Un coup de chance, qu'on les ait encore. Car rien ne se passe dans les règles dans cette histoire. C'est vrai qu'il n'y a pas grand-chose à dire mais je ne comprends pas pourquoi on ne nous a pas laissé faire le boulot jusqu'au bout. La préfecture nous a dessaisis avant même qu'on débute une enquête. Je vous envoie un rapport, juste pour établir un nouveau rapport à partir du nôtre, je me demande à quoi on sert. Bon, on ne va pas s'acharner et jouer à nouveau les gendarmes contre la police nationale, mais ça gonfle de voir une hiérarchie faire et défaire au gré de leur bon vouloir sans que ceux qui sont sur le terrain, qui font le boulot et qui donc sont les plus à même de savoir ce qu'il faut faire, soient consultés
- Je peux récupérer les morceaux de feux ? interrogea l'inspecteur Moreau sans vouloir entrer dans la polémique.
- Oui, officiellement ils n'ont rien à voir avec cette affaire. Donc ce ne sont que des débris sans intérêt ramassés sur la route.
- Personnellement vous en pensez quoi de ces bouts de plastiques ?

- Si j'avais eu le temps de voir s'ils manquaient à la voiture tombée dans le ravin je pourrai avoir un avis, mais sans preuve je ne peux rien dire.
- C'est fréquent les collisions à cet endroit ?
- Les collisions de face, ça arrive, des types qui sortent un peu vite et large d'un virage quand un autre arrive dans l'autre sens. Dans ce cas ce sont des débris de phares qu'on trouve. Les collisions par l'arrière c'est quand même très rare. On ne roule pas très vite à cet endroit, les voitures ne se collent pas au cul et, en général, on ne file pas de grands coups de frein. D'autant plus que les débris ont été trouvés au début de la partie en ligne droite. C'est plutôt à l'approche d'un virage que les gens freinent et que celui qui suit, s'il freine moins vite, risque de taper l'arrière de l'autre.
- Le lieu de l'accident est loin d'ici ?
- Non, à peine dix minutes. Mais si vous voulez y aller aujourd'hui, pressez-vous, il va bientôt faire nuit.
- Alors j'y vais. Merci encore pour les renseignements et les bouts de plastique.
- Vous trouverez facilement, il y a un tunnel trois cents mètres après le pont, les traces de freinage sont encore bien visibles, elles débutent tout de suite après le virage à gauche à la sortie du tunnel.

L'inspecteur Moreau empocha les morceaux de feux, remercia encore l'adjudant-chef Gontard et quitta la gendarmerie.

Dix minutes plus tard, effectivement, il se trouvait sur les lieux de l'accident. Il gara sa voiture un peu au-dessus de l'endroit où Langlois avait plongé dans le ravin, sur quelques mètres un élargissement permettait de garer un véhicule. Il ne faisait plus très clair mais du bord de la route on distinguait le fond du ravin où coulait le Drac, un torrent dont on entendait rouler les

eaux furieuses. L'endroit était désert. Il inspecta la route, comme l'avait dit l'adjudant-chef les traces de freinage étaient encore bien visibles et, comme le décrivait le rapport de gendarmerie, débutaient bien quelques mètres après la sortie du virage pour se terminer au bord du précipice. L'inspecteur se pencha là où la voiture avait basculé. C'était un miracle qu'elle se soit trouvée stoppée par une des rares souches qui arrivaient à s'agripper sur cet à pic. Tout ce qu'il voyait confirmait ses doutes. Et peu à peu, la seule explication plausible, celle qu'il se refusait à envisager depuis le début, lui parut maintenant la seule plausible : Langlois avait été poussé dans le ravin par un autre véhicule, très puissant. Langlois avait freiné mais sans que cela puisse arrêter sa progression vers le vide. Si les restes de feux arrière qu'il avait collectés correspondaient au véhicule de Langlois, cette théorie devenait la réalité, en le poussant le véhicule les avait fait éclater. Il remarqua même des éclats plus petits sur le bord de la route, à l'endroit où commençaient les traces de freinage.

Il fallait qu'il en ait le cœur net. Il remonta dans sa voiture, regagna Grenoble et se rendit immédiatement à la fourrière de l'hôtel de police. Le policier qui gardait l'entrée le reconnut et lui indiqua où il pouvait trouver la voiture de Langlois.

Il la localisa immédiatement. Parmi les véhicules simplement retenus ici pour infraction au stationnement la voiture de Langlois était reconnaissable : plus un pan de tôle plate, tout était froissé, cabossé, enfoncé, replié. La caisse avait été découpée au niveau du bas des fenêtres latérales, elle ressemblait maintenant à une décapotable sans capote. Moreau s'approcha et sortit les éclats de plastique de leur boîte. Les feux de la voiture étaient bien éclatés. Moreau prit un des plus gros débris et compara avec le peu qui restait encore en place. Déjà, la matière et la couleur semblaient être les mêmes. Il tenta de rapprocher les morceaux sur le feu gauche, rien ne

coïncidait. Il répéta l'opération sur le feu droit et là, sans aucun doute possible, le morceau qu'il avait dans la main s'ajustait parfaitement aux brisures qui tenaient encore.

On avait donc poussé Langlois dans le ravin. Il ne s'agissait plus d'un accident mais d'une tentative de meurtre.

## CHAPITRE 13

En cette fin d'après-midi, Magali se morfondait dans un affreux bureau sans fenêtre au journal. Elle était seule, Robert Malain l'avait laissée là, sans lui dire où il allait ni quand il revenait. La seule chose qu'elle savait, c'est qu'il était de très mauvaise humeur car ses vacances semblaient très compromises. Un de ses collègues venait de se casser un pied en faisant du ski ce matin, un autre était bloqué au bout du monde par un mouvement de grève. Sa direction lui avait donc signifié qu'il était hors de question qu'il s'absente. Première priorité, couvrir le meeting de campagne électorale de Paternos, ce soir au Palais des congrès. Robert Malain espérait bien faire supporter cette corvée à la seule Magali, il était probablement parti négocier cela avec Marie-Pierre Sancoin, sa rédactrice en chef.

En l'attendant, Magali, toujours troublée par ses premiers contacts de la veille avec la triste réalité des accidents quotidiens, assise derrière le bureau de Bison futé, lança Internet et se mit à parcourir les articles parus dans le journal. Elle trouva rapidement l'article qu'avait pondu Robert Malain sur l'accident de Langlois dans lequel il rappelait que Langlois était expert-comptable. Magali, curieuse, lança Google et tapa « Langlois » dans la cellule de recherche. Elle obtint deux millions cinq cent dix mille réponses en une demi-seconde. Elle affina la recherche en ajoutant « expert comptable » et reçut six mille quatre cent trente réponses. En plaçant « Grenoble » derrière « expert-comptable », il n'y avait plus que deux mille quatre-vingt-dix réponses. Il allait falloir trier car elle connaissait le prénom de Langlois, Paul, mais ni le nom de son cabinet, ni où il exerçait. Elle fit défiler les pages Web.

Après plusieurs minutes de défilement des pages et de survol des résultats affichés elle trouva enfin ce qu'elle cherchait : Le cabinet s'appelait « Rhône Alpes Expert », le gérant était Paul Langlois mais il avait un associé qui ne possédait que quelques parts de la

société et s'appelait André Ducrout. Ce nom interpella Magali, elle venait de le lire peu de temps auparavant. Elle remonta dans la liste et, tout au début, une ligne contenait ce nom. La ligne faisait référence non pas à un site extérieur mais à un document présent sur l'ordinateur du journal. Elle cliqua pour l'ouvrir et afficha une série d'articles parus quelques années auparavant. Magali entama la lecture article par article. Elle apprit alors qu'André Ducrout, grâce à des appuis sur lesquels les articles ne s'étendaient pas trop, avait pu monter une société comptable bien que n'ayant pas les diplômes requis. Suite à diverses fautes graves dans la tenue des comptes de certains clients, ceux-ci avaient porté plainte. Au cours du procès le juge découvrit aussi que plusieurs clients effectuaient des opérations frauduleuses, fausses déclarations de TVA, dissimulations de bénéfices, travail au noir. André Ducrout avait été condamné à un an de prison avec sursis pour exercice illégal du métier d'expert-comptable avec interdiction d'exercer une fonction de dirigeant dans une société.

Dans le répertoire qui contenait les articles de presse se trouvait aussi un fichier intitulé « Langlois ». Magali s'empressa de l'ouvrir. Ce document était un recueil de renseignements très personnels pris sur Langlois et Ducrout après la condamnation de ce dernier. Il relatait notamment la suite de l'affaire Ducrout. À cette époque Paul Langlois, expert-comptable diplômé, occupait le poste de directeur financier dans une grosse entreprise grenobloise. Il souhaitait se mettre à son compte et ouvrir un cabinet. Il habitait dans le même village que Ducrout et, sans être très proches, ils se connaissaient car leurs enfants fréquentaient la même école et leurs épouses se voyaient régulièrement. Suite à sa condamnation, André Ducrout se retrouvait avec des clients qu'ils ne pouvaient plus gérer. Son épouse, très éprouvée par cette situation qu'elle avait découverte au fil du procès, fit part de son désarroi à la femme de Paul Langlois. Celle-ci, bien évidemment, pensa immédiatement que c'était l'occasion rêvée pour son mari de pouvoir réaliser son projet, cette clientèle lui permettrait de

démarrer une nouvelle activité avec un portefeuille de clients déjà constitué plutôt que d'avoir à démarcher. Elle fit donc part à son mari de la situation de Ducrout et de la possibilité de reprendre sa clientèle. Paul Langlois hésita quelques jours, démarrer une activité dans ces conditions n'était pas très glorieux. Mais s'il ne reprenait pas ces clients, un autre cabinet le ferait, il serait idiot de sa part de ne pas saisir cette opportunité qui lui éviterait des années de démarrage laborieux. Il finit donc par accepter. Il fit même un peu plus, sur l'insistance de sa femme il proposa quelques actions de la société qu'il allait créer à Ducrout et l'embaucha comme commercial. Langlois comptait bien par sa rigueur et sa droiture, contrôler parfaitement Ducrout et ainsi assurer, à celui-ci et sa famille, un équilibre moral et financier.

D'autres renseignements suivaient concernant la marche de la nouvelle entreprise : chiffres annuels, nombre d'employés et coordonnées de ceux-ci, quelques informations sur certains clients aussi.

Magali fut étonnée de trouver autant de détails personnels dans un fichier au journal. Constituait-on des fiches secrètes, en attente probablement d'éventuels événements, pour pouvoir ressortir tous les faits et gestes qui permettraient d'étoffer un article sans avoir besoin, dans l'urgence, d'aller les quérir ? Décidément, ses premiers pas dans le journalisme l'emmenaient dans une direction qu'elle n'avait pas imaginée.

De ce résumé de la vie de Langlois, elle tira que ce devait être un brave homme. Elle se dit que d'ici dix-neuf heures trente, heure à laquelle elle et Bob devaient partir pour le Palais des congrès, elle avait le temps d'aller faire un tour à l'hôpital pour savoir comment évoluait le blessé. Elle enfila son manteau et sortit.

Il n'y avait pas loin du journal à l'hôpital, elle y fut en quelques minutes. Elle frappa à la porte et entra. Langlois avait de la visite, deux hommes discutaient au pied du lit. Ils la regardèrent, étonnés probablement de ne pas la connaître.

- Bonjour Messieurs, dit-elle.
- Bonjour Mademoiselle, répondirent-ils de façon quasi synchrone.
- Je suis venue prendre des nouvelles de Monsieur Langlois.
- Il n'y a rien de neuf, toujours dans le coma, répondit un des deux hommes.

Le silence s'installa. Elle s'aperçut que visiblement elle gênait, elle avait interrompu une conversation qui ne reprendrait certainement pas tant qu'elle serait présente. Elle se préparait à quitter la chambre lorsque la porte s'ouvrit, Marion et Romain entrèrent. À leur attitude, Magali comprit qu'ils étaient fâchés de trouver tout ce monde dans la chambre, ou peut être d'y trouver des personnes qu'ils ne désiraient pas voir. Qui ? Elle ? Eux ? Elle ne savait le dire. Marion dissipa immédiatement ses doutes :

- André, je pense qu'il est inutile de vous déranger chaque jour. C'est gentil de prendre des nouvelles de papa mais peut-être le cabinet a besoin de vous. Restez-y, nous vous appellerons pour vous informer de sa santé.
- Tu as raison Marion, mais j'accompagnais Francis Martineau qui est un fidèle client de notre cabinet et qui, lui aussi, voulait prendre des nouvelles. Mais voilà qui est fait, nous allons vous laisser.
- Eh bien au revoir André, et bonjour à Françoise.

Les deux visiteurs sortirent. Le temps qu'il leur fallut pour reprendre et enfiler leur manteau, l'esprit de Magali fonctionnait à toute vitesse : André ? Françoise ? Elle venait juste de lire l'histoire de l'association de Paul Langlois avec André Ducrout, dont la femme s'appelait Françoise. Cet homme devait donc être l'associé de Langlois. Dès qu'ils furent sortis Magali s'adressa à Marion et à Romain :

- Je n'ai pas eu l'occasion de vous revoir et je tenais beaucoup à m'excuser sur la façon dont nous avons agi, mon collègue et moi, hier matin.



- Nous nous sommes bien doutés que vous n'étiez pas d'accord avec sa façon de faire, répondit Marion. Vous êtes venue pour cela ?
- Non, j'avais déjà laissé le message à l'infirmière hier. Aujourd'hui je voulais prendre des nouvelles de la santé de votre papa.
- Après ce qu'il a fait comme chute, on pourrait dire qu'il va bien. Sauf qu'il est dans le coma et que le médecin ne peut pas nous dire quand il en sortira, s'il en sort ?

C'est Romain qui avait répondu, Marion avait pris sa place près du chevet et tenait la main de son père dans la sienne. Elle lui parlait doucement. Magali la regardait, les larmes aux yeux. Elle avait déjà hésité à leur parler des doutes de l'inspecteur Moreau, devait-elle en plus leur cacher l'existence de tout un dossier sur leur père dans les archives du journal ? Mais si elle dévoilait cela, elle avouait en même temps son indiscretion. Elle préféra donc se taire.

Les circonstances allaient faire que cette décision serait d'un effet très court, la porte de la chambre s'ouvrit une nouvelle fois et l'inspecteur Moreau entra.

- Bonjour. Tiens, voilà la remplaçante de Bison Futé. Il vous a bien drivé apparemment puisque vous êtes de nouveau là. Mais, veuillez m'excuser, dit-il en s'adressant à Marion et à Romain, je suis Patrick Moreau, inspecteur de police. C'est moi que vous avez eu au téléphone, dit-il en s'adressant à Marion. J'ai eu à rédiger le rapport sur l'accident de votre père mais quelques détails me chiffonnent, j'aimerais vous poser quelques questions. Quand pouvons-nous nous voir ?
- Quand vous voulez, répondit Romain. Mais pouvez-vous nous dire dès maintenant quels sont ces détails qui vous chiffonnent ?

- Je préférerais que nous soyons seuls, dit-il en jetant un regard sur Magali. Et puis cette chambre n'est pas le lieu idéal pour ce que j'ai à vous dire.

Magali, choquée par les propos qu'avait tenus l'inspecteur sur son compte mais comprenant qu'il pensait qu'elle était là à titre professionnel, évalua la situation en une fraction de seconde. Après ce qu'elle avait entendu de la bouche de l'inspecteur sur la position de sa hiérarchie concernant l'accident de Langlois, il était probable qu'il était là de façon non officielle. S'il avait décidé de mener une enquête, c'est qu'il avait avancé dans sa réflexion depuis hier, il fallait donc qu'elle dise ce qu'elle avait découvert. Mais elle se méfiait de l'inspecteur. Aussi préféra-t-elle tout d'abord rester sur ses gardes :

- Monsieur l'inspecteur, sachez que je ne suis pas ici en tant que journaliste, je suis simplement venue prendre des nouvelles de Monsieur Langlois. Mais vous, que venez-vous faire ? Si je me rappelle bien vos paroles prononcées hier dans votre bureau, il n'y a pas d'enquête sur l'accident de Monsieur Langlois et votre hiérarchie ne semblait pas vouloir aller plus avant.

L'inspecteur Moreau ne reconnaissait pas l'étudiante apparemment timide qu'il avait vue hier dans son bureau. Il s'aperçut qu'il venait de faire une erreur en ne tenant pas compte de sa présence. Si par hasard elle ébruait sa démarche et que cela remonte jusqu'à son chef, il allait se retrouver à prendre des plaintes pour vol de mobylettes et autres conflits de voisinage dans un commissariat de quartier. Mais son intuition lui disait qu'il ne devait pas craindre cela d'elle, à l'observer il pensa même qu'elle se réjouissait de le voir là. Il répondit lui aussi sans trop s'avancer :

- Je ne suis pas ici, moi non plus, de manière officielle. L'enquête est close rien ne m'autorise à venir vous demander quoi que ce soit. Et rien ne vous oblige à répondre à ma demande. Seulement il me semble que ce que j'ai à vous dire est important.

- Eh bien moi aussi, Monsieur l'inspecteur, j'ai des choses qui me semblent importantes à vous dire, se libéra Magali. Mais il me semble que nous devrions laisser s'exprimer les enfants de Monsieur Langlois.

Marion et Romain avaient assisté à l'échange sans se manifester, très étonnés d'avoir encore des choses à apprendre sur l'accident de leur père. Marion, toujours très tendue dès qu'on enfreignait la loi de calme et de silence qu'elle savait indispensable au retour à la santé de son père, s'emporta :

- Que peut-il y avoir de plus important maintenant que le rétablissement de mon père. Et cela ne peut se faire dans cette ambiance de foire.

Sentant qu'une discussion ou une amorce d'explication enflammerait encore plus la jeune fille l'inspecteur Moreau décida de frapper fort immédiatement :

- Mademoiselle, ce qu'il y a de plus important que la santé immédiate de votre père, c'est son maintien en vie. Or on a essayé de le tuer. Ce n'était pas un accident mais une tentative d'homicide.

Marion resta une seconde tétanisée, serrant plus fort la main de son père qu'elle n'avait pas lâché, puis jeta :

- Oh, non !
- Qu'est-ce que vous nous racontez, pourquoi aurait-on voulu tuer mon père ? Interrogea Romain.
- C'est bien ce que je voudrai savoir, répondit l'inspecteur.
- Avez-vous de preuves de ce que vous avancez, demanda Magali ?
- Oui bien sûr. Croyez-vous que je serais venu vous annoncer cela ici, dans cette chambre, si je n'avais que de vagues soupçons.
- Si ce que vous dites est réel alors pourquoi justement être venu ici, pourquoi ne pas relancer officiellement et normalement l'enquête ? s'enquit Romain.

- Parce que la façon dont elle s'est déroulée jusqu'à maintenant me laisse une impression bizarre. J'ai cru au début qu'on bâclait cette histoire pour de sordides raisons de statistiques. Mais les informations que j'ai pu rassembler me font beaucoup douter. J'ai l'impression qu'on a vraiment envie d'enterrer cette affaire. Et la raison pour laquelle je suis là ce soir, c'est que votre papa est toujours en vie. Si j'ai raison, s'il s'agit bien d'une tentative de meurtre, alors le meurtrier a raté son coup. Il se peut qu'il tente de finir l'ouvrage.

Marion laissa de nouveau échapper un cri. Puis elle dit :

- Il faut prévenir le professeur Dumontel. Il faut changer papa de chambre, le protéger.
- Ne vous affolez pas, la rassura l'inspecteur, on a poussé la voiture de votre père dans le ravin afin que cela passe pour un accident. S'il lui arrivait quelque chose ici, ce serait beaucoup plus difficile à déguiser et cela rouvrirait obligatoirement l'enquête, ce que ne souhaitent certainement pas les meurtriers. De plus, tant que votre papa est dans le coma, ceux-là n'ont rien à craindre.
- Et que voulez-vous que nous fassions ? Demanda Romain.
- Il faut simplement que je vous pose quelques questions. Mais il semble que Mademoiselle la journaliste ait aussi des informations, il serait donc souhaitable que nous nous voyions tous les quatre. Demain matin, c'est possible ?
- Oui, dirent ensemble Marion, Magali et Romain.
- Mais où ? interrogea Magali.
- Je ne veux pas faire trop de parano, répondit l'inspecteur, mais moins on nous verra ensemble, mieux cela vaudra. Alors l'endroit le plus neutre pour nous retrouver, je crois que c'est dans cet hôpital. Je vais tâcher de trouver un endroit calme où nous pourrions discuter sans être dérangés. Disons dix heures demain. On se retrouve à la cafétéria.

Tous acquiescèrent. Ils se dirent au revoir, Magali et l'inspecteur quittèrent la chambre.

- Vous êtes motorisé ? Demanda l'inspecteur à Magali en attendant l'ascenseur.
- Non, je suis venu en tram.
- Je peux vous déposer quelque part ?
- Je veux bien car je vais être en retard, Robert Malain va m'attendre. On doit aller au meeting de Paternos ce soir.
- Vous allez encourager notre futur président ?
- Non, nous y allons pour le journal.
- C'est Bison futé qui couvre ça, il a pris du galon, s'amusa Moreau.
- Ce n'est pas une promotion, deux de ses collègues sont indisponibles et il n'y avait plus que lui qui soit là ce soir.

Moreau, galant, ouvrit la portière de sa voiture à Magali, il prit place au volant et, quelques minutes plus tard, déposait la jeune fille au journal.

## CHAPITRE 14

Le camion porte-conteneur était arrivé sans encombre dans l'entrepôt, précédé loin devant par la Peugeot et suivi loin derrière par la camionnette de la DDE. Georges le gara au milieu du hangar. Les cinq hommes se retrouvèrent et aussitôt Roger donna les consignes :

- On n'a pas de temps à perdre, les recherches sont probablement déjà entamées. D'abord on fait sortir nos convoyeurs de leur piège. Georges, descend le container du camion. Jeannot tu ouvres la porte. Momo et Charles, dès qu'il a ouvert, vous vous placez de chaque côté du cul du fourgon et vous levez légèrement la bâche. Que tout le monde mette son masque à gaz.

Ils se couvrirent tous le visage avec des masques que distribuait Jeannot. Georges actionna l'inclinaison du plateau. Dès qu'il pencha un peu on entendit le fourgon venir buter sur l'arrière du container. Georges mit en marche le treuil et le container, retenu par le câble, glissa lentement sur le sol. Jeannot déverrouilla les portes arrière et les ouvrit en grand. Momo et Charles soulevèrent la bâche pour permettre l'ouverture de la porte du fourgon. Roger s'approcha, souleva son masque de façon à dégager la bouche, et cria :

- Vous ouvrez les portes, vous sortez avec les mains sur la tête. Il ne vous sera fait aucun mal. Vous avez dix secondes pour vous décider. Passé ce délai on vous fera sortir de force. Je compte : dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.

Le silence total régnait dans le fourgon. Roger attendit encore quelques secondes puis demanda à Jeannot :

- Donne-moi les grenades.

Jeannot les avait déjà préparées. Il en passa une à Roger, celui-ci dégoupilla mais avant de libérer la cuillère il ordonna :

- Georges, dès que je lance la grenade tu refermes la porte du container. Puisque ces cons ne veulent pas sortir tout seul, on va les faire pleurer.

Des bruits de voix se firent entendre dans le fourgon. Ils ne devaient pas être d'accord sur l'attitude à adopter là-dedans. Roger leur laissa une dernière chance :

- Si vous voulez sortir, c'est maintenant. On va balancer une grenade lacrymogène. Pensez aussi à votre copain à l'avant qu'il est impossible de déloger pour l'instant, il va pleurer beaucoup plus que vous car vous, vous allez sortir comme des putois enfumés, mais lui, il va falloir qu'il attende qu'on sorte le fourgon. Rien ne bouge, tant pis pour vous. Quand vous voulez sortir, vous tapez sur les parois du fourgon. Georges, tiens-toi prêt.

Roger lança la grenade à l'intérieur du container et Georges referma la porte immédiatement. Roger dit à Jeannot :

- Prépare la lance.

Jeannot avait décroché une lance à incendie et ouvert la vanne en grand. Le tuyau était gonflé, prêt à déverser des centaines de litres, il suffisait que Jeannot actionne l'ouverture de la lance. Il ne fallut pas une minute pour que de violents coups se fassent entendre à l'intérieur du container.

- Jeannot tu te places face à la porte, prêt à arroser, Georges tu ouvres. Jeannot, si tu ne les vois pas les mains sur la tête tu balances la sauce et Georges referme la porte aussitôt. Les autres garez-vous sur le côté. Puis, s'adressant aux convoyeurs : On va ouvrir la porte, vous allez devoir passer sous la bâche qui gêne l'ouverture de la porte de votre fourgon, dès que vous sortez de sous la bâche vous mettez les mains sur la tête. On a été gentil jusqu'à maintenant, mais c'est fini, la moindre connerie et on vous descend. On ouvre.

Georges ouvrit de nouveau la porte et une fumée dense s'échappa du container. Quelques instants plus tard la bâche s'agita, puis se

souleva et un premier homme sortit le visage couvert par une écharpe. Il fut aussitôt alpagué par Charles et Momo qui l'allongèrent au sol, face contre terre, sans prendre pitié de ses quintes de toux et de son visage en larmes. Le deuxième convoyeur tardait à sortir, la bâche se souleva à nouveau, un second homme apparut les mains tenant une serviette qui entourait complètement sa tête. Dès qu'il put se redresser il ôta la serviette d'une main et tenta de brandir de l'autre le revolver qu'il avait dissimulé derrière le tissu. Mais Jeannot avait anticipé, la lance fonctionnait avant même qu'il ait pu braquer son arme. La puissance du jet rejeta le convoyeur en arrière et le plaqua contre le fourgon. Roger se précipita sur lui et, avant même que Jeannot stoppe le jet, il lui arracha le revolver, le souleva par le col et l'emmena rejoindre son collègue, face contre terre.

Charles et Momo s'activèrent aussitôt pour leur lier les mains derrière le dos et leur placer un capuchon recouvrant la totalité de la tête, non sans les avoir copieusement aspergés d'eau afin d'atténuer les effets du gaz lacrymogène. Ils les traînèrent à l'écart et les ficelèrent à un pylône.

Georges et Roger étaient déjà en train de délester le fourgon de ses caisses de billets. Il en ouvrit une, puis une seconde et pesta :

- Merde, que des billets neufs.
- Qu'est-ce que ça fait, demanda Jeannot.
- Ça fait que les numéros sont sûrement relevés et que c'est plus difficile à écouler.

Il ouvrit une troisième caisse.

- Enfin, des billets qui ont déjà servi. On refourguera les neufs à Max, il se démerdera pour les passer. Comme je me doute qu'il a plus de combines que nous dans ce domaine, ça ne lui posera pas de problème.
- Tu le connais perso ce Max, demanda Charles.
- Non, je l'ai jamais vu, je connais juste sa voix au téléphone.



- Et tu lui donnes combien sur ce coup ?
- La moitié.
- Quoi ? C'est dingue, s'indigna Charles. Tu lâches un million et demi à un mec qui te passe juste deux coups de téléphone.
- Oui, s'il ne m'avait pas passé ces coups de téléphone, tu ne serais pas là et tu ne toucherais pas quatre cent mille Euros.
- Quatre cent mille ? S'étonna Charles.
- Oui, je viens de compter les caisses, il y a un peu plus que prévu. Tu vois, tu n'as pas à te plaindre.
- N'empêche, c'est nous qui avons pris les risques, pas lui.
- Qu'est-ce que tu en sais. Pour avoir les informations qu'il nous refile, il prend peut-être plus de risques que nous.
- Je ne pense pas qu'on puisse lui faire la peau si on le découvre en train de foutre le nez dans un dossier secret. Le gosse, tout à l'heure, il aurait pu se prendre un pruneau s'il n'avait pas réagi assez vite.
- Ouais, interrompit Roger, c'est peut-être pas le bon moment pour discuter. On charge l'ambulance et on se fait la tangente.
- Et le chauffeur, s'exclama Jeannot.
- On va le tirer de là, en prenant des précautions, il est armé lui aussi. Mais avec la dose de gaz qu'il vient de prendre ça m'étonnerait qu'il soit bien vaillant. Georges tu remontes le container. Maintenant que la porte est ouverte, le fourgon sur ses roulettes va sortir tout seul dès que tu vas lever.

Georges s'exécuta et le container remonta sur la plate-forme, le fourgon glissa sur les crics à roulettes et resta à terre. Comme la bâche entourait toujours la cabine le conducteur ne pouvait voir ce qui se passait à l'extérieur. Roger cogna sur la portière et cria :

- Sortez de là, dépêchez-vous.

Le conducteur ouvrit la porte et dut forcer car elle était coincée par la bâche. Il se laissa tomber à terre, totalement asphyxié par

les gaz. Momo lui lia les mains, l'aspergea d'eau, lui passa une cagoule et l'attacha au même pylône que ses deux collègues.

Les gaz commençaient à se dissiper et l'atmosphère devenait plus respirable car Jeannot avait ouvert les larges baies vitrées en toiture qui permettaient l'éclairage du hangar. Les cinq hommes purent retirer leur masque qu'ils jetèrent dans le container.

Georges avait approché l'ambulance. Les caisses contenant l'argent furent transférées dans les casiers habituellement utilisés pour le matériel médical. Roger, Georges et Charles se déshabillèrent et endossèrent un uniforme de pompier. Jeannot s'installa sur le brancard et répandit une bouteille de sauce tomate sur son visage et sa poitrine, Charles se plaça à côté de lui, stéthoscope au cou.

- Tu n'en fais pas un peu trop ? demanda Charles à Jeannot en essuyant une bonne partie de la sauce avec des pansements.

Georges, comme à l'accoutumée, se mit au volant avec Roger à ses côtés. Momo ouvrit la porte de l'entrepôt et l'ambulance s'élança, silencieusement d'abord, puis dès qu'elle eut parcouru une centaine de mètres Georges actionna la sirène.

Momo sortit le camion porte-conteneur dans la cour, puis la camionnette de la DDE. Il les arrosa généreusement de plusieurs bidons d'essence et y mit le feu. Il monta dans la Peugeot et fila aussitôt.

## CHAPITRE 15

Bob et Magali arrivèrent au même moment dans le bureau. Bob n'avait visiblement pas obtenu de sa rédactrice qu'il puisse échapper à la corvée du soir. Il regarda sa montre puis s'adressa à Magali :

- Il est dix-neuf heures quarante-cinq, tu es prête ?
- Oui. Il va falloir prendre des notes de tout ce qui va se dire à cette réunion ?
- On va juste reprendre l'essentiel. De toute façon il faudra passer voir l'attaché de presse de Paternos après le meeting pour qu'il nous donne ses consignes.
- Comment ça ? On n'est pas libre de dire ce qu'on veut ?
- Tu te fais beaucoup d'illusions sur le métier ma poulette. Il y a les journaux opposés à Paternos, leurs journalistes racontent ce que leur suggèrent leurs directions et il y a les journaux favorables à Paternos, à ceux-là on dit carrément ce qu'il faut écrire et surtout ne pas écrire.
- C'est vraiment un boulot de merde
- C'est pas celui que tu as choisi ?
- Non ! Ce que je veux c'est avoir suffisamment de liberté pour exprimer ma propre opinion. Je refuse de bosser dans un journal qui me dicte mes articles ou qui les censure.
- Alors là, ma grande, il va falloir ou bien que tu changes d'orientation vite fait, ou bien que tu crées ton propre journal. Mais bon, on en reparlera plus tard, là il faut qu'on y aille.

La salle était comble. Dix mille personnes avaient pu y accéder. Probablement autant, peut être même plus, ne pourraient voir leur champion que sur un écran géant dressé sur le parking attenant à la Salle des Congrès. Depuis plus d'une heure la foule, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, scandait sans interruption : « On va gagner, on va gagner ». Dans la salle une cohorte de jeunes gens

alignés en rang d'oignons devant le premier rang de sièges faisait face au public, tous portaient le tee-shirt bleu sur lequel était imprimé : « Les jeunes avec Olivier Paternos ». Ils s'activaient à raviver l'ardeur des participants lorsque le ton baissait. Personne sur la scène pour l'instant, juste un pupitre sur lequel étaient fixés deux micros et sur le devant duquel on pouvait lire : « En avant, tous ensemble avec Olivier Paternos ». Tapissant entièrement le fond de scène une immense photo d'un homme d'environ cinquante ans en costume cravate posant dans un décor champêtre. Sous l'impulsion du groupe de jeunes qui orchestrait la ferveur de la foule, le slogan se changea bientôt en « Paternos Président, Paternos Président ». Il fallut quelques secondes pour que, dehors, les cris s'harmonisent avec ceux de l'intérieur. Durant les quelques instants de flottement des gens de l'extérieur on put entendre au loin d'autres manifestations sonores, apparemment moins favorables, mais rapidement ceux de l'extérieur s'accordèrent avec ceux de l'intérieur et on n'entendit plus qu'une litanie bruyante de « Paternos Président » qui faisait vibrer les structures de la salle. La tension monta d'un cran lorsqu'un homme apparut sur la scène et s'installa au micro. C'était Benjamin-Constant de Moulins, le maire d'une ville voisine, supporter inconditionnel et ami intime de Paternos. Certains, des mauvaises langues sans doute, disaient que son grand-père avait fait modifier son nom initial de Dumoulin en De Moulins, prononcez « de Moulinsse ». Les gens sont méchants ! Bel homme, d'allure sportive, il contempla cette marée humaine avec une satisfaction évidente. Il leva la main pour demander le silence et progressivement les cris cessèrent, le calme s'établit et il s'adressa à la foule :

« Mes chers amis, un grand merci à vous d'être si nombreux ce soir. Je voudrais vous dire comme je suis fier d'être aujourd'hui parmi vous, vous qui apportez un soutien si fort à notre candidat à l'élection présidentielle. Chaque jour qui passe voit cette liesse populaire grandir, l'enthousiasme de chacun des meetings d'Olivier Paternos ne laisse aucun doute sur la victoire finale... ».

L'orateur fut brutalement interrompu par une reprise spontanée du slogan : « Paternos, Président ». Lorsqu'enfin le calme revint, l'orateur poursuivit son allocution durant quelques minutes et conclut par : « Et maintenant je laisse la parole à Olivier ». Une musique endiablée emplit la salle alors que le candidat apparaissait sur la scène, les bras levés, ovationné par une foule en délire dont les cris couvraient maintenant le fond sonore. Paternos, petit homme au physique fade mais arborant un sourire qui rendait plus gai un visage anguleux, cerné par de grandes oreilles décollées, s'installa derrière le pupitre et attendit patiemment que le calme revienne. Mais sa patience avait des limites, après quelques minutes durant lesquelles les slogans fusaient toujours avec la même intensité il leva les bras et répéta plusieurs fois : « Mes chers compatriotes » jusqu'à ce qu'enfin les cris s'apaisent. Alors, dans un silence maintenant religieux, il put entamer son discours : « Bonjour mes chers compatriotes. Tout d'abord merci à Benjamin-Constant, que vous connaissez tous et qui fait un travail admirable dans l'Isère, merci à lui de m'accueillir ici. Merci aussi à vous tous, élus de la région, qui vous êtes déplacés nombreux pour soutenir cette noble cause qui est la nôtre : Remettre la France en marche. Depuis trop longtemps nous vivons repliés sur nous-mêmes. Nous avons oublié, ou plutôt on vous a fait oublier, les vraies valeurs, celles qui font notre force : le Travail, la Famille, la Nation – il avait répété cette phrase à plusieurs reprises pour éviter le lapsus fâcheux de Patrie à la place de Nation. Hier encore vous étiez désabusés, méfiants envers la classe politique qui trop longtemps vous a fait espérer des lendemains enchanteurs et qui ne s'est pas, et de loin, montrée à la hauteur des espérances que vous aviez mises en elle. Hier encore vous avez vu votre pouvoir d'achat diminuer sans rien pouvoir faire pour améliorer votre quotidien. Hier encore vous avez vu vos entreprises fermer, vos emplois disparaître, votre avenir s'assombrir. Hier encore vous avez vu l'influence mondiale de la France s'effondrer, sa prédominance européenne se fondre dans ce conglomerat de

nations impuissantes, son aura mondiale se ternir jusqu'à n'être plus qu'un pâle halo. Eh bien mes chers compatriotes, aujourd'hui je vous le dis, si vous m'accordez votre confiance pour être votre futur Président de la République, tout cela va changer. Demain ne sera pas comme hier, demain reviendra l'espoir, demain sera le renouveau, demain votre Président vous écoutera, ne vous trahira pas, demain tous ceux qui souhaiteront travailler auront un travail, demain les jeunes ne seront plus livrés à eux-mêmes, l'école leur sera ouverte et les accompagnera jusqu'à ce qu'ils aient un emploi, demain les services publics seront vraiment à votre service, sans que vous en soyez parfois les otages, demain la France retrouvera en Europe et dans le monde la place qu'elle n'aurait jamais du perdre, demain... ».

Et durant près de deux heures le candidat Paternos détailla chaque point de son programme électoral pour terminer sur : « Si je suis élu, je serai le Président de tous les Français, quelles que soient leurs opinions, leurs origines, leurs religions, pour qu'ensemble nous œuvrions pour le seul destin qui compte : celui de la France et des Français ».

La foule se levait déjà pour ovationner son candidat mais un homme s'approcha de Paternos et lui glissa quelques mots à l'oreille. Alors que déjà grondaient à nouveau les « Paternos Président » celui-ci leva les bras et la tension retomba. Il reprit la parole :

- On m'apprend à l'instant que des manifestants hostiles à notre mouvement ont assailli les forces de l'ordre qui protégeaient cette salle. Les CRS ont fait leur travail et les ont repoussés, ces vandales ont alors mis à sac plusieurs commerces de votre ville et brûlé de nombreuses voitures. Mes chers amis, je vous le promets, si vous me faites confiance, ce genre d'action sera puni avec la plus grande sévérité. Renvoyez à leurs chères études tous ceux qui ne vous parlent que de prévention. Le monde d'aujourd'hui est dur pour les faibles, et moi je veux protéger les faibles,

je veux protéger ceux qui travaillent dur pour gagner des biens que des voyous saccagent et brûlent sous nos yeux ce soir. La racaille qui circule encore dans nos rues aujourd'hui doit être neutralisée, les coupables de tout acte malveillant doivent être punis, sévèrement.

Et s'adressant alors à la foule il lança :

- Ai-je raison, êtes-vous d'accord avec moi ?

Comme une explosion les cris les plus divers fusèrent de chaque bouche présente, mais tous étaient à l'unisson. Lorsque la tension baissa un peu Paternos reprit la parole :

- Alors, mes chers amis, je sens que nous allons faire un excellent travail ensemble. La voie du renouveau est tracée et nous allons la parcourir jusqu'à ce que la France et les Français retrouvent la place mondiale que nous n'aurions jamais dû quitter, jusqu'à ce que chacun de vous ait le juste retour de son travail et de son investissement. Encore quinze jours mes chers amis, deux semaines durant lesquelles je penserai chaque soir à l'accueil chaleureux que vous m'avez réservé ici. À très bientôt.

À peine eut-il terminé que le public, dans un mouvement spontané, fut debout, scandant à nouveau : « Paternos Président ». Chacun se sentait dopé par les propos du candidat, chacun repartirait ce soir chez lui avec une ardeur toute nouvelle, chacun aurait à cœur de faire partager ce nouvel enthousiasme à son entourage. Une nouvelle vie allait commencer, enfin cette fois on tenait un homme politique qui tiendrait ses promesses, un homme politique qui ferait ce qu'il a dit, qui agirait dans l'intérêt de tous, ouvriers, employés, paysans, cadres, ou chefs d'entreprise. Enfin on allait sortir de ces années noires où plus personne n'avait confiance dans des hommes politiques avides et corrompus. Chacun ce soir allait regagner son foyer plein d'espoir et de confiance dans l'avenir.

Olivier Paternos demanda à plusieurs personnes assises au premier rang de le rejoindre sur la scène. Lorsqu'ils furent tous regroupés,

Olivier Paternos entonna une vibrante Marseillaise, accompagné de son entourage et aussitôt suivi par la foule. Cette ferveur populaire faisait plaisir à voir. D'ailleurs tous sur la scène arboraient un sourire radieux, ils allaient gagner, ils en étaient certains. Et dans la salle aussi les visages étaient rayonnants, enfin un homme crédible, jeune, courageux, honnête, fonceur. Enfin l'homme qu'il fallait pour que la France redémarre. La Marseillaise terminée Olivier Paternos, plutôt que de repartir par l'arrière-scène, descendit dans la salle et tenta de se frayer un passage vers la sortie, entouré de ses gardes du corps. Il serrait toutes les mains qui se tendaient vers lui, lançant à chacun un petit mot, se montrant chaleureux avec les hommes, flatteur avec les femmes, coquin avec les jolies filles.

Enfin il atteignit la sortie, sa voiture attendait juste en bas des marches, il s'y engouffra suivi de son directeur de campagne. La voiture, escortée de motards et de voitures de police, démarra aussitôt, empruntant à travers la foule un corridor totalement sécurisé par les forces de l'ordre qui lui permit d'éviter sympathisants, manifestants et contre-manifestants.



## CHAPITRE 16

Bien avant le début de la prestation de Paternos une foule d'opposants se tenaient aux abords de la salle des congrès. Pas très près quand même, d'importantes forces de police cernaient la salle et filtraient les entrées. Dans cette autre foule aussi, des femmes et des hommes lançaient également des slogans repris par l'ensemble des manifestants. Ce n'étaient pas les mêmes, on pouvait entendre des « Paternos, t'es craignos », ou bien « Le fascisme ne passera pas », ou encore « Paternos, à la fosse ». Et bien d'autres encore qui s'enchaînaient au gré de l'imagination des meneurs qui tenaient les porte-voix.

Cela dura tout le discours de Paternos. Les manifestants restaient sur place, leur nombre avait même grossi et ils formaient maintenant une foule compacte qui s'étendait sur la quasi-totalité de l'esplanade à l'avant du bâtiment et débordaient dans les rues environnantes. Les policiers les maintenaient toutefois à une distance suffisante des sympathisants de Paternos qui n'avaient pas pu entrer dans la salle.

Les haut-parleurs qui diffusaient le discours de Paternos à l'extérieur permettaient à tous d'entendre, sympathisants et manifestants. Les mêmes propos déclenchaient applaudissements et cris de victoire d'un côté, sifflets et colère bruyante de l'autre. Avant même que Paternos eut terminé son discours un mouvement se produisit au premier rang des manifestants, un petit groupe s'était infiltré et, dès qu'ils furent face au cordon de CRS, ils se mirent à jeter des pierres. Quelques policiers furent touchés. Le service d'ordre des manifestants tenta d'intervenir mais à peine furent-ils près des auteurs de trouble qu'un autre petit groupe, quelques dizaines de mètres plus loin, répéta la même opération. Puis un autre encore un peu plus loin. Ils n'étaient pas nombreux mais très mobiles, ils jetaient quelques pierres, d'autres envoyaient

des boulons avec des lance-pierres, puis se dispersaient aussitôt. Le service d'ordre de la manifestation fut rapidement débordé, même si plusieurs manifestants tentaient de leur prêter main-forte afin de neutraliser ces enragés.

Les CRS s'étaient mis en position de défense, boucliers levés pour éviter les projectiles. Mais les jets arrivaient parfois à tir tendu et quelques policiers furent touchés aux jambes. La tactique des assaillants était parfaitement organisée, lorsqu'un policier était touché aux jambes il baissait sa garde et aussitôt un autre voyou visait la tête avec un lance-pierres, touchant parfois une deuxième fois un homme déjà blessé. Voyant cela le chef de l'escadron lança un ordre et les CRS se mirent à avancer vers les manifestants. Les membres du service d'ordre furent bousculés par leur base qui refluaient devant l'avancée des policiers. Les jeteurs de pierres et de boulons se retrouvèrent en première ligne et purent librement poursuivre leur caillassage jusqu'à ce que les forces de l'ordre soient à proximité. Ils s'enfuirent alors, rejoignant les manifestants qui, bloqués par leur nombre, ne pouvaient reculer aussi vite qu'ils l'auraient voulu. Les premières grenades lacrymogènes explosèrent au pied des fuyards, certains se risquaient à les ramasser avant qu'elles n'explosent et les rejetaient vers les policiers. En quelques minutes, cette manifestation qui se voulait pacifique devint une bataille rangée. Loin à l'arrière de la foule les rues étaient désertes, les forces de l'ordre avaient quadrillé le quartier, empêchant toute circulation de véhicule et, hors les manifestants, peu de piétons s'étaient aventurés dans les rues environnantes. Pourtant, dès que la manifestation prit une tournure d'émeute, de petits groupes dont les éléments portaient des casques de moto couvrant totalement leur visage et, pour la plupart, armés de barre de fer, s'infiltrèrent dans ce no man's land et commencèrent à briser les vitrines des magasins. Deux individus portaient des bidons d'essence qu'ils déversèrent dans le caniveau, le liquide s'écoula, ils y mirent le feu. Aussitôt une barrière de feu sépara la chaussée du trottoir, s'étendant rapidement tout au long

du caniveau. Au fur et à mesure de son avancement elle embrasait tous les véhicules qui se trouvaient sur son parcours. Pendant ce temps les casseurs se déchaînaient, les vitrines tombaient les unes derrière les autres, avec au passage quelques abris bus et cabines téléphoniques. Les forces de l'ordre déployées en nombre important autour du palais des congrès, tardaient à intervenir dans un autre lieu, il fallut attendre le départ de Paternos pour qu'une partie des effectifs puisse se redéployer ailleurs.

Robert Malain et Magali avaient rencontré l'attaché de presse de Paternos qui leur avait pratiquement rédigé l'article à faire paraître dans le journal du lendemain. Il restait maintenant à regagner rapidement le journal, ce qui n'allait pas être facile. Maintenant que Paternos et tous les officiels avaient quitté les lieux, plus aucune voie d'accès n'était protégée et les rues alentours étaient transformées en champ de bataille. Bob put récupérer sa voiture heureusement garée sur le parking du palais des congrès mais dès la sortie ce fut un vrai jeu de cache-cache. Bob s'engageait dans une rue qui paraissait calme mais qui débouchait sur un cordon de CRS infranchissable, même en exhibant la carte de presse. Demi-tour et là, c'était les casseurs qui barraient la route au loin et qu'il valait mieux éviter, surtout au volant d'un 4x4. Après avoir effectué de nombreux détours ils purent enfin arriver au journal.

Bob s'assit à son bureau, alluma l'ordinateur et recopia intégralement ce que l'attaché de presse lui avait préparé. Magali en était malade. Elle demanda :

- Et la manifestation, vous allez en faire un article ?
- Bien sûr. Celui-là, pas besoin de se le faire dicter, il suffit de raconter ce qui s'est passé pour que ça plaise à notre futur Président. Lui qui, à la tête du ministère de l'intérieur, demande aujourd'hui plus de moyens, plus d'effectifs, plus de lois anti-délinquance, un joli bordel comme celui de ce soir ne fait que conforter sa position. Il n'a même plus

besoin de dire « Vous voyez que j'ai raison », une grande majorité de la population approuve son discours.

- Et vous ?
- Moi ? Bob resta un instant silencieux, puis il répondit : Moi, je travaille dans un journal qui soutient Paternos, j'ai besoin de bosser pour vivre et je n'ai donc pas le choix : ou bien je suis la ligne du journal et j'ai du boulot, ou bien j'ai des états d'âme et je me retrouve au chômage. J'ai choisi la première solution.

Malgré le dégoût que lui inspirait ce fatalisme, Magali devait bien reconnaître que Bob n'avait pas le choix. Si ce n'est le choix de faire autre chose. Elle n'en pouvait plus, cette journée avait été épuisante physiquement et moralement. Elle dit à Bob :

- Vous n'avez plus besoin de moi je pense, je vais me coucher.
- Tu peux aller ma poulette. Demain c'est samedi, passe un bon week-end et à lundi.

Magali quitta rapidement le journal avec seulement en tête l'envie d'une douche, d'une infusion et d'une bonne nuit de sommeil.

## CHAPITRE 17

André Maillard avait quitté la salle des congrès bien avant la fin du discours de Paternos. Il était assis à une table comportant trois couverts dans un salon particulier d'un grand hôtel de la ville. Il attendait Olivier Paternos et Pascal Léonetti, son directeur de campagne, en lisant le journal. Il y a quelques jours les sondages étaient encore largement favorables mais l'attentat qui avait eu lieu une semaine plus tôt à Paris venait casser la dynamique. À deux semaines du scrutin Paternos était toujours donné vainqueur mais il s'opérait un petit tassement qui profitait à l'adversaire. Malgré cela, hormis une grosse bourde, le résultat final ne faisait pas de doute. Olivier était un professionnel de la politique, même s'il s'était laissé aller à certains dérapages avant l'ouverture de la campagne, il maîtrisait aujourd'hui ses propos et l'avance sur son adversaire principal était suffisamment confortable. Un article en première page retint l'attention d'André Maillard, il pesta, le journaliste évoquait sa probable nomination au poste de premier ministre et celle de Pascal Léonetti au poste de ministre de l'Intérieur si Paternos gagnait l'élection. Pourtant il avait rencontré lui-même le patron de ce quotidien au début de la campagne, comme tous les autres patrons d'organes de presse favorables à Paternos d'ailleurs, la consigne était claire : toutes les informations touchant de près ou de loin la candidature de Paternos devaient être transmises à la cellule de validation qu'André Maillard avait mise en place. Les membres de cette cellule lisaient tous les articles avant parution, s'ils donnaient un avis favorable la rédaction du journal pouvait publier l'article. Mais si le moindre doute apparaissait sur la possibilité d'un effet négatif, la cellule en référait à André Maillard qui décidait alors de la parution ou non. Bien évidemment, de temps en temps il laissait passer quelques informations moins flatteuses, pour que l'intégrité du journal ne puisse pas être mise en cause. Par contre, il avait expressément défendu que soient évoquées les futures nominations. Ce point

n'avait fait l'objet d'aucun débat entre Olivier et lui, pour l'un comme pour l'autre sa nomination et celle de Pascal allaient de soi. Mais ils avaient besoin de l'appui de membres encore influents du parti qui pensaient bien décrocher ces postes, il ne fallait surtout pas les démotiver en proclamant trop tôt que les jeux étaient faits.

André Maillard consulta sa montre : vingt-trois heures trente. Il hésita à peine, il fallait qu'il perce cet abcès immédiatement. Il sortit son téléphone mobile et composa le numéro du patron du journal. Après quatre sonneries le répondeur lui demanda de laisser un message... Ce qu'il faisait au moment où Olivier Paternos et Pascal Léonetti pénétraient dans la pièce :

- Ici Maillard, rappelez-moi dès que vous avez connaissance de ce message.
- Un problème, s'enquit Paternos ?
- Oui, ce con de Daubert vient de laisser publier un article qui annonce comme certaines ma nomination comme premier ministre et celle de Pascal pour l'Intérieur.
- Quel crétin celui-là ! s'indigna Léonetti, avec son rocailleux accent méridional. Déjà il y a deux semaines il a laissé filer un papier réfutant ton excuse du retard de l'avion lorsque tu n'as pas voulu rencontrer les jeunes de la banlieue nord, dit-il à l'intention de Paternos.
- Lui, on ne sait plus pour qui il roule, enchaîna Maillard, mais encore un coup comme celui-là et il va avoir du souci à se faire, on va lui faire couler son torchon de province.
- Bon, on ne va pas se gâcher la soirée avec ce gros con, c'était super ce soir, non ? interrogea Paternos.
- Génial, approuva Léonetti, on gagne chaque jour un peu plus dans la classe populaire. Et c'est bien là qu'il faut aller chercher des voix. Les classes moyennes sont à peu près stables, un tiers pour nous, un tiers pour l'opposition, et un tiers d'indécis mais qui vont basculer chez nous au deuxième tour. Les classes aisées nous sont totalement

acquises, à part quelques intellectuels qui croient encore qu'on peut gouverner le monde en étant humaniste. Donc ça roule.

- Il faudra faire attention quand même à ne pas renouveler trop souvent nos petits repas en tête à tête. Ça donne du poids aux affirmations de la feuille de chou locale.
- Et à nous aussi, s'amusa Léonetti !
- Quoi, à nous aussi ? interrogea Maillard.
- Ben, à nous aussi ça donne du poids, les petites bouffes.

Maillard n'eut pas l'air d'apprécier l'humour de son collègue mais il poursuivit :

- Et aussi les élus et pontes locaux sont un peu fâchés de n'être pas de la fête. Benjamin-Constant faisait la gueule.
- On s'en fout, répondit Paternos. Ceux-là, ils n'ont pas le choix, où ils votent pour moi, où ils se font plumer par Sainte-nitouche. Alors, même si je ne leur paye pas à bouffer ils ne vont pas aller voir en face.
- Arrête d'appeler ton adversaire comme ça, ça va devenir une habitude et un jour tu vas lâcher ça en public, conseilla Maillard.
- Ça fera marrer les nôtres et chier ceux d'en face, ça mettra un peu d'ambiance, s'esclaffa Léonetti.
- Les sondages sont comment aujourd'hui ? coupa Paternos.
- Un petit creux, répondit Maillard. Rien de bien méchant, la marge est suffisamment confortable. Mais l'attentat de la semaine dernière est encore dans toutes les têtes. C'est lui qui nous fait mal. Tu aurais dû en dire deux mots dans ton discours de ce soir.
- Non, s'emporta Paternos. Si j'en avais parlé la presse en aurait de nouveau fait le point central de mon discours. Or ce qu'il faut, c'est étouffer ça au plus vite. Moins je parle de ce foutu attentat, plus je parle d'autre chose. Et comme les canards ne sont pas extensibles et que les journalistes sont bien obligés de retranscrire ce que j'ai dit, il leur reste

moins de place pour les choses qui fâchent. À propos, pas d'autres victimes ?

- Non. Mais il y a quelques blessés qui vont avoir du mal à s'en sortir. J'espère qu'il n'y en a pas encore un qui va caner, ça n'arrangerait pas nos affaires.
- C'est certain, confirma Maillard, encore un mort et on plonge.
- Bah, on a de la marge, intervint Léonetti. Et puis un truc comme ça, ça fait chuter les sondages très temporairement. La peur fait douter les gens, mais la même peur les fait quand même revenir vers celui qu'ils pensent le plus à même de résoudre le problème.
- À propos, on en est où dans l'enquête, s'enquit Paternos.
- Rien, on patauge, avoua Léonetti. Les salopards ont bien préparé leur coup.
- Bordel, ce n'est pas la peine que je balance tant de fric dans les renseignements si on n'est pas foutu de prévenir un attentat en plein jour dans une gare, et en plus, on ne sait pas d'où ils viennent ni où ils sont ces ordures. Ils font quoi tes gus, Pascal ?
- Les Américains ils se font planter deux tours, le Pentagone, et presque la Maison Blanche, sans avoir rien vu venir. Et ils ont des moyens bien supérieurs aux nôtres. Alors nous, un petit attentat qui ne fait que trois morts dans une gare parisienne, ça peut se détecter avec de la chance, mais ça peut aussi péter sans qu'on n'y voie rien, et sans qu'on trouve jamais qui a fait ça. Pour le moment on n'a aucune revendication.
- Et bien moi je veux qu'on trouve. Et vite. En plus il faut me remonter le moral de nos troupes de province. Ça ébranle tout le monde cette histoire, même les nôtres. Il faut vite leur changer les idées et les faire bosser à fond.



- T'inquiète pas, tempéra Léonetti, il ne reste que deux semaines. Avec l'avance qu'on a dans les sondages, t'as rien à craindre.
- Deux semaines, c'est beaucoup. On a vu des situations se retourner complètement dans ce laps de temps. Il faut mettre le paquet sur les relais de province, je ne peux pas être partout et je n'aime pas les sondages qui ne vont pas dans le bon sens.
- Ça coûte cher, les comités de soutien locaux, s'inquiéta Maillard. On va être dans le rouge dans pas longtemps.
- Je sais, lui répondit Léonetti. J'ai fait le nécessaire, tu peux mettre le paquet, on a de quoi boucler la campagne. Si on arrose un peu, ça va calmer tout le monde et dans une semaine on entend plus parler de l'attentat.
- On n'en entend plus parler si on trouve les coupables, tempéra Maillard.
- On va les trouver, affirma Léonetti.
- Donc tout va bien, conclut Paternos. Bon, on arrête de se prendre le chou, moi j'ai faim. Tiens Pascal appuie sur la sonnette que ce bon Georges vienne nous dire ce qu'il nous propose ce soir.
- Il faudra penser à contacter Marcelin, pour que Georges obtienne enfin sa troisième étoile, dit Gantois.
- Ca ne va pas, répondit Maillard en souriant, s'il obtient trois étoiles dans le guide ça va devenir hors de prix.
- Et alors, dit Paternos, on s'en fout. Quand on aura gagné les élections c'est les Français qui vont nous payer à bouffer tous les jours. Tiens, puisqu'aujourd'hui c'est simplement les adhérents du parti qui régaleront on va s'offrir une roteuse.

On toqua à la porte du salon.

- Entrez, cria Maillard.

Georges entra et salua les trois hommes.

- Bonjour Georges, dit Maillard, apporte-nous un Dom Pérignon.

Quelques instants plus tard les coupes étaient pleines et les trois hommes trinquaient :

- À la victoire !
- À la victoire !
- À la victoire !

## CHAPITRE 18

Au fond d'une grange perdue à l'écart d'un petit village de montagne se trouvaient une ambulance et trois autres voitures. Il y faisait sombre et tout était calme jusqu'au moment où, de l'extérieur, se firent entendre deux petits coups de klaxon discrets. Jeannot se leva de la banquette arrière d'un des véhicules pour aller ouvrir la porte de la grange, une Clio entra et Jeannot referma la porte. L'éclairage de la voiture, lorsque Momo ouvrit la porte, sortit la pièce de l'ombre. Roger alluma une lampe à gaz, Charles et Georges sortirent à leur tour des voitures.

- T'en as mis du temps, demanda Roger en s'adressant à Momo.
- C'est un bordel noir en ville. Y avait des flics de partout et comme un con je pensais attendre qu'il fasse nuit et faire cramer la Peugeot sur le parking du Palais des expositions, mais c'est juste à côté du palais des congrès où il y a Paternos qui parlait. Je me suis trouvé coincé, impossible d'avancer plus loin, impossible de faire demi-tour. J'ai attendu. À la fin je vous dis pas, ça a chauffé, ça castagnait de partout. Mais ça m'a bien arrangé car les manifestants ils foutaient le feu aux bagnoles. J'ai donc tranquillement vidé mes bidons d'essence dans la Peugeot, j'ai allumé un clope que j'ai fumé tranquille puis j'ai jeté le mégot à l'intérieur. Je me suis fait ma petite manif à moi tout seul. Le problème c'est qu'il m'a fallu une heure pour retourner prendre ma voiture, il fallait éviter les flics, y en avait de partout.
- On a déjà fait le partage, voilà ton paquet, dit Roger en lui montrant un sac de voyage bien rebondi.
- Combien ?
- Quatre cent mille. Il y avait quatre millions, un peu plus que prévu. Max a demandé deux millions, il restait deux

millions à nous partager en cinq. Maintenant on se tire. Momo tu reprends l'ambulance et tu la crames dans un bois. Jeannot, tu le suis avec la Clio et tu le récupères. On rentre chacun chez soi. On fêtera ça quand l'affaire se sera tassée. C'est moi qui prends contact avec vous, personne ne se voit ni ne s'appelle tant que je ne vous ai pas fait signe. Et surtout personne ne dépense son fric. J'ai pu vous refiler à tous des billets anciens mais il vaut mieux être prudent, vous n'utilisez pas un seul billet tant que je ne vous en donne pas l'autorisation.

- Et ça va demander combien de temps, demanda Charles ?
- Je ne peux pas te dire, répondit Roger. C'est Max qui va me dire quand les contrôles vont se tasser. Ca peut demander un mois, ou trois. On n'en sait rien.
- Merde ! Tout ce fric et pas possible de faire la fête.
- Pas pour le moment. Allez les gars, salut à tous et surtout faites gaffe.

Ils se congratulèrent tous et, chacun dans son véhicule, sortit de la grange et s'enfonça dans la nuit.

Roger prit l'autoroute et s'arrêta à la première station-service, près d'une cabine téléphonique. Il composa un numéro et, malgré l'heure tardive, on décrocha aussitôt.

- Max, demanda Roger ?
- Oui.
- C'est Ro, tout s'est bien passé.
- Oui, je sais. C'est déjà remonté. Vous êtes où ?
- À l'endroit convenu.
- J'arrive.

Roger raccrocha et regagna sa voiture. Il s'éloigna de la cabine et vint se garer près du bâtiment des toilettes. Il abaissa le siège conducteur, s'allongea mais ne put s'endormir. Dans sa tête défilaient des images de plages bordées de cocotiers se libérant de la mer à marée basse, de bars proposant des cocktails aux couleurs

d'arc-en-ciel, et des filles, surtout des filles ! Combien de temps resta-t-il ainsi, coupé du monde réel, avec seulement le bruit des vagues pour bercer sa torpeur ? Il n'en sut rien et mourut comme cela, bienheureux, une fille nue dans les bras, une autre à ses genoux. Le bruit de la mer qui s'éloigne avait-il masqué le bruit de la mort qui s'approche ?

Francis Martineau avait suffisamment attendu avant d'agir pour être certain d'être seul. Malgré tout il se dépêcha de transférer les sacs de billets de la voiture de Roger à la sienne. L'ombre était totale et à cette heure de la nuit, l'aire de stationnement était déserte, mais il risquait quand même l'arrivée fortuite d'un conducteur noctambule. En quelques secondes les sacs furent dans sa voiture, il s'installa au volant, retira ses gants et démarra lentement en inspectant les environs. Personne. Il prit la bretelle, accéléra et fut bientôt sur l'autoroute en direction de Grenoble.

Il sifflotait. Encore une fois, tout baignait !

## CHAPITRE 19

C'était encore une nuit sans lune.

Mais cette nuit-là, la plupart ne dormaient pas, ou bien ils dormaient mal.

Marion et Romain, malgré le somnifère, s'agitaient dans un sommeil encore plus perturbé que la veille, complètement déboussolés parce que leur avait appris l'inspecteur Moreau.

Paul Langlois respirait régulièrement, une infirmière passait toutes les heures, il n'y avait rien à signaler.

Le docteur Dumontel était passé à l'hôpital, il n'était pas en service mais avait voulu suivre l'évolution de l'état de Langlois. Tout comme l'infirmière, il trouva que rien n'avait changé.

Magali ne dormait pas, elle n'arrivait pas à trouver le sommeil. Trop de choses se passaient simultanément, ses pensées allaient de l'une à l'autre, sans pouvoir se concentrer sur une seule : un stage qui se déroulait de façon totalement rocambolesque, un mentor dont elle n'arrivait pas à cerner la personnalité, un fait divers banal qui pourrait devenir un assassinat, des jeunes gens de son âge dont elle sentait la détresse, un inspecteur qu'elle avait d'abord pris pour un dilettante qui s'avérait bien plus perspicace qu'elle ne l'aurait cru, et elle au milieu de tout ça. Il y a deux jours encore elle était une petite étudiante tranquille dont la vie n'avait été ponctuée que d'événements banals, les plus marquants n'avaient été que ses réussites scolaires et sportives.

L'inspecteur Moreau ne dormait pas non plus, il s'en voulait d'avoir lâché ses doutes devant la petite journaliste. Il fallait absolument qu'il lui dise de garder le silence. Et maintenant qu'il

était certain que l'accident de Langlois n'en était pas un, quoi faire, où chercher ? Il ne possédait aucun indice, rien qui puisse le mettre sur une piste. Peut-être apprendrait-il quelque chose avec les enfants ?

Allongé sur le siège avant de sa voiture, Roger semblait dormir, lui. Mais son sommeil était maintenant éternel.

Georges, Momo, Jeannot et Charles avaient regagné leur domicile respectif. D'une carcasse de camionnette ressemblant à une ambulance, perdue dans un bois au sud de la ville, montait encore une colonne de fumée.

Robert Malain avait terminé son article sur les désordres en ville. Mais il semblait que beaucoup d'informations se télescopent cette nuit au journal. Il voyait la rédactrice en chef s'agiter en tous sens, deux autres collègues allaient et venaient de leur bureau au sien. Mais il était trop fatigué pour satisfaire sa curiosité. Il verrait demain.

Francis Martineau rentrait en ville, avec la satisfaction du travail bien fait : plus de témoin, une double part pour lui et bientôt, dans un mois, l'assurance que lui avait donné celui qui dirigeait les opérations, d'une situation bien plus confortable, avec revenus conséquents garantis.

André Ducrout s'était endormi dans le lit de Lucie, sa maîtresse. Il ne rentrait plus chez lui depuis plusieurs semaines. Il n'avait pas le courage d'affronter sa femme et de rompre.

Manu dormait, le bordel de la soirée l'avait épuisé. Avec Bull et Aldo ils avaient copieusement caillassé les flics, puis s'étaient vite retirés, ils avaient des clients qui attendaient fébrilement leur dose

journalière. Ils avaient tout écoulé. Heureusement, Max leur avait promis une livraison pour le lendemain.

Paternos et Maillard savouraient leur poire Williamine, Léonetti préférait le cognac. La pièce baignait dans la fumée de leurs énormes Havane. Derrière la porte, Georges attendait le bon vouloir de ces messieurs pour fermer son restaurant, il était déjà trois heures du matin, à six heures il fallait qu'il soit sur le marché pour les achats du jour.



## CHAPITRE 20

Robert Malain se couchait tard et se levait tôt. Célibataire, il ne cuisinait jamais, il ne préparait même pas son petit-déjeuner. Dès le saut du lit il faisait une toilette rapide et descendait au bistrot du coin pour prendre tranquillement son crème accompagné de deux croissants tout en lisant le journal.

Ce matin-là, il y avait de quoi lire.

Tout d'abord le compte rendu du meeting de Paternos, en première page avec une photo avantageuse, en contre plongée, ce qui le faisait paraître bien plus grand qu'il n'était. Son discours, comme l'avait demandé l'attaché de presse, avait été repris en quasi-totalité. Suivaient les commentaires politiques, ceux des membres de son parti tout d'abord, ne tarissant pas d'éloges. C'est à celui qui en rajouterait le plus, il y avait des postes de ministres à la clé. Puis dans un coin de page les appréciations beaucoup moins flatteuses des ténors des autres partis. Tout cela tenait trois pages.

En page quatre venait enfin le récit des incidents. C'était le mot employé dans le journal bien qu'émeute eût été plus conforme à la réalité. L'accent était mis sur ces manifestants qui ne respectaient pas la démocratie et qui voulaient que la politique se fasse dans la rue. Ils étaient, disait l'article, tous là à l'appel des partis d'opposition qui, bien sûr, n'avaient pas su tenir leurs troupes. Mais avaient-ils seulement l'intention de les tenir ? C'est ce que laissait entendre la rédactrice en chef qui avait effectué quelques corrections sur le papier de Robert Malain.

En page cinq on reparlait de ce terrible attentat qui avait fait trois morts à la gare du Nord, à Paris. La bombe, cachée dans une poubelle, avait explosé vers dix-huit heures, c'est-à-dire à l'heure de pointe. Il y avait une trentaine de blessés, dont certains

gravement atteints. Olivier Paternos, ministre de l'Intérieur était venu immédiatement sur les lieux et prenait chaque jour de leurs nouvelles, disait l'article. Il allait même bientôt recevoir les familles de victimes. Cet article ne tenait qu'un quart de page, la semaine dernière il en tenait quatre, l'émotion s'estompait.

En page cinq, et seulement en page cinq, était relaté l'incroyable braquage d'un fourgon de transport de fonds en pleine journée. Cette information aurait fait la première page s'il n'y avait pas eu le meeting de Paternos. On avait retrouvé en fin d'après-midi les convoyeurs attachés dans le hangar d'un entrepôt désaffecté. Ils relataient leur mésaventure mais sans pouvoir donner le moindre détail qui pourrait faire avancer l'enquête. Tout s'était passé très vite, ils avaient été bloqués par un container placé au beau milieu de la chaussée. Le chauffeur avait dû stopper le fourgon et avant qu'il réalise qu'il s'agissait d'un hold-up le fourgon avait été recouvert d'une bâche qui empêchait toute liaison avec le central, le téléphone ne passait plus. Ensuite le fourgon avait été soulevé, poussé dans le container, lui-même chargé sur un camion. Il s'était passé environ vingt minutes avant qu'ils parviennent dans l'entrepôt. Là ils avaient du sortir du fourgon car les bandits avaient lancé des grenades lacrymogènes dans le container, puis ils avaient été cagoulés et attachés à un pylône. Ils n'avaient pas vu leurs agresseurs qui portaient des masques à gaz. Le chauffeur estimait à sept ou huit le nombre de braqueurs. On avait pu localiser rapidement les convoyeurs car les bandits avaient mis le feu au fourgon, la bâche s'était consumée avant que le GPS ne soit détruit, celui-ci avait pu retransmettre sa position avant de brûler. La société de transports chiffrait le montant du butin à quatre millions d'Euros. On n'avait aucune piste des malfaiteurs pour le moment, ils avaient disparu dans la nature sans laisser le moindre indice.

La page des faits divers énonçait les informations de trottoir habituelles : vols de véhicules, infractions au code de la route, accidents de voitures, bagarres d'ivrognes, conflits de voisinage, violences conjugales, sauvetages en montagne. Tiens ! Robert tomba sur un entrefilet annonçant la mort d'une de ses vagues connaissances, un garagiste nommé Roger Rousseau, trouvé mort dans sa voiture sur une aire de repos de l'autoroute entre Chambéry et Grenoble. Une crise cardiaque, semblait-il ! On suppose qu'il s'est senti mal en roulant et a voulu faire une pose sur l'aire de repos, il a baissé son siège pour s'allonger et est décédé ainsi. Robert avait eu recours à ses services quelques fois, quand il s'était avisé de savoir vers où partaient les nombreuses voitures volées sur Grenoble. Rousseau, sous réserve d'anonymat et moyennant quelques avantages, ne lui avait pas déballé tout ce qu'il savait, mais suffisamment quand même pour faire un article qui avait été remarqué.

Les pages sports, ski, natation, hockey, rugby et autres « footaises » n'intéressaient pas Robert Malain, il avait horreur du sport, que ce soit comme acteur ou comme spectateur. Depuis tout jeune, son obésité avait été une source de moquerie, ses camarades de classe ne manquaient pas une occasion de rire à ses dépens. Mais la pire des épreuves était le cours de gymnastique : il lui fallait deux fois plus de temps que le plus nul pour courir cent mètres, il était incapable de sauter plus haut qu'une montée de trottoir, quant à grimper à la corde il n'en était pas question, il n'avait jamais réussi à décoller du sol les deux jambes à la fois. Il détestait donc tout ce qui était sportif, les hommes, les disciplines et l'étalement de ces activités dans les différents médias. Il passa donc rapidement sur les pages sportives.

Juste un œil sur la rubrique nécrologique, pour voir s'il n'y avait pas quelques indiscretions sulfureuses à sortir de ses archives sur un décédé de la veille. Rien aujourd'hui.

En dernière page, de nouveau des faits divers avec un peu de politique noyée dans la masse. C'était intéressant, la dernière page car, très logiquement, on y mettait ce qu'on ne voulait pas voir en première page. Et aujourd'hui s'y trouvait une surprise de taille : un sondage qui aurait dû faire la une se trouvait coincé entre le rhume du Président du Sénat et le mariage de la fille d'un gros industriel. Que disait-il ce sondage ? Que Paternos venait de perdre deux points en une semaine, conséquence de l'attentat que ses services n'avaient pu prévoir, mais aussi probable résultat de sa dérobade face aux jeunes de banlieues. Il avait annoncé sa visite pendant plusieurs jours à grands renforts de média et s'était décommandé au dernier instant. Robert avait toujours douté de la force de caractère de Paternos. Chien qui aboie ne mord pas.

## CHAPITRE 21

Chaque matin depuis le début de sa campagne, Paternos se levait tôt et déjeunait tranquillement en lisant le journal. Ce matin-là, dès le jus d'orange, tout passa de travers. Il décrocha son téléphone et appela Maillard. Il ne lui laissa pas le temps de dire bonjour :

- Tu as vu les sondages, deux points d'un coup. Et hier tu me dis « un petit creux ». C'est ça que vous appelez un petit creux, deux points !
- Ne t'agite pas, j'appelle Pascal et on arrive.
- Moi je ne m'agite pas. Mais vous, vous avez intérêt à le faire !

Paternos raccrocha le téléphone et avala son café sans toucher aux croissants, ni au petit pain au chocolat que pourtant il adorait.

Il ne fallut pas une demi-heure à Maillard et Léonetti pour être dans le bureau de Paternos au ministère. Maillard tenta de minimiser l'impact de la chute des sondages :

- Les sondages, il y a un moment où ça ne va pas dans le sens où l'on voudrait. Mais ce qui est étonnant, c'est qu'une chute ne se soit pas produite plus tôt. Voilà quatre mois que tu es en campagne, et les sondages n'ont cessé de grimper. C'est exceptionnel. Je te rappelle que tu ne partais pas gagnant, il y a deux mois encore tu avais même un sacré retard. On a mis le paquet, et en quelques semaines tu es passé en tête, puis tu as continué à progresser jusqu'à avoir, la semaine dernière encore, 8 points d'avance sur Sainte-nitouche, comme tu l'appelles. C'est fabuleux. Ça ne s'est jamais vu depuis l'élection du Président au suffrage universel. Alors que ça tombe un peu aujourd'hui, ce n'est pas catastrophique.
- Un peu ! s'écria Paternos. Tu trouves que deux points d'un coup, c'est un peu ! D'autant plus que ça, c'est ce qui se dit dans ce journal qui nous est favorable. Pascal, je viens de

lire ton rapport sur tes sondages personnels, ils me donnent près de trois points de chute, et les analyses laissent penser que ça peut continuer. Il faut enrayer ça. Une prévision qui chute comme ça brutalement, ce n'est pas bon signe. Il faut redresser la barre le plus vite possible. Je veux que le sondage de lundi prochain soit à la hausse.

- C'est facile, dit Léonet, c'est nous qui préparons les questions des sondages, c'est nous qui recevons les résultats des sondages et c'est nous qui les transmettons aux journaux qui nous sont favorables. On ne peut pas faire mieux pour contrôler et mettre la petite lichette qui fait que ça va dans un sens ou dans l'autre.
- Oui, répondit Paternos, ça marche tant qu'il n'y a pas trop d'écart entre les sondages favorables et défavorables. Mais si l'écart est trop important nos amis de la presse vont commencer à se faire tirer l'oreille. Quant à nos ennemis, ceux-là ne vont pas se priver de dénoncer la manipulation. Il faut frapper fort dans l'opinion pour que ça s'inverse.
- Si tu veux on déclenche le plan d'urgence, dit Léonet. Mais j'aurai aimé qu'on fasse ça un peu plus tard, dans les derniers jours.
- Des plans d'urgence, tu dois en avoir plus d'un en réserve comme je te connais. Alors balances en un tout de suite.
- Comme tu veux. Mais ne crois pas qu'on puisse enchaîner les coups les uns derrière les autres. On peut prendre les gens pour des cons une fois ou deux, mais après ils finissent par ne plus se laisser prendre.
- Alors là, tu te trompes. Regarde le boulot de com que je fais au ministère. Toute la presse d'opposition crie au scandale, dénonce les méthodes, tente de décrédibiliser les chiffres que j'avance. Ils ont raison, mais c'est quand même moi qui empêche la mise. Tu fais peur aux gens, et ensuite tu les rassures, ça marche à tous les coups. Même une grosse majorité de ceux qui votent pour Sainte-

nitouche pense que je fais du bon boulot au ministère. Il n'y a vraiment pas de raison de se priver. Fonce Pascal, fonce !

- Puisque tu insistes, il va falloir que je retourne à Grenoble. Si j'avais su, je restais coucher là-bas hier soir.

Léonetti composa un numéro sur son téléphone portable et lorsqu'on décrocha, il ordonna :

- C'est Léonetti, je veux un zinc dans une heure pour Grenoble au Bourget. Il attendit la réponse et dit : c'est parfait.

Maillard se leva du fauteuil où il était engoncé depuis son arrivée et vint se placer en face de Paternos :

- Il y a autre chose qu'il faut changer. Il faut que cesse le bordel qui suit tes meetings depuis une semaine.
- Mais ça plaît aux participants quand je promets de punir cette chienlit, quand je sous-entends que les vrais responsables sont les dirigeants de l'opposition, qu'ils n'ont que la protestation comme programme. Et puis ça me victimise sans que j'en rajoute une goutte, c'est bon ça aussi.
- Il ne faut pas trop jouer là-dessus, être victime c'est aussi un peu être faible. Et tu veux très justement donner l'image d'un dur. C'est contradictoire. De plus les manifestations violentes comme celles d'hier, bien qu'elles te permettent d'en remettre une couche sur les moyens qu'on ne te donne pas aujourd'hui mais que tu sauras mettre en œuvre demain, sont de plus en plus perçues comme un manque d'efficacité des forces de l'ordre, et donc de celui qui les commande. Je crois qu'il faut arrêter de jouer avec ça. D'autant plus que l'opposition ne se gêne pas pour dire qu'à chaque fois, ce n'est qu'un petit groupe qui déclenche les bagarres et qui casse les vitrines, et que ce petit groupe, on ne sait pas d'où il sort. Ca commence à devenir contre productif ce scénario.

- Bon, Pascal, c'est toi qui as ça en charge. Tu me remets de l'ordre dans tout ça et monopolises les moyens qu'il faut.
- OK, je fais le nécessaire. À ce soir.

Léonetti quitta le bureau de Paternos. Maillard attendit qu'il soit sorti pour reprendre :

- Je sais que tu ne t'en sépareras pas mais tu devrais quand même mieux le driver et pas lui laisser carte blanche comme tu le fais. Des fois, on est à la limite de la casse avec Pascal.
- Il y a deux choses qui font que je ne m'en séparerai pas, la première c'est que même si on est passé près de la casse, comme tu dis, il a toujours su rétablir la situation, la seconde c'est qu'avec ce qu'il sait il peut faire sauter pratiquement tous les hommes politiques actuels, moi compris. Ce sont deux raisons suffisantes pour le garder près de moi, et même pour l'avoir comme ministre de l'Intérieur lorsque je serai élu.
- Je n'ai pas dit qu'il fallait le virer, je suis aussi conscient que toi de son utilité et de sa capacité de nuisance. Mais tu devrais suivre un peu plus ses actions et lui laisser un peu moins de champ libre. S'il a toujours su rétablir la situation, comme tu dis, répéta sciemment Maillard, il y aura peut-être un jour où quelque chose va lui échapper. Et là, bonjour les dégâts !
- Je te trouve bien pessimiste aujourd'hui.
- Tu plaisantes. Qui est-ce qui nous a sonnés à six heures du matin en paniquant devant les sondages ?
- Les sondages, ils sont là, bien réels. Le louper de Pascal, c'est du virtuel. Et puis il n'y a plus que quinze jours à tenir. Dans un mois, après le second tour, je suis le patron, on n'a plus rien à craindre.
- Sauf si vraiment on découvre une grosse merde.



- Tu plaisantes ! Regarde mon futur prédécesseur, il en a une tonne sur le dos et il est toujours resté debout, droit comme un I. Avec ce qu'il sait, lui aussi, il m'a même marchandé son soutien. Sûr, que si la justice lui fait des misères lorsqu'il sera déchargé de ses fonctions, il lâchera quelques informations pas flatteuses sur mon compte. Il a bien fallu que je crache une promesse de non-agression, sinon il me foutait l'élection en l'air, ce grand con. Pourtant je n'aurais pas été fâché de lui faire quelques grosses misères à celui-là, il m'a assez savonné la planche.
- Laisse tomber ce vieux machin, on a mieux à faire que de régler des comptes.
- Oui et non. Jusqu'à maintenant tous les présidents ont joué gagne-petit. Le vieux a commencé à comprendre qu'on pouvait tout à la fois avoir la gloire et l'argent, mais il n'a pas osé y aller franco. Nous, on ne va pas se gêner.
- Ne t'emballe pas Olivier, pour que ça passe, il ne va pas falloir se mettre à dos ceux qui sont de notre côté, on va déjà avoir pas mal à faire pour endormir la population d'une part, et faire taire les crétins d'en face d'autre part. Alors concentrons-nous sur l'essentiel et oublions les querelles internes.
- Tu as raison. Mais je ne peux pas m'en empêcher, quand j'en ai un dans le nez, il faut que je lui fasse la peau.
- Mets au moins une sourdine jusqu'à l'élection. Après ce sera plus simple.
- Promis, je ne flingue personne avant la fin du deuxième tour. Sauf si je suis élu dès le premier tour.
- Là, tu rêves quand même un peu trop.
- Je plaisante.
- Bon ! Je vois que tu as repris le moral. Allez, garde-le, les prochains sondages seront bons puisque c'est Pascal qui s'en charge.

## CHAPITRE 22

De la table où il se trouvait, près de la baie vitrée de la cafétéria, l'inspecteur Moreau vit arriver Magali, petite chose frêle au beau milieu de ce grand parvis qui permettait d'accéder à l'entrée de l'hôpital. Quelques secondes plus tard elle apparaissait à la porte de la cafétéria, elle s'avança et le vit immédiatement, la salle était vide de consommateur.

Il se leva et lui tendit la main qu'elle serra avec énergie. Ils se rassirent, aucun des deux ne sachant comment entamer la conversation. Ce fut Patrick Moreau qui rompit le silence le premier :

- Vous n'avez pas l'air de quelqu'un qui a bien dormi.
- On pourrait en dire autant pour vous.
- Bah ! Normal, j'ai dû somnoler deux heures.
- Vous pensiez à l'accident de Monsieur Langlois ?
- Oui, j'y pensais. Je pensais surtout au moyen de retrouver celui ou ceux qui l'ont poussé dans le ravin.
- Et vous avez une piste ?
- Non, rien de rien. Mais j'aimerais que nous attendions les enfants de Langlois pour entamer cette discussion. Parlez-moi plutôt de vous, vous voulez devenir journaliste ?
- Jusqu'à hier, c'était mon vœu le plus cher. Mais tout ce que je vois et entends depuis quarante-huit heures me met le doute. Et puis Robert Malain ne m'encourage guère dans cette voie.
- Ne vous fiez pas trop à ce qu'il dit. Je suis jeune et je ne le connais pas depuis très longtemps, mais je me doute que ce gars-là a un gros poids – sans vouloir faire de jeu de mot déplacé – qui lui pèse sur le cœur. Il vit en marge des gens, il a une vision très pessimiste de la vie en général, et de la sienne en particulier. Il sait qu'il fait un boulot de con, il sait aussi que pour devenir un vrai journaliste tel que je suppose que vous voulez être, il faut, en plus du travail,

une chance énorme ou des appuis hauts placés. Tout ce que lui n'a pas eu. Et tout ce qu'il vous dit, c'est probablement pour vous éviter de devenir ce qu'il est, un rapporteur de cancans. Mais sous ses airs bourrus, c'est un chic type. S'il peut vous aider, il le fera.

Sans que Magali puisse répondre, il enchaîna : Je vois Marion et Romain qui arrivent. Venez, on va au-devant d'eux. J'ai pu récupérer pour une heure une des salles de réunion du rez-de-chaussée, on sera tranquille pour parler.

Ils se levèrent et rejoignirent les enfants de Langlois dans le hall. Patrick Moreau leur montra le chemin et les mena à une petite pièce sans fenêtre. Il ferma la porte, les invita à s'asseoir et prit aussitôt la parole.

- Tout d'abord je veux vous répéter que je ne suis pas ici en tant qu'inspecteur de police. L'enquête concernant ce qu'il convient toujours d'appeler « l'accident » de Monsieur Langlois est close. La gendarmerie a conclu à une perte de contrôle du véhicule, le préfet nous a confié l'enquête, qui s'est réduite à la simple rédaction d'un rapport que l'on m'a fortement suggéré de boucler sans chercher plus avant. Tout d'abord j'ai cru à la simple application des directives qu'on nous donne depuis que Paternos est ministre de l'Intérieur : il faut faire tomber les chiffres des délits. Un virage mal négocié c'est un accident, pas un délit, donc on en fait un minimum, même si certains intervenants sur ce dossier se sont doutés que la chute n'avait pas pu être du seul fait de Langlois.
- Quels intervenants, demanda Romain ?
- C'est là que ça devient intéressant, répondit l'inspecteur. Déjà, on dessaisit les gendarmes, bizarre ! Surtout que leur rapport n'était pas très détaillé, l'adjudant a simplement noté la présence d'éclats de feux arrières et il s'est interrogé sur l'incohérence des traces de freinage. Vouloir

leur enlever le dossier, c'est les empêcher de pousser les investigations plus avant. Qui donne l'ordre de dessaisissement, c'est le préfet. Maintenant le préfet ne décide pas ça tout seul, sur un coup de tête, et il n'est pas allé voir sur place. Donc quelqu'un lui a conseillé de rapatrier le dossier sur Grenoble et de confier la rédaction du rapport à mon chef, le brillant et inutile Blairon. Qui lui-même s'est déchargé de cette corvée sur le scribouillard Patrick Moreau en lui donnant bien la consigne d'ignorer les questions idiotes que se posaient les gendarmes à propos des traces de freinage. Pour répondre à ta question, Romain, les intervenants sont tous connus à l'exception de celui qui a soufflé au préfet de confier l'affaire à Blairon. Il me semble que si on avait voulu camoufler cette tentative d'homicide en accident, on n'aurait pas agi autrement.

- C'est quand même difficile d'imaginer que mon père soit mêlé à une affaire qui aille jusqu'au meurtre. C'est encore plus difficile de croire qu'un préfet peut couvrir ce genre de chose, déclara Marion.
- Probablement que le préfet n'est pas du tout au courant de l'affaire, ça a dû passer devant lui au milieu d'un tas de papiers à signer. S'il fallait qu'il se préoccupe de tous les accidents de la route, ses journées n'y suffiraient pas. C'est un sous-fifre qui a piloté cela, mais qui, je n'en sais rien.
- Et vous êtes absolument certain que c'est une tentative d'assassinat, demanda Magali ?
- Je vais vous expliquer exactement ce que j'ai vu, et ensuite comment je crois que les choses se sont passées. Vous me direz ce que vous, vous en déduisez. Tout d'abord la route : c'est une route étroite et sinueuse, à certains endroits deux voitures se croisent à peine. Du côté gauche dans le sens où allait Langlois, c'est la paroi de la montagne. Du côté droit, bordant la route, il y a un petit muret d'une trentaine de centimètres de hauteur, derrière ce

muret le précipice, plus de cent mètres d'à-pic, au fond le torrent. Langlois est sorti d'un virage très serré sur la gauche à un endroit où il est difficile de rouler à plus de quarante à l'heure. Un véhicule qui irait beaucoup plus vite sortirait trop large du virage, il passerait par-dessus le muret et tomberait dans le ravin. Ce que n'a pas fait la voiture de Langlois. Pourtant dès la sortie de ce virage on trouve des traces de freinage, et cela sur trente-deux mètres et en montée, ce qui correspondrait à une vitesse minimum de soixante-dix kilomètres à l'heure si la voiture s'était arrêtée à la fin des traces. Mais comme elle ne s'est pas arrêtée et est tombée dans le ravin ça voudrait dire qu'elle roulait encore plus vite. Première incohérence donc, Langlois ne pouvait pas sortir à soixante-dix kilomètres à l'heure ou plus de ce virage pourtant la longueur des traces de frein laissent supposer une vitesse égale ou même supérieure.

Seconde interrogation, l'endroit de la chute au bout de la ligne droite. Comme je vous l'ai dit un muret borde la route coté ravin, or justement au bout de cette ligne droite la chaussée s'est légèrement affaissée et le muret n'existe plus, il a depuis longtemps rejoint les eaux du torrent. Donc rien ne pouvait entraver la chute, l'emplacement était particulièrement bien choisi pour balancer une voiture au fond.

Et enfin troisième interrogation, les feux arrières. Comment Langlois se serait-il débrouillé pour casser les feux arrières de sa voiture à cet endroit, tout en roulant ? Il n'a pas dérapé et heurté le muret, j'ai vérifié il n'y a pas de traces de peinture sur le muret à l'endroit où se trouvaient les débris. Il n'y avait pas non plus d'éboulis, donc ce ne sont pas des pierres en chutant qui ont percuté l'arrière de son véhicule. Et quand je compare les débris de feux à ceux restés sur la voiture, ils correspondent parfaitement

J'en déduis donc que la version accident ne tient pas debout. Par contre si on imagine qu'une grosse voiture, ou même un camion, suivait Langlois et que dès la sortie du virage celui-ci percute l'arrière de la voiture, cela explique les feux cassés. Si, ensuite, le véhicule suiveur continue à pousser la voiture, Langlois a dû se mettre debout sur les freins pour tenter de stopper. Surtout que le précipice était là, devant lui, à seulement vingt mètres. Ce qui explique les traces de frein sur toute la longueur de la ligne droite. Puis la voiture bascule, celui qui a poussé file sans s'arrêter.

Les trois jeunes gens restèrent un moment sans rien dire.

- Est-ce que ma démonstration vous semble convaincante, demanda Patrick Moreau ?
- Ca semble tellement incroyable répondit Marion. Vous pensez que le conducteur du véhicule pousseur avait préparé cela ? Il s'agit peut-être d'un fou furieux, énervé parce qu'il ne pouvait pas doubler. Depuis l'accident de maman, papa conduisait très lentement, surtout sur ces petites routes.
- Je pense que l'endroit était particulièrement bien choisi pour envoyer une voiture au fond. Nulle part ailleurs le muret n'est cassé. Ca pourrait être un hasard, le fait d'un fou, effectivement. Dans ce cas le seul motif de celui qui, à la préfecture, n'a pas voulu poursuivre l'enquête, aurait été de ne pas alourdir les statistiques. Ca, je n'arrive pas à y croire. On ne maquille pas un accident de la route de cette gravité par seul souci de plaire à son ministre. Des coups et blessures conjugales, des vols de sacs à main, des injures, des bagarres d'ivrognes, des menaces mêmes, tout ça doit disparaître des registres, mais pas une tentative de meurtre.
- J'ai une autre hypothèse, dit Romain. Il se peut qu'on ait bien voulu éliminer quelqu'un mais que celui qui a poussé papa se soit trompé de personne.

- C'est vrai répondit Patrick Moreau, j'y ai pensé. Mais dans tous les cas un assassin se promène tranquillement aujourd'hui. Si c'est une erreur, ça sera encore plus difficile de remonter jusqu'au coupable.
- Et vous avez une piste, demanda Marion, comme l'avait fait Magali auparavant ?
- Rien ! Pas le moindre indice. C'est par vous que je voulais commencer. Mais avant d'aller plus loin il faut me dire si vous souhaitez vraiment que je fasse des recherches. J'agis en solitaire, pas dans le cadre de mes fonctions, et même en totale irrégularité avec mes devoirs de fonctionnaire de police. Je dois donc vous avertir que tant que nous n'avons pas de preuves plus concrètes de ce que j'avance, vous ne pouvez pas porter plainte. Je ne suis qu'un électron libre. Dans ces conditions, voulez-vous que je continue cette enquête ?
- Bien sûr, dirent ensemble Marion et Romain.
- Dans ce cas, il va falloir m'aider. Mais attention il se peut que je découvre des choses sur votre papa qui ne vont peut-être pas vous plaire. Si c'est réellement lui qui était visé, il y a probablement dans sa vie des périodes moins claires que ce que vous imaginez.
- Ca, ça m'étonnerait dit Marion.
- Votre papa est expert-comptable, il doit gérer les affaires de nombreux clients. N'aurait-il pas eu un différent avec l'un d'eux. Souvent des clients sont mécontents de leur comptable lorsqu'ils subissent un contrôle fiscal, et encore plus, lorsque celui-ci se solde par un redressement. Il y a aussi le cas de ceux qui veulent absolument frauder, si le comptable ne les suit pas, ça les chagrine. Il doit y avoir tout un tas de raisons d'en vouloir à celui qui gère vos comptes. Il se peut aussi qu'il ait été entraîné à son insu dans une affaire crapuleuse, qu'il ait couvert, pour je ne

sais quelle raison, des malversations et qu'on ait voulu faire disparaître un témoin gênant.

- Je voyais papa très souvent, Romain aussi. Il nous racontait parfois des anecdotes sur certains de ces clients. Mais jamais il n'avait été menacé, jamais il n'avait eu de relation conflictuelle. Je suis certaine qu'il choisissait scrupuleusement ses clients. C'est vrai qu'il avait débarrassé le cabinet de plusieurs affaires véreuses au début de son association avec Ducrout. Mais c'était il y a longtemps.
- Justement ce Ducrout, il n'est pas tellement fréquentable celui-là. Comment se passait leur relation avec votre père ?
- Papa pensait l'avoir ramené sur le droit chemin. Ils ont chacun leurs clients et papa ne fait que contrôler et signer les bilans des clients d'André. Il me semble que leur collaboration était sans histoire.
- En dehors de leur affaire, ils se côtoyaient ?
- Non. Au tout début ils faisaient du sport ensemble, ils allaient aussi parfois déjeuner ou dîner avec des clients. Mais ils n'avaient pas du tout les mêmes centres d'intérêts. Papa aime la lecture, la musique, le cinéma, le théâtre. André lui, c'est plutôt les grosses bouffes et les fêtes bien arrosées entre copains et copines. Au fil du temps leur relation s'est strictement bornée au travail.
- Je vais un peu fouiller de ce côté. Est-ce que vous voyez quoi que ce soit de particulier qui pourrait m'aiguiller ?
- Je ne vois vraiment rien qui puisse justifier un tel acte, dit Romain.
- Ne cherche pas à établir une relation entre ce que tu sais de ton père et ce qui vient de lui arriver, répondit Patrick Moreau passant sans y penser au tutoiement, ils avaient si peu d'écart d'âge. Il est hautement probable que tu ne trouveras rien. Par contre un détail insolite, une modification dans ses habitudes, dans ses horaires, un



changement de comportement ou d'humeur, tout ça pourrait me permettre de déceler un petit quelque chose.

Puis s'adressant à tous :

- Pensez-y à tête reposée et faites-moi signe. Je vous donne un numéro de téléphone où vous pouvez me joindre en permanence. Mais surtout rappelez-vous bien que je ne suis pas en service commandé. Si qui que ce soit vous pose des questions sur nos rapports, inutile de nier que nous nous sommes vus, on aurait très vite fait de prouver le contraire. Mais nous ne nous sommes croisés qu'à l'occasion de ma visite à votre père. Moi, je me débrouillerai toujours pour trouver une justification de mon passage à l'hôpital. Maintenant allez voir votre papa et appelez-moi si vous vous rappelez de quelque chose.

Magali, qui s'était tue jusque-là, pensa qu'il était temps de dire ce qu'elle avait découvert au journal :

- Hier, j'ai recherché le nom du cabinet d'expertise comptable de Langlois et je suis tombée sur des archives stockées sur l'ordinateur du journal qui parlait de Ducrout et de la reprise de sa clientèle par Monsieur Langlois. Ensuite il y avait des informations sur la société, sur Monsieur Langlois, sur Monsieur Ducrout. Comment se fait-il qu'un journal conserve des données privées. La Cnil tolère ce genre d'archives ?
- Non, répondit Patrick Moreau. Mais qui va aller vérifier ? Tu as trouvé quelque chose de particulier.

Magali fit un résumé de ce qu'elle avait lu. Mais ni Marion ni Romain, ni même l'inspecteur qui avait lui aussi consulté les archives de la police, ne détectèrent de faits qu'ils ne connaissaient pas dans son récit.

- Bon, dit Patrick Moreau. On se quitte et je vous contacte dès que j'ai du nouveau. De votre côté vous pouvez m'appeler quand vous voulez.

- Merci inspecteur, dit Marion.
- Ne m'appellez pas inspecteur. Je ne suis pas inspecteur de police ici. Alors mon nom c'est Patrick. Je peux vous appeler par votre prénom ? On peut se tutoyer aussi ?

Marion n'aimait pas les relations qui se nouaient trop vite. Elle commençait à saisir la personnalité de l'inspecteur Moreau, jeune homme apparemment brillant mais aussi très dilettante. Un peu prétentieux peut-être, mais certainement peu enclin à lâcher les objectifs qu'il se fixe. Malgré sa réticence, et parce qu'elle lui trouvait malgré tout un côté très sympathique, elle accepta sa proposition :

- Alors merci Patrick, dit-elle.
- Oui, ce sera mieux ainsi, dit aussi Romain. Au revoir Patrick et à bientôt.

Patrick Moreau se tourna vers Magali :

- Ce qui est valable pour Marion et Romain, l'est aussi pour toi.
- Merci Patrick. Mais il ne faudra pas m'en vouloir si, de temps en temps, je repasse au vouvoiement. J'ai toujours du mal à tutoyer les personnes que je ne connais pas vraiment.
- Tu verras, ça viendra vite. Je te dépose chez toi ?
- Si tu veux.

Ils serrèrent les mains de Marion et Romain et s'en allèrent ensemble sous le regard mélancolique de Romain.

Durant le chemin de retour Magali fut obsédée par l'idée qu'un événement n'avait pas été évoqué et qu'elle aurait du le dire à l'inspecteur. Mais elle n'arrivait pas à se souvenir lequel. Ce n'est qu'une fois seule, montant les escaliers pour gagner son appartement qu'elle s'en souvint : Il aurait peut-être fallu dire à Patrick que Ducrou et un client du cabinet se trouvaient au chevet de Langlois hier, lorsqu'elle était venue à l'hôpital. Mais cela n'avait probablement pas beaucoup d'importance,

pensa-t-elle, puisque Marion et Romain avaient eux aussi oublié de le dire.

## CHAPITRE 23

Pascal Léonetti avait atterri à Saint-Étienne de Saint-Geoirs, l'aéroport qui dessert Grenoble. Il passa au bureau de l'agence de location où on lui remit immédiatement les clés de la Citroën mise à sa disposition.

En roulant vers Grenoble il réfléchissait au coup qu'il avait en tête. Cela faisait plusieurs semaines qu'il cogitait sur les éventuels moyens de redonner du punch à la campagne de Paternos si, par hasard, la ferveur populaire qu'ils avaient réussi à susciter faiblissait un peu. Des plans, il en avait plusieurs, mais depuis l'attentat de la semaine dernière, il en avait un diabolique, à la hauteur des enjeux. Ca lui permettait d'aller rendre visite à son ami Jean Gouttenoir, il pourrait ainsi récupérer l'argent dont il avait besoin pour terminer le financement non officiel de la campagne, inutile de lui laisser les fonds trop longtemps en dépôt.

Arrivé à la sortie de l'autoroute Léonetti ne traversa pas le pont qui permettait d'accéder à la ville mais tourna à gauche, le long de l'Isère. Il prit la route du col de Porte et, après quelques kilomètres d'une route en lacets, il s'engagea dans une voie étroite qui menait droit devant un immense portail fait de deux portes métalliques. À l'approche de la voiture la caméra placée sur le pilier droit se déplaça et vint zoomer sur le conducteur. Comme chaque fois qu'il venait et devait patienter quelques secondes en attendant l'ouverture, Léonetti lut la plaque en cuivre rutilante fixée sur le pilier. Elle indiquait en caractères flamboyants : « International Trading, Jean Gouttenoir Manager général, Europe, Asie, Afrique ». Léonetti ne pouvait s'empêcher de sourire à chaque fois qu'il lisait cette plaque. Enfin les deux lourdes portes de l'entrée s'ouvrirent, découvrant une large allée rectiligne bordée d'énormes platanes. Un homme en uniforme se tenait près de la porte gauche, il scruta attentivement la voiture et son conducteur puis, d'un geste

de la main, il fit signe à Léonetti d'avancer. L'allée traversait un parc boisé puis se terminait en parking où pouvait loger une vingtaine de voitures, juste au pied d'une demeure de pierres, datant du XIXe siècle, qui avait été un couvent. Jean Gouttenoir avait racheté cette propriété à l'évêché et en avait fait sa demeure grenobloise. Lorsque Léonetti sortit de la voiture, il vit Gouttenoir qui s'avavançait sur le perron, il grimpa les quelques marches de l'escalier et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

- Comment tu vas, grand manager, lança Léonetti ?
- Certainement mieux que toi, politicaillon de mes deux.
- Pourquoi, mieux que moi ?
- Si tu viens me voir en urgence c'est que, soit tu as besoin d'argent, soit tu as besoin d'un coup de main.
- J'ai besoin des deux.
- Vu le contexte, je m'en doutais un peu. Pour ton fric, pas de souci, je l'ai récupéré ce matin. Mais entrons, on ne va pas discuter dehors, on va attraper froid.

Léonetti précéda Gouttenoir dans le vaste vestibule, une employée le débarrassa de son manteau, puis ils montèrent à l'étage. Les murs du bureau de Gouttenoir étaient couverts de toiles modernes, de celles que beaucoup de critiques actuels portent aux nues de l'art mais dont le commun des mortels se demande ce qui peut bien donner une telle valeur à ce qui semble directement sortir de l'école maternelle du coin de la rue, et encore ! À part ce foisonnement de tableaux hétéroclites, rien dans la pièce ne retenait l'attention : un grand bureau en noyer recouvert d'une vitre était vide de tout objet, tout autour pas d'armoire, pas de dossier, juste un fauteuil de cuir noir derrière le bureau et deux autres profonds fauteuils devant. Ce grand vide n'était qu'apparent, Gouttenoir sorti une télécommande d'un tiroir du bureau et appuya sur un bouton, un tableau large d'au moins trois mètres et haut de deux, placé derrière son fauteuil, coulisssa en laissant apparaître un bar garni probablement de tout ce que la

terre pouvait fournir comme boissons alcoolisées. Les bouteilles, collées les unes aux autres, formaient un patchwork autrement plus attirant et attrayant que n'importe laquelle des peintures accrochées aux trois autres murs. Le tableau qu'elles formaient redonnait une touche de gaieté et de lumière dans cette pièce auparavant sinistre. Gouttenoir, sans rien demander à Léonetti, saisit une bouteille de whisky et versa une rasade généreuse dans deux verres. Il en tendit un à Léonetti qui avait pris place dans un des fauteuils, triqueta et s'assit dans le second fauteuil qui faisait face au bureau.

- D'abord, sache que tout s'est bien passé pour notre petite affaire. Aucun accroc. Le seul qui aurait pu en savoir un tout petit peu a eu une attaque cardiaque hier sur une aire de stationnement de l'autoroute. Le pauvre, il est mort !
- Et le type qui a servi d'intermédiaire, toujours le même ?
- Oui, mais il va falloir en changer bientôt car il commence à être un peu trop mouillé. D'autant plus que je ne suis pas seul à l'utiliser, Moulins s'en sert beaucoup, et pas toujours de façon très adroite. Mais pour l'instant il est fidèle et il sait qu'il a tout intérêt à le rester, on ne mord pas la main de celui qui vous donne à manger. Comme tu sais...
- Non, je ne sais pas, je ne veux pas savoir, l'interrompit Léonetti.
- Si, pour Colombani, il faut que tu saches, insista Gouttenoir. Tu n'as rien à craindre avec lui, je ne l'utilise que comme agent de renseignements. Il n'a jamais mis les mains dans le cambouis. On peut donc le fréquenter sans problème. Par contre il sait tout ce que font, ou ne font pas, mes petits pions. Et pour ça, il m'est très précieux. Dès que tu es en poste il faudra lui trouver une situation confortable. Tu le connais, il t'a souvent aidé toi aussi, il faut lui renvoyer l'ascenseur en lui offrant un job pas trop contraignant qui lui permette un salaire confortable et surtout... légal. Ce n'est pas le tout, on arrive tous bientôt à

l'âge de la retraite. Et comme vous allez nous sucrer des annuités et nous diminuer les pensions il faut bien qu'on se débrouille.

Cette sortie déclencha chez Gouttenoir un rire sonore et saccadé et fit sourire Léonetti. Ce dernier s'impatiait, il voulait vite mettre au point sa petite combine et ensuite filer à la préfecture de Grenoble où il avait pris rendez-vous avec le Préfet et le chef de la cellule antiterroristes locale. Mais il ne voulait pas brusquer Gouttenoir, il détenait trop de secrets, il avait trop de moyens et il avait les mains totalement libres. En y réfléchissant, Léonetti se disait que les vrais détenteurs du pouvoir, c'était la poignée d'hommes comme lui qui pouvait, d'un simple claquement de doigt, faire ou défaire les hommes politiques. Surtout ceux de son bord, c'est vrai. Mais de l'autre côté aussi, il y en avait quelques-uns qui devaient leur survie à cet homme de l'ombre. Donc il patienta et attendit que Gouttenoir veuille bien tendre l'oreille à sa demande. Ce qu'il fit lorsqu'il eut terminé son premier verre de whisky.

Lorsque Léonetti eut achevé d'exposer son plan à Gouttenoir, celui-ci réfléchit quelques instants, puis demanda :

- Es-tu certain que cela va enrayer la chute des sondages ?
- Cette chute n'est que ponctuelle. On est parti de très bas, on a dépassé la Sainte-nitouche, comme l'appelle Olivier, il y a un mois, et depuis on grignotait un peu chaque semaine. Jusqu'à hier.
- Hier ? Tu n'apprends les résultats des sondages que lorsqu'ils paraissent dans les journaux ?
- Moi non, mais cette fois je n'ai pas transmis les derniers résultats à Olivier, il les a découverts dans le journal de ce matin. C'est moi qui fais effectuer les sondages internes, je suis bien placé pour connaître les résultats avant tout le monde. En fait les chiffres sont encore plus mauvais que ceux annoncés dans la presse, on a perdu trois points. Moi,

je ne crois pas que ce soit un désastre, il fallait bien retomber à un moment et il vaut mieux que ça arrive maintenant plutôt qu'une semaine avant l'élection. Je pense donc qu'il est un peu tôt pour sortir la grosse artillerie. Mais Olivier, ça le rend fébrile les sondages qui plongent. Et s'il est fébrile, il va faire des conneries. Alors il faut bien se décider à enclencher la machine à rallier les nigauds.

- Et l'intellectuel, il en dit quoi ?
- Maillard, il ne dit rien. Il attend que je sois absent pour me dégligner auprès d'Olivier.
- Vos histoires, ça ne me regarde pas. Sauf si vous déconnez et que vous perdez ces élections. Moi, j'ai un paquet de fric en jeu dans cette histoire. Aujourd'hui il y a plein de petits jeunes qui pointent le bout du nez et qui ne demanderaient pas mieux qu'un bon coup de pouce pour se retrouver tête de liste. Tu sais très bien que je peux faire ça pour les prochaines. Mais pour celle-ci, tout est en place et on ne peut plus rien changer. Alors vous restez calme, vous faites le boulot correctement et vous me gagnez cette élection. Quant à Maillard, s'il joue au con on lui fera sa fête, mais après. Tu en bois un autre ?
- Non, j'ai rancard avec le Préfet pour préparer mon petit scénario. Il faut que j'aie les idées claires.
- Tu vieillis. Il n'y a pas si longtemps tu ne parlais jamais sur une seule jambe.
- C'est vrai que je vieillis. Il y a des moments où j'ai envie de prendre mes clics et mes claques et d'aller me faire dorer la pilule dans les îles jusqu'à ce que mort s'ensuive.
- Si tu faisais ça, c'est d'ennui que tu mourrais !
- Tu as raison. Allez, j'y vais.
- Pas tout de suite. J'ai un petit cadeau à te faire qui va t'aider, lui aussi, dans ta remontée des sondages.
- Bon, alors sers moi un autre whisky.



- Et ton préfet ?

- Il attendra encore un peu.

Gouttenoir prit les deux verres et resservit deux nouvelles doses de whisky. Il tendit le verre à Léonetti et s'assit non plus sur le fauteuil mais sur le coin du bureau.

- J'ai trois arrivages ce soir. J'allais t'appeler ce matin, comme tu m'as devancé je me suis dit que je pouvais attendre ta venue pour te l'annoncer.

- Où ça ? demanda Léonetti.

- Un à Nice, un à Saint-Jean-de-Luz, le troisième à Marseille.

- Putain, trois d'un coup. Quand il s'agit de rendre la douane et les stupés d'un même secteur inopérants quelques heures, ça passe inaperçu, ou presque. Mais trois d'un coup, tu y vas fort.

- Sauf que là, je t'en laisse un.

- Comment ça, tu m'en laisses un ?

- Oui, je te donne Marseille. Les deux autres tu les oublies, comme d'habitude, et tu fais le nécessaire pour que tes sbires les oublient aussi.

- Tu veux dire que tu me dis où et quand va arriver ta came pour que je puisse lui mettre la main dessus.

- C'est exactement ça. Et demain, dans les journaux, tu as en grosse manchette « Les services de douane ont mis la main sur le plus gros transfert jamais intercepté. Le chargement de cocaïne et d'héroïne est estimé à plusieurs millions d'Euros. Le ministre Paternos a chaleureusement félicité les services qui ont permis ce coup de filet exceptionnel ». Ca t'arrange deux fois la mise : premièrement, les journaux encensent les unités concernées, et donc Paternos peut prendre la parole pour se glorifier de l'efficacité de ses services, deuxièmement ça fait oublier un peu plus l'attentat et ça efface l'effet des sondages défavorables.

- T'es un vrai renard. Mais tu perds plusieurs millions sur l'affaire, ça ne te chagrine pas ?
- Tu plaisantes ! Lorsque les flics annoncent la valeur des prises, ils évaluent toujours ça au prix de revente, pour que ça fasse de l'effet dans le public. Tu te doutes bien qu'on n'achète pas à ce prix-là, et de loin. D'autre part, moi je ne perds rien. Tant que la marchandise n'est pas sur place, je ne débourse pas un rond. Et puis les passeurs du bateau que tu vas faire arraisonner ont voulu jouer aux petits malins lors du dernier voyage, ils ont un peu coupé la marchandise en pensant qu'on ne s'en apercevrait pas et en revendant pour leur compte ce qu'ils avaient soustrait. Ils ont donc bien mérité un petit séjour au frais, logé et nourri par l'État. Tu vois, ça ne me coûte rien et en plus ça arrange mes affaires sans que j'aie à mouiller quiconque. Et même, si tu t'arranges bien, tu peux récupérer la came et me la faire repasser.
- Alors là, tu pousses un peu !
- Ne fais pas la vierge effarouchée avec moi. Je sais très bien que tu avais plusieurs fois approvisionné Armand de cette façon, avant son pénible accident.
- Oui, mais c'était pour financer ses indics, pas pour l'enrichir directement.
- Et alors ! Comment crois-tu que tes flics rétribuent mes commissionnaires quand ceux-ci leur lâchent quelques informations essentielles ?
- Oui, ils payent souvent avec de la poudre. Ça ne nous coûte rien puisqu'on a la marchandise en stock. Mais là tu me demandes de te la refiler directement.
- Mais non. Je te demande simplement d'en lâcher un peu plus à mes revendeurs. Le fric me reviendra tout naturellement.
- Putain, je me demande comment tu fais pour manager un business pareil tout en étant totalement transparent ?

- Ce n'est pas très compliqué, il suffit d'avoir quelques politicards dans sa manche et de ne surtout pas avoir de contact direct avec les exécutants. Celui qui me chercherait des poux dans la tête pourrait retourner cette maison, et toutes les autres, sans trouver quoi que ce soit d'illégal. Je gagne de l'argent légalement, je paye mes impôts, je suis un bon citoyen et je distribue des fortunes aux bonnes œuvres. Quant à savoir d'où vient l'argent que je gagne de façon régulière, alors là, il faut remonter tant de circuits pour le savoir que ceux qui s'y sont collés ont attrapé mal à la tête avant d'avoir tout compris. Quelques-uns, pas beaucoup, sont arrivés très près du but. Ils ont eu plus de flair, mais aussi moins de chance.
- Bon, je fais le nécessaire pour tes bagages de ce soir. Maintenant il faut que j'y aille sinon, le préfet, il va être bougon.
- N'oublie pas ton fric, dit Gouttenoir en lui tendant une sacoche bien rebondie.
- Il y a combien ?
- Une brique. C'est ce qu'on avait convenu, une pour toi, une pour moi. Les braqueurs se partageaient le reste. Ils ont eu de la chance, il y avait plus que ce que tu avais prévu. Et mon commissionnaire a pu récupérer la part de celui qu'il a dessoudé en plus de sa commission, ça lui a fait un joli paquet.
- Tu es sûr qu'il ne te connaît pas, celui-là ?
- Je viens de te dire que je suis totalement inconnu des exécutants, tu ne me fais pas confiance ? Le seul qui soit au courant de mes petites affaires souterraines, le seul qui puisse faire le lien entre elles et moi, c'est toi, dit Gouttenoir en regardant fixement Léonetti.

Celui-ci, dont le degré d'émotivité était pourtant proche de zéro, sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. Il savait son ami Gouttenoir capable de tout, il pouvait faire trucider qui il

voulait, quand il voulait. Et sans que personne ne puisse lui reprocher quoi que ce soit. Mais on n'en était pas là, bien sûr. Gouttenoir avait besoin de lui, pas qu'il lui soit indispensable, il avait d'autres atouts maîtres prêts à prendre le relais, mais ils se connaissaient depuis longtemps et n'avaient pas besoin de paroles pour se comprendre. Cela faisait souvent gagner beaucoup de temps, il n'y avait donc pas d'ombre entre eux.

- Te fâche pas, dit Léonetti. J'ai toujours un peu les chocottes quand on utilise un même mec plusieurs fois de suite. Il ne faudrait pas que ça foire maintenant. Ce qu'on a décidé, c'est lui que tu vas mettre dessus ?
- Oui. Mais c'est sa dernière affaire. Après je change de petite main.
- OK, cette fois, j'y vais. Salut Jean.
- Salut Pascal.

Ils s'embrassèrent et Gouttenoir raccompagna son ami jusqu'à sa voiture.

Devant le Préfet et les responsables locaux de la lutte antiterroriste, Léonetti dévoila les renseignements miraculeusement recueillis le matin même par les services du ministère de l'Intérieur :

- Messieurs, les services de renseignements pensent avoir intercepté des messages d'un groupe terroriste basé sur Grenoble. Ce groupe s'apprêterait à perpétuer un attentat dans les jours qui viennent mais nous ne savons ni où, ni quand, ni qui pour l'instant. Bien évidemment tous les services sont sur le pied de guerre pour tenter de découvrir les terroristes avant qu'ils ne passent à l'action. Vous devez donc être en alerte permanente. Inutile de vous dire de ne pas ébruiter cela afin de ne pas affoler les populations. Monsieur le Préfet me rendra compte régulièrement des résultats de vos recherches. Des questions ?
- Oui, dit un policier. Il y a un lien avec l'attentat de Paris ?
- On ne sait pas vraiment, mais c'est probable.

- Alors pourquoi l'attentat de la gare du Nord n'a pas été revendiqué ?
- Probablement, là aussi, parce que ce groupe préparait celui que je viens de vous annoncer et qu'il ne voulait pas se dévoiler trop tôt.
- Et pourquoi Grenoble ?
- Nous supposons que les terroristes sont basés à Grenoble. Le choix de Paris pour le premier attentat était symbolique, il fallait toucher la capitale. D'autres questions ?

Plus personne ne prit la parole. Léonetti se leva :

- Au revoir, Messieurs. Et trouvez-moi ces salopards, rapidement.

Les policiers quittèrent la salle. Léonetti s'adressa au Préfet :

- Je voudrais appeler Paris, je peux utiliser votre bureau ?
- Bien sûr. Je vous conduis.

Dans le bureau du Préfet Léonetti appela le ministère et donna toutes les directives pour l'arraisonnement de la cargaison du voilier qui se dirigeait vers Marseille avec quelques kilos d'héroïne et de cocaïne à bord. Il put détacher sur Marseille la brigade de Nice afin de laisser le champ libre au bateau qui allait s'y rendre. Il inventa une autre diversion pour la brigade de Bayonne afin de l'envoyer vers le nord, plutôt que vers Saint-Jean-de-Luz, au sud.

À dix-huit heures Léonetti était de retour à Paris, au ministère de l'Intérieur.

- Salut Olivier. J'ai des infos inquiétantes concernant un groupe terroriste installé sur Grenoble. J'ai mis le préfet et les brigades concernées en alerte. C'est probablement le même que celui de la gare du Nord. Tu vois, on progresse.
- Tu sais ça depuis quand ?

- Depuis ce matin.
- Tu as la situation en main ?
- Bien sûr.
- Alors ne m'en parle plus tant qu'il n'y a rien de neuf et sers-nous plutôt un verre.

## CHAPITRE 24

Il faisait nuit déjà mais ni Marion, ni Romain ne se décidait à quitter la chambre d'hôpital. Demain, c'était dimanche, rien ne les pressait.

Longtemps ils avaient ressassé les paroles de l'inspecteur. Ils ne voulaient pas croire à ce qu'ils avaient entendu, ils rejetaient l'éventualité d'une tentative de meurtre tant qu'ils n'en revenaient pas à la démonstration de Patrick Moreau. C'était imparable. Il y avait deux vérités qui s'affrontaient et que n'arrivaient pas à conjuguer les jeunes gens, d'un côté la vie de leur père, limpide, sans heurt, sans histoire et donc sans rien qui puisse justifier qu'on lui en veuille, et puis de l'autre l'évidence, on l'avait bien poussé dans ce ravin.

La seule explication qui leur semblait acceptable, c'est qu'on l'ait pris pour un autre. Le ou les assassins l'avaient confondu avec leur véritable cible.

Le téléphone de Romain sonna. Il hésita avant de répondre, les communications avec des téléphones mobiles étaient interdites dans l'enceinte de l'hôpital et il avait oublié d'éteindre le sien. Il répondit malgré tout :

- Allô !
- Romain, c'est Patrick.
- Bonsoir, vous... Tu as du neuf ?
- Non. Mais j'ai oublié un truc important. Tu as la clé du cabinet de ton père ?
- Oui.
- On peut aller y jeter un œil ?
- Maintenant ?
- Oui, maintenant. J'aimerais aussi pouvoir sortir une liste de tous les clients, tu crois que ça va être possible ?

- Il n'y a pas de problème. Les clients sont gérés sur un logiciel standard de comptabilité, on peut faire une impression.
- Je préfère une extraction, j'apporte une clé USB.
- Qu'est-ce qui fait que ça presse tant ?
- Ça fait que demain c'est dimanche et que je ne bosse pas. Et pour éplucher une liste d'une centaine de clients, voir certainement beaucoup plus, il va me falloir du temps.
- Tu crois qu'un client du cabinet peut être en cause ?
- Je ne crois rien mais je ne veux rien négliger non plus. Mais vu la vie que menait ton père, il est peu probable que ceux qui en voulaient à sa vie soient des amis ou des connaissances de sa vie quotidienne. Si on lui en voulait, je donne ma main à couper que c'est en rapport avec son activité professionnelle. Tu te trouves où en ce moment ?
- Je suis à l'hôpital.
- Tu peux être au cabinet dans combien de temps ?
- Il faut d'abord que je passe chercher les clés chez moi. Disons que j'y suis dans une demi-heure.
- C'est bon, on se rejoint là-bas.
- Tu sais où c'est ?
- Tu te rappelles quel métier je fais ?
- Oui, c'est vrai, ma question est idiote. Je pars immédiatement, à tout de suite.

Marion avait suivi la conversation et compris que Patrick souhaitait se rendre au cabinet. Romain lui donna les détails mais elle demanda :

- Ce n'est pas confidentiel, les dossiers clients d'un cabinet comptable ? On a le droit de les transmettre ?
- Patrick est flic.
- Oui, mais pas en service.



- Je te rappelle qu'il cherche à trouver qui a poussé papa dans le ravin. On ne va pas se formaliser pour quelques écarts avec la loi.
- Et si André apprenait ça ?
- Lui, il n'a qu'à bien se tenir. Papa l'a sauvé de la mouise, il ne va pas nous mettre des bâtons dans les roues.
- Méfie-toi quand même, conseilla Marion, ce type, je ne l'ai jamais aimé car je ne le sens pas franc.
- Je ne sais pas pourquoi tu lui en veux. Depuis qu'il est associé avec papa, il n'y a rien à lui reprocher.
- C'est vrai. Mais c'est physique, je ne peux pas l'encadrer.
- Je ferai attention. Je me sauve, Patrick va m'attendre. Bisous et à demain, je reviens vers dix heures.
- À demain.

Romain quitta la chambre.

Marion, depuis que le docteur Dumontel lui avait dit de parler à Langlois, tenait des conversations avec son père où elle faisait souvent les questions et les réponses.

- Mon petit papa, je ne sais pas si vraiment c'est à toi qu'on en voulait. Moi, je voudrais oublier tout ça, ne plus penser qu'à ta guérison, ne plus avoir à m'occuper que de ton retour parmi nous. Mais cette incertitude me ronge. Je ne voudrais penser qu'à toi, mon petit papa, mais toujours mon esprit revient sur cet accident. Accident ou homicide ? Si tu voulais bien parler, le mystère serait levé immédiatement. Je t'ai raconté tout ce que fait l'inspecteur Moreau, je t'ai dit qu'il ne croyait pas une seconde à l'accident, et qu'il a fini par nous convaincre Romain et moi. Ce qui m'ennuie, c'est la tournure que prend cette recherche de la vérité. Ce n'est pas possible qu'on ne puisse pas faire appel à la police officielle. Depuis que l'inspecteur Moreau nous a demandé de lui faire confiance et de le laisser mener son enquête, j'hésite à retourner au

commissariat et à tout raconter. Je ne l'ai pas fait jusqu'à maintenant pour ne pas faire de tort à Monsieur Moreau, mais ça ne me paraît pas une bonne solution que de laisser un franc-tireur s'occuper d'une affaire pareille. Ah, si tu pouvais me conseiller comme tu l'as fait si souvent, si tu pouvais me dire si je dois aller à l'hôtel de police ou laisser faire Moreau ? Mais comme tu ne le peux pas, je crois que demain, avant de venir te voir je vais aller voir le commissaire chargé de l'enquête, sans lui parler de Moreau, bien évidemment.

Marion s'interrompt, avait-elle rêvé ? Non, ce n'était pas possible, ce sont ses sens qui la trompaient. Elle serra un peu plus la main de son père et attendit, il ne se passait rien. Oui, c'était probablement sa propre main qui avait eu une contraction et elle avait cru que la main de son père serrait la sienne, très doucement. Elle dut attendre un instant avant de reprendre, cette sensation qu'elle avait cru percevoir avait provoqué une brusque poussée d'adrénaline et son cœur battait à rompre. Il fallut quelques minutes pour qu'elle retrouve un rythme cardiaque normal et qu'elle puisse continuer sa conversation. Elle reprit là où elle en était restée :

- Demain, je vais aller voir le commissaire Blairon. Je vais en parler à Romain d'abord...

Non, cette fois, elle en était certaine, elle avait bien senti un léger appui des doigts de son père contre sa main. Était-ce nerveux ? Un simple réflexe ? Ou bien l'amorce d'un retour à la vie ? Elle hésitait, elle voulait aller prévenir le docteur Dumontel, mais elle n'osait plus retirer sa main. De nouveau son cœur battait la chamade, elle s'astreint à respirer lentement et profondément.

Lorsqu'elle retrouva un peu son calme elle se concentra à nouveau sur sa perception de la main de son père et attendit, plus rien ne se passait. Par deux fois elle avait senti cette pression, par deux fois alors qu'elle parlait. Était-ce sa voix qui déclenchait un réflexe chez son père. Elle reprit sa conversation :

- Demain dimanche, nous serons là dès dix heures. On ne te laissera pas. Lundi, nous alternerons je pense. Demain j'apporterai « Le Petit Prince », je te le lirai. Tu te rappelles quand j'avais douze ans et que j'avais dû être hospitalisée pour me faire opérer de l'appendicite, tu te rappelles ? Tu venais chaque jour et tu me lisais un passage du « Petit Prince ». Demain c'est moi qui te le lirai, je sais que tu aimais bien, de temps en temps, te replonger dans ce conte.

Marion fit une pose, il ne se passait plus rien. Elle se raisonna, elle avait tellement envie que son père sorte de cet état léthargique que ses désirs devaient prendre le pas sur la réalité, ces pressions étaient probablement des mouvements désordonnés, peut-être même étaient-ce ses propres pulsations qu'elle prenait pour des pressions émanant de son père. Il fallait qu'elle en parle au docteur Dumontel. Elle reprit son monologue :

- Et lorsque je partirai, Romain prendra la suite...

Et là, aucun doute possible, la pression avait été plus forte que les deux premières fois. Marion réfléchit un instant. Elle était maintenant certaine qu'elle n'avait pas rêvé, les doigts de son père avaient fait pression sur sa main par trois fois. Cela ne se produisait que lorsqu'elle parlait, mais pas systématiquement. Elle voulait croire que ces gestes étaient volontaires, en y réfléchissant, elle se dit que son père ne réagissait pas à chaque fois Elle tremblait en tentant cette fois consciemment la perception :

- Papa, tu me sers la main volontairement ?

Et les doigts à nouveau pressèrent sur les siens.

Marion pleurait, pleurait. Elle inondait de ses larmes le visage de son père, elle l'embrassait, lui tenait maintenant des propos fous, le pressait de questions auquel il ne pouvait pas répondre. Les doigts d'ailleurs ne bougeaient plus.

Le docteur Dumontel entra à ce moment :

- Marion, qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui vous met dans cet état ?

- Docteur, papa m'a serré la main à plusieurs reprises.
- C'est possible. Comme je vous l'ai dit, son coma est peu profond, ces nerfs peuvent transmettre des ordres mineurs. Il se peut qu'il ait des contractions musculaires de temps en temps.
- Non, je crois qu'il m'entend et qu'il régit lorsque je lui parle.
- Pourquoi croyez-vous cela ?
- Je tenais sa main et je lui parlais. Et à quatre reprises il m'a serré la main avec ses doigts.
- Comme je vous le disais, c'est peut-être une simple contraction musculaire.
- Non, il faut lui parler. C'est quand on lui parle qu'il réagit.
- Laissez-moi la place, je vais voir.

Il s'assit près du blessé et scruta sa main. Puis il la prit dans la sienne et parla à Langlois :

- Monsieur Langlois, je suis le docteur Dumontel, c'est moi qui vous ai opéré à la suite de votre accident. Votre fille Marion est près de moi, elle pense que vous entendez ce que nous disons et que vous arrivez à bouger vos doigts. Si c'est le cas, serrez ma main.

Marion et le docteur restèrent quelques secondes dans l'attente, rien ne se produisit. Le docteur Dumontel tenta de la rassurer :

- C'est fréquent, les petits mouvements durant un coma léger, surtout les mouvements des mains ou des pieds. Et dans votre attente fébrile d'un signe de vie de votre papa, vous vous êtes un peu emballée. Mais c'est bon signe, qu'il bouge, c'est très bon signe.

Il se leva, mit sa main sur l'épaule de Marion et dit :

- Je reviens demain matin. Vous devriez aller vous coucher vous aussi, vous n'avez pas bonne mine.
- Vous avez raison. Je reste encore deux minutes et je m'en vais. Bonsoir Docteur.
- Bonsoir Marion.

À peine eut-il quitté la pièce que Marion reprit la main de son père. Elle demanda :

- Papa, est-ce que tu m'entends ?

Et les doigts de Paul Langlois pressèrent doucement et durant quelques secondes la main de Marion.

## CHAPITRE 25

Lorsque Romain arriva, Patrick Moreau se tenait déjà sur le parking devant l'immeuble où se situait la société « Rhône Alpes Expert ». Ils se serrèrent la main et pénétrèrent immédiatement dans l'immeuble.

Les bureaux de Langlois et Ducrout se situaient au rez-de-chaussée. Romain ouvrit la porte, alluma la lumière et déconnecta l'alarme. Il fit entrer Patrick. Celui-ci jeta un coup d'œil circulaire sur la pièce d'entrée qui servait aussi de salle d'attente car s'y trouvaient quelques chaises alignées le long du mur devant lesquelles une table basse sur laquelle se côtoyaient les derniers Paris Match, le Nouvel Observateur, Challenge, le Point et autres Tribunes de l'Expansion. Au fond de la pièce deux portes, l'une donnait sur les toilettes si l'on en croyait le pictogramme qui y était affiché, l'autre devait donner sur les bureaux. Romain l'ouvrit et invita Patrick à le suivre. Ils débouchèrent dans un couloir qui se divisait perpendiculairement en deux au bout d'une dizaine de mètres.

Romain indiqua à Patrick que les portes tout le long de ce couloir donnaient sur les bureaux des collaborateurs de Langlois. Celui de Langlois se trouvait au fond du couloir de droite, c'est là que Romain entraîna Patrick. Lorsqu'ils entrèrent, Romain eut un temps d'arrêt, il n'était pas venu là depuis quelque temps et lorsqu'auparavant il pénétrait dans cette pièce, c'était toujours en présence de son père. Il ne se rappelait pas avoir jamais mis les pieds dans ce bureau seul. Patrick avait compris l'émotion du jeune homme et il le laissa reprendre ses esprits. Après quelques secondes Romain réalisa qu'il était déconnecté de la réalité, il se secoua et alla s'asseoir derrière le bureau de son père. Il alluma l'ordinateur, attendit que Windows veuille bien se lancer, puis il tapa le nom de l'utilisateur et le mot de passe qui permettaient d'accéder aux fonctions de l'ordinateur. Patrick s'était placé derrière lui et le regardait faire. Romain demanda :

- Tu veux une copie du fichier clients dans son état actuel ou je l'importe sous forme tableur ?
- Le fichier clients est sous quelle forme ?
- Le logiciel qu'utilise le cabinet exploite des bases de données au format DBF, tu peux réutiliser ça ?
- Sans problème. Tu n'as qu'à me copier le fichier sur ma clé.

Romain introduisit la clé dans une prise USB, il se positionna dans le répertoire qui contenait le fichier clients et fit un copier/coller pour placer ce fichier sur la clé USB de Patrick. Il allait quitter le répertoire lorsque Patrick lui attrapa la main et lui dit :

- Attends ! On est le combien aujourd'hui ?
- Le 7 avril je crois, pourquoi ?
- Regarde la date de la dernière modification de ton fichier clients.
- Le 7 avril, c'est aujourd'hui.
- Tu as vu l'heure ?
- Merde ! Dix-neuf heures vingt. Juste avant qu'on arrive.
- Quelqu'un vient travailler le samedi ?
- En général non, sauf en cas de grosse bourre. Mais jamais si tard. D'autant plus qu'en ce moment et avec ce qui est arrivé à papa, ça doit être plutôt calme.
- Il y a pourtant quelqu'un qui a touché à ce fichier il y a à peine une heure. Tous les employés ont les clés et le code de l'alarme ?
- Non, juste papa, Ducrout et Antoinette. Il y en a toujours un des trois qui ouvre le matin et qui ferme le soir.
- C'est qui, Antoinette ?
- C'est la première personne que papa a embauchée lorsqu'il a monté le cabinet. Aujourd'hui elle fait un peu office d'adjointe de papa et de chef du personnel.
- Donc soit cette Antoinette, soit Ducrout est venu ici ce soir et a accédé et effectué des mises à jour sur le fichier clients.

- Ca n'est sûrement pas Antoinette. Il lui arrive de venir travailler le samedi, mais elle arrive le matin et, en général, elle s'arrange pour partir vers midi. Jamais elle ne vient en fin de soirée. Ce ne peut être que Ducrout.
- Et lui, ça lui arrive souvent de se pointer à dix-neuf heures pour travailler un samedi soir ?
- Je ne crois pas. Mais peut-être avait-il un renseignement à prendre sur un client ? On est en période de bilan actuellement et lui comme papa emportait souvent du travail pour bosser à la maison. Peut-être est-il venu lui aussi copier des fichiers pour travailler chez lui.
- S'il avait simplement copié des fichiers, la date et l'heure ne se seraient pas mises à jour. Il y a eu modification.
- C'est vite fait. La seule rectification d'une adresse ou d'un nom suffit pour que les dates et heures se mettent à jour.
- Ca me trouble quand même, cette histoire. Mais tu ne m'as pas dit que ton père emportait du travail chez lui ?
- Si.
- Il devait donc avoir un portable sur lequel il avait une copie des fichiers ?
- Il a un portable mais est-ce qu'il y a une copie des fichiers dessus, je n'en sais rien.
- Et ce portable, il est où ?
- Il est chez moi, je l'ai récupéré dans la voiture. Mais lui aussi a mal vécu la chute, le couvercle est détaché du socle, il est inutilisable.
- Mais on peut peut-être encore lire ce qu'il y a sur le disque. Tu peux me le passer ?
- Oui, il suffit de passer chez moi.
- On peut y aller maintenant ?
- Si tu veux.
- Bon, rend moi ma clé USB et on file chez toi.

Ils sortirent et Romain demanda :



- Où est ta voiture ?
- Je n'ai pas de voiture, je suis venu en moto. Dis-moi où tu habites, on se rejoint chez toi.
- J'habite juste à un kilomètre d'ici, tu n'as qu'à me suivre.
- Attends, j'aimerais être certain de qui est venu au bureau de ton père ce soir. Ducrout, il habite loin d'ici ?
- Non, pas très loin. En fait nous sommes tous regroupés dans cette même commune car papa habitait ici avant. Lorsque nous avons été suffisamment autonomes, Marion et moi, il a revendu notre maison et a fait construire dans le Trièves. Il nous a acheté à chacun un studio dans une petite résidence de cette commune, comme ça, on n'a pas été trop bouleversé nos habitudes.
- Et lui, il faisait le trajet tous les jours ?
- Oui.
- C'est pourtant un peu long et sinueux comme route.
- Il ne passait pas toujours par La Mure et les Echarennas. Quelques fois il prenait l'autoroute, ça va plus vite. Mais il aimait bien ce trajet, ça le reposait de sa journée de travail disait-il.
- Bon, revenons à Ducrout. Il habite à proximité, c'est bien ! Mais comment lui faire dire s'il s'est rendu au bureau ce soir ?
- Je n'en sais rien. Si je lui demande ça d'entrée, il va me demander pourquoi je lui pose cette question et je serai bien incapable de lui fournir une réponse qui tienne la route.

Ils restèrent un moment, l'un et l'autre, à chercher une raison valable de demander à Ducrout s'il était à son bureau ce soir, mais aucun ne trouvait. Romain finit par dire :

- Je vais chez lui pour demander si je peux être utile au bureau. Papa m'embauchait souvent pendant les vacances

et je sais tenir quelques comptes simples. On verra bien ce qu'il me répond.

- S'il est chez lui.
- Oui, je n'ai même pas pensé qu'il pouvait ne pas y être. On y va ?
- Je te suis mais je ne me montre pas.

Romain et Patrick se suivirent et, à peine deux kilomètres plus loin, Romain stoppait devant le portail d'une maison entourée d'une haute haie de thuyas. Il sonna et le portail s'ouvrit presque aussitôt. Il disparut dans la maison.

Patrick s'impatientait, déjà vingt minutes que Romain était entré dans la maison de Ducrout.

On distinguait les étoiles ce soir, ce qui n'était pas le cas depuis quelques jours où le ciel était couvert. Mais en contrepartie, il faisait froid. Patrick regrettait d'être resté à califourchon sur sa moto, il aurait mieux fait d'attendre dans la voiture de Romain. Il descendit et commença à taper des pieds et des mains pour se réchauffer. Il regarda sa montre, une demi-heure qu'ils étaient arrivés et Romain qui ne ressortait toujours pas. Que devait-il faire, y aller lui aussi ? Pour quel motif ? Il se posait encore la question quand le portail s'ouvrit, laissant passer Romain.

- On va chez moi, je te ferai un résumé à la maison.

Patrick avait l'habitude des explications qui ne sortaient pas immédiatement. Il ne montra aucune impatience et suivit Romain jusque chez lui.

Une fois assis devant un café bien chaud pour Patrick et un jus d'orange pour Romain, celui-ci lui raconta ce qui s'était passé chez Ducrout.

- C'est Françoise, sa femme, qui m'a ouvert. Il a fallu que je donne des nouvelles de papa, ça a déjà pris un peu de temps. Ensuite j'ai demandé à parler à André et là, elle a

éclaté en sanglot. Elle m'a dit qu'il n'habitait plus chez eux depuis plusieurs semaines. Elle savait qu'il avait une maîtresse mais elle pensait qu'il se laisserait. Au lieu de cela il est parti définitivement. Il a bien fallu que je la réconforte.

- On n'est donc pas plus avancé, râla Patrick.
- Attends, ce n'est pas fini. À un moment la porte donnant sur le jardin s'ouvre et je vois arriver mon pote Charly, le fils de Françoise et André Ducrout. On se congratule, ça faisait bien six mois que nous ne nous étions pas vus, il est étudiant à Lyon et ne revient que rarement sur Grenoble. Tout de suite il me dit que son père vient de le mettre au courant de l'accident. Je lui demande quand il a vu son père et il me dit : « il y a deux heures, au cabinet ». Je lui demande pourquoi ils se rencontrent au cabinet et il me dit : « Mon père ne veut plus mettre les pieds à la maison, il prétend que maman lui fait des scènes terribles à chaque fois, il n'a vraiment plus envie de la voir. Mon père se comporte comme un salaud mais comme ma mère semble encore tenir à lui, j'ai fait un effort et je suis allé le retrouver ».
- Il était donc bien au cabinet tout à l'heure !
- Et même mieux, Charly m'a dit qu'il avait été étonné de le trouver dans le bureau de papa. Ducrout lui a annoncé l'accident et a justifié sa présence dans le bureau par le besoin de reprendre certaines affaires urgentes.
- Ce qui est peut-être vrai, se désola Patrick.
- Pourquoi « peut-être », c'est sûrement ce qui s'est passé.
- Ouais ! J'ai quand même un doute. Mais quoi faire ?

La question resta sans réponse.

- Tu as mangé, demanda Romain.
- Non.

- On va se chercher une pizza au camion et on revient manger ici, ça te va ?
- Ca me va.

Ils mangèrent et restèrent encore longtemps à tenter d'imaginer ce qui avait bien pu se passer il y avait trois jours en arrière. Vers minuit, Patrick quitta Romain, avec ce qui restait de l'ordinateur portable de Langlois sous le bras.

## CHAPITRE 26

Au même endroit que deux jours auparavant, Manu attendait Monsieur Max en grillant cigarette sur cigarette. La nuit était plus claire et il dut se rencogner sous la halle pour ne pas être visible. Non pas qu'il veuille vraiment se cacher, mais si une patrouille passait et le voyait là, il est certain qu'elle s'arrêterait et que les flics lui demanderaient ce qu'il attend, il lui faudrait même sûrement montrer ses papiers. Il était en règle et ne risquait rien mais moins il les côtoyait, mieux il se portait.

Enfin il vit arriver la Volvo de Max. Celui-ci, comme à son habitude, s'arrêta à l'endroit le plus sombre. Manu s'approcha, la vitre avant s'ouvrit de quelques centimètres, là aussi c'était l'habitude. Dans cette obscurité, Manu ne distinguait pratiquement rien, il aurait pourtant bien aimé voir sa tête à ce type, mais il ne pouvait distinguer que ses yeux, la vitre fumée ne laissait pas voir le bas du visage et le haut était caché par un chapeau à larges bords qui ajoutait encore à l'opacité générale.

Max fit passer une enveloppe par l'étroit passage entre la vitre et le haut de la portière. Manu s'en saisit et soupesa. Il demanda :

- Le compte y est ?
- Bien sûr. Mais ça ne devrait pas suffire pour votre semaine.
- J'ai prévu. Il m'en faut cinq cent de plus.
- Demain.
- OK pour demain.
- J'ai un autre job pour vous. Bien payé.
- Combien.
- Cinq cent.
- Cinq cents doses ?
- Oui. Les cinq cent que je dois vous apporter demain peuvent être gratuites.
- Ca ne doit pas être commode comme boulot.

- Si c'était commode je n'aurai pas besoin de vous et je ne paierai pas si cher. Si vous n'en voulez pas dites le tout de suite, je vais le proposer à d'autres.
- Dites toujours de quoi il s'agit.
- Il s'agit de faire dérailler un train.
- Rien que ça !
- Ca peut paraître compliqué, mais en fait c'est très simple. Il suffit simplement de placer quelques barres de ferraille en travers de la voie juste avant le passage du train. Je vous indique l'endroit exact où il faut le faire, le jour et l'heure précise de ce petit travail, je vous dis où trouver les barres de fer. Il ne vous reste plus qu'à les trimballer, les placer et vous sauver. Le risque est quasi nul et ça vous rapporte deux cent cinquante doses.
- Eh, vous avez dit cinq cent !
- Oui, deux cent cinquante tout de suite si vous acceptez, et deux cent cinquante de plus si vous réussissez.
- Et pourquoi vous payez pas en tunes ? J'en ai marre de devoir toujours faire le boulot deux fois pour récolter mon fric, il faut que j'exécute vos ordres et qu'ensuite je vende la came avant de toucher un rond.
- Je paye comme ça m'arrange. Libre à vous d'accepter ou pas. Si je vous payais en liquide je ne vous verrai plus jusqu'à ce que vous ayez tout dépensé. Comme la semaine dernière où on ne vous a pas vu durant trois jours d'affilée. Pendant ce temps on perd des clients. C'est mieux comme ça et vous n'avez pas le choix. Vous êtes d'accord ou pas pour mon petit travail ?
- Mais vous trempez dans quoi exactement, ça sert à quoi de faire dérailler un train ?
- Vous posez beaucoup trop de questions. Je demande une dernière fois, vous êtes d'accord ou pas ?
- Je vais pas faire ça tout seul, faut que je demande d'abord aux autres.

- Vous n'avez pas l'habitude de partager les décisions habituellement. Donnez-moi une réponse immédiatement, le boulot doit être fait demain soir.
- Bon, mais c'est mille doses.
- Vous devenez très cher. Ne poussez pas trop l'avantage, vous savez que tout peut s'arrêter pour vous du jour au lendemain. Je vous donne six cents doses. Demain matin, rendez-vous à la zone commerciale de Comboire, sur le marché aux véhicules d'occasion. Un homme vous apportera les trois cents premières et il vous indiquera la marche à suivre.
- Je le reconnais comment, votre homme ?
- Il vend une Range Rover bleue foncée immatriculée 69. Vous le cherchez. Et attention, je veux que ce coup-là soit effectué de façon impeccable. C'est on ne peut plus simple, vous n'avez pas le droit à l'erreur. Une connerie et je vous coupe les vivres, c'est d'accord.
- OK.
- Alors bonsoir.
- Salut.

Monsieur Max démarra, laissant Manu perplexe. Il allait falloir annoncer ça aux deux autres. Piquer des bagnoles ou des accessoires, fourguer de la came, ça, c'était dans leurs cordes et ils le faisaient couramment. Pousser un mec au fond d'un ravin, même si ça n'avait pas été compliqué, c'était quand même changer de spécialité. Mais faire dérailler un train, ça devenait vraiment du haut de gamme. Même si c'était bien payé, ça demandait à ce qu'on y réfléchisse.

Il redescendit vers les quais et retrouva Bull et Aldo vautrés dans la BMW.

- On a un nouveau boulot les gars.

- Encore ! On a assez de tunes pour se payer du bon temps tout un mois, c'est pas la peine de faire des heures sup, ronchonna Aldo.
- Oui, mais ce coup-là, il peut nous permettre de nous tirer au soleil dans un cinq étoiles pendant le mois de congés.
- C'est quoi ? demanda Bull.
- Il faut mettre des barres de fer sur une voie ferrée.

Manu ne voulait pas les effrayer en parlant immédiatement de déraillement.

- Et c'est bien payé, ça ? s'étonna Aldo.
- Oui, six cents grammes.
- Tu lui as pas dit qu'on en avait marre d'être payé en poudre et qu'on préférerait de la tune ?
- Si, je lui ai dit. Mais il veut rien entendre. Il dit que s'il nous donne du fric on va se barrer et qu'il ne nous reverra pas tant qu'on l'aura pas dépensé.
- Là, il a un peu raison. Je vois pas à quoi ça sert de gagner des tunes si c'est pas pour les dépenser. On va pas les mettre à la Caisse d'épargne quand même !
- T'as raison Aldo, renchérit Bull en riant, d'autant plus que ça devient coton dans le secteur. Ca doit être l'approche des élections qui les booste les flics, y en a partout à la sortie du lycée. Y a plus que les bourgeois qu'on peut approvisionner tranquille, les gamins ça devient chaud.
- On verra plus tard comment on peut négocier pour la dope. Pour l'opération barres de fer il faut que je rencontre un type demain à Comboire pour récupérer la tire qui va nous servir à les trimballer et prendre les consignes pour savoir où ça va se passer.
- Demain ? C'est pour quand le job ?
- Demain soir.
- Ca traîne pas. C'est dimanche demain, on pourrait peut-être se reposer un peu et remettre ça à lundi, suggéra Aldo.



- Non, c'est demain. Et il a pas l'air de rigoler sur la qualité du boulot. C'est pas compliqué, il faut simplement déposer des barres de fer sur une voie ferrée et on se tire. Pour 600 grammes, c'est bien payé.
- Ca veut dire qu'il veut faire dérailler un train, s'étonna Aldo.

Manu pensa : « Il a mis le temps pour comprendre, ce con ». Il répondit :

- Notre boulot, c'est de mettre la ferraille sur la voie, rien d'autre. On se tire tout de suite. Ce qui se passe après, c'est plus nos oignons, un train déraile ou déraile pas, on n'est pas payé pour compter les blessés.
- Si on se fait pécho, ça va coûter cher.
- Écoute Aldo, j'ai pas besoin de gonzesses avec moi. Alors, si tu veux pas participer, tu te tires tout de suite. On peut très bien faire le boulot à deux, avec Bull. Et on se partagera les bénéfices à deux.
- Te fâche pas. Je dis pas que je me dégonfle. Mais quand même on a jamais fait ça. Pourquoi il nous refourgue ce boulot ton type ? Il a pas des spécialistes de ça sous la main ?
- J'en sais rien moi. Tout ce que je sais c'est que ça fait deux ans qu'on bosse avec lui et qu'on a jamais eu de lézard, on s'est même plutôt bien enrichis. Il a pas intérêt à nous foutre dans la merde car ça lui retomberait sur le pif à lui aussi.
- Tu parles, s'entêta Aldo, tu le connais même pas, tu sais même pas quelle tête il a. Si on tombe, on peut même pas le balancer, on connaît rien de lui.
- Tu me prends pour un con. C'est vrai que j'ai jamais vu sa tronche mais son numéro d'immatriculation de bagnole il est là, répondit Manu en montrant son front avec son index.
- À condition que ce soit pas un numéro bidon, insista Aldo.

- Bon, écoute tu commences à me gonfler. Tu viens avec nous ou pas ?
- Oui, je viens. Mais tu m'enlèveras pas de la tête que ton mec, un jour ou l'autre, il va nous foutre dans la merde.
- OK, on y pensera plus tard. En attendant on va se pieuter. Roule Bull.

## CHAPITRE 27

Cette nuit-là, la lune éclairait les montagnes au-dessus de Grenoble.

Et cette nuit-là, pratiquement tout le monde dormait.

Bien qu'il fût parfaitement immobile, Paul Langlois donnait l'impression d'une grande souffrance, ses traits semblaient plus tirés, sa respiration, tout comme son rythme cardiaque étaient irréguliers. La crispation pourtant légère de son visage laissait supposer une grande agitation intérieure.

Comme son père ne semblait plus réagir lorsqu'elle lui parlait, Marion avait fini par quitter l'hôpital. Elle avait tenté de joindre son frère pour lui faire partager l'immense espoir que ces quelques pressions de doigts avaient déclenché mais il ne répondait pas, son téléphone devait être coupé. Une fois chez elle, elle dîna rapidement et se mit au lit. Elle eut du mal à trouver le sommeil et du s'aider, une fois encore, en avalant quelques-unes des pilules que lui avait fournies le docteur Dumontel.

Romain, après une bonne douche, s'était couché peu après le départ de Patrick. Il n'avait pas osé appeler sa sœur à une heure si tardive. Il dormait maintenant d'un sommeil plein de rêves où Ducrout était omniprésent.

Le docteur Dumontel avait quitté tôt l'hôpital ce soir-là, il était invité chez des amis. Il avait passé une excellente soirée et était rentré chez lui vers minuit. Il dormait maintenant d'un sommeil profond.

Magali dormait aussi. Demain serait dimanche. Elle irait au musée de Grenoble s'asseoir devant les immenses toiles de Laurent

Guétal. Pourquoi aimait-elle ces toiles alors qu'elle avait leur modèle sous les yeux à chaque randonnée ? Elle ne savait pas répondre à cette question. Mais elle éprouvait dans ce lieu tranquille, assise sur un banc face à la toile, le même émerveillement et le même apaisement que lorsqu'elle se trouvait assise sur une pierre face à la majesté des cimes. Elle en rêvait déjà.

Patrick Moreau, lui, ne dormait pas. Devant son ordinateur, il consultait la liste des clients du cabinet de Langlois. Plus de trois cents noms de sociétés, d'artisans, de commerçants. Par chance, il y avait beaucoup de sociétés, il avait décidé, dans un premier temps, de faire l'impasse sur celles-ci et de ne s'intéresser qu'aux personnes physiques. Il défilait donc tous les noms, sans idée précise, rien que pour voir s'il n'y en avait pas un qui lui saute aux yeux. Un seul détail l'avait frappé pour le moment, il y avait beaucoup de clients exerçant des professions libérales confortables : avocats, médecins, dentistes, vétérinaires, tous ceux-là étaient directement rattachés à Langlois. Et puis il y avait une clientèle d'artisans du bâtiment, de bars de seconde importance, de vendeurs à l'étalage, de petits commerces, tous rattachés à Ducrout. Probablement une répartition due aux origines de la création du cabinet ? Ses yeux commençaient à se fermer. Mais il fallait qu'il continue. La nuit allait être longue.

Georges, Momo, Jeannot et Charles avaient repris leurs activités habituelles, chacun ayant planqué son magot dans un lieu sûr. Chacun dormait en rêvant des jours fastes qui s'annonçaient.

Robert Malain s'endormait devant sa télévision. Il est vrai qu'un samedi soir, tout ce qu'on pouvait y voir tenait lieu de somnifère.

Francis Martineau, après avoir quitté Manu, s'était rendu dans un bar où il avait ses habitudes. Il avait de la chance, Pauline était libre ce soir, c'était sa préférée. Il lui réserva sa nuit entière.

André Ducrout ne risquait pas de dormir, il était effaré par ce que lui avait demandé Martineau : Être demain matin sur le marché des voitures d'occasion de Comboire afin de se présenter comme vendeur d'une voiture qui lui avait été remise ce soir et d'attendre un homme qui s'appelait Manu. Il fallait lui remettre les clés de la voiture et une enveloppe cachetée que Ducrout avait placée dans la boîte à gants. Il ne pouvait rien refuser à Martineau, celui-ci le tenait. Les honoraires au noir que Ducrout détournaient du cabinet, les fausses déclarations de TVA qui faisaient sortir bien plus que ce qui était dû à des clients cupides et dont il empochait le trop versé, et bien d'autres entorses à la régularité et l'honnêteté de son association avec Langlois, tout cela Martineau le savait. Un mot de lui à Langlois et il était viré. Et si Langlois portait plainte il se retrouvait en prison, et sans sursis cette fois.

Manu dormait, Bull dormait, Aldo réfléchissait. Il se demandait pourquoi on pouvait bien vouloir faire dérailler un train. Il n'avait pas la réponse et ça l'empêchait de dormir.

Paternos et Maillard préparaient le prochain discours qu'allait prononcer le premier demain soir. Léonetti somnolait dans un fauteuil, il fut tiré de ses rêveries par un retentissant :

- Pascal, tu dors ?
- Non, mais ça ne va pas tarder.
- Avant d'aller te coucher, rassure-moi. Tu es certain de mettre la main sur les terroristes de la gare du Nord rapidement.
- Oui. Je te l'ai déjà dit. Ce n'est pas rapidement, c'est demain ou après-demain. Je sais où on va les coincer.

- Tu comprends bien ce que je risque si j'annonce ça et qu'il ne se passe rien ?
- Je comprends. Je comprends aussi ce que tu gagnes si tu annonces ça et que ça se réalise dans les vingt-quatre heures. Le coup de froid de l'attentat est balayé, la police, sous les ordres de Paternos, a fait un travail formidable. En à peine dix jours les terroristes ont été retrouvés et abattus.
- Abattus ?
- Non, je voulais dire capturés. Mais avec ces types, il est à peu près certain qu'il va y avoir de la bagarre.

Il s'interrompt, son téléphone sonnait.

- Léonetti à l'appareil. Après quelques secondes son visage s'illumina.

Paternos et Maillard le regardaient. Il rangea son téléphone et annonça :

- Tu pourras dire aussi que tes services ont intercepté la plus grosse prise de drogue jamais réalisée en France. Ca, c'est maintenant que ça vient d'arriver, à Marseille.

Gouttenoir reposa son téléphone. Lui aussi était tout sourire. Il terminait sa conversation lorsqu'un homme s'introduisit dans le bureau où il se trouvait. C'était un homme d'une quarantaine d'années, élégant, mince mais probablement très athlétique, sa chemise se tendait au niveau des pectoraux et des biceps. Gouttenoir s'adressa à lui :

- Les deux arrivages sont passés sans problème. Ils livrent demain. Tu réceptionnes, tu contrôles et tu payes.
- OK. Je pars tout de suite.
- Il faudra aussi trouver des remplaçants pour l'équipe numéro deux.
- J'y ai déjà pensé. J'ai sous la main des petits jeunes désargentés qui veulent financer un tour du monde. Je vais leur faire faire quelques traversées de l'atlantique comme préparation. Ca devrait leur convenir. Rien d'autre ?

- Non, bonsoir Michel.
- Bonsoir Jean.

Gouttenoir le regarda partir. Il n'avait pas dit la vérité à Léonetti lorsqu'il lui avait assuré qu'il était seul à connaître son activité souterraine, et d'ailleurs principale. Colombani, l'homme qui venait de partir, savait aussi. Mais Léonetti n'avait pas besoin de savoir que Colombani savait. Et Colombani, lui, était indispensable, bien plus qu'un politicien. Et surtout fidèle jusqu'à l'extrême.

Gouttenoir se mit au lit et s'endormit du sommeil du juste.

## CHAPITRE 28

Robert Malain avait traîné un peu au lit ce matin, il était déjà huit heures lorsqu'il descendit au Bar de la Meije pour prendre son petit-déjeuner. En le voyant passer la porte le patron enclencha aussitôt le percolateur pour préparer le crème, il sortit les deux croissants qu'il avait mis de côté et les posa sur le comptoir.

- Salut Bob,
- Salut Albert, répondit Bob. Il y en avait au moins un qui ne l'appelait pas Bison futé.
- Tu n'es pas de bonne heure ce matin ?
- J'ai deux collègues absents et je dois me taper leur boulot. En plus ils m'ont sucré les vacances, je bosse comme un cinglé alors que je devrais être à Djerba en train de me faire bronzer. Alors ce matin je n'arrivais pas à décoller du lit. As-tu le journal ?
- Je te l'ai mis de côté. Je ne comprends pas que tu passes du temps à lire le journal, tu ne peux pas le lire au boulot ?
- Au journal, je lis, et même je relis, ce que j'écris. Je n'ai pas le temps de lire ce que font les autres. Et puis là, le matin, c'est une détente de lire ce canard. Ici je peux me marrer, je peux critiquer, je peux m'effarer de la montagne de conneries qui y figure. Quand je suis au journal, je ne peux rien de tout ça. C'est vraiment un journal de merde.
- Pourquoi tu y bosses, si ça te chauffe tellement ?
- Tu es le deuxième en deux jours qui me pose la même question. La réponse est la même : j'ai besoin d'un job pour bouffer, payer mon loyer et partir en vacances. T'en as pas marre, toi, de voir des cons défiler dans ton bar toute la journée ?
- Si, ça m'arrive d'avoir envie d'en foutre à la lourde, et même de faire autre chose.
- Et pourquoi tu ne le fais pas ?
- Parce que je ne sais rien faire d'autre.



- Bon, pour moi c'est pareil. Je rêvais de parcourir le monde et je vais de Saint André le gaz à Vaulnaveys le bas. Parfois, avec un peu de chance, je peux grimper jusqu'à Chamrousse, quelle aventure ! Je suis complètement anesthésié, hier encore je bossais sans me rendre de compte, ou si peu, du manque d'intérêt de ce que je faisais. Et puis ma stagiaire me pose des questions bizarres sur ce métier. Et alors je me souviens que ces questions-là, je me les suis posées il y a bien longtemps. À cette époque j'étais comme elle, j'avais les mêmes illusions. Et je suis devenu un scribouillard de merde.
- Dis donc, t'as vraiment pas le moral, toi ce matin.
- Non, ça me débecte ce que je fais. Et quand je vois les gros titres de ce canard, j'ai envie de vomir.
- Pourtant, ce matin, y a du bon. Regarde, les flics ont arrêté des trafiquants de drogue à Marseille. Il y en a pour je ne sais plus combien de millions. C'est du bon boulot ça !
- Tu parles. Ils te font toute une page, et même peut-être les suivantes, avec du vent.
- Alors là, tu n'es pas honnête. On arrête trois passeurs avec des kilos de cocaïne et tu critiques ?
- Mais pour les quelques kilos que les douaniers viennent de saisir, il y en a combien de tonnes qui passent ? On te met en gros une prise qui te semble énorme parce qu'on te chiffre ça au prix de vente final, ça fait mousser. Mais pour le chef de tout ça, ça représente quoi tes kilos, rien, de la merde, il n'en a rien à foutre. Il a acheté tes dix ou vingt kilos une poignée d'Euros à des pauvres types en Colombie ou en Afghanistan. Il aurait probablement dû donner une somme plus importante aux passeurs, ils se sont fait prendre. Tant pis pour eux. Le chef suprême de cette organisation, ça lui fait ni chaud, ni froid.
- Quand même, t'as vu le fric que ça représente.

- T'écoute ce que je te dis ? Si ça se trouve, ça ne lui a même pas coûté un rond parce que la came, il la paye peut-être que quand elle lui est livrée. Alors, que les passeurs se fassent gauler, il n'en a rien à foutre. Et les sommes annoncées sont certainement mille fois supérieures au prix d'achat. Si on te les annonçait au prix arrivé en France, ça ne vaudrait même pas le prix du café, ça ne pourrait pas faire la première page, juste un entrefilet en dernière.
- Mais quand même, ils ont arrêté trois passeurs et ceux qui venaient chercher la marchandise.
- Tu ne vois pas qu'on t'en met plein la vue avec ça. Dès qu'on arrête deux dealers on te fait deux pages dans le canard. Est-ce que tu as déjà entendu qu'on avait arrêté monsieur Duchnoc, dans sa villa de Saint Jean Cap Ferrat, pour trafic de drogue ? Les gros, tu n'entends jamais qu'on les a choppés. Et pour cause, on ne les attrape jamais. Pourtant il y a des types qui se font des fortunes avec la drogue, ici même, en France. Ces gus ont des appartements à Paris, des villas sur la côte, des yachts dans les ports, des bagnoles de luxe, des casinos, des restaurants. Et tout ça grâce au commerce de la saloperie qui empoisonne un paquet d'artistes dépressifs, des sportifs, mais toujours à l'insu de leur plein gré, des péquins moyens qui y voient la possibilité d'échapper à un quotidien minable, et surtout, le pire : qui rend accro, pour certain à vie, une partie de notre jeunesse. Ces mecs-là, jamais tu les vois dans les tribunaux, jamais on les pique. Mais les petits dealers qui se font prendre et qui sont immédiatement remplacés, on te les montre sur trois pages de journal. Ce n'est pas de l'information de merde, ça ?
- Mais si on arrête les revendeurs, les gros pourront plus vendre leur camelote.
- Tu n'as vraiment rien dans le ciboulot mon pauvre Albert. Dès que tu entôles un dealer, il est remplacé par un autre.

Ils sont des dizaines à faire la queue pour le job. Tant que les banlieues seront remplies de jeunes, et moins jeunes d'ailleurs, sans boulot, sans espoir de vie un peu moins que grise, tu auras des candidats à la vente de dope à la pelle. Comment résister ? Tu vas bosser en usine en te tapant deux heures de transport par jour, huit heures d'un job à la con, retour dans une cité pourrie pour passer la soirée à regarder des émissions télévisées minables, tout ça pour mille deux cents euros par mois. Alors qu'en se levant à onze heures le matin, juste à temps pour faire la sortie du lycée, puis en glandant toute la journée et retour à la sortie de quatre heures, et enfin quelques ventes dans la soirée tu peux ramasser vingt fois plus. Ceux qui ne plongent pas, c'est ceux qui ont peur, pas ceux qui sont honnêtes.

- Quand même, t'as vu en première page, Paternos il a félicité les douaniers. Et il a dit que la guerre à la drogue était une priorité pour lui.
- Pour le dire, il le dit et le répète. Et depuis deux ans qu'il nous le dit, il en a arrêté combien de gros bonnets de la drogue ?

Devant le silence d'Albert le barman, Bob reprit :

- Paternos, ça l'arrange bien ce coup de filet. Les trois quarts des Français, tout comme toi, pensent que c'est un exploit de coffrer trois passeurs et d'intercepter dix kilos de cocaïne. Comme sa côte baisse depuis l'attentat de Paris, ça arrive juste à point pour qu'on oublie les trois morts et les blessés.
- Tu ne vas quand même pas dire que c'est arrangé ?
- Je n'ai pas dit ça. Mais ça tombe vraiment à pic. Bon, il y a quoi d'autre dans ce torchon ? Tous les commentaires sur la baisse de sondage de Paternos, ça y va ! D'un côté ceux qui criaient fort il y a encore quelques jours et qui s'égosillent un peu aujourd'hui, de l'autre ceux qui étaient éteints et qui reprennent de la voix. Sinon rien

d'intéressant, y compris deux articles signés Robert Malain en page Agglomération.

Robert Malain avait terminé son crème et ses croissants. Il paya et décida d'aller faire un tour à pied dans les rues de la ville. C'était dimanche, ça faisait longtemps qu'il n'avait pas erré dans les rues de sa ville natale. Aujourd'hui, il avait besoin d'oublier aujourd'hui, et de ne surtout pas penser à demain. Il lui fallait se rappeler sa jeunesse, quand, pour échapper aux quolibets de ses camarades et aux regards moqueurs des passants, il s'enfonçait dans les petites rues le long de l'Isère, qu'il passait la rivière et montait en traînant ses kilos par les sentiers jusqu'à la Bastille, à cent mètres au-dessus de l'Isère. De là, il dominait la ville.

## CHAPITRE 29

Marion s'était rendue tôt à l'hôpital ce dimanche matin. Elle avait hâte de retrouver son père et de savoir si ce qu'elle avait ressenti hier, ce qu'elle pensait être un début de communication, se confirmait aujourd'hui.

Elle se rendit d'abord au local des infirmières pour avoir un avis médical sur l'état de son père. Là, se trouvait celle qui était présente le jour de l'admission de Paul Langlois, celle qui avait relayé les excuses de Magali. Marion s'adressa à elle :

- Bonjour. Comment va papa ce matin ?
- Bonjour. Il a passé une nuit un peu agitée.
- Comment ça, une nuit agitée, il bouge ?
- Non, l'agitation n'est qu'interne. Son rythme cardiaque n'était pas régulier, sa respiration non plus.
- Ca va mal alors ?
- Non, au contraire. Cela veut dire qu'il quitte l'état végétatif, il devient un peu plus réceptif au monde qui l'entoure. C'est pour cela qu'il faut que vous continuiez à le visiter régulièrement, que vous le touchiez, que vous lui parliez.

Marion hésita à lui parler de ce qu'elle avait ressenti hier soir, mais elle se rappela des doutes du docteur Dumontel, elle ne voulait pas qu'une nouvelle fois on transforme ses espoirs en chimère. Elle s'abstint donc et gagna immédiatement la chambre 412.

Effectivement, elle trouva que son père avait les traits tirés. C'était étrange d'ailleurs car rien n'avait vraiment changé dans ce visage immobile, mais l'impression qui s'en dégageait hier était un grand calme, aujourd'hui c'était un grand tourment. Elle se débarrassa de son manteau qu'elle posa sur une chaise et alla aussitôt s'asseoir près du lit. Elle prit la main de son père dans la sienne et parla doucement :

- Bonjour mon petit papa, c'est Marion.

Aussitôt, la main qu'elle tenait dans la sienne frémit et le pouce appuya légèrement contre l'envers des doigts de Marion. Le visage de la jeune femme s'emplit de larmes mais elle devait continuer à lui parler. Elle chassa les sanglots qui l'empêchaient d'articuler le moindre mot et poursuivit :

- Mon petit papa, je sais que tu m'entends, je sens tes doigts qui serrent les miens. C'est formidable ! Ca veut dire que bientôt tu seras guéri, que bientôt tu sortiras de cet état. Dis-moi encore que tu m'entends, serre-moi encore la main. C'est ta petite Marion qui est près de toi.

De nouveau les doigts de son père opérèrent une légère pression sur les siens. Lorsqu'elle observa à nouveau son visage, elle fut étonnée du changement. Bien que pas un trait n'eût bougé, il rayonnait maintenant, l'agitation présente il y a seulement quelques minutes avait disparu.

La porte s'ouvrit et Romain entra. Les larmes qui inondaient encore le visage de sa sœur l'alarmèrent :

- Qu'y a-t-il ? Il ne va pas bien ?
- Si, au contraire.
- Alors pourquoi pleures-tu ?
- C'est de joie. Papa m'entend.

Romain regarda son père allongé, immobile, les yeux clos, le visage impénétrable. Il douta un moment de la santé mentale de sa sœur, la douleur lui faisait-elle perdre la raison ? Marion vit bien que Romain ne comprenait rien à ce qu'elle lui disait. Elle se leva, alla vers lui et le prit par la main. Il se laissa faire et la suivit près de la tête du lit. Là, elle amena sa main dans celle de son père et dit à son frère :

- Parle-lui, maintenant. Dis lui que tu es là, près de lui, que c'est ta main qui est dans la sienne.

Romain, sans se poser plus de questions, s'exécuta :

- Bonjour papa, Marion me dit que tu nous entends, est-ce vrai, tu m'entends en ce moment ?

Romain attendit quelques secondes, puis il se retourna vers sa sœur, il ne voyait ni ne sentait rien qui laisse supposer que leur père les entendait. Marion ne savait plus quoi dire ni faire. Hier, alors qu'elle était seule, son père avait serré ses doigts, elle en était certaine. Dès la présence du docteur Dumontel, son père n'avait plus réagi. Aujourd'hui encore, elle avait pu sentir la pression des doigts de son père alors qu'elle était seule à son chevet et depuis que Romain était présent, il ne se manifestait plus. Les larmes de joie se transformaient en larmes de dépit. Elle cria presque :

- Je suis sûr qu'il m'entend. Déjà hier, lorsque je lui parlais...

Romain l'interrompit :

- Là, je viens de sentir son pouce appuyer sur le dos de ma main. Parle-lui.
- Papa, c'est Marion, je suis avec Romain. C'est la main de Romain que tu tiens dans la tienne.
- Oui ! s'exclama Romain. J'ai encore senti la pression de son pouce. Puis parlant à son père : Papa, c'est moi Romain. C'est formidable papa, tu reviens à la vie.

Il se tut un instant, puis s'adressa à Marion :

- Il semble que ce n'est que lorsque c'est toi qui parles qu'il réagit. Essaie encore.
- Papa, c'est moi Marion. Je voudrais savoir si tu comprends vraiment ce que je te dis. Romain a pris ta main. Si vraiment tu entends ce que je dis, si tu comprends, alors essaie de presser deux fois sur la main de Romain.

Les doigts de Langlois pressèrent la main de Romain, une première fois, puis, quelques secondes plus tard, une seconde fois. Marion et Romain se regardèrent, puis ils ne purent retenir leur joie, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, leurs larmes coulaient et se mêlaient quand ils s'embrassaient en se serrant fort, s'ils ne s'étaient pas trouvés dans une chambre d'hôpital ils se serraient probablement mis à danser. Quand enfin ils se calmèrent, Romain dit à sa sœur :

- Il faut qu'on arrive vraiment à communiquer. Est-ce qu'il ne se manifeste que parce qu'il entend ta voix, ou parce qu'il comprend vraiment ce qu'on lui dit ?
- On vient de lui demander de serrer deux fois et il l'a fait. Mais c'est peut-être un hasard. Comment s'assurer de ça ?
- Demande-lui déjà de serrer encore une fois ta main.
- Papa, c'est Marion, tu peux recommencer à presser ma main ?

Les doigts de Langlois serrèrent la main de Marion.

- Maintenant demande-lui de serrer une fois pour dire oui, et deux fois pour dire non. Ensuite tu lui poses une question qui nous permette de vérifier s'il comprend vraiment.
- Papa, je vais te poser une question, si la réponse est oui, serre ma main une fois, si la réponse est non, serre ma main deux fois. Papa, est-ce que je suis ta fille ?

Les doigts de Langlois serrèrent la main de Marion, une fois.

- Papa, est-ce que Romain est ma sœur ?

Les doigts de Langlois serrèrent la main de Marion, deux fois.

- Mon petit papa, c'est formidable, s'écria Marion, je pense que tu es sur la bonne voie pour ta guérison. En plus nous allons peut-être pouvoir comprendre ce qui t'est arrivé.



## CHAPITRE 30

Patrick Moreau avait passé la nuit à étudier chaque dossier des clients du cabinet Rhône-Alpes Expert. Il avait volontairement délaissé les sociétés, pensant qu'il y avait plus de chances qu'un conflit éclate avec un individu, entrepreneur individuel, commerçant ou artisan, plutôt qu'avec un dirigeant de société. Il avait donc isolé tous ceux qui lui paraissaient présenter un intérêt et il effectuait une seconde lecture plus approfondie. Il en restait une trentaine, quasiment tous clients de Ducrout. Il fallait maintenant qu'il passe à la phase de recherche sur le fichier de police et ça, il ne pouvait pas le faire de chez lui, il ne disposait de l'accès à ce fichier qu'à partir de son bureau. Mettre les pieds à l'Hôtel de police un dimanche alors qu'il était de repos ne l'enchantait pas particulièrement mais il se força.

Il y passa deux heures, mais ne trouva rien d'intéressant. Et il tombait de sommeil. Il décida de retourner chez lui et de commencer à étudier les dossiers de sociétés. Il s'arrêta en route dans un bar afin de prendre un café et de manger quelques croissants. Cela lui redonna du tonus, il se sentait de nouveau en forme pour poursuivre ses recherches. Il regagna son domicile et se replongea dans les dossiers.

Les sociétés formaient le plus gros de la clientèle du cabinet. Il lui fallut des heures pour étudier le dossier de chacune. Là aussi, il fit la même remarque que pour les clients particuliers, la scission était très nette entre les clients de Langlois et ceux de Ducrout. Langlois gérât les gros dossiers, Société Anonyme, grosses Société à responsabilité Limitée ou Société Civile Immobilière, Ducrout ne possédait qu'un très petit portefeuille de sociétés, toutes des petites SARL. Patrick, au hasard, décida de commencer par ces dernières, il y en avait peu, ce serait vite fait. Il commençait par regarder l'activité, puis le nom du dirigeant, puis celui des associés. La

plupart des sociétés que gérât Ducrout étaient issues de gros commerçants qui avaient muté leur statut d'entreprise individuelle vers la SARL, ce qui leur permettait de mettre leurs biens personnels à l'abri en cas de faillite. Dans ce lot il y avait bien quelques noms que connaissait Patrick, mais aucun qui ne puisse être soupçonné d'homicide envers son comptable. En fouillant dans le détail de chaque fichier clients il trouvait parfois quelques litiges, mais là non plus, il n'y avait pas de quoi se rendre coupable d'une tentative de meurtre. D'ailleurs la plupart des contentieux qu'il avait pu trouver concernaient des clients de Ducrout et, pour une grosse majorité, c'était Langlois qui reprenait en main ces dossiers et qui gérât le règlement des conflits. Beaucoup des bilans de ces petites sociétés faisaient apparaître des situations fragiles, parfois des annotations au bas des feuilles de contrôles étaient suivies de plusieurs points d'interrogation : « Erreur de TVA », ou bien « Écriture en double », ou encore « Oubli de déclaration Urssaf ». Ce devait être des notes écrites par Langlois, Patrick Moreau avait pu apprécier son écriture droite et régulière tout au long des dossiers qu'il avait consultés la nuit dernière.

Il venait d'afficher une des dernières sociétés gérées par Ducrout et il s'arrêta net : CLEAN 38, ce nom il le connaissait. Il connaissait même celui qui disait en être le patron alors que la fiche qu'il avait sous les yeux ne le mentionnait pas. Celui qui se présentait comme le dirigeant de cette boîte s'appelait Francis Martineau. Mais en consultant la liste des associés, aucun Martineau ne figurait. L'associé principal et gérant était un nommé Durand Marcel, on le retrouvait bizarrement avec le statut de chef d'équipe dans l'effectif des équipes de nettoyage, tout comme les deux autres associés d'ailleurs. Bien que cette découverte n'ait aucun lien a priori avec l'affaire Langlois, elle émoustilla Patrick Moreau qui en avait bien besoin, il commençait à sentir ses paupières se fermer. Il se leva et alla se servir un café. Sur la table de la cuisine un paquet de cigarettes entamé traînait là depuis deux jours, depuis

qu'il avait décidé d'arrêter de fumer. La tentation était forte, il ne put résister. Il sortit une cigarette, l'alluma et aspira une profonde bouffée. La tête lui tourna et il fut obligé de s'asseoir. Dès la troisième aspiration, dès que son besoin immédiat de tabac fut satisfait, il culpabilisa. Deux jours pleins, il avait réussi à tenir deux jours pleins. Et il se remettait bêtement à fumer. Il écrasa la cigarette à peine consumée dans le cendrier posé à côté du paquet de cigarettes. Pourquoi d'ailleurs conserver ces cigarettes puisqu'il avait décidé de ne plus fumer. Il pensait que c'était mieux ainsi, le fait de ne plus fumer mais d'avoir de quoi le faire à portée de main lui semblait plus supportable que de se sentir piéger par l'absence totale de tabac. Raisonnement idiot sans doute, mais c'est celui-là qu'il avait choisi. S'il n'avait pas eu de cigarettes disponibles il y a trois minutes, quand l'envie s'était faite incontrôlable, il serait descendu en acheter, il aurait allumé la cigarette dans la rue et l'aurait fumée tout en marchant, jusqu'au filtre, le paquet aurait fait à peine la journée. Malgré tout, il avait tiré trois goulées et le compteur repartait à zéro. Il y a cinq minutes il était fier d'avoir tenu deux jours, maintenant il pestait contre cette cigarette avortée qui, en quelques secondes, effaçait deux jours de frustration intense. Il retourna s'asseoir à son bureau, devant son ordinateur, bien décidé à éclaircir le mystère Martineau.

Il fallait trouver le lien entre CLEAN 38 et Martineau, lien qui n'existait apparemment pas dans le dossier qu'il avait sous les yeux. Il fallait retourner au bureau de Langlois. Il décrocha son téléphone et appela Romain. Celui-ci ne répondait pas, il devait être à l'hôpital et son téléphone était éteint. Il décida donc de se rendre à l'hôpital.

Dès qu'il fut dans la chambre de Langlois il sut qu'il s'y passait quelque chose. Les visages rayonnants de Marion et Romain faisaient plaisir à voir. Avant même de leur dire bonjour, Patrick demanda :

- Il est réveillé ?

- Non, répondit Romain, mais il nous entend et surtout il communique.

Marion et Romain racontèrent à Patrick comment ils s'étaient aperçus de l'écoute de leur père et de sa réactivité. Patrick réfléchit un instant, puis son visage à lui aussi s'illumina :

- Mais alors, en trouvant les bonnes questions pour qu'il puisse répondre par oui ou non, il va pouvoir nous indiquer ce qui s'est passé et qui il croit à l'origine de son accident.
- Ca ne va pas être pour tout de suite car il ne répond plus, répondit Marion. Cela doit beaucoup le fatiguer de se concentrer pour nous entendre et nous répondre. On le voit à son électroencéphalogramme qui s'emballe lorsqu'on communique.
- Vous avez pu lui poser quelques questions ?
- Oui, mais rien de précis concernant son accident. Il semble ne pas vouloir y faire allusion.
- Vous en avez parlé au médecin ?
- J'avais déjà noté hier ces pressions de main lorsque je parlais à papa, le docteur Dumontel avait mis ça sur le compte de mouvements réflexes. Il est passé il y a quelques minutes, papa ne répondait déjà plus à nos appels. Le médecin a maintenu son point de vue, il maintient qu'il s'agit de mouvements fréquents dans ce genre de coma, il nous entend peut-être mais il n'y a pas de relation entre nos conversations et ses mouvements. Moi, je suis certaine du contraire.

Patrick se décida à exposer le motif de sa visite :

- Romain, il faut que je retourne au cabinet de ton père.

C'est à ce moment que Romain se rendit compte de l'état dans lequel se trouvait Patrick, pas rasé, débraillé et les yeux rouges de fatigue.

- Tu ne veux pas prendre un peu de repos avant ?

- Non, c'est dimanche aujourd'hui, le cabinet doit être vide. Si on attend demain il y aura les employés, je ne pourrai pas intervenir avant tard le soir.
- Comme tu veux. Tu es venu comment ?
- En moto.
- Tu es malade ! On laisse la moto ici et je te conduis.
- Ce n'est pas de refus, j'ai cru m'endormir au guidon à chaque feu rouge en venant.

Ils laissèrent Marion au chevet de son père et partirent pour le cabinet de Langlois.

Dès qu'ils y arrivèrent Patrick demanda où se trouvait le bureau de Ducrout. Romain s'étonna :

- Pourquoi veux-tu fouiller dans le bureau d'André ?
- Parce que j'ai découvert quelque chose qui m'intrigue et la réponse est peut-être dans le bureau de Ducrout.

Romain le conduisit. Le bureau était à peu près identique à celui de Langlois. Sur un côté, une grande armoire fermée par un volet coulissant devait contenir des dossiers papiers, c'est ceux-là que voulait consulter Patrick. Il tenta de soulever le volet, celui-ci résista. Il y avait une serrure et la clé n'était pas dessus. Patrick ne s'en formalisa pas, ce genre de fermeture ne l'impressionnait pas. Il prit un trombone dans le plumier qui se trouvait sur le bureau, il le déplaça puis fourragea dans la serrure quelques secondes avec ce bout de fer. Un déclic se fit entendre et aussitôt le volet remonta jusqu'au haut de l'armoire. Romain s'inquiéta :

- Si André arrive on lui dit quoi ?
- Je ne sais pas, je n'ai pas envisagé cette éventualité. J'improviserai.
- Et là-dedans, tu cherches quoi ?
- Je cherche un dossier qui concerne un certain Martineau ou une société qui se nomme CLEAN 38.
- Martineau, tu dis ?
- Oui.

Romain ne mit pas longtemps à retrouver où et quand il avait entendu ce nom.

- Ce type, Martineau, c'est un client du cabinet ?
- Je crois que oui. Mais dans le fichier informatique il n'apparaît pas alors que dans la vie il prétend être le directeur de la société CLEAN 38 dont la gestion est assurée par Ducrout.
- Alors pas de doute, c'est bien lui qui accompagnait André lorsque celui-ci est venu prendre des nouvelles de papa à l'hôpital.
- Tu me dis que Martineau et Ducrout étaient au chevet de ton père, c'était quand ?
- Vendredi matin. D'ailleurs il y avait aussi Magali quand nous sommes arrivés avec Marion.
- Qu'est-ce que c'est que cette salade ? se demanda Patrick à haute voix. On verra plus tard, pour l'instant il faut chercher dans ces dossiers si on ne trouve pas quelque chose sur ce Martineau.

Patrick commença par le bas, Romain par le haut, ils examinèrent tous les dossiers, un par un. Ils allaient se rejoindre au milieu de l'armoire lorsque Romain pointa du doigt un dossier dont l'intitulé était FM. Il le sortit de l'armoire et l'écala sur le bureau. Il ne contenait que peu de chose, juste quelques papiers parmi lesquels trois actes de vente des parts de la société CLEAN 38. Les vendeurs étaient les trois associés en titre de la société, l'acheteur unique était Francis Martineau. Il n'y avait que la date qui était laissée vide. Ainsi Francis Martineau pouvait récupérer l'intégralité des parts de cette société quand il le désirait, il lui suffisait de remplir le champ date avec celle qui lui convenait, mais pour l'instant il n'apparaissait nulle part. Nulle part ? Certainement pas, pensa Patrick. Puisqu'il s'affichait comme dirigeant de la société, il devait bien figurer quelque part. Patrick s'auto-admonesta :

- Que je suis con ! Puis, s'adressant à Romain : Il doit tout simplement être salarié. C'est une pratique courante lorsqu'un individu ne veut pas apparaître officiellement dans l'organigramme d'une société, il fait remplir des ventes de parts en blanc par des associés fictifs. Lui est salarié de la société, il n'apparaît donc dans aucun document administratif mais détient en fait tous les pouvoirs puisqu'il peut récupérer les parts quand il le désire. Il faut que je retourne chez moi pour vérifier la liste des salariés de l'entreprise. Mais avant ça il faut faire des photocopies de ces ventes illicites.

Romain mit le photocopieur en marche.

- Je photocopie tout ou juste les actes de vente ?
- Tout, bien sûr, j'éplucherai cela à la maison.

Lorsque Romain eut terminé, Patrick demanda :

- Tu me raccompagnes, je récupère ma moto au passage.
- Tu te sens de conduire dans l'état de fatigue où tu es ?
- Oui, cette découverte m'a redonné de la vigueur.
- Mais, c'est qui ce Martineau ?
- C'est un sale type qui a le bras long. Il vient de temps en temps à l'hôtel de police, toujours pour régler des affaires douteuses, qui le concerne directement ou qui touche des amis à lui. Il fait sauter des PV, il fait sortir des gus en garde à vue, il obtient des renseignements qu'on ne devrait pas divulguer. Il balance aussi beaucoup, il arrive même à influencer sur des enquêtes en cours. Mon chef ne lui refuse rien et il se conduit dans le service comme si on était à ses ordres. C'est un pourri, un vrai, mais contre qui on ne peut rien, il est protégé. Heureusement d'ailleurs, parce qu'avec tous les mecs qu'il a fait plonger, il devrait déjà être au fond de l'Isère avec des chaussures en béton.
- J'ai du mal à croire ce que tu racontes, s'étonna Romain. Un individu protégé pourrait se comporter comme il a envie, même envers des fonctionnaires de police ?

- Ben oui, c'est déplorable mais c'est comme ça. L'égalité devant la loi, c'est sur le papier que ça fonctionne, dans la réalité ça foire de partout.
- C'est révoltant !
- Oui, mais même les révoltes n'y changent rien. Les puissants peuvent tomber, ils sont remplacés par d'autres puissants qui prennent vite la place et les mauvaises manières. Bon, on ne va pas refaire le monde aujourd'hui, on va juste tenter de savoir quelles relations il y a entre deux petits pourris locaux. On y va ?

Une demi-heure plus tard, Patrick et Romain regardaient défiler la liste des salariés de la société CLEAN 38 sur l'écran de l'ordinateur de Patrick. La liste des ouvriers ne comportait pas le nom de Martineau, celle des employés non plus, il restait les cadres. Là, un seul nom figurait : Francis Martineau, directeur commercial.

Patrick décida d'examiner tous les éléments dont il disposait sur cette société. Après seulement quelques minutes, il put tirer quelques conclusions intéressantes qu'il exposa à Romain :

- Cette boîte sert de pompe à fric pour un parti politique. Il y en a bien d'autres, et les petits ruisseaux faisant les grandes rivières, au bout du compte le bénéficiaire final engrange une belle somme. Les tarifs que pratique CLEAN 38 sont prohibitifs, mais comme ça fait partie d'une vaste magouille, certaines mairies, certaines administrations, confient quand même le nettoyage de leurs locaux à cette société. Tu as vu les clients de Martineau, presque tous des mairies.
- Je croyais que les marchés publics étaient contrôlés et soumis à des appels censés éradiquer ce genre de pratiques ? interrogea Romain.
- Il y a une infinité de possibilités pour passer outre, la principale c'est de morceler les marchés. Comme on doit



faire un appel d'offres à partir d'une certaine somme, il suffit de casser en deux ou trois un marché qui la dépasse pour ne pas être soumis à cette contrainte. Certains ne s'en privent pas. Donc CLEAN 38 engrange des sommes énormes et en reverse une partie sous forme de dons à des partis politiques ou des associations parallèles, ce que ne peuvent pas faire les mairies et administrations, bien évidemment. Lorsque j'ai défilé les noms des salariés, j'ai reconnu aussi pas mal d'adhérents au même parti politique, je les connais, j'ai dû éplucher la liste des adhérents de ce parti lors de la venue de Paternos. Je suis certain que Martineau leur fait prendre une carte à l'embauche.

- Il ne peut pas obliger les gens à adhérer à un parti avec lequel ils n'ont pas forcément d'affinité.
- Par les temps qui courent, avec le taux de chômage actuel, on peut demander un tas de petites choses apparemment sans importance à un embauché potentiel. On peut lui suggérer que prendre sa carte, ça aiderait fortement pour que ce soit lui qui obtienne le poste. Ça gonfle les effectifs du parti, ça fait rentrer des cotisations et ça fait du monde dans les meetings. C'est tout bénéf et on ne risque rien, ce n'est pas celui qui a obtenu un emploi par ce biais qui va venir se plaindre.
- On ne peut rien contre ça ?
- Non, tous les types qui trempent là-dedans sont protégés, tout comme l'est Martineau. Je comprends maintenant pourquoi il a ses entrées chez nous, il suffit que mon chef, ou un autre encore plus haut placé, soit politiquement engagé dans ce parti pour qu'il permette une certaine liberté d'action à l'autre salopard.
- Et maintenant, on fait quoi ? interrogea Romain.
- Maintenant, il faut trouver une raison, s'il y en a une, qui aurait poussé Martineau à vouloir éliminer ton père. Peut-être que celui-ci a découvert quelque chose dans la gestion

de CLEAN 38 qui mette en péril le petit commerce de Martineau.

- Ca serait intéressant d'interviewer Ducrout là-dessus, tu ne crois pas ? demanda Romain.
- C'est sur. Mais je te rappelle que je ne suis pas en service commandé. Et, d'après ce que j'ai pu constater, même si je l'étais, il y a de fortes chances pour qu'on me donne l'ordre de laisser tomber. Et puis aborder ce sujet avec Ducrout, c'est mettre la puce à l'oreille à tout ce joli monde. Non, il faut en savoir plus. Mais, là, fatigué comme je suis, je suis incapable de faire l'effort d'imagination nécessaire.
- Bon, je te laisse te reposer dit Romain. Je retourne au chevet de papa.
- Ne dis rien sur ce que nous venons de découvrir. Moins il y aura de personnes au courant, moins on risque les fuites.
- Même Marion ?
- Non, à Marion, tu peux le dire. Mais surtout qu'elle soit muette.

Dès que Romain eut refermé la porte, Patrick se jeta sur son lit et s'endormit profondément.

## CHAPITRE 31

Pendant que Patrick et Romain fouillaient dans ses dossiers, Ducrout attendait sur l'esplanade de l'hypermarché de Comboire, au volant de la Range Rover qu'il devait transmettre au mystérieux Manu.

Il n'attendit pas longtemps, son client était ponctuel. Il tourna autour de la voiture, puis demanda :

- Elle était de quelle couleur avant ?

C'était la phrase de reconnaissance. Ducrout répondit :

- C'est la teinte d'origine. C'est une voiture très récente.
- Alors on sera mieux à l'intérieur pour parler.
- Comme vous voudrez.

Ils s'installèrent, Manu coté conducteur, Ducrout coté passager. Ce dernier sortit deux enveloppes de la boîte à gants :

- On m'a demandé de vous remettre ça. Vous devez ouvrir la première enveloppe quand nous nous serons quittés. On a insisté pour que vous suiviez scrupuleusement les instructions qui vous sont données, si vous ne vous y conformez pas exactement il paraît que vous connaissez le risque encouru.

Manu hocha la tête sans répondre. Encore un que Martineau tient par les couilles et qu'il peut serrer bien davantage, pensa Ducrout. Il avait terminé sa mission, il dit au revoir à Manu qui attendait son départ pour décacheter les enveloppes. L'une était une enveloppe blanche classique, l'autre, une grosse enveloppe en papier kraft épais, devait contenir la came, car elle était rebondie à craquer.

Dès que la porte eut claqué, Manu sortit son cran d'arrêt de sa poche et coupa le rabat de la plus grosse des enveloppes. Il y avait bien les doses, il estima que le compte y était, il les compterait plus tard. Il ouvrit l'autre enveloppe, sortit la feuille qui s'y trouvait et fut stupéfait ! La lettre qu'il avait entre les mains était écrite en arabe. Qu'est-ce que c'était que cette farce ? Il rejeta les questions

à plus tard et commença à lire : « Ne restez pas sur le parking pour lire la suite de ce message, rejoignez votre planque ». Manu pesta :

- Le con, il connaît notre planque. Et il sait que je lis l'arabe. Il va falloir que je m'inquiète plus de ce Max, comment peut-il savoir tout ça ?

Il pensa qu'il valait mieux faire comme on lui demandait, il rangea les enveloppes dans la boîte à gants et démarra. Il se dirigea vers la sortie, là où l'attendaient ses deux compères, dans la BMW. Il stoppa près d'eux, ouvrit la vitre et leur dit :

- On va au garage.
- Putain la bagnole, tu sais conduire ça, dit Bull.
- T'occupe, tu lorgneras la tire au garage, avance.
- OK, on te suit.

Ils arrivèrent ensemble. Aldo fit un peu de rangement pour que les deux voitures puissent entrer dans le box, lorsqu'elles y furent il referma la porte. Dès qu'Aldo eut allumé la lumière, Bull se mit à tourner autour de la Range Rover. Manu n'avait pas bougé du siège conducteur et avait repris la lettre. Elle lui ordonnait tout d'abord de ne pas ressortir avant minuit. Il prit le temps de lire jusqu'au bout et décida que Max pouvait aller se faire foutre, il suivrait ses instructions à partir de ce soir mais ils n'allaient pas rester enfermés tous les trois dans ce réduit jusque-là.

Manu ouvrit la portière et jeta les enveloppes sur une étagère à portée de sa main puis il se glissa sur le siège passager et dit à Bull :

- Allez, on va faire un tour. Aldo, ouvre la porte.
- Super, s'écria Bull en prenant la place du conducteur. On va où ?
- Où tu veux, mais pas en ville. On va essayer cette tire dans la neige, monte du côté de Saint-Nizier.
- En voiture, cria Bull en faisant ronfler le moteur.

Aldo ferma la porte et s'installa à l'arrière.

Ils quittèrent le parking souterrain sans remarquer la 306 break qui s'était garée face à l'entrée. Dans cette voiture, deux hommes regardaient, interloqués, la Range Rover s'éloigner. Le chauffeur mit en route et s'engagea immédiatement à sa poursuite alors que le passager décrochait le micro à portée de sa main et appelait :

- Ici, V1, ici V1, urgence, urgence.

On lui répondit bientôt et il expliqua la situation :

- À peine arrivés, ils sont repartis, ils viennent de quitter le parking. On les suit mais si on n'est pas relayé rapidement ils vont nous repérer. On part en direction du sud.

Il écouta la réponse puis dit à son collègue :

- On les suit tant que la deuxième voiture ne nous a pas rejoints. Fonce, on va les perdre.

Dans la Range Rover, Aldo se plaignait :

- C'est un vrai tape-cul cette bagnole, le siège est dur que ça me casse les miches.
- Justement, c'est tes miches qui sont trop pointues, répondit Bull. Les sièges y sont super, mieux que la BM. C'est un vrai carrosse cette tire.
- T'as qu'à me laisser ta place, j'aimerais bien la conduire aussi. Comme ça tu verras que la banquette arrière, c'est de la merde.
- Le chauffeur, c'est moi, c'est pas toi.
- Allez, laisse-moi juste pour aller jusqu'à l'autoroute. Après je te la repasse.

Ils continuèrent à se chamailler jusqu'à ce que Manu intervienne :

- Bull, laisse-lui le volant cinq minutes, sinon il va nous péter les oreilles tout le trajet.

Bull, mécontent, arrêta brutalement la voiture sur la chaussée, obligeant les conducteurs des voitures suivantes à freiner brutalement. Un concert de klaxons s'ensuivit. Bull sortit de la voiture et, sans se presser, passa à l'arrière tandis qu'Aldo prenait la place du chauffeur. Manu fulminait :

- T'es complètement con, Bull. T'as envie qu'on se fasse contrôler par les flics ?
- Bah, ça ferait quoi, elle est en règle cette tire.
- Sauf que la carte grise, elle est pas à notre nom. Si on déconne les flics vont nous faire chier un max. Et on a un boulot à heure fixe ce soir, alors on se fait pas remarquer, vu ?
- Ouais, répondit Bull. Mais il a raison Aldo, à l'arrière c'est plutôt pas confortable les sièges. On a l'impression qu'il y a des cailloux pleins les coussins. Ca y est, on arrive à l'entrée de l'autoroute. Arrête-toi que je reprenne ma place.
- Non, continue Aldo, ordonna Manu.
- Merde, Manu tu fais chier.
- Ferme là ! intima Manu.

Le coup de frein brutal de Bull avait failli provoquer un carambolage, les voitures suiveuses avaient dû freiner brutalement pour éviter la collision avec la précédente. Comme les véhicules qui suivaient la Range Rover, après s'être arrêtés, l'avaient contournée pour poursuivre leur route, le conducteur de la 306, sous peine de rester seul planté à vingt mètres derrière, fut bien obligé de faire de même. Il redémarra et passa donc devant la Range Rover. Le passager informa son central aussitôt au micro :

- On a été obligé de la dépasser. On va se garer de l'autre coté du carrefour et attendre qu'ils redémarrent. Ils sont en train de changer de chauffeur. Ils repartent mais... Merde, ils tournent à droite. Envoyez vite une voiture direction le parc Mistral. Ils font demi-tour vers l'autoroute.

La Range Rover avait emprunté l'autoroute mais elle la quitta dès la sortie suivante. Elle tourna à gauche en haut de la bretelle, passa au-dessus de l'autoroute et s'engagea bientôt dans la longue montée vers Saint-Nizier-du-Moucherotte. Bull ronchonnait

toujours que le siège lui « rabotait » le cul. À force de l'entendre râler Manu dit à Aldo :

- À droite, tu as l'entrée du petit parking du restaurant Boucher, gare-toi là et repasse-lui le volant.

Aldo tourna à droite et se gara derrière le restaurant. Il descendit de voiture. D'où il était il ne vit pas passer une Mégane noire qui montait à vive allure et fit crisser les pneus dans le virage juste au dessus. Dans cette voiture, comme dans la 306, deux hommes, l'un au volant, l'autre au micro. Ce dernier commentait la montée :

- On fonce comme des balles, mais on ne les voit pas. Tu es sûr de les avoir vus partir dans cette direction ?

Le haut-parleur de la voiture émit la réponse :

- Oui, quand on a repris l'autoroute j'ai vu leur voiture passer sur le pont. On a suivi et lorsqu'on est arrivé sur le pont, ils étaient déjà au rond-point en bas, ils ont pris la route de Saint-Nizier. Ils ont dû passer juste devant vous.
- On continue de monter à fond. On arrive bientôt au village et toujours pas de Range Rover.
- Ce n'est pas possible qu'ils vous aient semé, ils ne roulaient pas très vite. Ils ont du prendre la route de Claix à gauche au début de la montée. Nous, on va reprendre l'autoroute, sortir à Claix et tenter de monter à leur rencontre. Vous, faites demi-tour. Vous allez probablement les rejoindre sur la route de Claix.
- On fait comme ça.

Bull était descendu et en profitait pour satisfaire un besoin d'uriner. Aldo, curieux, avait ouvert le coffre de la voiture et tentait de passer la main sous le siège arrière :

- C'est plein de machin en ferraille là-dessous, dit-il.
- Qu'est-ce que tu racontes, fais voir ça, dit Manu en s'avançant et en passant sa main, lui aussi. T'as raison. Repasse sur le côté et tire-moi ce siège vers l'avant.

Aldo fit comme lui avait dit Manu, il dut farfouiller un peu pour trouver où se déverrouillait le siège arrière et, lorsqu'il trouva enfin, le fit basculer. Ce que découvrirent Manu et Aldo les fit pousser, à l'un et à l'autre, un sifflement de surprise : à l'intérieur du siège, fixés aux ressorts par des bouts de chatterton, se trouvaient deux pistolets mitrailleurs, plusieurs revolvers, des boîtes de munitions et un instrument qui pouvait être un petit bazooka ou un petit lance-roquettes. Comme aucun d'eux n'en avait jamais vu, ils ne surent dire ce que c'était. Alerté par leur sifflement, Bull arriva et se figea, tout aussi impressionné que les deux autres à la vue de cet attirail.

- Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? interrogea Aldo.

C'est ce que se demandait Manu depuis un moment déjà. Il n'arrivait pas à comprendre la raison de cet armement dans une voiture qu'il devait, comme c'était prévu, abandonner ce soir à proximité de la voie ferrée. Ca devait faire partie du plan de Max, celui-ci n'avait sans doute pas prévu qu'on aille faire un tour, et donc qu'on prenne le temps de regarder pourquoi le siège arrière était si inconfortable. Mais puisqu'on leur livrait des jouets, ils allaient jouer. Manu remonta dans la Range Rover et dit :

- Allez, en route. Mais on va s'arrêter juste un peu plus haut, il y a un chemin qui s'enfonce dans les bois où vont courir les types qui font du sport. Mais à cette période de l'année c'est plein de neige, y'aura personne. On va aller faire des cartons.

Ils n'étaient pas encore sortis du parking que la Mégane repassa, faisant encore plus crisser les pneus qu'à la montée.

Comme l'avait dit Manu, un peu plus haut un petit chemin permettait l'accès à un bois. Bientôt l'épaisseur de neige fut trop importante et ils durent garer la voiture. Manu dégagea un revolver et tâcha de trouver la boîte de cartouches qui convenait, il sortit deux autres armes et les tendit, une à Bull et une à Aldo. Ils refermèrent la voiture et s'enfoncèrent dans le bois, chacun avec



un pistolet et une boîte de cartouche dans la poche. Après quelques minutes de marche difficile dans cinquante centimètres de neige, ils débouchèrent dans une petite clairière.

- C'est là, dit Manu. On va être tranquille y a personne à des kilomètres et y a un stand de tir au pigeon juste à côté. Même si on nous entend, ça va étonner personne. On va placer des branches mortes sur le tronc couché là-bas et on va se faire la fête foraine. Y'a rien à gagner, mais y'a rien à payer non plus.

Lorsqu'ils eurent épuisé la totalité des cartouches qu'ils avaient apportées, ils retournèrent à la voiture. Quelques minutes plus tard ils avaient regagné leur planque. Ils ne remarquèrent pas la 306 break qui avait repris sa place face à l'entrée. Le passager attrapa le micro dès qu'ils l'eurent dépassé.

- Ils sont revenus, informa le passager de la 306.

Une fois la porte refermée, Aldo, fit part de son appréhension :

- Ca ne vous étonne pas cette histoire ? Moi, je le sens pas ce coup. Max, il t'a rien dit sur les armes ?
- Non.
- Alors moi je suis d'avis que ce coup, on le laisse tomber.
- Ca ne va pas, gronda Manu. Déjà on a touché une partie de la récompense. Mais je vous ai pas dit ce qu'il y a dans la lettre qui explique ce qu'il faut qu'on fasse.
- Y'a quoi, demanda Aldo.
- Y'a que si on réussit, Max dit qu'après le coup il vaut mieux qu'on se tienne peinarde un moment et qu'on prenne l'air. Pour nous aider à tenir il promet quinze mille chacun.
- Quinze mille Euros, s'exclama Bull.
- Oui, et chacun.
- Ben moi ça me confirme que ce truc-là, c'est pas si soft qu'il a dit, Max. Sinon il ne nous appâterait pas avec du fric alors qu'on avait déjà dit OK, rien qu'avec la dope.

Manu réfléchissait. Ce que disait Aldo n'était pas con, pourquoi en remettre une couche puisque Max savait qu'il ferait le boulot juste pour la came ? Il hésitait. Il finit par demander :

- Aldo, tu veux lâcher le coup ?
- Je sais pas, d'un côté ça me paraît pas net, d'un autre côté il y a un paquet à se faire, je dis pas que je crache dessus.
- Et toi, Bull ?
- Jusqu'à maintenant, tous les coups qu'on a faits pour Max ont marché les doigts dans le nez, pourquoi il nous entuberait aujourd'hui ? Ce soir, faut y aller.
- Si on y pense, c'est quand même pas compliqué, expliqua Manu, il faut juste aller chercher du matériel dans un entrepôt désaffecté à cinq minutes d'ici. On charge et on va jusqu'à un passage à niveau, on dépose le matériel et on le met en place, c'est pas compliqué. On laisse la bagnole sur place et on se tire dans la BM. En dix minutes tout est dit. Le coin pour faire le coup est paumé dans la nature, y'a vraiment aucun risque.
- OK, dit Aldo, j'y vais. Mais ça me fout quand même les foies ce truc.
- Et les flingues, on en fait quoi ?
- On les garde, Max nous doit bien ça en plus. S'il avait pas voulu qu'on les prenne, il les aurait pas laissés traîner dans la voiture. Allez, on se met de la musique et on glande jusqu'à ce soir.

## CHAPITRE 32

Comme à Grenoble, la salle était pleine, et comme à Grenoble, un écran géant avait été dressé devant le palais des expositions pour que ceux qui n'avaient pas pu trouver de place à l'intérieur puissent quand même suivre l'avant-dernière grande intervention de Paternos avant le second tour des élections.

Par contre, pour ce grand meeting parisien, le contrôle des voies d'accès et des rues environnantes n'avaient pas été sous-estimé. Il y avait des cars de CRS à plus d'un kilomètre du lieu de la réunion.

Comme à Grenoble, la salle vibrait sous les slogans indéfiniment répétés. On trouvait là toutes les classes sociales, tous ceux qui se trouvaient là croyaient en Paternos. Depuis trop longtemps on leur promettait la lune au moment des élections, sans qu'il ne se passe rien ensuite. Lui, Paternos, il l'avait dit : « je dirai ce que je fais, je ferai ce que j'ai dit ». Ca c'était un véritable dirigeant, un vrai chef comme la France en avait besoin.

Un cri parcouru l'assemblée, il arrivait. Comme toujours, il avançait en roulant des épaules, marchant comme John Wayne, les mains de chaque côté du corps, prêt à dégainer, mais un John Wayne qui aurait la carrure de Stan Laurel et le tour de ventre d'Oliver Hardy. Les cris fusaient, la musique accompagnait.

Paternos s'installa derrière le pupitre, son discours imprimé s'y trouvait déjà. Il s'assura en tournant quelques pages que c'était bien le bon discours. Il y a quelques jours son assistant s'était trompé, il avait placé sur le pupitre un texte déjà utilisé quelques mois auparavant. Cela avait fait les choux gras de l'opposition durant quelques jours. Il n'y pouvait rien, il était obligé de lire. Premièrement parce qu'il était incapable de retenir un texte d'une dizaine de pages, et deuxièmement parce qu'il était tout aussi incapable de suivre une idée directrice bien définie, sans papier il s'embarquait dans des démonstrations fumeuses et parfois lançait

des remises en cause de l'existant qu'il serait bien en peine de faire appliquer une fois au pouvoir. Ou pire, il arrivait qu'il se contredise à quelques jours d'intervalle. Il fallait donc impérativement qu'il suive son discours imprimé à la lettre.

Lorsque la salle donna des signes d'essoufflement il leva les bras. Les cris furent remplacés par les applaudissements. Paternos attendit que ça se calme puis entama son discours :

- Mes chers amis. Je suis heureux d'être parmi vous ce soir. Mais avant que je dévoile tout ce que je vous promets de faire en matière de sécurité si je suis élu, j'aimerais que nous observions une minute de silence à la mémoire de nos compatriotes qui sont tombés sous les coups infâmes des terroristes la semaine dernière à la gare du Nord.

Paternos croisa ses mains sur son ventre et baissa la tête. La foule se leva et un silence, juste troublé par quelques toussotements, s'installa. La minute ne dura qu'une trentaine de secondes. Paternos releva la tête, la foule se rassit. Paternos se racla la gorge et reprit :

- Nous avons été touchés au cœur par la sauvagerie aveugle. Mes chers compatriotes, dans le passé certaines grandes âmes, aux discours enchanteurs, ont refusé que notre pays participe à la mobilisation de pays amis contre les nouveaux barbares. Moi, je vous le promets, je donnerai à notre pays tous les moyens nécessaires pour combattre les terroristes. Moi, je vous le promets, j'engagerai notre pays aux côtés de ceux qui, dans le monde défendent notre liberté. Les grandes envolées lyriques n'ont plus lieu d'être, les politiques de compromis doivent cesser. Notre pays est en guerre, nous ne pouvons pas accepter que des étrangers hostiles viennent semer la terreur sur notre sol. Il nous faut un contrôle plus efficace des entrées sur notre territoire, il nous faut des moyens efficaces de renvoi dans leur pays des êtres indésirables qui sèment la terreur chez

nous. Pour cela, nous le voyons bien encore aujourd'hui, une autre politique, plus ferme, doit être appliquée. Il me semble que ce que je dis là n'est que le reflet d'une large majorité de français. Ai-je raison ? lança-t-il en s'adressant à la foule.

Complètement fascinée par les paroles de son héraut, la foule mit un instant à réagir, elle ne s'attendait pas à ce qu'on la questionne. Mais en quelques secondes une vague déferla sous le dôme du palais des expositions. Les clameurs, totalement hétéroclites au départ, se fondirent bientôt en un seul slogan, répété avec force : « Paternos Président, Paternos Président ». Visiblement, Paternos était content de son effet. Il arborait un petit sourire satisfait, comme à chaque fois qu'il pensait avoir été excellent. Et comme cela lui arrivait souvent, le sourire lui venait régulièrement aux lèvres. Il savoura sans chercher à l'interrompre l'ovation qui lui était faite.

Il se passa plusieurs minutes avant que le calme ne revienne. Il put enfin reprendre la parole :

- Mes chers amis, ce que je vous dis, ce ne sont pas des paroles en l'air. Regardez, hier encore mes services ont intercepté la plus grosse livraison de cocaïne et d'héroïne jamais saisie en France. La lutte contre la drogue fera aussi partie de mes priorités. Il faut que cesse l'intoxication de notre jeunesse par ces bandes de voyous qui amassent en quelques minutes ce que vous, travailleurs, mettez des semaines à gagner. Je vous promets de faire le ménage dans ces ghettos où la police a trop longtemps eu peur de pénétrer. Pas par couardise, les policiers de notre pays sont des gens courageux et qui aiment leur métier. Mais quand on arrive à quatre pour contenir ou appréhender des bandes de vingt ou trente individus, comment leur en vouloir de faire demi-tour. Ils sont trop nombreux, ceux qui ont été envoyés à l'hôpital, simplement parce qu'ils tentaient de faire leur métier correctement. Avec Moi, le temps des

bandes est terminé, s'il faut faire venir les CRS dans les cités, je les ferai venir. On a trop longtemps misé sur la prévention, la prévention ne sert à rien si les voyous n'ont pas peur de la répression. Vous voulez de la sécurité, je le sais. Et bien Moi, je suis Monsieur Sécurité.

Il a fallu vaincre beaucoup de résistance, vous le savez, pour que je puisse mettre en place une vraie politique sécuritaire, elle n'est pas encore parfaite aujourd'hui. Mais si vous votez pour moi, demain j'appliquerai en matière de sécurité ce que vous voulez tous : que vous puissiez vous promenez dans la rue sans crainte, que vous puissiez prendre les transports en commun à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, que vos biens soient protégés, que vos droits soient respectés, que vous ne craigniez pas pour vos enfants dès qu'ils ne sont plus près de vous. Pour tout cela il nous faut une police et une justice efficace et impartiale. Je vous les promets, lança-t-il en détachant chaque syllabe.

Il nous faut aussi des services qui puissent nous prémunir contre les lâches agressions telles que celle que nous avons connues à la gare du Nord. J'ai déjà commencé la réorganisation des différents services de renseignements. Et cela porte déjà ses fruits puisque, je peux vous l'annoncer ce soir, les terroristes qui ont posé la bombe meurtrière de la gare du Nord vont être bientôt arrêtés. Nous les avons identifiés, c'est une question d'heures. Nous ne laisserons pas la France piétinée par la racaille !

Les applaudissements explosèrent une fois encore. Ils durèrent plusieurs minutes. Derrière Paternos, sur l'écran géant de la salle, un immense drapeau français s'afficha avec le slogan du candidat : « Pour la France, un seul homme : Paternos ». Paternos fit signe à plusieurs personnalités de son parti et aux vedettes du show-biz qu'il affectionnait particulièrement, afin qu'elles le rejoignent sur la scène, cela fit redoubler les « Paternos Président ».

Lorsqu'enfin les cris et applaudissements faiblirent, Paternos et son entourage, bientôt suivi par la salle entière, entonnèrent une vibrante marseillaise ou chacun prit à cœur d'appuyer sur le dernier couplet : « Marchons, marchons, qu'un sang impur, abreuve nos sillons ».

La sortie se fit dans le calme et le noyautage des rues loin alentour empêcha tout débordement.

Ce n'était pas souvent le cas, mais cette fois les comptages de la police et ceux des organisateurs annonçaient un nombre de participants quasiment identiques, aux environ de trente mille.

## CHAPITRE 33

Patrick ne resta pas longtemps endormit. Lorsqu'il se leva il faisait encore grand jour, mais ces quelques heures de sommeil l'avaient requinqué. Une bonne douche, et il serait prêt à repartir. En réalité, une fois qu'il fut douché, il s'aperçut qu'il fallait aussi qu'il mange pour être parfaitement en forme. Il était bientôt dix-neuf heures, le petit restaurant sympathique du bas de chez lui devait être ouvert. Et pourquoi y aller seul ? Il décrocha le téléphone et appela Magali, elle décrocha immédiatement :

- Bonsoir, c'est Patrick.
- Bonsoir Patrick. Comment allez-vous ?
- Je vais bien et toi, répondit Patrick en insistant bien sur le TOI.
- Oui, c'est vrai on a dit qu'on se tutoyait. Je vais y arriver, un peu de patience.
- Tu fais quoi en ce moment ?
- C'est Patrick ou l'inspecteur qui pose la question ?
- C'est Patrick.
- J'allais me faire ma petite soupe du soir.
- Et si je t'invite à dîner, tu réponds quoi ?
- Je réponds que ce n'est pas possible car Robert Malain vient de me téléphoner. On doit assister à une opération de police importante ce soir. Il vient me chercher à vingt et une heures.
- C'est quoi cette opération ?
- Je n'en sais rien et, Robert Malain ne doit pas en savoir plus car je lui ai posé la même question et il est resté très vague.
- Vingt et une heure, ça laisse le temps de casser une petite croûte ensemble. On n'habite pas très loin l'un de l'autre. Je connais un petit restaurant qui fait des spécialités américaines, pas des hamburgers et cheeseburgers, de la vraie cuisine, il se trouve juste en dessous de chez moi. Si



tu pars maintenant, tu es là avant dix-neuf heures trente, à vingt heures trente tu es de retour chez toi.

- D'accord. Je peux même dire à Robert Malain de venir me prendre au restaurant, ça évitera de se presser.
- Non. Je préfère que Bison futé ne sache pas que nous nous sommes rencontrés après son passage à l'hôtel de police et que nous sommes encore en contact.
- Comme vous... Tu veux. C'est où, ton restaurant ?
- Rue d'Alembert. Ça s'appelle Pumpkin's.
- Je suis là dans dix minutes.

Patrick enfila un pantalon et un pull et il sortit de chez lui en sifflotant. Le restaurant était encore vide à cette heure. Il entra, Sylvie sortit de la cuisine et vint à sa rencontre :

- Bonjour Patrick, dit-elle en tendant la joue pour la bise.
- Bonsoir Sylvie, répondit-il en donnant les bises. Tu as une table libre ce soir ?
- Je te mets à la petite table près du bar.

Il s'installa mais comme Sylvie allait retirer le second couvert, il l'arrêta.

- Non, laisse le couvert, on est deux.
- Une femme ?
- Non, une jolie demoiselle.
- Cachottier. Tu ne m'avais rien dit.
- Je la connais seulement depuis trois jours.
- Et déjà tu l'invites au restaurant. T'es un rapide. Tu veux boire quelque chose en attendant.
- Oui, donne-moi un verre du whisky préféré de Bob.

Le patron du restaurant, le mari de Sylvie, s'appelait aussi Robert, comme Malain, et comme Malain, on le surnommait Bob. Mais lui était américain et plus personne ne savait que son vrai prénom était Robert.

Sylvie demanda :

- Avec glaçons ?

- Oui, avec glaçons. Rien que pour faire râler ton mari qui crie au scandale lorsqu'il me voit mettre des glaçons dans son meilleur whisky.
- Je vais l'appeler pour qu'il te dise bonjour.
- Sors un autre verre, qu'il trinque avec moi.

Sylvie n'eut pas besoin d'appeler, une tête hirsute jusque dans la moustache passa dans l'entrebâillement de la porte de la cuisine, puis la porte s'ouvrit entièrement et un homme en tenue de cuisinier s'avança.

- Hi ! Patrick. Comment vas-tu. Tout ceci dit avec un accent que les brillants Oxfordiens auraient du mal à reconnaître comme celui d'une langue identique à la leur.
- Je vais très bien et toi, toujours aux fourneaux ?
- Oui, mais plus pour longtemps, on va vendre.
- Comment ça, ça devient l'endroit le plus branché de Grenoble chez toi, et tu vas vendre ?
- Oui, je fatigue.
- Et mon filet de poisson-chat à la rhubarbe, je vais aller le manger où ?
- Chez nous. Je continuerai à faire la cuisine, juste pour les amis.

La porte du restaurant s'ouvrit et Magali entra. Patrick se leva et, galant, l'aïda à retirer son manteau. Il la présenta à Sylvie et Bob, qui s'échangèrent un regard complice, puis ils passèrent à table. Comme d'autres clients entraient, Sylvie leur donna la carte avant d'aller s'occuper des nouveaux arrivants. Patrick avait du mal à poser ses yeux sur le menu, ils avaient plutôt tendance à regarder Magali. Celle-ci s'en aperçut bien vite :

- Tu ne choisis pas ?
- Non, je te regarde.
- Pourquoi ?
- Parce que tu es très jolie.

- Merci du compliment, répondit Magali en rougissant. Mais il vaudrait mieux que tu choisisses rapidement, je te rappelle qu'il faut que je reparte dans une heure.

Patrick aurait préféré continuer la conversation sur le même registre mais ce n'était apparemment pas du goût de Magali. Dommage ! Il changea donc de sujet :

- Tu vas où avec Bison futé.
- Il n'aime pas qu'on l'appelle comme ça.
- Mais si, il aime. Il fait simplement semblant pour justement qu'on en rajoute un peu. Mais tu n'as pas répondu à ma question, vous allez où ?
- Je n'en sais rien. Il paraît que c'est une grosse opération de police et que le ministre de l'Intérieur a demandé à ce que ce soit couvert par les médias. Il y aura tout le gratin national, journaux, radios, télévisions et nous, en bout de course. On doit être à vingt et une heures trente à la préfecture. De là on nous emmène sur les lieux de l'opération. Je n'en sais pas plus.
- On en saura plus demain, si c'est Paternos qui a demandé à ce que les médias soient tous présents, ça va faire la une de tous les journaux. À part ça, je voulais te demander quelque chose.
- Oui, fit Magali, craignant que la conversation ne revienne sur le terrain abordé à son arrivée.
- Est-ce que tu as accès sans problème aux archives du journal ?
- Je suis tombée dessus par hasard à un moment où Robert Malain était absent. Je saurai retrouver le dossier Langlois mais il faudrait que je sois seule, ce qui est rarement le cas. Je peux aussi tout simplement demander à Malain.
- Surtout pas ! Vois ce que tu peux faire en solitaire, si tu pouvais me faire une copie de ce dossier rapidement ça m'arrangerait.

- Je vais essayer. Ca avance ton enquête ?

Il attendit que Sylvie serve les plats qu'ils avaient commandés pour poursuivre.

- Ca progresse. Je tiens une piste mais sans être certain qu'elle soit en rapport direct avec l'accident de Langlois. À propos, Romain m'a dit que tu étais dans la chambre de Langlois avant-hier matin avant qu'il n'arrive et qu'il y avait déjà deux types. Tu les connais ?
- Non. Ils étaient déjà là lorsque je suis entrée. J'ai vu que je gênais et j'allais ressortir quand Marion et Romain sont arrivés. Par contre, eux deux connaissaient très bien un des deux hommes puisque c'est l'associé de leur père. L'autre est un client du cabinet.
- Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ?
- Parce qu'il s'était passé tellement de choses ce jour-là que j'ai oublié. Lorsque tu m'as raccompagné j'avais le sentiment que je devais te dire quelque chose mais je ne me rappelais plus quoi. Ce n'est qu'une fois chez moi que je me suis souvenue de cette rencontre. Mais j'ai pensé que ce n'était pas bien important. Ca l'était ?
- Ca peut le devenir. Ca dépend de ce que je découvre sur les relations entre ces deux-là et Langlois.

Ils avaient fini le plat et commandèrent un dessert, tous les deux une tarte aux noix de pécan. Lorsqu'ils eurent terminé il était juste l'heure de repartir pour Magali. Patrick l'aida à remettre son manteau, la bissa sur les deux joues et, juste avant que la porte ne se referme sur elle, il lui glissa :

- N'empêche, tu es vraiment très jolie !

Elle ne sut que répondre, fit un petit signe de la main et s'éloigna rapidement.

Patrick prit sa tasse de café et alla la boire sur le trottoir. Il chercha dans ses poches, n'y trouva pas de paquet de cigarettes et pesta. La tentation fut forte d'en acheter un au restaurant, mais il résista. Il paya et remonta chez lui.

## CHAPITRE 34

Colombani avait repéré toutes les voitures de police qui se trouvaient à proximité du parking souterrain où se planquaient les jeunes. À part la sortie inopinée de la Range Rover en fin de matinée, tout se passait pour l'instant comme prévu. Il était inutile qu'il reste sur place, les gamins ne bougeraient probablement plus jusqu'à l'heure qui leur avait été fixée. Il remonta donc l'avenue à pied jusqu'au boulevard Joseph-Vallier où était garée sa Porsche. Il faudrait qu'il change de voiture ce soir, celle-ci était trop voyante, il prendrait la Clio. Il partit rejoindre Jean Gouttenoir.

Colombani était l'homme à tout faire de Gouttenoir. Contrairement à d'autres organisations mafieuses, ou tout un réseau de personnes dépendantes était nécessaire pour faire fonctionner la machine, Gouttenoir avait réussi à mettre en place un système basé uniquement sur la totale indépendance de chaque unité, le cultivateur ne connaissait que l'acheteur premier, l'acheteur ne connaissait que le cultivateur et le collecteur local, ce dernier ne connaissait que l'acheteur et le convoyeur, et ainsi de suite. Pour remonter à l'organisateur final, il aurait fallu des années de traque et d'enquête afin de suivre le trajet de la marchandise, et encore bien plus d'années pour suivre celui de l'argent. Gouttenoir était actionnaire dans quantité de sociétés, notamment des bars, des hôtels, des restaurants, des casinos. Comme il le disait, tout ce qu'il encaissait était régulier, même si certains joueurs dépensaient des fortunes dont on aurait eu du mal à attester de l'origine. Mais pour ses commerces, il fallait remonter loin en arrière, et suivre des filières complètement hermétiques pour faire le lien entre l'argent qui est la juste rémunération d'un travail ou d'un placement légal, et celui qui émane d'un énorme trafic international.

Gouttenoir pouvait dire qu'il était arrivé là où il était aujourd'hui par ses propres moyens. Il avait commencé petit. Fils aîné d'une

famille bourgeoise, il n'avait que peu d'intérêt pour les études. Et comme il multipliait les absences et désespérait ses professeurs, son père se décida à contre cœur de le mettre au travail. Embauché à seize ans comme homme à tout faire dans une association caritative, il avait vite compris qu'Émile de Rosières, le directeur de cette association, profitait largement des dons que faisaient de pauvres gens en faveur de plus démunis qu'eux. Comme Gouttenoir était intelligent, curieux, et finalement un peu maître chanteur, le directeur avait rapidement eu le choix entre le licencié pour éviter qu'il ne découvre plus qu'il n'avait déjà fait, ou bien lui confier la gestion des comptes et l'intéresser aux juteux bénéfices de l'opération. Il choisit la seconde solution, pensant qu'il valait mieux partager une part du gâteau que de tout perdre. Mal lui en prit. Après seulement quelques mois, De Rosières disparu, emportant semblait-il avec lui la quasi-totalité de la trésorerie de l'association. Les recherches ne permirent de retrouver ni le directeur, ni l'argent. Pourtant ces deux disparus n'avaient pas suivi le même chemin, le directeur gisait dans la dalle d'un supermarché en construction, sous des mètres cubes de béton, l'argent, qui avait été retiré en liquide, se trouvait maintenant dans une banque pas trop regardante sur l'origine des fonds qu'on y déposait, dans un pays proche de la France. On ne dira pas son nom, ça les fâcherait. L'ouverture du compte avait été facile, c'est De Rosières qui avait fourni les renseignements utiles. Bien évidemment, Gouttenoir, longtemps interrogé par les enquêteurs, fut soupçonné de complicité. Mais comme il n'avait pas fui, que son train de vie correspondait à des revenus, certes importants pour une association, mais pas illégaux puisqu'ils correspondaient parfaitement à son salaire, il ne fut plus inquiété l'enquête terminée. Malgré cela, le conseil d'administration de l'association le licencia. Comme il n'avait pas été condamné, il attaqua son employeur aux prud'hommes et eut gain de cause, il amassa encore une belle prime de licenciement avec un

supplément substantiel pour licenciement abusif. C'était un beau départ dans la vie.

De Rosières, pensant voir en Gouttenoir un collaborateur efficace et discipliné, n'avait pas manqué de faire goûter à ce dernier les plaisirs de la vie facile. Ils effectuaient de nombreux voyages ensemble aux frais de l'association, bien que ceux-ci soient rarement en rapport avec son objet. Ils couchaient dans des hôtels luxueux, dînaient dans des restaurants prestigieux, côtoyaient des gens respectables mais aussi de fieffés coquins. C'est au cours d'un de ces voyages que Jean Gouttenoir fit la connaissance de Joseph Colombani. Le courant passa très vite entre eux. Lorsque Gouttenoir se retrouva sans emploi, il alla trouver Colombani qui lui fit découvrir tout ce que le marché de la drogue pouvait offrir à un homme entreprenant, dynamique et peu scrupuleux. Quelques années plus tard Gouttenoir était à la tête d'un empire éclaté tout autour de la planète.

Il avait pris sous son aile Michel, le fils de Joseph Colombani, celui qui se trouvait en ce moment en face de lui. Michel Colombani était l'homme parfait pour toutes les missions délicates : aucun scrupule, un sang-froid à toutes épreuves, une absence totale de compassion, mais une fidélité indéfectible. Il aimait la vie facile, l'argent, les femmes, mais aussi les hommes, les jeunes hommes. Mais il n'avait pas la tête suffisamment bien structurée pour construire lui-même une activité rentable, c'était un homme de terrain, pas un manager. Il s'en remettait donc entièrement à Gouttenoir, qui savait utiliser toutes les capacités de son protégé.

Michel Colombani avait donc rejoint son père spirituel. Tous deux avaient un verre à la main que Gouttenoir achevaient de remplir. Lorsqu'il eut fini, il demanda sans véritable curiosité :

- Comment ça se passe ?



- Pour le moment bien. Mais, à mon avis, les jeunes à Martineau sont un peu trop inexpérimentés pour le job qu'on leur fait faire.

Colombani avait gardé l'accent chantant de son île natale. Peut-être même cultivait-il un peu la conservation de cet accent.

- Je ne suis pas d'accord avec toi, lui répondit Gouttenoir, leur manque d'habitude pour ce genre de travail va jouer en notre faveur. Quand je dis « notre faveur », je parle de l'intérêt de notre ami Léonetti. Pour nous, le résultat de cette opération est pratiquement sans importance.
- Pourtant l'élection de Paternos va se jouer en partie là-dessus.
- Mais non. Ce qui va se jouer, c'est simplement la marge avec laquelle il va gagner. Les jeux sont déjà faits, il a réussi son pari qui était de mettre une bonne partie de la classe moyenne dans sa poche. C'est elle qui fait la différence, un coup à droite, un coup à gauche.
- Ca m'étonnera toujours l'inconstance de cette partie de l'opinion qui ne sait pas où aller.
- C'est exactement ça, elle ne sait pas où elle va. Et surtout, elle est constamment mécontente. Donc lorsqu'un candidat apparaît comme un novateur, elle fonce, tête baissée, sans réfléchir. Et comme elle attend beaucoup, elle est forcément déçue, quel que soit l' élu. La fois suivante, elle vote de l'autre côté.
- Ca doit faire râler les autres, ceux qui sont sûrs de leur choix, de savoir que l'élection dépend d'un paquet de girouettes.
- Oh, ceux qui ont choisi leur camp une fois pour toutes ne sont pas plus finauds. Je les compare souvent aux supporters des clubs de football, ce qui compte, ce n'est pas que leur équipe soit la meilleure, ce qui compte c'est qu'elle gagne. D'ailleurs, parmi les incondtionnels d'un

parti, il y en a beaucoup qui marquent contre leur camp naturel.

- Ca t'intéresse, tout ça ?
- Non, je m'en fous. La seule chose qui m'importe aujourd'hui c'est que le petit teigneux soit élu. Ça me facilitera la vie. Il me devra, à moi et à quelques autres, son accession au trône, ce à quoi il rêve depuis longtemps. Il nous foutra donc la paix... Ou il sautera. Ce n'est pas que je sois inquiet si c'est son adversaire qui gagne, mais avec Paternos on roule tranquille, avec l'autre il faudra continuer à faire attention.
- Tu es certain qu'une fois en place il va se souvenir de ceux qui l'ont aidé.
- Aidé ! Tu veux dire « porté ». Sans nous, ce type n'est rien. Écoute le parler, c'est un charretier. C'est justement ce qu'il nous fallait. En cette période incertaine, beaucoup de gens doutent, ils doutent surtout des hommes politiques. Un type qui parle comme la plupart d'entre eux, ça les rassure. En plus il est fonceur, il bouscule l'ordre établi, il promet des tas de choses que les autres avant lui n'ont jamais osé promettre, et pour cause. Et surtout, atout majeur, il n'hésite pas à mentir effrontément. Bien sûr certains relèvent et dénoncent ces mensonges. Mais comme disait je ne sais plus qui : plus c'est gros, plus ça passe. Il n'hésite pas une seconde. Il va donc réussir à faire croire qu'il est bon, alors que tous ceux qui le connaissent bien savent pertinemment qu'il est mauvais. Il va donc être élu. Mais tout ça c'est du vent. Le jour où on lui coupe les vivres, le jour où on siffle la fin du match, il dégringole de son piédestal. On lui laisse l'avant-scène, la parade, nous, on veut les coulisses, mais aussi les recettes du spectacle. On lui laissera quelques miettes, il va s'en contenter car ce qui compte le plus pour lui, c'est de croire qu'il est admis dans la cour des grands, qu'il va jouer d'égal à égal avec

les puissants. Il va le croire alors qu'en fait, il n'en sera jamais que le serviteur. Bon, ça suffit de parler de ce toquard, on a autre chose à faire. Tu sais quand arrive la nouvelle cargaison ?

- Je les ai un peu retardées. Inutile d'enchaîner les arrivages et de gonfler les stocks.
- Tu as raison, il ne faut pas trop compliquer la tâche de notre ami Pascal Léonetti.
- Tu lui fais confiance à ce gros sac ?
- Moyennement. Il est mouillé dans tellement de salades qu'un jour ou l'autre il va tomber. Et là, on ne sait pas ce qu'il va lâcher. Mais je n'ai pas de crainte, il a beaucoup plus de raisons d'avoir peur de moi que je n'en ai d'avoir peur de lui. Il va falloir que tu partes bientôt.
- Oui. Une fois cette opération terminée, Martineau, on en fait quoi ?
- Je crois qu'il va devoir préparer ses valises pour un long voyage, si tu vois ce que je veux dire.
- Je vois très bien.
- Alors à tout à l'heure. Dès que la petite fête de ce soir est terminée tu reviens me raconter.
- À demain matin. Ça va bien nous occuper jusqu'à deux ou trois heures du matin cette affaire.

## CHAPITRE 35

Robert Malain et Magali patientaient dans la cour de la préfecture devant les autobus qui devaient les emmener ils ne savaient où. Ils n'étaient pas seuls, des confrères de la région mais aussi de la France entière étaient massés près de ces autobus et attendaient de pouvoir y entrer. Derrière les autobus, les voitures et camionnettes de toutes les chaînes de télévisions, pas seulement françaises, mais aussi belges, allemandes, italiennes, anglaises et peut-être même luxembourgeoises, il faisait nuit et Robert Malain ne distinguait pas les plaques des véhicules les plus éloignés. Tout autour d'eux, des gendarmes allaient et venaient, se consultaient, entraient dans les locaux de la préfecture, en ressortaient. Lorsqu'ils étaient arrivés Magali et Bob avaient pu voir une vingtaine de cars de CRS stationnés sur la place, dans la cour dix autres cars de la gendarmerie et des véhicules blindés se remplissaient de militaires casqués et armés.

Magali avait demandé à Bob s'il en savait plus sur les raisons de cette mobilisation. Des bruits circulaient mais rien de concret. Bob était allé aux nouvelles, il revenait justement de questionner quelques confrères lyonnais, qui eux-mêmes s'étaient renseignés auprès des parisiens qui, comme tout le monde le sait — surtout les provinciaux — savent tout bien avant tout le monde. Bob informa Magali :

- Il paraît que les gendarmes ont localisé les terroristes de la gare du Nord. Paternos a invité tous les médias de la planète à assister à leur arrestation, c'est pour ça qu'on est là.
- Ils sont où, les terroristes ?
- Ca, je n'en sais rien. Et apparemment personne ici ne le sait, même les gendarmes. Seule la cellule antiterroriste parisienne connaît l'endroit. On devrait décoller dans quelques minutes.

L'arrivée du préfet, sorti des bâtiments de la préfecture, semblait le confirmer. Il s'avança vers un homme qui paraissait commander l'ensemble des forces de l'ordre présentes. Ils échangèrent seulement quelques mots et le préfet monta dans sa voiture.

- Celui qui commande, c'est Marcel Bourdeau, le chef de la cellule antiterroriste. C'est lui qui a la responsabilité de l'opération, expliqua Bob. Il monte dans sa voiture, ça va démarrer.

Effectivement, tous les policiers et gendarmes s'engouffrèrent dans les véhicules et ceux-ci suivirent la voiture de Marcel Bourdeau. La cour de la préfecture se vida en quelques minutes, il ne resta plus sur place que les journalistes, les autobus et les voitures des différentes télévisions. Ils devaient encore attendre. Le commissaire Blairon, chargé de l'accompagnement des journalistes, s'approcha, demanda le silence et prit la parole :

- Je vous rappelle à tous qu'il vous est strictement interdit de communiquer avec vos rédactions tant que dure cette opération. Nous vous communiquerons en temps utile toutes les informations nécessaires. Je peux juste vous préciser qu'il s'agit d'une opération de grande importance.

Rires à peine masqués dans les rangs des journalistes, et même une réflexion : « Je ne pense pas que Paternos nous aurait conviés à l'arrestation d'un arracheur de sacs à main ! ». Mais Blairon poursuivait :

- Pour le moment, les forces de police vont se mettre en place. Nous partirons dans une demi-heure. Vous avez des questions ?
- L'opération a lieu loin d'ici, demanda un journaliste de France 2.
- Je ne peux rien vous dire quant au lieu de l'opération et la distance qui nous en sépare.
- Mais au moins, est-ce qu'on peut savoir si on sera revenu suffisamment tôt pour que nos rédactions puissent intégrer

un article dans la prochaine édition, s'enquit le journaliste du Parisien.

- Je pense que nous serons de retour bien avant la fin de la nuit, vous aurez tout le temps de transmettre les informations que vous aurez recueillies à vos rédactions pour les tirages du matin. La préfecture a mis une salle à votre disposition pour que, dès votre retour, vous ayez toutes les commodités nécessaires : téléphones, télécopies, internet et liaisons satellitaires. Un petit-déjeuner vous sera même servi.
- Super ! s'exclama le représentant de Paris Match. En attendant on va aller se boire un petit jus au café du coin, dit-il en s'adressant à son photographe.
- Désolé, intervint Blairon, vous ne pouvez pas sortir de la préfecture. Mais je vais faire le nécessaire pour qu'une boisson chaude vous soit servie en attendant le départ.
- Putain de mise en scène ! s'exclama le journaliste de Libération. Ca, c'est de la promotion Paternos, il a passé la surmultipliée.
- Oui, et ça ne doit pas être comptabilisé dans ses frais de campagne électorale, tout ce déballage. C'est de la pub gratuite, ajouta le journaliste du Monde.
- Ca vous emmerde qu'il soit si efficace, intervint le journaliste du Figaro qui s'était approché.
- L'efficacité, ce n'est pas de truquer les résultats, répondit le journaliste de Libération. Jusqu'à maintenant on a eu beaucoup d'annonces, de lois, de directives, de décrets, d'études en tous genres, de commissions mises en place, de réunions ministérielles et interministérielles, de déplacements de toutes sortes, tout ça pour quoi ? Pour des crimes et délits en continuelle augmentation. Car les chiffres officiels sont largement minorés, tu le sais aussi bien que nous. Les policiers sur le terrain ont des directives précises, tel crime peut être enregistré, tel autre il faut

tenter de dissuader la victime de porter plainte et pour d'autres encore, il faut tout simplement les oublier.

- Et ce qui se passe ce soir, ce n'est pas de l'efficacité se rengorgea le journaliste du Figaro. Car, bien que le commissaire applique la consigne de silence qui lui a été ordonnée, tout le monde ici se doute bien que tout ce déploiement ne peut être que pour l'arrestation des terroristes de la gare du Nord. Chapeau, la police. En moins de dix jours elle retrouve leur trace, elle les localise et elle s'apprête à les arrêter. Si ça, ce n'est pas de l'efficacité !

La discussion fut interrompue par l'arrivée des boissons chaudes, café, thé, chocolat et même des biscuits. Chacun prit son gobelet et la plupart montèrent dans les bus pour se tenir au chaud.

Vers vingt-deux heures, enfin, le commissaire Blairon revint et annonça le départ.

Une fois tout le monde installé dans les bus la caravane se mit en route. Devant la voiture du commissaire Blairon, suivaient les véhicules des différentes télévisions et ensuite les quatre autobus où se trouvaient les journalistes.

- Ca fait un paquet de monde pour une arrestation de terroristes, interrogea Magali.
- C'est vrai, acquiesça Bob, je me demande ce qu'on va nous proposer comme spectacle. Je suppose que les flics partis devant nous sont allés sécuriser et quadriller le quartier où va se passer l'opération. Les commandos doivent être en place et attendent notre arrivée pour passer à l'action. On va nous placer derrière les forces de police et on va assister à l'assaut de loin.
- Ce qui est important, ce n'est pas qu'on voit ce qui se passe, c'est qu'on soit là et qu'on puisse dès demain rendre compte de l'opération dans nos journaux, radios et télévisions respectifs. Il faut que demain les médias ne parlent que de ça, que les journaux télévisés y consacrent la

moitié du temps d'antenne, que les journaux papiers en fassent la première et les trois pages qui suivent, que les radios ressassent la gloire de Paternos toutes les heures durant dix minutes. C'est le journaliste de Libération qui avait répondu à Bob.

- Sûr qu'on ne va parler que de ça durant une bonne semaine, ça va même éclipser la campagne électorale, estima Bob.
- Certainement pas, reprit le journaliste de Libération. La campagne, on va être en plein dedans. On va voir le Paternos de partout. Voilà le résultat de ma politique de lutte contre le terrorisme, voilà le résultat de ma politique sécuritaire, vous voulez de la sécurité, votez pour moi. On va y avoir droit jusqu'à la veille du second tour.

La discussion se poursuivit tout le long du voyage. Magali, qui ne connaissait pas bien les environs de Grenoble, étant lyonnaise, ne savait pas trop dans quelle direction le bus les menait. Elle interrompit Bob pour lui demander :

- On va où ?
- On remonte vers Lyon. On vient de quitter l'autoroute au Grand-Lemps et on prend la départementale vers Les Abrets.
- C'est la pleine campagne ici.
- Tu peux le dire. Je ne sais pas où sont partis se cacher nos terroristes mais je pense qu'on va rejouer *Nada* !
- *Nada* ? interrogea Magali.
- Tu ne connais pas, tu es trop jeune. C'est un film où des anarchistes kidnappent un ambassadeur et se planquent dans une ferme perdue dans la nature. Ils finissent par se faire repérer et l'assaut est donné. On va droit vers le même scénario.



Dix minutes plus tard le bus s'arrêtait sur la place d'un petit village.

- On dirait que nous arrivons, il y a plusieurs cars de CRS arrêtés sur le côté, constata Magali.
- Comme je te disais. Regarde, on est en pleine cambrousse.
- Mais il n'y rien aux alentours, pourquoi s'arrête-t-on là ?
- Probablement qu'on va nous faire marcher un peu. Tu penses bien que les flics ne vont pas nous garer sous la fenêtre des terroristes. Allez, on descend.

La troupe des journalistes se retrouvait au beau milieu d'une route communale, il faisait nuit noire. Le commissaire Blairon poursuivait son rôle d'accompagnateur :

- Mesdames et messieurs, veuillez me suivre. La télévision, restez là pour l'instant, on vous dira où vous placer après que j'ai installé ces dames et messieurs de la presse écrite et radiophonique.

Le commissaire se mit en marche, suivi par la meute des journalistes, encadrée par quelques gendarmes qui éclairaient le chemin avec des lampes torches. Le commissaire stoppa à une centaine de mètres de l'entrée d'un village.

- Voilà, vous allez pouvoir vous placer sur ce monticule, au-dessus de la voie ferrée. Notre opération va se dérouler à environ cinq cents mètres d'ici. D'où vous êtes, vous ne verrez pas grand-chose mais dès que nous aurons terminé l'opération vous pourrez approcher et nous vous la commenterons en détail. D'ici là vous faites le moins de bruit possible, mais vous pouvez parler, il n'y a aucun risque, là où vous vous trouvez, de venir troubler notre action. Seule interdiction formelle : la cigarette.
- Et la pipe, on a le droit ? proposa grassement un journaliste de Minute.

Le commissaire prit cette remarque au premier degré et répondit :

- Pas plus que le cigare. À partir de maintenant vous vous trouvez dans une zone d'opération militaire à hauts risques,

vous devez rester là où vous êtes et ne pas bouger. Des policiers restent avec vous, ne vous déplacez pas sans les avertir. Maintenant je vous laisse. Nous nous retrouvons après que tout soit terminé.

Il faisait froid, humide et sombre. Magali éprouvait une certaine appréhension, elle qui pestait hier encore contre ce stage fastidieux se retrouvait, aujourd'hui, plongée dans une terrible affaire nationale. De nul, son stage pouvait devenir extraordinaire.

Il ne restait plus qu'à attendre.

## CHAPITRE 36

- C'est minuit les gars, on y va, claironna Manu.

Bull et Aldo somnolaient, l'un sur le siège avant de la Range Rover, l'autre allongé sur le siège arrière de la BMW. Seul Manu n'avait pas dormi, il avait lu et relut la lettre contenant les instructions pour l'expédition de la nuit. Aldo s'approcha de lui et tenta de lire par-dessus son épaule. Il regarda, stupéfait, le texte que tenait Manu :

- C'est quoi ce charabia ?
- C'est de l'arabe.
- Tu sais lire l'arabe, toi ?
- Oui, c'est ma langue maternelle.

Aldo fut encore plus sidéré, il ne savait plus par où commencer, s'il devait d'abord demander à Manu pourquoi il leur avait caché qu'il était arabe, ou bien pourquoi ce texte était écrit dans cette langue. Il choisit la deuxième question :

- Et pourquoi c'est écrit en arabe, ce qu'on doit faire ?
- Je suppose que celui qui commandite cette action ne veut pas que ce soit lisible par n'importe qui. Et comme il sait que je lis l'arabe, il a écrit ce qu'on doit faire dans cette langue.
- Suppose que tu sois pas d'aplomb, nous on n'aurait rien pu lire et on n'aurait pas pu faire le travail.
- Je suppose que c'est justement ce que souhaite celui qui dirige cette affaire. Il ne veut pas qu'un autre que moi la pilote.
- Il nous prend pour des benêts, Bull et moi ?
- C'est bien possible. Et il a peut-être pas tort.
- Arrête tes grands airs, avant de te connaître, on était déjà dans la débrouille.
- Et vous y faisiez quoi ? Du vol à la tire, des petits boulots de merde. Depuis que je suis là, vous vivez comme des princes. Alors maintenant tu la fermes et on décolle. On

doit d'abord passer dans un entrepôt près d'ici pour chercher le matériel. Aldo tu prends le volant de la BM et je monte avec toi, Bull tu nous suis avec la Range.

- C'est tout marqué comme ça dans ton papier ?

Manu marqua une pose. Puis il répondit :

- Non. Dans mon papier comme tu dis, il est marqué qu'on doit tous partir dans la Range Rover et la laisser sur place. Il faudrait ensuite qu'on reparte à pied vers le village le plus proche et que là, il y a une autre voiture qui nous attend.
- Et pourquoi on fait pas comme ça ?
- Parce que je préfère assurer. La BM, on la connaît, on sait qu'elle pousse fort. Normalement tout doit se passer comme sur des roulettes, dans un coin paumé comme où on va, on ne risque pas d'être dérangé par les flics. Mais on ne sait jamais. S'ils nous ont réservé une tire pourrie, on leur laisse, on repart tous avec la BM.
- Allez, j'ai dit des conneries tout à l'heure, s'inclina Aldo, t'es vraiment un chef qui pense à tout.
- Assez discuté maintenant, on y va. Aldo, ouvre.

Les deux voitures sortirent du garage et se dirigèrent vers l'entrepôt, guidé par Manu.

Les guetteurs s'étaient relayés tout au long de la journée pour surveiller la sortie du garage. Lorsque les deux occupants de la 306 virent sortir les deux voitures, ils ne bougèrent pas mais le passager décrocha immédiatement le micro de la radio :

- Ils viennent de quitter le garage. Mais il y a un problème, ils ont pris la Range Rover, mais aussi une autre voiture.
- J'avise le QG. Allez vous poster à l'entrée de l'autoroute pour qu'on soit certain qu'ils se rendent bien à l'endroit prévu. Dès que vous les voyez passer, prévenez. Terminé.

Le chauffeur mit en route et se dirigea vers l'entrée de l'autoroute.

Manu, Aldo et Bull étaient arrivés à l'entrepôt qu'on leur avait indiqué, le portail était ouvert, ils entrèrent. Manu dirigea les voitures vers la porte d'entrée du bâtiment devant laquelle ils s'arrêtèrent. Manu entra dans le local qui avait dû être le bureau d'accueil, il avait pris une lampe de poche et put éclairer la pièce. Elle était totalement vide de meuble, seul se trouvait au pied du mur près de la porte d'entrée deux bouteilles de gaz domestiques entourées en leur centre par plusieurs tours de ruban adhésif qui permettait de retenir contre la tôle une espèce de pâte d'où sortait des fils électriques. Une boîte en fer blanc était posée à côté des bouteilles. Manu ordonna :

- Allez, on embarque tout ça.
- Qu'est-ce que c'est que ce fourbi, demanda Aldo ?
- Des bonbonnes de gaz, ça doit exploser quand le train passe.
- Mais il avait pas dit que c'était juste des barres de fer à poser ton gus ?
- Si, mais ça a changé, c'est expliqué sur mon papier.
- Et si ça explose dans la bagnole ?
- Ca risque rien, t'a déjà vu une ménagère exploser avec sa bombonne quand elle va faire ses courses au supermarché ?
- Non, mais elle, elle a pas des trucs enroulés autour de sa bouteille.
- Les trucs enroulés, c'est du plastic, ça peut pas exploser sans le détonateur. Et le détonateur il est dans la boîte en fer que tu tiens dans les mains. Tant que l'un n'est pas branché avec l'autre il n'y a pas de risque.
- Ouais, enfin c'est pas comme c'était prévu au départ.
- Oui, c'est dit dans mon papier, je t'ai dit. Ils ont changé de méthode, il paraît que les explosifs, c'est plus sûr. Je crois aussi qu'ils ont pas voulu nous faire peur au départ, ils se sont dit, une fois qu'ils seront en route, ils ne reculeront plus. Ceux qui ont arrangé ce coup ne sont pas trop cons.
- Il dit quoi maintenant ton papier ?

- Il explique comment se rendre à l'endroit où on va installer ce bazar. On prend l'autoroute jusqu'à la sortie 9. Après je vous guide. Bull, tu charges le matos dans la Range et on décolle, il est déjà minuit et demi.

Ils ressortirent de l'entrepôt, aussitôt suivis, mais à distance raisonnable, par une Mégane occupée par deux hommes, elle-même suivit par une Clio avec une seule personne à bord, tous les suiveurs prenant beaucoup de précautions pour ne pas attirer l'attention de ceux qui les précédaient. La BMW roulait à vitesse raisonnable. Lorsqu'elle s'engagea sur l'autoroute une troisième voiture suiveuse, une 306 break, vint s'intercaler entre la première et la dernière. Le passager de la première voiture décrocha le micro de sa radio :

- Allô, V1, tu m'entends ?
- Je t'entends cinq sur cinq V2, à toi.
- On décroche, tu prends le relais. Tu feras gaffe, il y a une Clio qui nous suit depuis un petit moment. Si elle reste à ton cul, appelle le central pour qu'on l'intercepte. À toi.
- Bien compris. À tout à l'heure, les gars. Terminé.

La Mégane se laissa distancer par les autres véhicules et emprunta la sortie suivante. Le conducteur de la 306 surveillait constamment la voiture qui le suivait dans son rétroviseur, tout en gardant suffisamment de distance avec la Range Rover. À cette heure de la nuit les véhicules étaient peu nombreux et une filature se remarquait facilement. Il ralentit légèrement, laissant la Range Rover et la BMW prendre de l'avance. Peu importe, maintenant qu'ils étaient sur l'autoroute il serait facile de les rattraper en allumant un peu. La Clio se rapprocha, puis les doubla.

Colombani, au volant de la Clio, avait compris que les flics dans la 306 avaient fini par le repérer. Ça n'avait pas beaucoup d'importance, il connaissait parfaitement le but de la promenade

puisque c'est lui qui l'avait fixé. Maintenant que tous les acteurs de la pièce qui allaient se jouer étaient à la place qui leur avait été assignée, il pouvait rejoindre le lieu d'observation qu'il s'était choisi. Il accéléra encore et doubla la Range Rover puis la BMW.

Aldo regarda passer la Clio, il appuya un peu plus fort sur l'accélérateur, aussitôt rappelé à l'ordre par Manu :

- Qu'est-ce qui t'arrive, pourquoi tu accélères ?
- On va pas se faire doubler par une chiotte d'ouvrier quand même !
- Si, on se laisse doubler. T'es déjà à cent cinquante et l'autre andouille derrière, il suit. Si on se fait arrêter par des flics, avec ce qu'on a dans nos bagages, on va direct dans la cage. Redescend encore, ici c'est limité à cent dix.
- C'est encore loin ?
- Non, on y sera dans une vingtaine de minutes.
- On arrive au péage.
- Sors, tu prends la sortie Valence.
- On devait pas sortir à la sortie numéro 9 ?
- Si, mais j'ai changé d'avis. On va pas prendre l'autoroute, on va faire par la nationale. Attention dès que tu es sur la nationale tu prends à gauche.
- Mais c'est interdit de couper pour repartir dans l'autre sens !
- Fais ce que je te dis.

Aldo arriva sur la bretelle de sortie qui débouchait sur la nationale, direction Valence. Il s'assura qu'aucun véhicule n'arrivait à l'arrière ni qu'aucun ne venait en face et il fit un rapide demi-tour pour se retrouver dans la direction de Lyon. Bull, un peu surpris par la manœuvre d'autant plus qu'Aldo ne connaissait apparemment pas l'usage des clignotants, n'avait pas anticipé ce brusque virage et avait accéléré, pensant que la BMW allait poursuivre sur la nationale en direction de Valence. Il freina

brusquement et vira en faisant hurler les pneus. Il faillit même se faire heurter par une 306 qui déboulait de la bretelle de sortie à la même vitesse que lui.

Dans la 306 la surprise avait été totale. Le conducteur, qui s'était rapproché des deux véhicules qu'il suivait à proximité du péage, avait vu la BMW braquer subitement et prendre rapidement la dernière sortie avant le péage, suivi immédiatement par la Range Rover. Il avait accéléré pour ne pas les perdre et, à la sortie du virage à cent quatre-vingts degrés que faisait la bretelle, il se retrouva au cul de la Range qui, brutalement, fit demi-tour pour se retrouver en direction de Lyon. Il parvint à éviter la collision mais ne put suivre les deux véhicules, il roulait trop vite pour effectuer le même demi-tour sans risque.

- Tu crois qu'ils nous ont repérés, demanda le conducteur au passager.
- Je n'en sais rien, mais il faut que j'appelle le central immédiatement.

Il décrocha le micro et appela :

- Ici V1, ici V1.
- Ici central, on vous écoute. À vous.
- Les singes ont quitté la piste. Je répète : les singes ont quitté la piste.
- Où sont-ils et dans quelle direction vont-ils ?
- Ils sont sortis avant le péage à la sortie Valence. Mais ils ont fait demi-tour sur la nationale et ils repartent en direction de Lyon.
- Ils ont donc probablement décidé de ne pas poursuivre sur l'autoroute et de prendre par la nationale. Vous avez dû vous faire repérer, ils ont voulu vous semer.
- Possible. Mais on fait quoi maintenant ?
- Je repositionne V2. Reprenez l'autoroute, sortez à la sortie 9 et foncez jusqu'à Virieu. S'ils n'ont pas décidé d'abandonner l'affaire, ils vont passer par là.



- Bien compris. On y va. Terminé.

La BMW atteignait Voiron qu'elle traversa à vitesse normale, suivie de la Range Rover. Dans la montée vers Chirens Aldo accéléra un peu, Manu relisait les instructions. Il leva les yeux puis s'exclama :

- Merde, il fallait prendre à gauche, la route de Charavines.
- Je fais demi-tour, demanda Aldo en ralentissant.
- Non, continue. C'est pas grave, on va aller jusqu'à Montferrat. Là on prendra à gauche et on va arriver pile poil là où on doit opérer. Roule. Ca suit derrière ?
- Oui, il nous colle. Je sens que ça le démange de rouler à cette vitesse.
- Il pourra faire le con plus tard. Avec ce qu'on va ramasser il va pouvoir se payer des séances sur piste avec des bagnoles qui arrachent encore plus.

Colombani était arrivé au point d'observation qu'il avait choisi lors du montage de cette expédition. D'où il était il pouvait voir la voie ferrée sur plusieurs centaines de mètres à droite et à gauche. Vers Virieu il pouvait deviner l'endroit où se tenaient tous les journalistes, c'était très loin du point névralgique mais ce qui importait, c'était qu'ils puissent constater les résultats de l'intervention, pas qu'ils y assistent en direct. D'ailleurs Marcel Bourdeau, qui assurait la direction de l'ensemble de l'opération, n'aurait pas pris le risque de les exposer, ça promettait de flinguer dur tout à l'heure. Du côté Les Abrets, Colombani ne distinguait rien, de ce côté là les hommes de la cellule antiterroriste étaient postés au bas du village de Vercours, à proximité de la départementale. Ils ne devaient bloquer la route et se déployer sur toute la largeur du vallon pour empêcher toute fuite qu'après que les acteurs principaux soient sur place. En face de lui, rien ne bougeait, pourtant toutes les forces de police étaient retranchées dans le petit bois, de l'autre côté de la voie ferrée, entre la route et

la Bourbre, le ruisseau qui la longeait. Ils étaient bien dissimulés car il devait y avoir au moins deux cents hommes et rien ne trahissait leur présence. Eux ne devaient sortir qu'après que Bourdeau ait vu passer les terroristes, ils leur couperaient la retraite à l'ouest, les hommes de Bourdeau feraient de même à l'est. Colombani constata que tout était prêt. Il ne lui restait plus, comme aux autres, qu'à attendre l'arrivée des trois vedettes occupant les rôles principaux.

Il était une heure du matin et les passagers de la Mégane n'avaient toujours rien vu. Le passager appela le central :

- Ici V1, ici V1.
- Oui V1, à vous.
- On ne voit rien arriver.
- Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, comme ils n'ont pas pris l'autoroute, ils sont encore dans les temps. Ils n'ont pas fait demi-tour car V2 les aurait croisés. Restez sur place.
- Bien reçu. Terminé.

La BMW avait rejoint Montferrat, puis avait pris à gauche en direction de Saint-Ondras, à gauche encore sur la départementale soixante-treize, puis un kilomètre plus loin à droite, sur une petite route apparemment déserte, qui pourtant n'avait jamais dû voir autant de monde à ses abords depuis qu'elle avait été créée, surtout à cette heure de la nuit.

Marcel Bourdeau guettait l'arrivée des véhicules avec des jumelles infrarouges. Il tâchait de distinguer loin devant en direction du sud ouest. Et soudain, dans son champ de vision très proche, il vit passer la BMW, puis la Range Rover, qui arrivait du nord est. Il mit un instant à réaliser.

Manu demanda à Aldo de ralentir. Il relut son papier et énonça :

- Dès que vous arriverez sur la route communale soixante-treize K, roulez lentement. Après environ un kilomètre vous aurez un bois sur votre droite.

Manu regarda ses mains, réfléchit deux secondes et dit à Aldo :

- Il s'est gouré ce con. Il est à gauche le bois, pas à droite.

Comme ils continuaient à rouler, le bois était dépassé. Dans ce bois, les troupes entassées les regardèrent passer sans réagir, on ne leur avait donné aucun ordre de mouvement, ces deux véhicules n'étaient donc pas ceux qu'ils attendaient. Mais trois ou quatre cents mètres plus loin la première, puis la seconde voiture, s'arrêtèrent. Aldo venait de signaler à Manu :

- Toi aussi, t'es con. Normalement on aurait dû arriver par l'autre coté, donc le bois il aurait été à droite.
- T'as raison. Mais c'est pas une raison pour m'appeler con.
- Bon, on fait quoi, on recule ?
- Manu, se retourna. La voie ferrée se trouvait en haut du talus qui était à leur droite. Qu'ils posent leurs engins là, où bien cinq cents mètres plus en arrière ne changerait rien à l'affaire. Manu décida qu'on allait s'arrêter là. Il descendit de voiture et alla trouver Bull.
- Allez, on déballe.

Bull descendit aussitôt, ouvrit le coffre et sortit le matériel.

Un kilomètre en amont, Marcel Bourdeau pestait.

- Qu'est-ce que c'est que cette organisation de merde ? Qui est-ce qui a monté ce guet-apens ?

Lui était venu là avec un plan déjà établi, il pensait que les moyens mis à sa disposition ne servaient qu'à épater la population, avec dix hommes il aurait arrêté ces terroristes sans coup férir. Il croyait donc que cette interpellation ne serait qu'une formalité, d'autant plus qu'il avait des ordres précis venant de très haut : pas de quartier. En deux ou trois rafales de PM l'affaire aurait dû être réglée. Mais voilà qu'au lieu d'arriver en face ces énergumènes arrivaient par derrière, en plus au lieu de stopper pratiquement à

leurs pieds, ils s'en allaient un kilomètre plus loin. S'il faisait manœuvrer ses troupes maintenant les autres auraient largement le temps de s'échapper avant qu'elles ne les rejoignent. Il savait qu'il n'y avait pas d'issue possible pour les poseurs de bombes, ils n'iraient pas bien loin. Mais s'ils réussissaient à leur filer entre les doigts, ce n'est plus lui, Bourdeau, qui les cueillerait. Il passerait pour un plouc. En plus, toute l'organisation mise en place ici avec les journalistes, dont certains venaient de l'étranger, ne servirait à rien, si ce n'est à le couvrir de ridicule, lui et sa hiérarchie. Et la hiérarchie, elle n'aimait pas ça, le ridicule, surtout en cette période d'élection. S'il voulait finir ses jours dans un petit commissariat de quartier perdu dans les terres, il n'avait qu'à laisser échapper ces trois gus, qu'il voyait dans ses jumelles en train de gravir le talus en trimbalant leur chargement. Il lui fallait un plan, vite.

Colombani hésitait entre rire et colère. Ces cons de flics n'avaient pas été capables de filer correctement les trois jeunots et ils s'étaient laissés surprendre en les voyant arriver du côté opposé où ils les attendaient. Karim Benzeri, celui qui se faisait appeler Manu, avait pris quelques libertés avec le plan qu'il avait préparé et transmis à Blairon. Et plutôt que de revenir en arrière, à l'endroit indiqué, il posait les bouteilles de gaz à un kilomètre des hommes de Bourdeau et à plus de cinq cents mètres des troupes planquées dans le bois. Au lieu d'être pris en tenaille, les trois gugusses étaient pour l'instant hors de portée. Colombani entendit alors une sorte de clameur, il détourna son attention de la bande à Manu, son regard remonta le long de la pente : Merde ! Ils les avaient oubliés, ceux-là. À deux cents mètres, juste au-dessus des jeunes, il y avait les journalistes qui regardaient éberlués, les trois hommes en train d'installer leurs bombes sur les rails du train qui reliait Grenoble à Lyon.

Le commissaire Blairon tentait de ramener le silence dans les rangs des journalistes mais ses grands gestes en moulin à vent

n'avaient que peu d'effets sur l'excitation de la centaine de femmes et d'hommes postés là depuis trop longtemps sans pouvoir bouger. Tous comprenaient que quelque chose ne fonctionnait pas dans le dispositif mis en place et que les consignes de silence et d'immobilité qu'on leur avait imposées n'avaient plus vraiment lieu d'être. Les appareils photographiques commençaient à sortir des sacs, les caméras étaient branchées prêtes à tourner. Tout ceci, à deux cents mètres de l'endroit où opéraient les terroristes, finit par occasionner un bruissement de plus en plus sonore. Manu releva la tête, soudain inquiet. Il demanda à Bull :

- Tu as fini ?
- Oui, ça y est c'est branché.
- Et toi Aldo ?
- Non, j'arrive pas à enficher les fils dans ce putain de boîtier.
- Laisse tomber, on gicle, lança Manu en commençant à dévaler le talus.

Bourdeau avait hésité à lancer ses hommes à pied sur la route. Le temps qu'ils arrivent aux terroristes, ceux-ci avaient largement le temps de retourner à leur voiture et de disparaître. Il fallait donc remonter chercher deux ou trois véhicules légers et rouler vers eux à fond la caisse. Un kilomètre à parcourir, même en lançant les véhicules à fond, c'était quarante secondes minimum. Mais le temps que les autres descendent du talus, grimpent dans leur voiture, il avait peut-être une chance de leur couper la route. Il était donc remonté là où les véhicules étaient garés, accompagné d'une vingtaine d'hommes, ils se répartirent dans trois véhicules. Bourdeau donna les consignes : on avance tous feux éteints tant que les gus sont en haut du talus. Dès qu'ils vont entendre les moteurs de nos engins, ils vont dégringoler vite fait. À ce moment je donne l'ordre de foncer : on allume les phares et on écrase l'accélérateur. Il faut arriver avant qu'ils atteignent leur voiture. Les trois véhicules légers dévalèrent la pente sans bruit puis les

conducteurs mirent les moteurs en marche lorsqu'ils atteignirent la route plate qui menait droit vers les trois terroristes. La route remontait légèrement à cet endroit et Bourdeau, les yeux collés aux jumelles infrarouges, ne pouvait pas encore apercevoir les trois hommes. Il pensa que c'était mieux ainsi, car eux non plus ne pouvaient pas les voir. Mais dès qu'ils eurent franchi le sommet de cette petite déclivité, ce que vit Bourdeau le stupéfia. Les trois hommes déboulaient déjà la pente du talus, poursuivis par une centaine de personnes, les journalistes, les flashes crépitaient déjà. Bourdeau ordonna : on fonce. Les phares des véhicules s'allumèrent et les moteurs rugirent. Cela eut pour effet de ralentir les ardeurs des journalistes mais, au contraire, ça dopa la course des trois activistes. À l'exception d'un qui traînait un peu en arrière, les deux premiers étaient à portée de la Range Rover. Bourdeau se pencha par la fenêtre du véhicule et sortit son arme. Il ne fallait pas trembler, il tira un premier coup de feu qui alla se perdre on ne sait où. Il était impossible d'ajuster le tir en roulant à cette vitesse et dans cette position, il risquait même de blesser les journalistes, certains n'étant plus qu'à quelques mètres du dernier fuyard. Il ne manquerait plus que ce soit des journalistes qui arrêtent les terroristes, alors là l'affront était total. Le véhicule de Bourdeau n'était plus qu'à cinquante mètres des voitures des terroristes mais la Range Rover s'éloignait déjà. Le dernier homme était prêt à sauter dans la BMW.

- Arrête ordonna Bourdeau au chauffeur de son véhicule. Celui-ci stoppa net, obligeant les deux véhicules qui suivaient à le contourner pour l'éviter. Bourdeau était déjà hors de sa voiture mais les deux autres abrutis qui étaient passés devant lui bouchaient la vue. Il dut monter sur le talus pour se mettre en position de revoir la BMW qui démarrait, elle aussi. Les flashes explosaient de partout, tout autant pour mitrailler les terroristes que les policiers. Bourdeau, gêné, tira un peu au jugé en direction de la BMW. Celle-ci fit un écart, tangua un peu, puis repartit. Plusieurs autres coups de feu éclatèrent, c'étaient les hommes de

Bourdeau des deux autres véhicules qui avaient pu descendre de voiture et qui arrosaient maintenant copieusement la BMW. Celle-ci partit de droite puis de gauche sur la route, puis elle versa dans le fossé à gauche. Bourdeau remonta dans son véhicule et dit à son chauffeur :

- Vite on y va.

Il fit signe aux deux autres chauffeurs de suivre. Lorsqu'ils arrivèrent à quelques mètres de la BMW, Bourdeau fit signe de ne pas avancer plus. Il sortit et vit la voiture en contrebas, le chauffeur avait la tête appuyée sur le volant. Bourdeau appela deux hommes et leur ordonna :

- Feu, videz les chargeurs sur le type. Ne touchez pas l'arrière de la voiture qu'on n'y mette pas le feu.

Les deux policiers armés de pistolets mitrailleurs braquèrent leurs armes sur la forme humaine qu'on apercevait dans la voiture. Il y eut quelques secondes d'un vacarme assourdissant. Les journalistes les plus rapides arrivaient sur les lieux. Bourdeau ordonna le cessez-le-feu. Il n'y avait plus personne derrière le volant de la BMW. Bourdeau descendit prudemment, avança le long de la voiture et, arrivé à hauteur de la portière avant, il attrapa la poignée en se tenant bien en arrière et ouvrit d'un geste brusque, tout en se reculant. Un corps glissa du siège et s'affala sur l'herbe du pré. C'était le corps d'Aldo, criblé de balles.

Bourdeau vint s'assurer d'un coup de pied que l'homme était bien mort. Il n'y avait pas de doute. Il demanda aussitôt à ses hommes de tenir les journalistes à distance. Puis il appela par radio le chef des troupes cantonnées dans le petit bois.

- Commandant Vernier, ici Bourdeau. Vous avez dû nous voir passer. Amenez-vous ici pour faire un peu de service d'ordre. Dépêchez-vous, nous, on doit repartir à la poursuite des deux qui se sont échappés.

Bull avait hésité entre partir à fond la caisse où attendre un peu pour voir si Aldo arrivait. Il put assister au démarrage de la BMW

et crut donc qu'Aldo allait s'en sortir, il accéléra et perdit son pote de vue. Manu ne connaissait pas cette région où il n'avait jamais mis les pieds auparavant. Dans le premier village qu'ils traversèrent il vit un panneau indiquant l'autoroute. Il dit à Bull :

- Prend à droite.
- On va prendre l'autoroute ?
- Ca va pas. Pour se faire coincer, y'a pas mieux. Mais pour l'instant on ne sait pas où on va. Il faut que je sache où on est pour savoir où aller ensuite.
- D'après toi, c'est quoi ce piège ?
- J'en sais rien. Mais je crois qu'on s'est fait baiser. Et pour savoir par qui, le seul qui puisse nous fournir une réponse pour le moment, c'est le connard qui s'appelle Max.
- On va peut-être d'abord se mettre au chaud.
- Oui, mais pas pour y rester, juste pour réfléchir. Celui qui nous a foutu dans cette merde, je veux lui couper les couilles et lui faire bouffer.
- Et si c'est une gonzesse ?
- Tu peux encore faire de l'humour, t'as peut-être pas bien pigé dans quelle merde on est. Je sais pas si t'as vu tous les flics qu'on avait au cul, trois bagnoles. Et puis toute la meute avec les appareils photos, c'était quoi ces mecs ? Ils voulaient filmer un attentat en direct ? Ils ont pas déplacé tout ce tas de merde pour un simple vol de voiture. On nous a donnés, mais c'était programmé. On nous a volontairement foutus dedans.
- Pourquoi tu crois ça ?
- Je sais pas. Mais on va savoir, je te promets. J'ai la rage et va falloir qu'il y en ait un, ou plusieurs, qui payent. En attendant, regarde on arrive vers l'autoroute. Tu continues tout droit, vers Rives et Tullins. Mais il va falloir qu'on change de tire, celle-là, elle est trop voyante.
- Oui mais tout le matériel, il est dans la BM. Et je vois pas de phares derrière nous, il a dû passer par ailleurs, Aldo.



- J'espère qu'il a pu passer tout court, s'inquiéta Manu. Avec un bon tournevis on va bien pouvoir s'offrir une vieille bagnole. Dès que tu vois quelque chose de potable, tu t'arrêtes.

Marcel Bourdeau ne quittait plus son téléphone depuis qu'il avait stoppé la BMW. Il pestait :

- Bon sang ! Mais vous êtes con ou quoi ? Je veux un hélico, tout de suite... Oui, je sais qu'il est deux heures du matin, vous croyez que les terroristes font des journées de huit heures et des semaines de trente-cinq ? Bordel, si je n'ai pas un hélico dans les dix minutes je réveille le ministre, c'est ça que vous voulez ? Alors au galop.

Puis s'adressant au préfet qui venait de le rejoindre :

- C'est la cata. On n'en a juste buté un. Mais les deux autres sont en fuite. Et il faut pleurer pour obtenir un hélico.
- Je sens que ça va nous chauffer aux oreilles pas plus tard que dans pas longtemps. Ce n'est pas la peine de menacer le colonel de gendarmerie d'appeler le ministre, c'est déjà fait. Je viens d'appeler le ministère, on va le prévenir. Il va sûrement me rappeler dans les minutes qui viennent. Je lui dis quoi pour la suite des opérations ?
- Ne lui dites surtout pas qu'on est là, comme des cons au bord de la route, avec trois cents bonhommes et qu'on n'a aucune idée de l'endroit où se tirent les deux qu'on a loupés. Tout avait été préparé à l'envers. D'ailleurs, elles sont où les voitures de filature ?

Le commissaire Blairon, qui s'était approché, répondit :

- Elles viennent de nous rejoindre, les chauffeurs attendent les ordres.
- Ah ! Vous êtes là vous, railla Bourdeau. Fameux votre plan. Quand je pense qu'on m'a dit du bien de vous, que ça serait du gâteau cette opération, pratiquement pas de risques et beaucoup de retombées positives, que Blairon

avait minuté ça aux petits oignons, et bien ils vont vous faire pleurer vos petits oignons. Vous êtes une vraie branque. Quand je pense que j'aurais pu vous laisser seul diriger ça et que j'ai voulu vous aider. Maintenant je suis autant dans la merde que vous.

Tu as voulu nous aider, pensa Blairon, mon cul ! Tu as voulu tirer à toi la couverture et recueillir toute la gloire de cette arrestation qui paraissait du tout cuit. Mais le commissaire Blairon s'abstint de tous commentaires, inutile d'aggraver son cas. Et c'était vrai qu'il avait un peu merdé, mais il n'allait quand même pas avouer ça à ce gros prétentieux.

Le téléphone du préfet sonna, il s'éloigna mais on pouvait quand même entendre les hurlements de son interlocuteur. Le préfet ne dit pas un mot durant tout le temps que dura la communication, sauf à la fin :

- Bien Monsieur le Ministre, ce sera fait Monsieur le Ministre, mes respects Monsieur le Ministre.

Puis s'adressant à Bourdeau et Blairon :

- Messieurs, je vous dis au revoir, je vous laisse dans votre caca. Je suis préfet sans affectation à compter de maintenant, en attendant mieux, probablement ! Je rentre à Grenoble, un autre Préfet prendra contact avec vous dès demain. Monsieur le Ministre de l'Intérieur me charge aussi de vous dire qu'il ne vous adresse bien évidemment pas ses compliments et qu'il est bien obligé de vous confier la suite de la chasse aux terroristes parce qu'il ne peut pas virer tout le monde. Mais si dans deux jours on n'a pas retrouvé ces types, vous pouvez faire vos valises pour Bergues, vos affectations seront prêtes dès demain, l'un aux PV de circulation, l'autre aux PV pour crottes de chiens. Vous aurez même le droit de tirer le poste à pile ou face. Bonne nuit messieurs.

- Il ferait mieux d'être sur place, le Ministre, explosa Bourdeau. C'est facile de gueuler, le cul derrière son bureau. Puis, se rendant compte que sa mauvaise humeur ne pouvait que lui porter préjudice, il la passa sur Blairon :
- Blairon, vous me renvoyez tout ce beau monde à la maison, dit-il en désignant aussi bien les journalistes que les forces de l'ordre. Vous m'appellez Grenoble et vous faites établir des barrages sur tous les grands axes. Vous sécurisez le terrain pour que personne ne touche au matériel qui a été débarqué par les terroristes, je vois que vous avez déjà posté des gens à vous, vous n'êtes donc pas complètement inutile. Moi je m'occupe de l'hélico, il m'en faut même un second pour revenir sur Grenoble. Je m'occupe aussi de faire venir les artificiers pour désamorcer les saloperies que nos amis ont oubliées sur les rails. Bougez-vous Blairon, ne restez pas planté là comme un piquet. Vous aimez Bergues ?
- Pas la peine d'en rajouter Bourdeau, on est dans le même bateau, s'il coule, on coule tous les deux. Alors je crois qu'on a plus intérêt à se serrer les coudes plutôt qu'à se tirer dans les pattes.
- Vous avez raison, Blairon, pour le moment !

Magali et Robert Malain assistaient de loin à ce qui semblait être un règlement de comptes entre chefs. Tout ce chambardement pour rien, ou presque. Le journal attendait au moins deux pages, Bob avait du mal à imaginer qu'il puisse en faire la moitié d'une, sauf à décrire la nullité des stratégies de la police. Ce qui était exclu dans le journal où il travaillait. Ils furent bientôt invités à regagner les autobus, direction Grenoble.

- Mais on n'a pas droit à une conférence de presse, demanda le journaliste du Figaro.
- On vous renseignera lorsqu'on vous déposera à la préfecture, répondit un lieutenant bombardé sur le champ

responsable de la bonne organisation des retours vers la Préfecture.

De la foule des journalistes monta une vague de protestations véhémentes. Mais il leur fallut bien se résigner à regagner les bus, aucune information ne serait diffusée sur le site des événements.

Dans le bus qui ramenait Bob et Magali, les conversations allaient bon train, le journaliste de Libération ne se privait pas de gloser son collègue du Figaro :

- Super l'efficacité. Ca c'est du Paternos. Tu vas mettre quoi dans ton article : « Les terroristes terrorisent les forces de l'ordre », c'est pas mal comme titre, non ?
- Ta gueule ! répondit le journaliste du Figaro. C'est bien tout ce qu'il pouvait répondre.

Et les conversations continuèrent mais Magali s'était endormie.

Colombani avait attendu le départ de tout le monde. Il ne restait sur place qu'un groupe de gendarmes qui cernaient l'endroit où avaient été posées les bombes. Il n'en croyait encore pas ses yeux, ils ont réussi à rater ce coup. Pourtant je ne pouvais pas leur trouver des terroristes plus faciles à coincer. Et maintenant, comment réparer les dégâts ? Il fallait qu'il voit Jean Gouttenoir immédiatement. Mais vu le foin que ça devait déjà faire au ministère, il était probablement déjà informé. Il remonta vers le village où il avait laissé sa voiture.

Pendant ce temps Bull et Manu roulait. Ils avaient à peine dépassé l'entrée de l'autoroute que Manu cria :

- Arrête !

Bull pila et demanda :

- Qu'est-ce qui te prend ?
- Fais demi-tour, on prend l'autoroute.
- Mais il y a dix minutes tu me disais que c'était le meilleur endroit pour se faire gauler ?

- Peut-être. Mais c'est aussi le meilleur endroit pour changer de bagnole sans avoir à s'emmerder à fracturer une porte ni à trouver comment la faire démarrer.
- Je sais faire ça très bien.
- Oui, mais avec des outils qu'on n'a pas.
- Juste.
- Alors embraye et prend l'autoroute.

Bull s'exécuta. Cinq minutes plus tard ils étaient au péage. Bull prit un ticket, tout se passait bien. À bientôt trois heures du matin la circulation était quasi nulle. Manu donna les directives à Bull :

- Roule doucement, il faut qu'on se fasse rattraper.
- Et ensuite ?
- Dès qu'un type te double tu le rejoins et tu te mets à sa hauteur. Après c'est à moi de jouer.
- Faut pas que ça dure trop longtemps, dans moins d'une demi-heure on aura tous les flics de la région aux trousses.
- Je sais, mais on n'a pas le choix. Ici où ailleurs, tant qu'on est dans cette tire on est repérable.
- Je vois des phares qui arrivent, ils arrivent vite. Le cinglé, il nous double à cent quatre-vingt. Inutile de chercher à le rattraper celui-là. Mais que fait la police ?
- S'il te plaît, Bull, laisse la police où elle est.
- Je plaisantais.
- C'est bizarre comme tes plaisanteries sont toujours un peu agaçantes.
- En voilà un autre. Celui-là, il a l'air de rouler à peu près normalement. Il approche, il double. C'est quoi cette chiotte ?
- C'est une chiotte qui roule. Fonce et mets-toi à sa hauteur.

Bull s'exécuta.

- Il nous regarde avec des yeux de merlan frit le type. Et maintenant je fais quoi ?
- Tu commences à serrer sur la droite. Encore.
- Il ralentit.

- Eh bien, ralentit aussi. Et serre plus, coince-le, mais en évitant l'accident.

La voiture qui roulait maintenant sur la bande d'arrêt d'urgence, freina brusquement. Bull fut surpris et freina un peu plus tard, ce qui permit au conducteur de braquer et de se placer sur la file de gauche. Il tenta de doubler la Range Rover mais Bull avait anticipé, il zigzaguait pour empêcher tout dépassement, tout en ralentissant progressivement pour obliger le conducteur à stopper son véhicule. Le conducteur tenta une dernière fois un passage sur la droite mais Bull se rabattit sèchement, obligeant l'autre à freiner jusqu'à l'arrêt. Avant que Manu puisse sortir de la Range Rover, le chauffeur s'éjecta de sa voiture, enjamba la glissière de sécurité et s'enfonça dans les taillis qui bordaient la voie.

- Il avait son téléphone à la main, cria Bull à Manu.
- Oui, j'ai vu. Manu marqua une pose. À propos de téléphone, coupe le tien, tout de suite. J'ai entendu à la télé qu'on pouvait maintenant se faire repérer avec les téléphones allumés.

Bull coupa son téléphone et Manu en fit autant.

- Bon, il faut pas traîner, reprit Manu. Tu continues avec la Range et tu sors à la prochaine sortie. Je te suis avec celle-là.
- Regarde déjà s'il a laissé les clés.
- Oui, elle tourne encore. On y va, fonce.

Bull repartit, suivi aussitôt de la Citroën conduite par Manu. Arrivé au péage, Bull ne fit pas dans le détail, au lieu de s'arrêter il pulvérisa la barrière sans même ralentir. Manu suivit en pestant contre ce con qui ne pouvait rien faire sans excès. Si des flics se trouvaient déjà sur l'autoroute, ils allaient les avoir au cul dans pas longtemps. Quelques kilomètres plus loin, ils étaient toujours seuls sur la route. Manu fit des appels de phares et Bull s'arrêta sur un espace aménagé, Manu vint garer la Citroën à la hauteur de la Range Rover.

- Éteins tes phares, commanda Manu qui avait déjà éteint les siens.
- Maintenant on vide le coffre de la Range dans cette bagnole. T'as ton surin ?
- Oui.
- Alors coupe-moi tous les adhésifs qui retiennent les flingues et les boîtes de cartouches. Moi je les mets dans le coffre de la Citroën.

En quelques minutes tout l'arsenal contenu dans la Range Rover était maintenant dans le coffre de la Citroën.

- Maintenant il faut planquer la Range, dit Manu. Tu la rentres le plus loin possible dans le bois, il ne faut plus qu'on la voit de la route.

Bull s'exécuta et revint en courant. Il se mit au volant de la Citroën, Manu à ses côtés et ils repartirent.

- On est après Tullins, tu fonces jusqu'à l'Albenc. Là on traverse jusqu'au Port Saint Gervais et on grimpe dans le Vercors par le col de Romeyères. Ils vont pas venir nous chercher dans les gorges de la Bourne, les bourres.
- Tu fais de l'humour, toi aussi.
- Ca me détend.
- Et une fois dans le Vercors, on fait quoi perdu dans les alpages ?
- On prend direction Villard-de-Lans, Lans-en-Vercors, Saint-Nizier-du-Moucherotte et on redescend sur Grenoble. Ils nous attendent sûrement pas par là.
- Tu veux qu'on retourne sur Grenoble ?
- Oui, on se planquera mieux en ville que n'importe où ailleurs. Et puis j'ai un petit compte à régler avant de déménager.
- Tu crois pas qu'il vaudrait mieux remettre ton règlement de compte à plus tard ?

- Non. Je vais pas attendre que le salaud qui nous a mis dans ce pétrin se tire. Je veux savoir. Ensuite on met les voiles. T'en fais pas, j'ai une planque peinarde.
- Une que je connais pas ?
- Une que tu ne connais pas, exactement. Tu vois, maintenant qu'on est en montagne, c'est reposant de rouler. J'espère qu'Aldo a pu les lâcher. Je sais pas si on le reverra.

Au loin un hélicoptère de la gendarmerie survolait alternativement la nationale et l'autoroute. Sur cette même nationale, des barrages se mettaient en place, toutes les voitures étaient arrêtées, la plupart étaient fouillées.



## CHAPITRE 37

Cette nuit du dimanche au lundi ne fut pas une nuit de repos pour beaucoup.

Pour Robert Malain et Magali, ce fut une nuit d'attente, d'espoir et finalement de déception. La conférence de presse organisée à la préfecture ne leur apprit que ce qu'ils avaient déjà entendu de la bouche de leurs collègues. On pourrait lire tout ça dans les journaux du matin. Bob se rendit immédiatement au siège du journal pour écrire son papier. Magali, elle, était rentrée chez elle et, malgré la fatigue, les images de la soirée qui défilaient encore devant ses yeux l'empêchaient de dormir.

Pour le commissaire Blairon, cette nuit semblait mettre un terme à ses ambitions de promotion, ce qu'il avait pourtant bien espéré à la suite de cette opération.

Pour le commissaire Bourdeau, c'était un échec retentissant, lui qu'on appelait toujours dans les situations difficiles et qui avaient toujours réussi, jusqu'à maintenant, à les résoudre. Même si les mauvaises langues disaient que les éloges devraient plutôt revenir à ses subordonnés, tous extrêmement brillants et efficaces. Ce sont eux qui bouclaient les affaires mais comme leur chef avait été nommé par le ministre lui-même, c'est à lui que revenaient les honneurs. Bien souvent il ne faisait que de la figuration. Cette nuit, il avait dû diriger à la hâte des troupes qui n'étaient pas les siennes et le sort, pensait-il, s'était acharné contre lui.

Colombani s'était immédiatement rendu chez Gouttenoir. Celui-ci l'attendait.

- Je viens d'avoir Léonetti au téléphone, ça barde au ministère.

- C'est vraiment des branques, ces deux commissaires, leur nullité s'additionne. Je ne sais pas combien il y avait de policiers sur le coup, mais je ne crois pas dire de bêtise en avançant deux cents. Et ils n'arrivent pas à interpellier trois petits voyous de banlieue. Lamentable. En plus, je n'ai jamais vu un tel cirque médiatique. C'est Paternos qui avait invité toute la gente journalistique ?
- Bien sûr, qui veux-tu que ce soit. La com, la com, toujours la com. Il ne peut pas s'en passer, c'est ça qui fait sa popularité, c'est là où il excelle. Tout le reste à côté, c'est du vent.
- Mais pourquoi tu soutiens un branquignol pareil ?
- Je te l'ai déjà dit, avec lui tout change. Lui, on le tient. Il est tellement attaché aux honneurs, au luxe, au clinquant, au fric, que tu peux lui faire faire n'importe quoi s'il pense que ça va augmenter sa popularité ou s'il croit qu'il va s'enrichir. Et puis, surtout, lui ne me connaît pas, mais moi je connais quelques petits secrets qu'il n'a certainement pas envie de voir étaler sur la place publique.
- Maintenant, on fait quoi ?
- Rien. C'est à Léonetti de jouer maintenant. Nous, on est spectateur. Il n'y en a qu'un qui nous gêne, tu vois qui je veux dire ?
- Martineau.
- Oui. Lorsqu'il va lire le journal ce matin, ou qu'il va entendre les informations, il va comprendre à quoi on l'a utilisé. Ça risque de lui donner des idées, comme de demander une rallonge, ce qui ne serait pas trop grave, soit d'aller monnayer son savoir ailleurs, ce qui le serait plus. Je crois que le temps de son long voyage est venu.
- Problème, il faut faire ça rapidement et je n'ai personne sur Grenoble en ce moment.
- Il va falloir que tu le fasses toi-même. Proprement.

- Si je le butte dans la rue, vu les relations qu'il entretenait, personne n'y trouvera à redire.
- Non, tu sais bien que je veux du travail bien fait. Quand les flics ont un cadavre, ils cherchent l'assassin, quand ils ont une disparition, il cherche l'individu disparu, et encore, quand ils ont le temps. Je préfère cette seconde solution.
- Le problème, c'est que la solution radicale, je peux la mettre en œuvre seul, pour la solution « disparition », il me faut du monde.
- Cherche bien, tu vas trouver.
- C'est certain, mais ça ne va pas pouvoir se faire avant cette nuit.
- Fais au plus vite. Allez, bonne chasse.
- Bonne nuit à toi.

Pour Léonetti, ce n'était pas la fête. Il avait veillé bien sûr, en liaison constante avec l'agent de ses services qu'il avait envoyé sur place et qui lui commentait les événements. Lorsque Paternos, alerté par le préfet, l'avait appelé, il savait déjà que l'opération avait capoté. L'engueulade qu'il prit au téléphone ne l'étonna donc pas.

- Réunion à six heures demain matin, hurla Paternos avant de raccrocher.

Il reposa le téléphone, se servit un whisky, alluma un cigare et s'installa dans son fauteuil. Il se demanda si Maillard avait été mis au courant du fiasco. Peu importe, il le saurait de toute façon à la réunion, dans trois heures.

Patrick Moreau avait constitué un dossier Martineau en rassemblant tous les éléments en sa possession. Mais demain au bureau, il comptait bien utiliser tous les moyens à sa disposition pour l'enrichir. Et peut-être Magali trouverait-elle quelques informations intéressantes au journal ? Il avait besoin de sommeil. À trois heures du matin il dormait profondément.

Marion dormait aussi, bien mieux que les jours précédents.

Romain par contre avait eu du mal à trouver le sommeil. Comment son père avait-il pu se faire piéger au point qu'on veuille le tuer ? Ca le dépassait.

Paul Langlois, dormait, vraiment.

Martineau s'était dit qu'un dimanche, il pouvait encore demander les services de Pauline. Elle ne lui avait pas refusé, il ne discutait jamais les prix.

Ducrout, lorsqu'il était arrivé chez Lucie, sa maîtresse, avait trouvé une valise et un monticule d'effets devant la porte, c'était les siens. Il avait sonné, tambouriné, rien ne se passait, personne ne répondait, aucun bruit ne se faisait entendre à l'intérieur de l'appartement. Il n'y avait pas même un mot d'explication. Il s'était fait mettre à la porte. Ducrout dut ramasser ses affaires et aller coucher à l'hôtel.

## CHAPITRE 38

Paternos tournait en rond dans son bureau en attendant Maillard et Léonetti. À le voir, on comprenait qu'il ruminait toutes sortes de pensées sombres, sa tête s'agitait de droite à gauche, ses épaules se soulevaient parfois comme pour signifier qu'il se détachait de ce qu'il était en train de gamberger, mais aussitôt sa bouche qui se tordait démentait cette impression. Et de temps en temps il laissait échapper cette seule phrase :

- Les cons ! Ah ! Les cons !

Puis il reprenait ses allées et venues, de son bureau à la porte de son immense bureau du ministère de l'Intérieur.

Enfin, on sonna à la porte, Paternos hurla :

- Entrez.

La porte s'ouvrit, et Maillard entra.

- Ah, c'est toi.

- Ca n'a pas l'air de te faire plaisir que ce soit moi ?

- C'est l'autre que j'attends. En plus, il ne se presse pas, il est en retard.

- Je t'avais prévenu. Je t'avais dit de le reprendre en main et de ne pas lui laisser faire n'importe quoi.

- Oui, tu as raison. De toute façon, je ne vais pas le reprendre en main, je vais le virer.

- Ne fais pas ça ! À une semaine de l'élection, ça va nous foutre un bordel innommable. Non, la seule solution pour rattraper le coup de cette nuit c'est de virer les sous-fifres pour faire bonne figure mais surtout de rattraper les deux terroristes qui courent dans la nature. Parce que ça, c'est le coup de grâce si on ne met pas la main dessus. Premièrement on passe pour des incapables, deuxièmement ça fout la trouille à la moitié de la population.

- Putain ! Et dire qu'on a tout basé sur la sécurité, c'est vraiment la grosse cata.

- Et heureusement que tu m'as prévenu immédiatement, j'ai pu contrôler toutes les infos des différents journaux. Il va bien y avoir quelques chacals pour nous enfoncer mais pour une grosse majorité, ils vont étouffer le fiasco d'hier soir et plutôt monter en épingle le fait qu'on ait retrouvé les terroristes. Ca devrait plutôt être positif dans l'opinion.
- Dieu t'entende, soupira Paternos.  
On frappe, ça doit être Pascal.
- Entrez, hurla à nouveau Paternos. C'est toi Léonetti, T'es passé à deux doigts de la trappe.
- Tout d'abord, bonjour Monsieur le Ministre Paternos, puisque les prénoms ne sont plus de mise ce matin.
- Arrête de faire de l'esprit. Et tu nous dis comment tu comptes réparer ce bordel ?
- Tout simplement en arrêtant les deux gus qui sont en cavale.
- Tout simplement ! Ca va prendre combien de temps ?
- Alors ça, je n'en ai aucune idée. Ils ne sont pas bien loin du lieu de leur exploit. Toutes les routes, les gares, les aéroports, sont surveillés. Dès qu'ils mettent le nez dehors, on leur met le grappin dessus.
- Et s'ils ne mettent pas le nez dehors avant l'élection ?
- Un terroriste, c'est comme tout le monde, ça mange. Ils ne vont pas rester cloîtrer jusqu'à dimanche.
- C'est ce que tu dis. Moi, si j'étais eux, je me tiendrais peinard plusieurs mois. Bon, on arrête de supposer. Je veux la tête de ces types avant la fin de la semaine. Maintenant il faut aussi que tu m'expliques comment cinq cents flics ne réussissent pas à capturer trois salopards ?
- Pas cinq cents, trois cents seulement. Mais ce n'est pas le nombre qui est important, les trois cents flics, c'est toi qui les avais voulus, c'est toi qui as souhaité un grand cirque pour que cette arrestation soit médiatisée à outrance, c'est toi qui nous as balancés dans les pattes la meute de

journalistes qui a fait foirer l'affaire. Et surtout, c'est toi qui nommes à des postes stratégiques des mecs totalement incompétents, comme Bourdeau. Il est comme toi, tout dans la frime.

- Tu retires immédiatement ce que tu viens de dire, sinon t'es viré.
- Et bien salut, je me casse et tu te démerdes avec tes terroristes.
- On arrête les frais ! C'est Maillard qui intervenait. On ne va pas gâcher des années de préparation, des années d'intégration dans tous les réseaux utiles, des années de boulot acharné, des années de résistance à l'opposition d'une bonne partie des nôtres, on ne va pas gâcher tout ça en quelques secondes, avec des mots blessants. On tient le bon bout, si on rétablit cette situation rapidement, on peut encore en tirer bénéfice. Il suffit d'amplifier le pouvoir de nuisance et la capacité de frapper à nouveau des deux terroristes en fuite, et lorsqu'on les cueille, on devient des héros. Pascal, ces mecs, ils font partie d'un mouvement connu de nos services ?
- Mais non. C'est juste trois pauvres types qui ont joué à merveille le rôle de terroristes. Si on m'avait laissé désigner un type à moi pour l'opération d'hier soir à la place des deux toquards, aujourd'hui tous les journaux de France et de l'Étranger loueraient la gloire de Paternos et de ses services. Et toi, dit-il en s'adressant à Paternos, au lieu de vouloir me virer tu m'embrasserais sur le front.
- Je ne comprends pas bien, là. Ca veut dire quoi : « qui ont joué le rôle de terroristes » ?
- Ca veut dire que tout ça, c'est de la mise en scène. Ca veut dire que si j'avais pu contrôler la situation jusqu'au bout, avec un type compétent à la tête d'un groupe d'une vingtaine d'hommes, pas plus, et surtout, pas un seul journaliste dans nos jambes, on serait aujourd'hui les

sauveurs de la planète. Sur les trois gus, il n'y en a qu'un qui est intéressant, les deux autres c'est des figurants. Celui-là, Karim Benzeri de son vrai nom mais il se fait appeler Manu, il a passé quelques mois en Afghanistan, puis en Palestine et même probablement aussi en Tchétchénie, c'était il y a une dizaine d'années. Il est revenu en France mais, plutôt que de poursuivre dans la voie du pieux combattant de l'Islam radical, il a préféré se reconvertir dans le banditisme de banlieue d'abord, puis dans la vente de came ensuite. En plus il est arabe. C'était le terroriste en sommeil parfait. On l'a donc réveillé.

- Qui ça, ON ? rugit Paternos.
- On, c'est moi, avec l'aide de quelques amis bien évidemment.
- Mais tu es complètement cinglé. Tu te rends compte dans quelle panade tu nous mets.
- On ne va pas remettre ça. La panade, comme tu dis, c'est toi qui en es responsable avec ton besoin maladif d'avoir toujours les projecteurs braqués sur toi, avec tes troupes en surnombre, tes commandants minables, tes journalistes aux ordres. Si tu m'avais laissé faire, qu'on ait coffré les trois ringards, tu dirais quoi aujourd'hui ? Que je suis cinglé ou que je suis génial ?

Paternos, malgré sa colère, dut bien admettre qu'il aurait applaudi des deux mains ce coup-là s'il n'y avait pas eu ce gros raté. Il se détendit un peu.

- Alors, c'est toi qui as tout manigancé ?
- Pas tout seul. Tu sais bien que j'ai quelques amis, qui sont aussi les tiens d'ailleurs, même si tu ne les connais pas tous, qui sont capables de monter n'importe quelle opération si elle sert leurs intérêts.
- Déjà on est rassuré, on a localisé les terroristes. On ne craint plus un nouvel attentat pour le moment, ils ne vont



certainement pas nous refaire le coup de la gare du Nord immédiatement, se rassura Paternos.

- Je crois que tu n'as pas bien compris. La gare du Nord, ce n'est pas eux.
- Comment ça, ce n'est pas eux ?
- Non. Ce que j'ai, un peu, organisé, c'est le faux attentat d'hier soir. Les vrais terroristes, ils sont toujours en vadrouille.
- Tu veux dire qu'en ce moment, sur notre territoire, nous avons un vrai groupe de terroristes dont on ne connaît pas les intentions et qu'en plus, à la place de trois individus inoffensifs il n'y a pas si longtemps, tu nous as fabriqué trois gangsters armés jusqu'aux dents ?
- Pas trois, deux.
- Deux quoi ?
- Deux gangsters armés. Il y en a au moins un qui a été abattu.
- Ca ne change rien au problème. On a aujourd'hui deux groupes armés à rechercher au lieu d'un.
- Si ça change. Ca change tout même. Car aujourd'hui, pour l'ensemble de nos compatriotes, médias compris, ce sont mes deux branquignols qui sont les terroristes. Dès qu'on les attrape, ton problème, il est réglé. Les autres on les oublie.
- Sauf s'ils font reparler d'eux.
- Avec tous les contrôles que j'avais déjà mis en place, plus ceux que j'ajoute aujourd'hui, il va falloir qu'ils se fassent petits pour passer à travers les mailles du filet.
- Karim Ben machin, il est bien passé, lui.
- Justement. Maintenant, il faut arrêter de laisser faire les amateurs. Je veux que tu me laisses les mains libres pour retrouver ces deux zigotos. Et puis, on ne s'en tire pas si mal que ça, je suppose que tu as lu tous les journaux du matin. Tu as pu remarquer que la presse qui nous soutient

ne tarit pas d'éloges, et celle qui ne nous est habituellement pas favorable n'ose pas trop tirer à vue. D'autant plus qu'une partie de l'échec leur est imputable, à ces connards de journalistes.

- Tu as conscience qu'on joue très gros sur ce coup. Une nouvelle bévée comme cette nuit et adieu l'élection.
- J'en ai conscience. C'est bien pour ça que je te demande de me laisser faire, avec mes hommes à moi, pas avec des flics de carnaval.
- Je te l'ai dit tout à l'heure, tu as quatre jours. Nous sommes lundi matin, je veux que tout soit rentré dans l'ordre avant mon dernier meeting, vendredi prochain.
- OK. Il faut que tu accordes un poste officiel à un type qui va m'aider à retrouver les deux lascars. J'ai besoin qu'il puisse accéder à tous les dossiers qu'il veut, qu'il puisse obtenir tous les appuis dont il aura besoin au niveau de la police et de la gendarmerie. Pour faire court, il lui faut un statut de Préfet hors cadre.
- Rien que ça !
- Pour toi, c'est juste un poste à faire valider par le Premier ministre, pour nous, c'est l'assurance du succès.
- Je vais aller lécher le cul de l'autre grande saucisse pour faire valider un poste de Préfet pour un boulot d'une semaine ?
- Premièrement, tu vas pas aller lui lécher le cul, tu vas lui dire que tu veux ce poste sinon tu avertis immédiatement la presse qu'on ne te donne pas les moyens que tu penses nécessaires pour retrouver rapidement les terroristes. En gros, tu lui fais comprendre qu'un refus ferait croire à la population qu'on te met des bâtons dans les roues pour que tu échoues à l'élection, ça va la faire réfléchir, ta saucisse. Deuxièmement, le type que je te propose pour ce poste, on ne va pas le virer dès que nous aurons attrapé nos deux gugusses, c'est un homme d'une grande efficacité et j'en

aurai besoin souvent. Après ton élection, je t'aurai demandé exactement la même chose, j'anticipe seulement de quelques semaines. Si tu es élu, bien sûr, et si tu souhaites toujours me voir à tes côtés comme Ministre de l'Intérieur ?

- Je ne sais pas comment tu fais pour inventer des combines pareilles ?
- C'est bien parce que tu ne sais pas comment je fais que tu as besoin de moi. Sinon tu te débrouillerais très bien tout seul. Bon, c'est OK pour mon gars ?
- Oui, laisse-moi ses coordonnées, je m'en occupe.
- Il faut qu'il ait les pleins pouvoirs dès aujourd'hui. En attendant que son poste soit officialisé, il faudrait lui fournir un statut provisoire et envoyer un rapport au Préfet de l'Isère pour qu'il mette tous les moyens à la disposition de mon joker.
- Il s'appelle comment ?
- Michel, Michel Colombani.
- Ca me dit quelque chose ce nom.
- Cherche pas, des Colombani il y en a plein la Corse et la Provence. Alors ça peut te dire quelque chose, mais il y a peu de chances que ça concerne le même Colombani. Le mien il est transparent. Autre chose, tu me dégages de l'affaire le clown Bourdeau. Blairon, tu me le laisses en disponibilité pour les travaux d'intendance.
- Fais comme tu veux, tu as carte blanche jusqu'à vendredi prochain. Ce jour-là, à vingt et une heures, je veux pouvoir annoncer : « Nous avons arrêté les terroristes ».
- Tu as encore besoin de moi ?
- Non. Mais on se revoit ce soir et on fait le point.

Léonetti sortit et gagna aussitôt son bureau. Il décrocha le téléphone et composa le numéro de Gouttenoir. C'est un employé de maison qui décrocha :

- Alain Vernon, secrétaire de Monsieur Jean Gouttenoir, bonjour.
- Vernon, c'est Léonetti, il est là ton patron ?
- Oui Monsieur Léonetti, je vous le passe.
- Pascal ?
- Oui, bonjour Jean. Je suppose que tu as eu un rapport détaillé des événements de la nuit.
- Il me manque quelques détails, mais je crois avoir bien cerné la situation.
- Je ne vais pas te faire un résumé au téléphone mais je passe à Grenoble dès que je peux.
- Alors, viens à Saint Jean. Je quitte Grenoble aujourd'hui, j'ai besoin de chaleur et de soleil.
- OK. Avant il faut que tu me laisses Michel. Il va être nommé Préfet hors cadre au prochain Conseil des Ministres. Ca te va comme poste ?
- Parfait. Tu n'as pas traîné.
- Les circonstances, bien qu'elles me foutent un peu dans la merde, ont contribué à ce que je puisse obtenir ce poste rapidement.
- Impeccable. Je préviens Michel. Mais je suppose que tu en as besoin pour démêler ton embrouille ?
- Tu as tout compris.
- Comment on fait. Le mieux c'est qu'il monte te voir à Paris.
- Dis-lui qu'il prenne le prochain TGV. Je l'attends. Et toi, bonnes vacances et à bientôt. Dès que j'ai résolu mon problème je viens me baigner dans ta piscine.
- À bientôt donc, salut Pascal.

## CHAPITRE 39

Robert Malain n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Avant de passer chez lui, il s'arrêta chez Albert pour prendre un petit-déjeuner, il avait besoin de reprendre des forces.

- Bonjour Albert !
- Bonjour Bob ! Je vois que ta nuit a été mouvementée. Tu y étais, cette nuit ?
- Oui, j'y étais. Et je n'étais pas tout seul. Il y avait tout ce que la France compte de journaux, radios et télévisions. Je crois que même le journaliste de Marie-Claire était là.
- Ah bon !
- Non, je plaisante, il n'y avait pas Marie-Claire. Mais on était au moins une centaine.
- À la radio, ils disent que c'est fortiche d'avoir retrouvé les terroristes aussi vite. Ils disent qu'il y en a déjà un de mort et que les deux autres, ils n'iront pas bien loin.
- Oui, j'ai vu et entendu. Le journal, il dit à peu près la même chose, c'est moi qui ai fait l'article. Mais je suppose que ça a foiré sec leur guet-apens.
- Pourquoi tu dis ça ? C'est quand même fort d'arriver à retrouver les types qui ont commis l'attentat à Paris en une semaine. Surtout qu'ils sont venus se planquer ici, à Grenoble.
- C'est justement ça qui me chiffonne. Déjà je ne vois pas pourquoi des types qui sont basés à Grenoble éprouvent le besoin d'aller perpétrer un attentat à Paris, ensuite je ne comprends pas qu'ils en prévoient un près de chez eux, à Grenoble, alors qu'ils doivent bien se douter que toutes les polices de France les recherchent. Ça ne colle pas bien cette histoire.
- Tu cherches toujours la petite bête, toi. Tiens, écoute, c'est les informations à la radio.

« Aux dernières nouvelles, la police est toujours à la recherche des deux terroristes en fuite. Il semble qu'après leur tentative d'attentat, qui a échoué grâce à la présence sur les lieux d'importantes forces de police, ils aient emprunté l'autoroute vers Grenoble. Là, ils ont bloqué un automobiliste et ont emprunté son véhicule. Ils sont repartis avec les deux voitures dont on n'a aucune trace pour l'instant malgré les importants moyens mis en place.

La préfecture nous a indiqué que l'attentat visait le premier TGV du matin qui devait relier Grenoble à Lyon. On n'ose pas imaginer le nombre de victimes qu'aurait provoqué l'explosion des bombes au passage du train, celui-ci est bondé le lundi matin.

Les bombes étaient fabriquées à partir de bonbonnes de gaz combinées à une charge de plastic, le tout relié à un système de mise à feu que devait déclencher le passage du train. C'est le même procédé qui a été utilisé à la gare du Nord à Paris, seul le système de mise à feu diffère.

On en sait maintenant un peu plus sur les membres du groupe terroriste. Leur chef se fait appeler Manu mais son vrai nom est Karim Benzeri. Cet homme d'une trentaine d'années est arrivé en France il y a vingt ans. Après une scolarité plutôt brillante jusqu'au bac, il se met à fréquenter les groupes islamistes. Il semble qu'il ait quitté la France vers l'âge de dix-huit ans et qu'il soit parti en Afghanistan et en Palestine. Là, il aurait été formé aux techniques du terrorisme et serait revenu en France, prêt à servir la cause d'un groupe nommé « Combattant Révolutionnaire de l'Islam ». Ce dernier revendique l'attentat dans les tracts laissés près des voies ferrées, écrits en français et en arabe. Karim est le chef de ce groupe, les deux autres Angello Costantini et Michel Bellet, qui étaient connus sous les surnoms de Bull et Aldo, n'étaient que des comparses de rapines qui se sont laissés entraîner dans une aventure qui les a dépassés. Michel Bellet a trouvé la mort en tentant de prendre la fuite dans la voiture du gang. Il semble que la fuite des malfaiteurs ait été favorisée par

l'inconduite de quelques journalistes présents sur les lieux. Ceux-ci n'auraient pas respecté les consignes d'absolue discrétion qui leur avaient été données, ce qui aurait alerté les terroristes avant que la police ne puisse intervenir.

Par ailleurs, on vient d'apprendre qu'Olivier Paternos a félicité l'ensemble des forces de police en présence pour leur action. Il a adressé un compliment appuyé à ses services de renseignements qui ont réussi à remonter aussi rapidement la piste des terroristes et à les identifier, ce qui a permis de déjouer l'attentat et ainsi d'éviter un second carnage. Mais le Ministre considère comme un échec impardonnable la fuite des deux derniers terroristes, il a limogé immédiatement le Préfet responsable de l'opération. Nous avons tenté de joindre le commissaire Bourdeau, commandant des forces de police sur place, mais sans succès jusqu'à maintenant. Il pourrait être écarté de la poursuite des recherches. On croit savoir qu'une réunion importante a eu lieu ce matin au ministère de l'Intérieur, le ministre aurait confié la supervision totale de l'opération à son chef de cabinet, Pascal Léonetti. Nous n'avons pas, non plus, pu joindre ce dernier.

Nous ne manquerons pas de vous informer dès que des éléments nouveaux nous parviendront.

Dans un autre domaine, l'équipe de football de Grenoble a encore...

Albert avait éteint le poste.

- Tu vois, Bob. Même s'ils n'ont pas pu les arrêter tout de suite, ils ont quand même fait du bon boulot. Depuis qu'il y a Paternos, ça change quand même. Et puis, t'as vu ? Le Préfet il n'a pas fait son boulot : pas de quartier, Paternos le vire, Préfet ou pas Préfet. Ca c'est le Président qu'il nous faut pour la France ? Enfin on va en avoir un qui en a dans la culotte. T'as entendu ce qu'il a dit il y a quelques jours, s'il est élu, il va fermer les frontières pour tous ceux qui ne

sont pas européens. Et tous ceux qui nous emmerdent en France, Allez ouste ! À la porte, retour dans leur pays. Parce que t'as entendu, comment il s'appelle le type qui pose des bombes, Karim je sais plus quoi. Encore un melon. Qu'est-ce qu'on attend pour les foutre tous dehors !

Robert Malain se retint de répondre que, sans les « melons » qui venaient tous les jours boire un café, une bière, manger un sandwich ou un croque-monsieur, prendre l'apéritif le soir, Albert, il pourrait le fermer son bistrot. Mais dire cela, c'était se lancer dans une discussion que sa fatigue actuelle ne pourrait pas supporter. Il hocha la tête, vida sa tasse et quitta le bar.



## CHAPITRE 40

Francis Martineau avait passé une agréable nuit. Pauline était vraiment une fille épatante, dommage que ce soit une pute ! Comme il n'avait jamais réussi à se faire aimer, il fallait bien qu'il se contente des amours tarifés.

Il quitta l'hôtel, prit sa voiture et se dirigea vers Saint-Martin-d'Hères, il fallait qu'il passe au bureau, cela faisait plusieurs jours qu'il n'avait pas mis les pieds à la société.

La radio qui jusque-là diffusait de la musique, interrompit son programme pour un bulletin d'information : On venait de retrouver la Range Rover dans un bois près de Tullins. Le commentateur refit un point complet sur les événements de la nuit.

Francis Martineau écoutait, de plus en plus stupéfait par les informations qu'il entendait. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? On lui avait demandé de commanditer un simple acte de sabotage sur les voies de la SNCF, pour faire un peu monter la tension sécuritaire dans l'opinion publique, et voilà qu'il se retrouvait à avoir fourni du matériel à des terroristes pour commettre un attentat qui aurait pu faire des dizaines de morts. Il se gara dès qu'il trouva une place, il lui fallait être libre de toute autre occupation pour réfléchir posément à la situation.

L'étonnement passé, sa première réaction fut de constater que son correspondant anonyme, celui avec qui il travaillait depuis plusieurs mois sans connaître ni son nom, ni son visage, ni même son numéro de téléphone puisque c'est toujours lui qui appelait, l'avait cette fois-ci berné. C'était la première fois qu'on l'utilisait sans le prévenir des risques encourus : On lui avait confié une mission qu'il avait parfaitement remplie, mais dont l'aboutissement n'était pas conforme à ce qu'on lui avait décrit. Cela le dérangeait énormément, mais en y réfléchissant un peu, il y avait peut-être moyen d'en tirer parti. Il était en possession d'informations explosives qui intéresseraient certainement au plus haut point ses amis Blairon ou De Moulins : l'identité des

terroristes supposés, ça devait pouvoir se monnayer au prix fort. Malheureusement, ni Blairon, ni de Moulins n'avaient de moyens financiers à la hauteur de l'affaire en cours. Seulement, qui connaissait-il qui puisse être acheteur de ce genre d'informations à part eux, personne. Le seul moyen pour rentabiliser ce qu'il savait était de faire du chantage auprès du donneur d'ordre. Le problème était qu'il ne le connaissait pas. Jusqu'à présent, leurs échanges se faisaient uniquement par téléphone, et on l'appelait toujours d'une cabine, il avait vérifié. Lui n'avait aucun moyen d'entrer en contact avec son commanditaire. Il avait pourtant tenté à plusieurs reprises d'en savoir un peu plus sur celui qui lui fournissait la marchandise, ou qui lui demandait parfois de petits services, comme celui de cette nuit, mais jamais il n'avait pu obtenir le moindre renseignement. Les appels téléphoniques émanaient toujours d'une cabine différente, parfois loin de Grenoble, souvent même de Paris. Il n'avait donc aucun moyen de contacter celui auprès de qui il aurait pu négocier son silence.

Cela dit, sa réflexion s'affinant au fil des minutes, il s'aperçut que la position de celui qui sait des choses qui pourraient se vendre très chères n'était pas forcément une position confortable. Son commanditaire, bien qu'il se sache introuvable, pouvait avoir très envie d'effacer les traces de ses liens avec les terroristes supposés, et le seul lien qui existait, c'était lui. Dans ce cas il était très vulnérable. D'autant plus qu'il pouvait aussi dévoiler l'énorme mensonge qui consistait à faire passer les trois guignols qui avaient agi cette nuit pour des terroristes professionnels. Il se doutait bien qu'on les avait instrumentalisés, eux et lui. Et l'affaire du fourgon postal, pour ça aussi, il aurait des tas de choses à raconter. Cela faisait beaucoup trop de poids sur ses petites épaules, il savait que ceux qui manigançaient tout ça, ne prendraient pas de gant avec lui, il connaissait pertinemment le sort qui était réservé à ceux qui en savaient trop puisque lui-même avait été chargé de régler le cas « Roger ».

Tout ça commençait à devenir trop complexe pour qu'il puisse vraiment comprendre ce qui se tramait. Il y avait trop de paramètres dont il ne pouvait pas estimer l'importance aux yeux de ceux qui l'employaient.

Et puis il y avait les gamins, les deux qui avaient réussi à se débiter. Francis Martineau se doutait bien que Manu n'était pas du genre à pardonner une saloperie pareille. Car il ne faisait aucun doute dans l'esprit de Martineau que Manu lui imputerait son implication dans ce merdier. Encore, avait-il bien fait, malgré les consignes, de faire intervenir un intermédiaire supplémentaire, il pourrait toujours arguer qu'il n'était pas au courant de la finalité de l'opération et que seul Ducrout l'était, ça détournerait les foudres de Manu sur Ducrout. Il ne fut toutefois pas totalement convaincu que Manu se laisserait prendre à cette explication.

D'ailleurs, le plus urgent pour le moment était de régler le problème Ducrout. Car celui-ci, bien que n'étant au courant de rien, se retrouvait au cœur de l'affaire. S'il avait écouté les informations, la référence à la Range Rover avait dû lui mettre la puce à l'oreille. Et si par hasard il avait regardé à la télévision les informations du matin, il y avait gros à parier que des portraits des fuyards s'étaient déjà sur toutes les chaînes. Ducrout avait traité directement avec Manu, il devait se souvenir de son visage.

Tout ça mis bout à bout, Francis Martineau pensa que ça sentait très mauvais pour lui : son employeur pouvait bien avoir l'intention de lui faire oublier ce qu'il savait, Manu avait certainement l'intention de lui faire payer la merde dans laquelle il l'avait fourré et Ducrout possédait tous les éléments pour le désigner lui, Martineau, comme le pourvoyeur du matériel destiné à l'attentat. La situation n'était pas brillante. Seul le danger Manu ne l'angoissait pas trop, il avait agi avec Manu, comme son employeur avec lui, Manu ne connaissait rien de lui, ni son nom, ni son adresse, ni même un numéro de téléphone. Cela ne suffisait pas à le tranquilliser, Manu était un débrouillard.

Il ne savait vraiment pas comment se sortir de ce piège. Une seule solution lui paraissait raisonnable, la fuite, loin et immédiate. Mais pour aller où ? Si Ducrout le donnait il serait vite recherché et ne pourrait plus utiliser sa voiture ni aucun moyen de transport. Le plus urgent était donc d'intercepter Ducrout avant que celui-ci ne commette l'irréparable. Il sortit son téléphone de sa poche et appela. Après plusieurs sonneries, le répondeur se mit en marche : « Bonjour, vous êtes bien sûr le répondeur d'André Ducrout, du cabinet Rhône-Alpes Expert, je suis indisponible pour l'instant. Veuillez me laisser vos coordonnées et l'objet de votre appel et je vous rappellerai dès que possible ». Francis Martineau jura intérieurement mais laissa un message laconique : « C'est Francis, rappelle-moi de toute urgence, avant toute autre chose ».

Cette absence n'arrangeait toujours pas ses affaires. Son téléphone sonna presque aussitôt, il décrocha et dit :

- André, tu as eu mon message ?
- Ce n'est pas André Monsieur Martineau, répondit une voix, quelque peu ironique.

Francis Martineau reconnut immédiatement cette voix et cet accent chantant. C'était lui, celui qui passait les ordres, celui qui planifiait les livraisons, celui qui délivrait les satisfecit ou les engueulades, celui qui décidait de l'avenir de ceux qu'il employait. Il n'avait pas tardé ! Martineau sentit une coulée de sueur froide dans son dos, ses mains tremblaient. Il fallait qu'il se ressaisisse, l'autre s'impatiait, mais toujours sur un ton posé :

- Monsieur Martineau, vous m'entendez ?
- Oui, bonjour.
- Je suppose que vous avez écouté les informations et que vous êtes au courant des événements de la nuit ?
- Oui, je viens juste d'en prendre connaissance à la radio.
- Vous conviendrez avec moi que votre présence sur Grenoble présente un risque pour vous.
- Et pour vous, ne put s'empêcher de lâcher Martineau qui le regretta aussitôt.

- Monsieur Martineau, qu'allez vous imaginer ? Que pourriez-vous dire à la police si vous étiez arrêté ? Voulez-vous que je le dise à votre place ? J'ai livré du matériel à des terroristes mais je n'y suis pour rien, c'est un homme au téléphone qui m'a donné les ordres et qui m'a dit où trouver la voiture. Quel homme ? Je n'en sais rien, je ne le connais pas. Quel téléphone ? Je n'en sais rien, c'est lui qui appelle, je ne connais pas son numéro, il change tout le temps. Comment est cet homme, grand, petit, gros, maigre ? Je ne sais pas. Que pouvez-vous nous dire sur lui ? Rien.

L'homme resta silencieux quelques secondes, comme Martineau faisait de même il ajouta :

- Je continue Monsieur Martineau ?
- Non, inutile.
- Alors vous allez m'écouter attentivement. Ce soir, vous vous rendrez sous la halle, là où vous donnez vos rendez-vous à notre ami Manu – Martineau était estomaqué, comment ce type savait-il cela ? Mais l'autre continuait : un homme, ce ne sera pas moi, vous vous en doutez bien, vous remettra une somme d'argent confortable, un billet d'avion, de faux papiers et des consignes pour modifier un peu votre apparence. Vous n'aurez plus qu'à suivre les directives et nous n'entendrons plus jamais parler de vous. N'est-ce pas la solution la plus confortable pour nous et pour vous ?
- Oui, bien sûr.
- Alors ce soir, vingt-trois heures, sous la halle. Adieu, Monsieur Martineau.

Francis Martineau n'avait pas du tout apprécié le ton qu'avait pris son interlocuteur pour lui dire « Adieu ».

Il lui restait peut-être une dernière chance : Benjamin-Constant de Moulins, le député. Il avait largement participé à sa dernière élection, collage d'affiches, distributions de tracts, démantèlement des groupes opposants, au moyen d'arguments frappants s'il le fallait, et tout un tas d'autres actions, notamment le déclenchement de l'émeute après le meeting de Paternos. Benjamin-Constant avait été très satisfait de cette dernière prestation qu'il avait lui-même, ne disons pas « commandée », mais plutôt « suggérée ». S'il ne pouvait pas lui vendre les informations dont il disposait, il pouvait sûrement négocier une protection en échange des services rendus. Mais que vaudrait-elle en face de l'impitoyable organisation qu'il pressentait derrière son pourvoyeur de came ?

La seule solution était bel et bien la fuite. La seule question qui importait maintenant devenait : Devait-il faire confiance à son fournisseur ? Du rendez-vous de ce soir pouvait venir le salut et la belle vie, ou bien le salut définitif et éternel aux douceurs de ce monde.

Il avait la journée pour y penser. Mais ça ne baignait pas fort !

## CHAPITRE 41

Patrick avait allumé la télévision à son réveil et découvrait avec étonnement les événements de la nuit. Il était surprenant que son chef, l'inutile Blairon qui semblait étroitement associé au ratage de l'opération, ne l'ait pas averti de cette mobilisation d'envergure. Il n'eut pas le temps d'imaginer les raisons d'un tel silence que le téléphone sonnait :

- Allô, Patrick, c'est Caroline.

Caroline, c'était une des standardistes de l'Hôtel de police, elle était secrètement amoureuse de lui. Secrètement, c'est beaucoup dire, plutôt, elle ne lui avait jamais avoué ce penchant. Par contre elle s'en ouvrait régulièrement à ses collègues et cela alimentait largement les conversations lorsque le téléphone leur laissait un peu de répit. Ce matin, il semblait qu'elle était débordée.

- Oui, mon trésor, que puis-je pour toi ?
- Il faut que tu arrives à toute vitesse, il y a réunion générale à dix heures. Blairon veut voir tous les inspecteurs présents à cette réunion.
- Je vais tâcher de me bouger un peu. À tout de suite.
- Non, malheureusement j'étais de nuit et je termine mon service. Mais la semaine prochaine je suis de jour, on se verra ?
- Bien sûr. Fais un gros dodo.
- Merci Patrick.

Tout en conversant avec Caroline, Patrick avait continué à regarder les informations. Il se dit qu'il connaissait les types qui avaient fait le coup, ils étaient fichés, pas officiellement, mais on les connaissait et on laissait faire leur petit commerce. Par contre, aujourd'hui, leur prestation de la nuit le laissait perplexe : Pourquoi des petits dealers se mettaient-ils tout d'un coup à échafauder des plans meurtriers aussi énormes ? Il se demanda pourquoi on ne les avait jamais inquiétés, ces trois-là. Il réfléchit

un moment et se rappela : les stupes leur avaient ordonné de leur foutre la paix, ils voulaient qu'on laisse en liberté les petits poissons pour mieux ferrer les gros. Pas de chance, c'était les petits poissons qui subitement avaient grossi.

Patrick avait fini de déjeuner. Il descendit, enfourcha sa moto et quinze minutes plus tard il avait retrouvé ses collègues autour de la machine à café de l'Hôtel de police. Bien évidemment, l'attentat raté et la fuite des terroristes alimentaient toutes les conversations. Personne n'en savait plus que ce qui était diffusé dans les différents journaux papiers, radiophoniques et télévisés. Les quelques inspecteurs présents s'étonnaient tous de n'avoir eu aucune information ni décelé aucun indice de la préparation d'une opération de cette importance. Le secret avait été bien gardé. Les conversations allaient encore bon train lorsque Blairon traversa le couloir, le visage fermé. Arrivé à hauteur des consommateurs de café, il lança :

- En piste, la réunion commence.

Tous les inspecteurs présents suivirent, certains avec leur gobelet de café à la main. Une fois dans la grande salle de réunion, Blairon attendit que tous fussent installés, puis de sa voix de fausset, il expliqua :

- Comme vous avez tous dû entendre les informations de ce matin, inutile que je vous en rappelle les grandes lignes. Vous vous êtes probablement étonnés de n'avoir pas été informés de cette opération et surtout, de n'avoir pas été invités à y participer. Le silence absolu était nécessaire pour qu'aucune fuite ne puisse avoir lieu. C'est la raison pour laquelle notre Ministre avait demandé à ce qu'aucun corps local ne soit sollicité pour participer à l'arrestation des terroristes. Comme vous le savez, il y en a deux en fuite. Une unité de la brigade antiterroriste est descendue de Paris et s'installe à Grenoble jusqu'à la capture des deux individus recherchés. L'homme qui la commande doit



arriver dans la matinée, je ne le connais pas. Par contre on m'a chargé d'assurer le commandement de la cellule logistique et administrative de l'opération. Dès qu'un des responsables du groupe de l'antiterrorisme aura besoin d'un renseignement, d'un véhicule, d'un matériel quelconque, c'est à notre service qu'il en fera la demande et c'est à nous que revient la responsabilité de leur fournir ce dont ils ont besoin dans les délais les plus brefs.

- Autrement dit, on est les boniches de service, lança du fond de la salle l'inspecteur Gelin.
- Gelin, ne faites pas de mauvais esprit, gronda Blairon.
- Ca veut quand même dire qu'on ne va pas bouger du bureau et attendre en permanence les coups de téléphone des super-flics de Paris. C'est du travail de stagiaire ça, renchérit l'inspecteur Villard.
- Messieurs, vous n'êtes pas conscient de l'importance de la mission que nous confie Monsieur Le Ministre. Toute la logistique de cette opération vitale pour notre pays repose sur nos épaules. Vous devriez être fiers de la confiance qu'on place en vous.
- C'est hier soir qu'il fallait nous faire confiance. Si Monsieur le Ministre avait daigné s'adresser aux forces locales, celles qui connaissent bien le terrain et ceux qui y trafiquent, on n'aurait peut-être pas besoin aujourd'hui d'un groupe antiterroriste parisien et de cellule d'appoint logistique, ironisa l'inspecteur Chapinot.
- Maintenant ça suffit, se fâcha Blairon qui se dressait sur la pointe des pieds pour tenter d'en imposer un peu plus que son mètre soixante. Gelin, c'est vous qui prendrez en charge les besoins en matériel. Chapuis, vous vous assurez de la disponibilité des véhicules dont auront besoin les antiterroristes. Moreau, tiens Moreau, vous êtes bien calme aujourd'hui, on ne vous a pas entendu, vous êtes malade ?

- Non, Monsieur le Commissaire. Tout va très bien. Comme mes collègues ont exprimé tout haut ce que je pensais tout bas, je ne voyais pas l'intérêt d'en rajouter.
- Ca m'étonnait aussi que vous ne manifestiez pas quelque ironie sur le grand coup d'hier soir.
- Le grand coup ?
- Eh bien oui : les terroristes retrouvés, un attentat déjoué, des dizaines, peut être même des centaines de vies épargnées. Ce n'est pas un grand coup ça ?
- Trois pseudos terroristes qui sont en fait des petits dealers de quartier auxquels on a confié une mission bien trop pointue pour eux, et qui, en plus, pour deux d'entre eux, réussissent à s'échapper alors qu'il y a un effectif policier surdimensionné, avec de soit disant superflics, moi je ne trouve pas vraiment que ce soit un grand coup.
- Vous me déplaitez Moreau, votre prétention et votre suffisance m'indisposent. Mais nous aurons le temps d'en reparler plus tard. Pour l'instant vous allez me prendre la responsabilité de toutes les demandes de renseignements. Vous allez aussi prendre deux inspecteurs avec vous pour être en alerte permanente sur les appels téléphoniques des deux individus. Vous vous mettez en relation avec le service de localisation. Si un des deux terroristes allume son téléphone, je veux être prévenu dans la minute qui suit.

Puis s'adressant à l'ensemble des inspecteurs présents :

- Vous allez prendre vos places immédiatement. Soyez vigilants messieurs.

Patrick Moreau s'installa dans son bureau, la journée serait calme puisqu'il n'aurait que des recherches à faire, si les caïds de l'antiterroriste avaient besoin de ses services. Ca lui laissait tout le temps pour décortiquer l'ordinateur cabossé de Langlois. Il le sortit de sa sacoche. Tel quel, il ne pouvait rien en tirer. Il le prit et descendit à l'étage inférieur. Il entra dans une large pièce ceinturée

d'étagères sur lesquelles reposaient des dizaines d'ordinateurs dans tous les états de montage possibles, du PC neuf à peine déballé de son carton à l'étalage de tous les composants de ce qui avait dû être un jour un ordinateur en état de marche. Au fond de la pièce, un homme en blouse grise était assis sur un tabouret face à un plan de travail sur lequel se trouvait un ordinateur allumé.

- Bonjour Rachid, salua Patrick.
- Salut Patrick, c'est pas souvent que tu visites mon antre ?
- J'ai besoin de tes services. Voilà un ordinateur, j'aimerais que tu me dises ce qu'il a dans le ventre.
- Tu aurais dû demander à César avant qu'il ne l'utilise.
- Ce n'est pas une œuvre moderne, c'est le résultat de quelques tonnes dans une voiture qui dévale pendant vingt-cinq mètres une pente à quatre-vingts degrés tout en rebondissant sur les rochers qui se trouvent sur son passage et en s'empalant sur une souche à l'arrivée. Tu crois que tu peux me sortir quelque chose du disque dur ?
- Je vais essayer, repasse la semaine prochaine.
- Je préfère repasser avant midi, comme ça, je peux te payer l'apéro.
- Tu charries, j'ai du boulot plein la paillasse, regarde, il y en a de partout.
- Ce que je te demande, ce n'est pas un ticket dans une file d'attente, c'est un service perso.
- Alors là, ça change tout. À quelle heure, l'apéro ?
- Je te l'ai dit, vers midi.
- OK, je te remonte ton César dès que je l'ai fait parler.
- Merci Rachid, à tout de suite.

Patrick regagna son bureau, il ne doutait pas que Rachid puisse extraire l'essentiel de l'ordinateur de Langlois.

## CHAPITRE 42

Lorsque Marion et Romain arrivèrent dans la chambre ce lundi matin, le docteur Dumontel les attendait. Il les accueillit avec un large sourire :

- Bonjour Marion, bonjour Romain, comment allez-vous ?
- Nous allons bien. Et papa, comment va-t-il ?
- Marion, vous m'avez dit avant-hier que votre papa paraissait vous entendre et qu'il vous pressait la main, c'est bien ça ?
- Oui.
- J'avais été un peu sceptique ce jour-là, je m'en excuse. Les nouveaux tests que nous venons de réaliser ce matin montrent effectivement un progrès important et une probable perception du monde extérieur.
- Je le savais, exulta Marion. Merci Docteur.
- Ne me remerciez pas, je n'y suis pour rien. La meilleure des thérapies, c'est celle que vous appliquez, la parole et le contact permanent avec le malade.
- Nous n'allons plus le lâcher tant qu'il ne sera pas totalement conscient.
- Il est totalement conscient, affirma le docteur Dumontel, la tête à l'air de fonctionner tout à fait normalement, ce sont les nerfs et les muscles qui ne répondent pas. Il y a aussi un souci, bien que les résultats de nos tests confirment ce que je viens de vous dire, je n'ai pas réussi à déclencher la moindre réaction chez votre papa.
- Il a peut-être une perception sélective, hasarda Marion. Avec Romain, ça ne marche pas non plus. Il n'y a que ma voix qui semble le faire réagir.
- Vous pouvez essayer ?
- Bien sûr.

Marion s'approcha du lit et prit la main de son père dans la sienne, comme elle le faisait chaque fois qu'elle lui rendait visite. Le

docteur Dumontel s'approcha aussi et prit l'autre main. Marion se pencha tout d'abord et embrassa son père sur le front, puis elle commença à lui parler, doucement :

- Mon petit papa, je suis avec Romain et le médecin qui t'a opéré. Il s'appelle Jacques Dumontel. Il dit que tu commences à percevoir ce qui se passe autour de toi. Alors, en ce moment, j'espère que tu m'entends, que tu comprends ce que je te dis. Si c'est le cas, peux-tu serrer ma main comme tu l'as déjà fait hier ?

Les doigts de Paul Langlois restèrent un instant immobile puis, imperceptiblement, ils se refermèrent sur la main de Marion.

- Mon petit papa, comme je suis heureuse, comme tu me redonnes goût à la vie. C'est formidable. Elle se pencha à nouveau et couvrit les joues de son père de baisers et de larmes.

Le docteur Dumontel laissa passer l'émotion. Il avait d'ailleurs, tout comme Romain, les larmes qui lui perlaient au bord des paupières. Lorsque Marion se fut remise et fut à nouveau en état de reprendre une conversation, le docteur Dumontel lui demanda :

- Il serait intéressant de mesurer quelles sont les limites de la compréhension de votre papa. Est-ce que vous voulez bien que nous nous livrions à quelques essais ?
- Ca ne va pas le fatiguer ?
- Si, probablement. Mais ça aussi, ça fait partie de l'apprentissage du retour à la vie normale. S'il est parfaitement conscient, il va lutter contre sa fatigue pour rester en contact avec nous.
- Et ça n'aura aucune incidence, ça ne risque pas d'interrompre ou de ralentir ce retour ?
- Non, bien au contraire. Si nous stimulons chaque jour un peu plus ses facultés, il va s'endurcir, être de plus en plus présent, jusqu'à l'instant où il émergera. D'ailleurs, quand il sera sorti du coma, il faudra là aussi qu'il s'oblige à être de plus en plus actif. Ce qui va être difficile au début, il va

avoir tendance à se laisser aller, à vouloir dormir en permanence, il ne va pas pouvoir se concentrer sur quoi que ce soit, il lira peu, s'endormira devant la télévision. Il faudra l'encourager à reprendre une activité soutenue, quand il sera sur pied, bien entendu. Mais pour l'instant, nous allons essayer de savoir quel est son degré de compréhension de ce qui l'entoure. Marion, vous allez lui demander à nouveau de vous serrer la main. Puis, quand il l'aura fait, vous lui demanderez de me serrer la main, la mienne. Allez-y.

- Mon petit papa, dit Marion, peux-tu encore serrer ma main.

De nouveau les doigts de Paul Langlois, serrèrent la main de Marion, mais avec un temps de réaction plus rapide et une pression plus forte que la fois précédente.

- Mon petit papa, peux-tu serrer l'autre main, celle que tient le docteur Dumontel ?

Il se passa quelques secondes sans que rien ne se passe, puis la main qui tenait celle de Marion eut quelques spasmes, puis plus rien.

Le docteur Dumontel ne s'en étonna pas, il expliqua :

- Dumontel, pour votre papa, c'est un illustre inconnu. Et puis dans la situation où il est, la main du docteur, pour lui, c'est quelque chose de totalement imperceptible. Nous allons recommencer mais en lui indiquant la main qu'il doit serrer, la droite ou la gauche. Vous y allez Marion ?
- Papa, peux-tu serrer ta main droite ?

Marion avait volontairement choisi la main que tenait le docteur Dumontel. Aussitôt la main droite de Paul Langlois serra la main du médecin.

- Victoire, cria celui-ci. S'il sait reconnaître sa droite de sa gauche, alors nous allons pouvoir vraiment pouvoir communiquer. Marion, dites-lui que nous allons lui poser quelques questions, s'il répond par oui, qu'il serre une fois votre main, s'il répond par non, qu'il la serre deux fois.

- Nous avons déjà essayé ça avec Romain, il répond correctement.
- Avec quel genre de questions ?
- Je lui ai demandé si j'étais sa fille, il a répondu oui, je lui ai ensuite demandé si Romain était ma sœur, il a répondu non.
- Dans ce cas nous allons tenter des questions plus complexes. Demandez-lui votre âge, dites-lui de serrer autant de fois votre main que vous avez d'années.

Marion s'exécuta et la main de Langlois serra vingt-deux fois sa main.

- J'en sais assez pour envisager un retour rapide à la normale. Je vais vous laisser maintenant, continuez à lui parler, stimulez-le. Fatiguez le un peu, mais pas trop. Si vous sentez que ses réponses sont plus longues à venir, que la pression de ses doigts est moins forte, alors laissez-le se reposer. Mais revenez à la charge plusieurs fois dans la journée. Au revoir Marion et Romain, nous nous reverrons probablement demain.

Une fois le médecin sortit, Romain confia ses inquiétudes à Marion :

- Imaginons que papa soit bien la personne que visaient ceux qui l'ont poussé dans le ravin, ceux-là ne reculent devant rien. Tant que papa est dans le coma ses agresseurs ne risquent pas qu'il dévoile la raison de leur geste. Par contre, s'il en sort il redevient pour eux un danger potentiel. Ce qui veut dire qu'il faut absolument taire les progrès qu'il fait aujourd'hui.

Marion poussa un cri.

- Qu'est-ce qu'il t'arrive, demanda Romain.
- Papa vient de me serrer la main, fort.

Puis s'adressant à son père :

- Papa, c'est pour signaler que tu approuvais ce que vient de dire Romain que tu m'as serré la main ?

De nouveau la main de Langlois serra celle de sa fille.

- Mais alors, tu comprends maintenant ce que dit Romain ?

Et une fois encore la main de Langlois se referma sur la main de Marion.

- Je ne m'explique pas pourquoi il ne te comprenait pas avant et que, d'un seul coup, il arrive à t'entendre et à comprendre ce que tu dis. Mais peu importe, c'est formidable.

Romain s'approcha de son père et lui prit la main que ne tenait pas Marion :

- Papa, c'est Romain. On a besoin de savoir ce qui t'est arrivé, il faut qu'on te protège mais pour cela il faut qu'on sache qui te veut du mal. Peux-tu nous le dire ?

Cette fois, c'est la main de Romain que serra Langlois.

- Alors papa, tu vas essayer de nous épeler le ou les noms de ceux dont nous devons te protéger. Je vais te demander de nous donner son nom. Serre-moi la main dès que je prononce la première lettre de ce nom.

Et Romain commença à énoncer doucement : A, B, C... jusqu'à M. Et là, Langlois pressa les doigts de Romain. Ils répétèrent l'opération jusqu'à obtenir MARTINE. Mais ensuite, Langlois ne serra plus la main de Romain.

- Martine, tu connais une Martine, toi, demanda Marion.

Romain n'eut pas le temps de répondre, la porte de la chambre s'ouvrait pour laisser entrer Magali.

- Bonjour, tous les deux, dit-elle. Vous avez des mines radieuses, les nouvelles sont bonnes ?
- Assez, répondit Marion. Nous arrivons à communiquer avec papa.

Marion expliqua à Magali comment elle avait pressenti les premiers signes de perception chez son père et comment ils



venaient justement de trouver un moyen d'échanger. Elle termina par l'interrogation restée en suspend quand Magali était entrée :

- Papa connaissait-il une Martine ?
- Non, je ne crois pas, répondit Romain. Mais comme nous n'avons pas eu beaucoup de temps pour discuter calmement d'autre chose que de la santé de papa, je ne t'ai pas encore mise au courant de ce qu'a découvert Patrick au sujet d'André Ducrout.

Romain raconta brièvement à sa sœur leur recherche dans la liste des clients de la société et la découverte de la société CLEAN 38, dont le directeur commercial était un certain Martineau, celui qui accompagnait André Ducrout la veille au chevet de leur père.

- Quel rapport avec une Martine ?
- Tu es fatiguée, toi. Martine, c'est Martineau sans le A et le U. Papa doit être épuisé par toutes les questions qu'on lui a posées, il n'a pas répondu au-delà du E. Je suis certain qu'à son réveil, si on lui demande : « est-ce Martineau la cause de ton accident ? », il répondra oui.
- Ainsi ce pourrait être un simple conflit commercial qui serait à l'origine de cette monstruosité ?
- Non Marion. Je ne t'ai pas encore tout raconté sur l'enquête de Patrick. Je l'appelle, il faut l'informer immédiatement car il avait émis la possibilité que ce soit cet individu qui soit à l'origine de cette agression. Ensuite je te fais le récit intégral de notre journée d'hier.

Romain composa le numéro de téléphone de Patrick mais il obtint le répondeur. Il laissa quand même un message :

- Patrick, c'est Romain. Il semble que celui que tu soupçonnes soit le bon. Rappelle-moi.

## CHAPITRE 43

L'interphone émit un son nasillard. Pascal Léonetti appuya sur le bouton permettant la conversation et dit sèchement :

- Léonetti !

Une voix féminine lui répondit :

- Bonjour Monsieur Léonetti, Monsieur Michel Colombani est à la réception. Il dit avoir rendez-vous avec vous, mais il n'est pas noté sur votre planning.
- Faites le monter, répondit Léonetti.

Il se leva et alla lui-même ouvrir la porte de son bureau. Colombani arrivait.

- Bonjour Michel, heureux de vous voir.
- Bonjour Pascal.
- Entrez et installez-vous. Non, pas derrière le bureau, mettons-nous plutôt là, dit Léonetti en désignant, dans un angle de la pièce, un endroit aménagé en salon, avec de larges fauteuils de cuir et une table basse.

Colombani ôta son manteau et prit place dans un fauteuil, Léonetti s'installa face à lui.

- Tout d'abord merci pour le poste, dit aussitôt Colombani, Jean m'a informé de votre appui total pour cette nomination.
- Ne parlons plus de ce qui l'a provoquée, parlons plutôt de ce que vous allez y faire. Tout d'abord, nous avons besoin d'hommes comme vous. Vous savez que bientôt Olivier Paternos sera notre Président, il aura besoin d'être entouré de femmes et d'hommes entièrement dévoués. Ce n'est pas à vous que je vais apprendre que son chemin sera semé d'embûches. Il l'est déjà aujourd'hui mais, tant que la ferveur populaire le soutient, personne dans notre camp ne va contester son leadership. Par contre, dès que les effets de la politique qu'il veut mener vont se faire sentir, la levée de boucliers risque d'être sévère. Nos adversaires, divisés

aujourd'hui, vont resserrer les rangs, nos amis les plus tièdes vont commencer à prendre leur distance. C'est à ce moment qu'il va avoir besoin de nous. Mais ce que je vous dis là, c'est l'avenir à moyen terme. Aujourd'hui, la situation réclame une action directe sur le terrain. Nous avons deux problèmes. D'un côté un groupe de terroristes non identifié qui sont on ne sait où dans la nature, en France où à l'étranger. D'après les renseignements qu'ont pu me fournir les RG, il s'agit d'extrémistes indépendants, se réclamant vaguement d'Al Qaïda. Ils ont voulu faire comme les grands et ont, malgré les trois morts, plutôt loupé leur coup. Ils doivent être loin à cette heure et ne nous préoccupent plus guère puisque, comme vous le savez fort bien, nous leur avons substitué un groupe beaucoup plus accessible. Vous avez fait du bon boulot sur ce coup. Arriver à dégoter un type qui a fait un séjour dans les camps d'entraînement islamistes, qui a un emploi du temps suffisamment flou pour que personne ne puisse savoir où il se trouvait le jour du premier attentat et qui, en plus, à un nom et des origines à faire frémir une bonne partie de la population française, justement celle qu'il nous faut rallier à notre cause, c'est tout simplement génial.

- Les hommes je les avais, mais les renseignements, c'est grâce à vous que j'ai pu les obtenir.
- Peut-être. Mais je ne doute pas que Jean et vous, avez sous la main toute une panoplie d'hommes pouvant intervenir dans différents domaines.
- Nous avons pas mal de spécialistes, tous aux ordres et disponibles quand nous en avons besoin, effectivement.
- C'est aussi pour cela que vous nous êtes très précieux. Mais maintenant parlons de l'action en cours. Pour que nous puissions tirer un bénéfice total de l'opération qui a en partie foiré hier soir, il faut que nous retrouvions nos deux fuyards le plus vite possible. C'est vous qui allez

prendre ça en main, vous êtes le mieux placé pour le faire puisque c'est vous qui avez réalisé le montage de l'opération initiale.

- Quels sont les moyens mis à ma disposition ?
- Vous avez carte blanche sur le département. Le nouveau préfet a la consigne de mettre à votre disposition tous les moyens, matériels et humains, dont vous aurez besoin. Une cellule de liaison a été créée. Elle est dirigée par le commissaire Blairon. Dès que vous avez une exigence, vous appelez cette cellule.
- Blairon, ce n'est pas le nullard qui participait à l'arrestation ?
- Si, mais dans un rôle purement administratif, il devrait faire l'affaire. Et puis ce sont les personnes de son service qui vont être à la tâche, pas lui.
- Et en personnel direct, je peux compter sur quoi ?
- De quoi avez-vous besoin ?
- Une douzaine d'hommes de l'antiterroristes, tout au plus. À leur tête je verrai bien le commandant Reynier.
- Vous aurez les hommes et leur commandant. Mais vous pensez que cet effectif suffit pour retrouver deux hommes dans une agglomération de quatre cent mille habitants ?
- C'est pour les arrêter qu'ils me sont indispensables, pas pour les retrouver.
- Oui, les barrages et les contrôles sont en place. Bien que ce ne soit pas des lumières, je pense que nos lascars s'y attendent et qu'ils vont rester planqués un bon moment. Vous avez une chance de les localiser rapidement ?
- Comme vous vous en doutez, je n'étais pas en relation directe avec eux, j'avais un intermédiaire. Je n'ai donc aucune idée de l'endroit où se cachent ces deux petits trafiquants mais ce ne sont pas eux qui m'inquiètent.
- Comment ça ?

- Notre seul souci les concernant, c'est de les retrouver. Grenoble n'est pas Paris, et ce ne sont pas de vrais professionnels, on devrait rapidement leur mettre la main dessus. Par contre l'intermédiaire que j'utilisais me semble prendre un mauvais chemin, je l'ai appelé ce matin au téléphone, j'ai l'impression qu'à un moment il a voulu marchander son silence. Pour avoir rendu divers services, il connaît le commissaire Blairon, qui était l'adjoint de Bourdeau. Il connaît aussi De Moulins qui lui a confié quelques missions, autant dire qu'il se croit protégé. Il ne faudrait pas qu'il aille baver auprès de ceux-là, car c'est le seul, à part nous, qui sait que cet attentat est une vaste foutaise.
- Il faut donc trouver un moyen pour qu'il se taise.
- J'ai fait ce qu'il fallait. Mais ça n'aura lieu que ce soir. Comme j'ai bien appâté le poisson, j'espère qu'il va mordre à l'hameçon sans étaler son savoir dans la journée.
- Attendons, s'il fait des bêtises d'ici ce soir, nous aviserons. Donc nous pouvons dire que le problème de votre intermédiaire est réglé. Pour les deux terroristes, vous envisagez quoi ? Je me doute bien qu'ils ne vont pas rester planqués durant des semaines mais l'échéance fixée par Paternos, c'est vendredi soir au plus tard. Il veut absolument qu'on les ait coffrés avant son dernier meeting.
- Là, c'est plus difficile. Nous connaissons leur planque et leurs adresses personnelles. Il est évident qu'ils vont éviter ces endroits. J'ai déjà mis en place un réseau de surveillance de leurs contacts habituels, il n'y a que par eux qu'ils vont pouvoir se ravitailler.
- Il nous reste quatre jours. C'est peu.
- Ces deux-là ne vont pas rester quatre jours sans manger, boire, fumer. Vous pouvez être assuré qu'on les arrêtera avant vendredi.

- Je transmets le message à Paternos. Par contre pour l'arrestation, ne faites rien sans m'en avertir avant. Paternos voudra probablement que les médias soient présents et ne ratent rien.
- Alors, effectivement, il me faudra des effectifs supplémentaires. Non pas pour l'arrestation, mais pour tenir la presse en place. Je veux être le seul dirigeant de l'intervention. Je veux bien satisfaire au besoin maladif de communication de notre futur président, mais sur ce coup-là je veux être le seul maître à bord, Paternos ou pas Paternos. C'est donc moi qui déciderai quand la presse pourra officier et où elle pourra le faire. Nous sommes d'accord sur ce principe ?
- Nous sommes d'accord. Mais si vous rencontrez Paternos avant la fin de cette opération, ne posez pas ces conditions avec autant d'autorité, il y verrait une atteinte à la sienne. C'est qu'il est un peu parano, notre futur président. Par contre tout se passera comme vous le souhaitez puisque c'est moi qui donne les ordres.
- Alors je vous livre les deux lascars avant le week-end. Vous les voulez comment ?
- Le moins bavard possible.
- Nous ferons en sorte qu'ils ne puissent pas parler.
- Alors bonne chance. Vous repartez immédiatement sur Grenoble ?
- J'ai un train dans une heure. Au revoir Pascal.
- Au revoir Michel et à très bientôt.

## CHAPITRE 44

Patrick avait bien senti la vibration de son téléphone durant la réunion avec Blairon mais il avait ensuite oublié l'appel. Il passa la matinée à traiter les affaires courantes puis, vers onze heures trente la porte de son bureau s'ouvrit et Rachid entra, les mains vides. Patrick s'inquiéta :

- Tu n'as pas réussi à récupérer le disque ?
- Mais si, mais je n'allais pas te le remonter, tu en aurais fait quoi ?

Rachid sortit une clé USB de sa poche et la tendit à Patrick.

- Prends plutôt ça et regarde ce qu'elle a dans le ventre.

Patrick leva les mains et les reposa sur son bureau en signe de découragement.

- On dirait que tu ne sais pas dans quel dénuement travaille la police. Mon ordinateur date de bien avant l'apparition des clés USB. Je ne peux pas la lire, ta clé !
- Pas grave, on redescend et je te prête un portable. Mais avant ça, on va prendre l'apéro. Chose promise, chose due.
- Allons-y. Mais vite car je suis très curieux de découvrir le contenu de cette clé.

Ils descendirent au bar et s'installèrent. L'heure étant aussi celle du repas de midi, ils déjeunèrent ensemble, en parlant bien évidemment des événements de la nuit.

Il était treize heures passées quand Patrick retrouva son bureau avec l'ordinateur que Rachid lui avait prêté sous le bras. Il s'empressa de le mettre en marche et introduisit la clé USB. Elle contenait une quantité importante de fichiers, bien plus que Patrick n'imaginait. Il commença par ouvrir le fichier clients, c'était une copie de celui qu'ils avaient exploré avec Romain au cabinet. Il consulta immédiatement la fiche de la société CLEAN 38 et chercha quelles pouvaient être les informations qui avaient disparu ou avaient été modifiées, à première vue il ne vit rien qui le surprit.

Comme la copie qu'il possédait se trouvait chez lui, il lui faudrait attendre de rentrer pour pouvoir comparer. Il s'apprêtait à appeler les deux collègues avec lesquels il allait assurer l'assistance de l'équipe antiterroriste lorsque son portable sonna.

- Allô, inspecteur Moreau à l'appareil.
- Bonjour Patrick, c'est Romain. Tu n'as pas eu mon message de ce matin ?
- Salut Romain. Non, je ne l'ai pas eu. Mais je me souviens que j'avais mis mon téléphone en vibration ce matin, comme j'étais en réunion, je n'ai pas répondu et ensuite j'ai oublié cet appel. Tu disais quoi ?
- On commence à pouvoir communiquer avec papa. Et nous lui avons demandé qui il pensait responsable de son accident. Il a clairement indiqué Martineau. Cet après-midi nous avons pu reprendre le contact, il n'a pu nous adresser qu'un seul mot : ordinateur. La raison de son agression doit donc être dans l'ordinateur. Tu as réussi à en tirer quelque chose ?
- Moi, non. Mais le technicien de la boîte, oui. Il vient juste de me remettre une clé USB qui contient tout ce qui se trouvait dans l'ordinateur de ton père. J'ai déjà consulté le fichier clients mais sans rien trouver d'exploitable sur Martineau. Il va falloir que je consulte tous les autres fichiers, ça va me prendre des heures.
- Papa était très organisé, il existe probablement un fichier Martineau dans l'ordinateur, fais une recherche sur ce nom, tu vas certainement trouver quelque chose.
- Je fais comme ça et je t'appelle si je trouve, bye.
- Salut Patrick.

Patrick Moreau fit comme l'avait suggéré Romain, il fit une recherche sur Martineau mais celle-ci ne donna rien. Ce qu'avait dû découvrir Langlois devait être extrêmement sensible, il avait certainement codé ce qui concernait ce dossier, ou simplement



caché sous un nom autre. Patrick essaya alors CLEAN 38 toujours sans résultat. Il mit sa tête entre ses mains, les coudes sur le bureau, et tenta d'imaginer sous quel nom Langlois aurait pu dissimuler le dossier Martineau. Après plusieurs minutes de réflexion, entrecoupées d'essais infructueux sur l'ordinateur, Patrick lâcha un juron :

- Quel con je fais ! C'est par date qu'il faut chercher.

Il recalcula : Langlois avait été poussé dans le ravin le mercredi 4 avril. Il fallait donc qu'il parcoure tous les fichiers qui avaient été modifiés jusqu'à cette date. Le 4 avril ne contenait aucun dossier se rapportant à Martineau. Patrick afficha les fichiers modifiés le 3 avril. Il avait choisi de regarder en priorité les fichiers WORD. Après la consultation de deux documents qui étaient des courriers classiques, il trouva enfin ce qu'il cherchait, un document banal nommé « Urgent » mais dont la teneur ne laissait aucun doute. C'était un courrier destiné au Procureur de la République dans lequel Langlois dénonçait les marchés juteux et totalement illégaux que Martineau obtenait avec certaines administrations, il s'étonnait aussi des sommes astronomiques qui étaient reversées au profit de la section locale du parti politique dont De Moulines était le responsable départemental, ainsi qu'à certaines associations connues pour leur dépendance totale avec ce même parti politique. Langlois proposait de rencontrer le Procureur et de lui fournir tous les éléments de preuves dont il disposait.

Ainsi donc Langlois avait pu trouver des preuves tangibles des malversations de Martineau. Il est évident qu'un tel courrier, s'il avait été envoyé, aurait provoqué une véritable tempête dans les milieux politiques locaux, surtout en pleine période électorale. Patrick se demanda comment Langlois avait pu être mis au courant des affaires louches de Martineau alors que c'était Ducroux qui suivait ce dossier, et ensuite comment Martineau avait bien pu connaître l'existence du courrier que s'apprêtait à expédier Langlois ? Patrick n'avait pas le temps nécessaire pour fouiller

plus avant dans les dossiers à la recherche d'hypothétiques indices. Il décida de frapper fort, il allait appeler Martineau et le convoquer à l'hôtel de police. Seulement il ne connaissait pas son numéro de téléphone, il appela donc la société CLEAN 38. Une voix féminine lui répondit aussitôt.

- CLEAN 38 à votre service, que puis-je pour vous ?
- Bonjour Mademoiselle, pourrai-je parler à Monsieur Martineau ?
- Monsieur Martineau est en clientèle en ce moment.
- Vous pensez qu'il va repasser avant ce soir ?
- Je ne sais pas Monsieur. Mais vous pouvez me laisser un message, je lui transmettrais dès son retour.
- Non, il est important que je le contacte immédiatement. Vous pouvez me donner son numéro de portable ?
- Non Monsieur, Monsieur Martineau ne souhaite pas que l'on communique son numéro de portable.
- Mais comment font ses clients pour le joindre ?
- Les clients détiennent le numéro de Monsieur Martineau.

On tournait en rond. Patrick pensa un instant utiliser sa fonction pour sortir la standardiste de son mutisme, mais il renonça, il n'avait aucune raison valable d'entamer cet interrogatoire. Il tenta le bluff :

- Écoutez mademoiselle, je suis Monsieur Jean Guillaumin, inspecteur du travail. Je me trouve en contrôle dans la société Vulfram – Patrick avait vu le nom de cette société dans le dossier CLEAN 38 – il se trouve que les produits que vous utilisez pour le nettoyage sont absolument non-conformes aux règles de sécurité. Alors vous allez m'appeler Monsieur Martineau immédiatement et lui dire qu'il me rappelle. Cette affaire doit être examinée sur le champ.
- Mais Monsieur l'inspecteur, Monsieur Martineau est notre directeur commercial, ce n'est pas le dirigeant de la société. Je vais vous passer le gérant, Monsieur Marcel Durand.

Et sans attendre la réponse de Patrick, la standardiste transféra l'appel. Durant plusieurs minutes, Patrick put apprécier le : « Ne quittez pas, nous recherchons votre correspondant », qui s'intercalait entre deux mouvements du Boléro de Ravel. Enfin on reprit la ligne :

- Marcel Durand à l'appareil, que puis-je pour vous ?

Patrick se doutait bien que la standardiste avait résumé les mensonges qu'il avait émis, il dut donc continuer sur le même registre :

- Inspecteur Jean Guillaumin, je cherche à joindre le commercial qui a apporté le produit de nettoyage que j'ai sous les yeux et qui contient un produit hautement toxique. On me dit que c'est Monsieur Martineau qui a fourni ce produit, je souhaite parler à ce monsieur Martineau aujourd'hui même.
- Monsieur Martineau est en clientèle, et nous ne savons pas où. Mais ce que vous me dites m'étonne. Monsieur Martineau ne livre jamais aucun produit à nos clients.
- Et bien vous êtes mal renseigné. Écoutez-moi bien, soit vous me mettez immédiatement en relation avec Monsieur Martineau, soit je me rends sur le champ dans votre société accompagné de mes adjoints et nous engageons un contrôle social complet dès cet après-midi. Alors ?

Il se passa quelques secondes, le sieur Durand n'avait probablement pas très envie qu'un inspecteur du travail vienne mettre le nez dans ses déclarations sociales, il finit par abdiquer et livra le numéro de portable de Martineau.

Patrick Moreau composa immédiatement ce numéro et Martineau décrocha :

- Martineau, oui ?
- Bonjour Monsieur Martineau, c'est l'inspecteur Patrick Moreau à l'appareil.

Il y eut un instant de court silence durant lequel Martineau se demanda pour quel motif l'inspecteur l'appelait, connaissait-on

déjà son implication dans l'attentat d'hier soir ? Il finit par répondre :

- Inspecteur, qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre appel, vous avez pu faire quelque chose pour mon petit protégé comme je vous l'avais demandé ?
- Non, j'avais même oublié ce détail, se plut à lui répondre l'inspecteur. Par contre, j'ai devant les yeux un courrier émanant de votre cabinet d'expertise comptable qui me paraît très ennuyeux pour votre société, et pour vous-même. Il serait préférable que nous en parlions rapidement.
- Je ne vois pas très bien ce qu'un courrier de mon cabinet d'expertise comptable pourrait bien contenir d'ennuyeux mais puisque vous souhaitez que nous en parlions, je jette un œil sur mon planning, disons vendredi prochain, quatorze heures.
- Non, c'est beaucoup trop tard. Je vais fixer moi-même ce rendez-vous. Nous allons dire ce soir à dix-huit heures, ici, à l'hôtel de police.
- Désolé inspecteur, mais je suis pris ce soir.
- Pris ou pas, je veux vous voir ce soir à dix-huit heures dans mon bureau.
- Vous avez un mandat ?
- Je n'ai pas de mandat et pour l'instant ce n'est qu'une première entrevue courtoise. Mais cela peut très vite dégénérer. Je vous attends donc à dix-huit heures.

Martineau réfléchit quelques secondes, puis il se dit que dès le lendemain il serait loin. Il préféra donc laisser croire qu'il viendrait à ce rendez-vous, le temps qu'un mandat soit délivré et qu'on le cherche il y aurait belle lurette qu'il serait hors de portée des autorités françaises. Il répondit donc :

- D'accord inspecteur. Mais j'ai des tas de choses à faire cet après-midi. J'espère que vous ne vous offusquerez pas si je suis un peu en retard.

- Si ! Je m'offusquerai Monsieur Martineau. Alors soyez à l'heure.
- Bien. À ce soir inspecteur.
- À ce soir.

Patrick raccrocha tout en ayant bien perçu le ton tout d'abord inquiet de Martineau, puis ensuite plus désinvolte. Il y avait gros à parier que Martineau ne serait pas au rendez-vous de ce soir.

Comme rien ne se passait du côté de la brigade antiterroriste il en profita pour consulter les informations que le fichier de la police pouvait lui donner sur cet individu. Il trouva rapidement, Francis Martineau était né le 14 juillet 1964 à Grenoble. Mais à part son adresse et celle de ses parents, rien d'autre ne figurait dans ce dossier, pourtant il y avait certainement beaucoup de choses à dire. Il n'y avait même pas un mot sur son implication dans un trafic de cocaïne quelques années auparavant, même s'il avait bénéficié d'un non-lieu, le fichier de la police aurait dû le mentionner. Patrick rechercha l'endroit qui était mentionné comme lieu de résidence de Martineau, là aussi ce fut une surprise, il s'agissait d'un petit studio dans un quartier ouvrier de la banlieue grenobloise, pas du tout le genre de Martineau. Il nota quand même cette adresse ainsi que celle des parents.

Il ne restait plus qu'à attendre dix-huit heures, en attendant il allait enfin pouvoir mettre en place le dispositif d'aide à la brigade antiterroriste, il appela les deux inspecteurs qui devaient assurer ce service avec lui.

## CHAPITRE 45

- T'es certain que les flics, ils la connaissent pas cette planque, demanda Bull.
- Sûr qu'ils la connaissent pas.
- Et ton salopard de Max, lui, il la connaît sûrement puisqu'il connaissait l'autre sans que tu lui en aies jamais parlé.
- Réfléchis deux secondes. Si cette planque était connue, on n'aurait même pas pu y arriver. Les flics nous seraient tombés dessus avant qu'on puisse entrer.
- T'as raison. Mais on va pas rester dans ce garage tout le temps que les flics nous cherchent ?
- Non, j'ai une autre planque plus confortable à t'offrir mais il va falloir attendre la nuit prochaine.
- Mais j'ai plus de clopes et j'ai faim.
- Pour ça, il va falloir que tu patientes un peu. Je vais bientôt sortir, j'achèterai des sandwiches, de la bière et des cigarettes.
- Je viens avec toi.
- Tu rigoles ! Moi, je peux passer à peu près inaperçu en me changeant un peu l'allure. Mais toi, un mètre quatre-vingt-dix, cent kilos, une tête de boxeur au crâne rasé, on ne ferait pas cent mètres avant d'être reconnu. À l'heure qu'il est, nos portraits doivent être affichés dans tous les commissariats de France, on doit faire aussi la une de tous les journaux. Alors tu vas rester là, bien au chaud et pas bouger en m'attendant.
- T'as encore raison. J'aimerais quand même que tu m'expliques dans quel merdier on s'est fourré ?
- Ca, je ne peux pas vraiment te dire. Ce que je sais, c'est que le Max, il doit nous avoir couillonnés. Et ça, il va falloir qu'il paye.
- Et si on laissait tomber ce Max et qu'on se tire loin tout de suite ?

- T'as pas entendu à la radio, ils ont descendu Aldo, ton pote. Tu veux que ça reste impuni ? Tu veux pas lui rentrer ton couteau dans le bide et le regarder crever doucement celui qui nous a foutu dans cette merde ?
- Oh si je veux. Mais je veux aussi rester vivant.
- Eh bien on va essayer de faire les deux, planter le salopard et rester vivants.
- Et comment tu vas le retrouver ?
- Pas difficile. On a au moins un contact bien placé pour nous donner des renseignements. J'ai pas été curieux jusqu'à maintenant parce que rien ne m'obligeait à l'être mais maintenant ça urge. Bon, j'y vais. Tu fais pas le con, tu restes ici tranquille.
- Pense à mes clopes.
- J'y pense.

Manu avait depuis longtemps imaginé qu'une fuite devienne indispensable. Les activités qu'il exerçait débouchaient pratiquement toujours sur une mort violente ou une disparition, naturelle ou pas. Il avait donc préparé cette retraite en y stockant tous les accessoires nécessaires à un complet changement d'apparence. Il s'était rasé, coupé les cheveux et portait maintenant un costume, une chemise impeccable et une cravate. Comment imaginer que cet homme d'affaires élégant, portant attaché-case en cuir, était un terroriste recherché ? Il sortit du garage. Il marchait tranquillement sur le trottoir mais, malgré son calme apparent, sa tête bouillonnait. Il avait conscience du pétrin dans lequel ils s'étaient fourrés et il ne savait vraiment pas comment ils allaient s'en sortir. Pour l'instant il fallait retrouver Max.

Manu s'arrêta à la station de tramway la plus proche. Tout autour de lui les gens allaient et venaient sans faire attention à lui. Lorsque la rame arriva il monta et prit place en face d'un homme qui lisait le journal. En s'asseyant il ne vit que les pages internes du journal, mais une fois assis en face de l'homme il put voir la

première page et là, un grand frisson le parcourut, sa photo tenait sur la moitié de la une. Il se dit que peut-être il avait fait une grave erreur en prenant le tramway, mais tout autour de lui, personne ne semblait faire attention à sa personne. Comme il avait toujours vécu en prenant des risques, parfois considérables, il se dit que ça valait le coup de savoir s'il était reconnaissable. Il leva son attaché-case et en simulant une maladresse, il accrocha le journal de son vis-à-vis.

- Excusez-moi, j'espère que je n'ai pas déchiré votre journal, dit Manu.

Le lecteur releva les yeux vers son interlocuteur et, sans réaction particulière, lui répondit :

- Je vous en prie, ce n'est rien. Puis il défroissa les feuilles abîmées par l'attaché-case et reprit sa lecture.

Ce petit incident avait fait tourner la tête à quelques voyageurs, aucun ne manifesta d'intérêt particulier pour Manu. Celui-ci dut faire un grand effort pour calmer son rythme cardiaque qui s'était quand même un peu emballé durant l'échange.

Il traversa la ville et descendit à proximité d'un grand centre commercial. Il chercha une cabine téléphonique, en trouva enfin une – elles devenaient rares depuis la banalisation des téléphones portables – et composa un numéro. On lui répondit dès la deuxième sonnerie :

- Bannier, j'écoute.
- Inspecteur Bannier bonjour, ici c'est Manu.
- Qui ça ?
- Manu, vous vous rappelez plus de moi Monsieur l'inspecteur qui prend un pourcentage sur la vente de came pour qu'on nous foute la paix ?
- Avec ce que tu as sur le dos, tu es mal placé pour faire du chantage, répondit Bannier, une fois la surprise passée.
- Pas si mal placé que ça. Dans la situation où je suis, j'ai plus rien à perdre. J'ai donc plus besoin de protection. Par



contre je peux très bien balancer tout un tas de renseignements à vos collègues, avec preuves à l'appui.

- Connard, c'est quoi tes preuves ?
- Vous voudriez bien le savoir, vous commencez à comprendre qu'il vaut mieux quand même pas trop jouer au con avec moi. J'ai juste besoin d'un tuyau et je vous fous la paix.
- C'est quoi ?
- Je veux savoir à qui appartient une Volvo break.
- Et pourquoi tu veux savoir ça ?
- Ca vous regarde pas, je vous donne le numéro d'immatriculation, vous notez ?
- Tu ne crois pas que je vais aider un terroriste recherché par la police tout entière.
- Si, bien sûr, vous allez m'aider. Sinon dès demain le journal local va recevoir quelques photos très compromettantes pour l'inspecteur Bannier. Et si les photos ne suffisent pas je peux aussi dire à votre collègue Poutard, celui qui nous revend la came que vous piquez dans les stocks perquisitionnés, que vous faites un peu de vente pour votre propre compte.
- Qu'est-ce que tu racontes ? C'est n'importe quoi.
- Vous voulez que je vous cite les noms de quelques-uns de vos clients ? Je les connais, lorsque vous n'avez plus rien à vendre, c'est chez moi qu'ils viennent faire leur provision. Alors, vous me les donnez ce nom et cette adresse ?
- Je suis chez moi, je n'ai pas accès au fichier. Il faut me rappeler demain.
- Non, pas demain. Et pour bien montrer que l'autorité avait changé de camp, Manu passa du vouvoiement au tutoiement. Alors si tu veux pas que dans une heure il y ait une enveloppe avec tous les détails et photos de ton trafic sur le bureau de ton chef, tu lèves ton cul, tu files à ton bureau et tu me donnes ce nom et cette adresse. Je rappelle

dans une heure. Et pas d'entourloupe, t'as pu voir de quoi on est capable dans le journal de ce matin, si tu déconnes, il va pas te rester longtemps à vivre. C'est pigé ?

- Je crois que toi non plus, tu n'as pas pour longtemps à vivre.
- À toi de choisir, t'as la possibilité de vivre un peu plus longtemps que moi. Mais je te promets que si tu fais pas ce que je dis, c'est toi qui vas y passer le premier. Salut, je rappelle dans une heure.

Il raccrocha. Il avait une heure pour aller faire ses courses. Comme il n'en eut pas pour aussi longtemps il s'installa à la terrasse d'un bistrot à l'intérieur de la zone commerciale et lut le journal qu'il venait d'acheter. Il put enfin comprendre le rôle qu'on leur avait fait jouer, ce qui le rendit encore plus déterminé dans sa décision de retrouver Max.

Il ne retourna pas à la cabine téléphonique d'où il avait appelé la première fois, il pensait réellement que Bannier était chez lui lors de l'appel mais il valait mieux prendre un maximum de précautions. Et s'il avait été à son poste, il pouvait très bien avoir pu détecter d'où avait eu lieu l'appel. Peut-être même pouvait-il le faire après que la conversation eut été terminée. Il reprit donc le tramway dans une direction opposée à celle de sa planque et descendit dès qu'il aperçut une nouvelle cabine. Il refit le numéro de portable de Bannier, celui-ci répondit aussitôt :

- Oui, Bannier à l'appareil.
- C'est Manu, alors ?
- Cette bagnole appartient à un certain Francis Martineau.
- Son adresse et son téléphone ?

Manu notait sur un coin du journal les renseignements que lui fournissait Bannier. Dès qu'il eut tout noté il lança :

- J'espère pour toi que ce que tu racontes est réel, sinon tu vas avoir rapidement de mes nouvelles. Connard ! Et il raccrocha sans que l'autre ait le temps de répondre.

Il avait les coordonnées de Max.

Manu prit une nouvelle fois le tramway pour retourner vers la planque. Mais il s'arrêta cette fois encore en cours de route dès qu'il aperçut une cabine téléphonique. Il composa le numéro de Martineau. Celui qui décrocha ne prononça pas un mot, Manu attendit un moment puis demanda :

- Martineau ?
- Oui.
- Comment allez-vous Monsieur Martineau ?
- Qui est à l'appareil ?
- Comment Monsieur Martineau, vous ne reconnaissez plus les amis ? Peut-être faut-il que je vous appelle Max pour que vous sachiez qui je suis ?
- Manu ?
- Bravo Monsieur Martineau, la mémoire vous revient.
- Comment avez-vous eu mon numéro de téléphone ?
- Vous pensez être le seul à pouvoir tout savoir sur les autres, vous vous trompez, Monsieur Martineau.
- Que voulez-vous ?
- Vous nous avez mis dans la merde, volontairement ou pas, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'il va falloir que vous nous en sortiez. Je détiens suffisamment d'informations pour que la justice puisse voir en vous le donneur d'ordre de cette machination. Ca pourrait vous coûter aussi cher qu'à nous, peut être même plus.
- Vous attendez quoi de moi ?
- Je viens de vous le dire, il faut trouver un moyen de nous sortir de là. Et pas avec les mains vides. Après un coup pareil, on ne peut pas rester en France, il va donc falloir que nous partions dans un autre pays. Il va nous falloir

aussi de l'argent, beaucoup d'argent. Vous m'entendez, Monsieur Martineau ?

Martineau réfléchissait aussi vite qu'il le pouvait. Il ne manquait plus que celui-là. Comment avait-il bien pu se procurer son téléphone ? Il devait avoir, lui aussi, des appuis qu'il avait sous-estimés. Comment se sortir de ce double piège, d'un côté son fournisseur qui lui avait fixé un rendez-vous ce soir qui ne le rassurait pas, mais il n'avait pas le choix, de l'autre ce Manu qui parvenait à découvrir son identité et qui menaçait lui aussi son existence.

- Monsieur Martineau, vous êtes toujours là, s'impatiente Manu.
- Oui, je réfléchis à comment satisfaire votre demande. Que diriez-vous d'un rendez-vous à notre lieu habituel à onze heures ce soir ?

Comme Martineau était un homme qui connaissait beaucoup de monde mais qu'il n'avait aucun véritable ami auquel il puisse demander de l'accompagner ce soir, il se disait qu'avoir deux ennemis en face de lui ne jouerait pas forcément en sa défaveur, chacun se méfierait de l'autre, cela pouvait éviter des actions regrettables.

Manu, lui aussi, flaira un piège. Mais il ne savait pas que Martineau, tout comme lui, était aux abois. Il comptait donc sur les informations qu'il pouvait éventuellement divulguer pour contrer toute tentative de malveillance de sa part. Il répondit donc :

- D'accord Monsieur Martineau. Mais je vous préviens, toutes les informations que je détiens sont consignées dans un dossier qui sera remis à la police si je ne reviens pas avant deux heures du matin. Nous sommes d'accord ?

- Bien sûr, Monsieur Karim Benzeri, nous sommes d'accord. Je ne pense pas que l'un de nous deux ait intérêt à faire du tort à l'autre.
- Je ne le pense pas non plus, alors à ce soir Monsieur Martineau.
- À ce soir.

Manu regagna la planque sans être inquiété.

## CHAPITRE 46

Une fois qu'il eut assigné à chacun de ses collègues la tâche qu'il aurait à assumer et qu'il eut défini les tours de garde, Patrick Moreau estima que sa journée avait été assez chargée, il prit congé, laissant la tâche de répondre à la brigade antiterroriste à Pierre Fournier. Il prévint qu'il reviendrait vers dix-huit heures.

Il quitta l'hôtel de police et prit la direction de Saint-Martin-d'Hères, là où habitaient les parents de Martineau. C'était une rue tranquille, bordée de petits pavillons tels que les gens modestes pouvaient encore s'en faire construire il y a quelques années. Aujourd'hui, il fallait deux salaires conséquents pour espérer habiter une maison dans l'agglomération grenobloise.

Patrick gara sa moto à l'entrée de la rue qu'il remonta à pied. Lorsqu'il arriva près du portail d'entrée de la maison Martineau, il ne sonna pas immédiatement mais inspecta cette maison modeste, avec son petit jardinet bien entretenu qui devait être couvert de fleurs dès le début du printemps. La maison était de plain-pied, mais légèrement surélevée, il devait y avoir un sous-sol. Pour accéder à la porte il fallait gravir trois marches. Patrick sonna à la grille, après quelques secondes la porte du pavillon s'ouvrit, une femme d'environ soixante dix ans, petite et sèche, s'avança sur le perron. Elle regarda dans la direction du portail mais, visiblement, sa vision ne lui permettait pas de distinguer le visiteur. Elle cria :

- Qui est-ce ?
- Je suis un ami de votre fils, Francis, répondit Patrick.

Cela ne déclencha pas un excès d'enthousiasme de la part de la grand-mère.

- Et vous voulez quoi ?
- Juste vous parler deux minutes.
- Pour dire quoi ?
- C'est difficile à dire comme cela en criant à vingt mètres de distance.
- Alors je vais m'approcher.

Et la vieille dame s'avança vers le portail, mais elle resta à quelques mètres. Elle pouvait alors distinguer le visage de Patrick.

- Je ne vous ai jamais vu, dit-elle.
- Non, je ne suis jamais venu chez vous.

Et comme Patrick sentit que les amis de Martineau n'étaient pas forcément les bienvenus chez la mère, il changea quelque peu sa version.

- Je ne suis pas véritablement un ami de votre fils mais nous nous voyons de temps en temps, je suis policier et il vient à l'hôtel de police.
- Qu'est-ce qu'il a encore fait, demanda la grand-mère en hochant la tête et en laissant tomber les bras le long de son corps.
- Rien de grave, rassurez-vous Madame. Mais si je pouvais entrer, nous serions plus à l'aise pour discuter. Voyez ma carte, dit Patrick en exhibant sa carte d'inspecteur de police.

La vieille dame s'approcha et y jeta un regard attentif. Enfin elle déverrouilla le portail et permit à Patrick d'entrer. Ils traversèrent le petit jardin et gagnèrent l'intérieur de la maison. Un petit couloir desservait à droite la cuisine et à gauche le salon salle à manger, c'est là qu'elle le fit entrer. La pièce était meublée de ces vieux meubles de bois massifs de couleur foncée, les lourds rideaux contribuaient à rendre encore plus sombres cette pièce éclairée seulement par une porte-fenêtre étroite. Aux murs quelques reproductions de tableaux anciens, principalement des natures mortes. Deux cadres contenant chacun une photo étaient placés côte à côte, le premier portrait devait être celui du père de Martineau. La vieille dame voyant Patrick l'observer, elle confirma :

- C'était mon mari, le père de Francis. L'autre à côté, celui de mon fils aîné, décédé à vingt et un an.
- Que lui est-il arrivé ?
- Il s'est suicidé.

- Je suis désolé.
- Ne le soyez pas, il y a si longtemps. Et la douleur ne se réveille pas lorsque j'en parle, parce que cette douleur ne m'a jamais quittée. Mais vous vouliez me parler de Francis ? Asseyez-vous d'abord, vous voulez boire quelque chose ?
- Non, merci. Ne vous dérangez pas. Vous le voyez souvent votre fils ?
- Pas vraiment. Il vient quand il a besoin de quelque chose. Il se passe parfois trois mois ou quatre mois sans qu'il vienne me voir, répondit la vieille dame d'un air attristé.
- Est-il venu récemment ?
- Oui, il est venu cet après-midi.
- Il est venu pour une raison particulière ?
- Il m'a dit qu'il devait prendre certaines affaires et qu'il allait probablement rester longtemps sans venir me voir.

Il veut se débiter pensa Patrick. Il fallait qu'il le localise rapidement, l'oiseau risquait d'être loin d'ici à pas longtemps. Mais il voulait quand même en savoir plus sur lui, il décida de rester encore un peu avec sa mère. Celle-ci d'ailleurs s'interrogeait à nouveau sur les raisons de la visite de Patrick. Elle demanda :

- Mais pourquoi vous me demandez tout cela ?

Patrick hésita, puis il décida de jouer franc-jeu, tout en faisant vibrer la corde sensible :

- Votre fils a fait une grosse bêtise, aujourd'hui un homme est dans le coma par sa faute et deux enfants, déjà orphelin de mère, se retrouvent désespérés au chevet de leur père, ne sachant pas s'il va vivre ou mourir. Je veux savoir quelles sont les réelles responsabilités de votre fils dans cette affaire.
- Il aura semé le malheur tout au long de sa vie. C'est mon fils, Monsieur, et je l'aime. Mais je crois que j'ai enfanté d'un monstre.
- Pourquoi dites-vous cela ?



- Ce serait trop long à vous expliquer, il faudrait remonter à son enfance et je n'ai pas bien envie de confier cela à un inconnu.
- N'ayez crainte, Madame. Je ne suis venu vous voir que pour comprendre comment on avait pu attenter à la vie d'un père de famille sans histoire, père de deux enfants. Je ne suis pas là pour charger inutilement votre fils mais si je peux connaître un peu de son histoire, cela permettrait peut-être d'alléger les charges qui vont peser sur lui.
- Il n'y a rien à alléger Monsieur. Puisque vous voulez savoir, je vais vous dire, en essayant de faire simple.  
Voilà, dès le plus jeune âge Francis a mal tourné. Il fallait toujours qu'il participe à toutes les bêtises à l'école, puis au collège. Il n'était jamais le meneur, mais il s'arrangeait toujours pour être actif dès qu'un mauvais coup se préparait. Ce qui n'arrangeait rien, c'est que son frère aîné, Jérôme, était un travailleur acharné, toujours premier en classe et complètement à l'opposé de son frère, toujours prêt à rendre service, toujours poli. Ils étaient opposés aussi sur le plan du caractère, autant Francis était vindicatif, souvent hargneux et prétentieux, autant Jérôme était doux, calme et même timide. Malgré cela, c'était Jérôme qui plaisait aux filles et pas Francis. Cela, Francis l'a très mal vécu, il est devenu de plus en plus jaloux de son frère, il le détestait chaque jour un peu plus. Et il devenait chaque jour un peu plus voyou, des petits larcins du début il est passé aux vols de voitures, puis à la drogue. Mais je ne sais pas comment il a fait, il a été plusieurs fois mêlé à de vilaines affaires mais n'a véritablement jamais été inquiété. Mais le pire a été l'histoire avec Mélanie, l'amie de son frère. Jérôme et elle, étaient très amoureux l'un de l'autre, ça faisait plaisir à voir comme ils s'aimaient. Mais un jour Francis et ses copains ont entraîné Mélanie de force dans une cave et l'ont violée, à quatre. Lorsque Jérôme l'a su il a

voulu tout d'abord tuer son frère, mais mon mari et moi l'avons calmé, il voulut alors porter plainte et, là aussi, nous avons réussi à le faire changer d'avis. Nous aurions mieux fait de le laisser faire. Car Mélanie, devant l'absence visible de réaction de Jérôme, décida de rompre. Jérôme tenta tout ce qui était possible pour la ramener à lui, mais rien n'y fit. Après deux mois de dépression Jérôme s'est pendu. Et Francis n'en a éprouvé aucun remord.

- Je comprends lorsque vous dites avoir enfanté d'un monstre, compatit Patrick.
- Et il y a un an, son père atteint d'un cancer a senti venir ses derniers jours. Il a demandé à ce que Francis lui rende visite. J'ai appelé plusieurs fois son bureau pour lui dire que son père allait mourir et le réclamait. Il n'est jamais venu. Mon mari est mort sans avoir revu son fils. Il ne s'est même pas présenté le jour de l'enterrement. Alors aujourd'hui, s'il a encore fait le mal, il faut qu'il paye.

La vieille dame se mit alors à pleurer à chaudes larmes, les sanglots secouaient son corps frêle et Patrick ne savait que faire pour endiguer ce chagrin accumulé depuis des années. Il attendit de longues minutes que les pleurs cessent.

- Je dois partir maintenant car je dois retrouver votre fils. Avez-vous une idée de l'endroit où je pourrais le trouver ?
- Non Monsieur, je ne sais rien de sa vie, seulement qu'il dirige une entreprise de nettoyage. Là aussi, on pensait qu'il était devenu sage, mais il y a quelques années cette affaire de trafic de drogue est venue nous replonger dans la triste réalité de notre fils : c'est un bandit sans honneur, sans scrupule, sans âme.
- Au revoir Madame. Je vous promets de revenir vous voir.
- Et les deux enfants dont vous me parliez tout à l'heure, sont-ils dans le besoin, faut-il faire quelque chose pour eux ?

- Non, ce sont des enfants adultes, ils ont vingt-deux ans. Mais je vous promets de revenir avec eux et de vous tenir au courant de la suite de mon enquête sur votre fils.
- Merci Monsieur, alors à bientôt.

Patrick quitta la vieille dame à contre cœur, ça l'ennuyait de la laisser seule avec son désarroi. Mais il devait absolument retourner à l'Hôtel de police pour attendre Martineau.

## CHAPITRE 47

Après être passé récupérer diverses affaires chez sa mère, notamment son revolver. Martineau essayait d'imaginer quelles pouvaient être toutes les solutions qui s'offraient à lui. Il y en avait peu, surtout maintenant qu'il savait que Manu l'avait identifié. Si Manu et son complice se faisaient prendre, il ne fait aucun doute qu'ils le chargeraient lourdement, il risquait donc une peine plus lourde que là leur car ils n'auraient aucun mal à prouver qu'ils n'étaient que des exécutants. S'ils ne se faisaient pas prendre Martineau pensa qu'il pouvait s'en tirer, il n'y avait que deux personnes qui pourraient alors le faire tomber, son mystérieux donneur d'ordre et Ducrout. De la part du donneur d'ordre, ce n'est pas une dénonciation qu'il craignait, mais plutôt une élimination. Pour Ducrout, il connaissait sa crainte malade de la police, ce qu'il ne pouvait pas évaluer, c'est si cette peur pouvait le faire pencher vers une dénonciation pour se dédouaner ou bien vers un repli sur soi afin d'éviter les vagues autant que faire se peut. Il fallait donc qu'il rencontre Ducrout rapidement. Mais dans tous les cas, il devrait se mettre au vert tant que l'affaire était en cours. Et pour pouvoir quitter la France il ne pouvait compter que sur les papiers qu'on devait lui remettre ce soir, à la condition bien évidemment que les intentions de celui qui a programmé ce rendez-vous soient bien celles annoncées. Mais Martineau n'avait aucun moyen d'évaluer les risques encourus, il savait simplement que rester en France pouvait le conduire directement en prison. Peut-être même pire si son commanditaire décidait qu'il devenait trop gênant.

Tout d'abord, il fallait régler le cas Ducrout, il composa le numéro de téléphone de ce dernier et dut attendre plusieurs sonneries avant qu'on ne décroche. Une voix pâteuse et à peine intelligible lui répondit :

- Allô, c'est qui ?

- Ducrout, c'est toi ?
- Ouais, c'est moi. Qui c'est qui m'appelle ?
- C'est Francis. Tu as bu, tu es complètement bourré.
- J'ai juste trinqué à mon retour à la solitude, il fallait bien une ou deux bouteilles de whisky pour m'accompagner.
- Tu es où ?
- À l'hôtel.
- Quel hôtel ?
- Je sais plus le nom.
- Eh bien regarde sur la table de chevet, il doit bien y avoir du papier à lettre ou les directives avec l'en-tête de cet hôtel.
- Oui, peut-être, mais là je suis dans la salle de bains, je peux pas lire ce qu'il y a sur la table de chevet.
- Lève-toi bon sang.
- Je peux pas, j'ai les jambes qui flageolent.
- Eh bien vas-y en rampant, mais vas-y, hurla Martineau.
- Ne crie pas, ça me fait mal à la tête.
- Si tu ne te bouges pas rapidement c'est au cul que tu vas avoir mal quand je vais te rejoindre.
- Tu m'ennuies Francis, salut.

Et Ducrout raccrocha.

Martineau rageait, il recomposa immédiatement le numéro mais Ducrout refusa de répondre. Il fallait absolument qu'il le retrouve. Il décida d'aller chez sa maîtresse, elle avait dû le jeter mais peut-être savait-elle où il était parti ?

Il sonna à la porte qui s'ouvrit presque aussitôt. Lucie, la maîtresse de Ducrout se tenait dans l'ouverture et, voyant Martineau, elle fronça les sourcils, imaginant déjà de nouveaux ennuis.

- Bonjour Lucie, comment vas-tu ?
- Salut Francis, je vais bien et toi ?
- Pas mal. Je peux entrer ?
- Non, j'ai du monde.

- André est là ?
- Non, je l'ai viré.

Martineau joua l'étonnement :

- Qu'est-ce qui s'est passé, ça n'allait plus entre vous ?
- C'est un connard. Encore un qui pense qu'on peut retenir une femme simplement parce qu'on a un peu de fric. C'est un nullard et j'en avais marre.
- Tu sais où il se trouve en ce moment ?
- J'en ai aucune idée et je m'en tape.

Martineau regretta d'être un peu pressé par le temps. Il n'avait jamais eu l'occasion de se trouver seul avec Lucie, si les circonstances avaient été différentes il aurait bien pris la succession de l'autre andouille. Mais les temps n'étaient pas à la bagatelle. Il insista :

- Il n'est certainement pas rentré chez lui — ça, il le savait — tu ne connais pas un endroit où il aurait pu trouver refuge, des amis, un hôtel ?
- Des amis, il en avait pas. Je ne sais pas si ça peut t'aider mais je l'avais déjà viré une fois, il était parti coucher à l'hôtel de la Poste.
- L'hôtel de la poste, de quelle ville ?
- J'en sais rien, il m'avait dit qu'il avait couché à l'hôtel de la Poste, je n'en sais pas plus. C'est sûrement à Grenoble.
- Je vais aller voir. Merci pour le tuyau. Et si tu cherches un remplaçant, je suis partant.
- Merci, mais j'ai déjà trouvé ce qu'il me fallait. Salut.

Lucie referma la porte sans laisser le temps à Martineau de lui rendre son salut.

Où se trouvait l'hôtel de la poste ? Martineau n'en savait rien. Il regagna sa voiture et composa le numéro des renseignements téléphoniques sur son portable. Il demanda le numéro de l'hôtel de la poste à Grenoble, en espérant que ce soit bien à Grenoble que se

trouvait Ducrout, des hôtels de la poste il devait y en avoir partout en France.

- Non Monsieur, désolé, il n'y a pas d'hôtel de la poste à Grenoble. Voulez-vous que je recherche dans les communes aux alentours ?
- Oui, mais pas au-delà de vingt kilomètres autour de Grenoble.

Le standardiste le mit en attente. Martineau sortit un papier et un crayon de la boîte à gants, il allait se retrouver avec une trentaine d'adresses d'hôtel, cela allait lui prendre des heures pour tous les contacter. Le standardiste refit surface :

- Il n'y a qu'un seul hôtel de la poste aux alentours de Grenoble, c'est à Vif. Voulez-vous que je vous mette en relation avec cet hôtel ?
- Oui.

Un seul hôtel de la Poste, les traditions se perdaient. Mais déjà on décrochait :

- Hôtel de la Poste, bonjour.
- Bonjour, je recherche un ami qui est dépressif et qui se trouve peut-être chez vous, il s'appelle André Ducrout.
- Nous avons effectivement un André Ducrout qui est arrivé hier soir mais nous ne l'avons pas revu depuis. La femme de chambre a voulu faire le ménage ce matin mais il l'a renvoyée. Je ne sais pas s'il est dépressif mais je m'apprêtais à avertir les gendarmes car les clients de la chambre voisine se plaignent de ses cris et injures. Si vous êtes un de ses amis je vous demanderai de venir le récupérer immédiatement. Sans oublier la somme de quatre-vingt-deux Euros pour régler la chambre et les deux bouteilles de whisky qu'il a consommées.
- J'arrive.

Décidément, la seule chose qui baignait en ce moment, c'était Ducrout dans l'alcool, pour tout le reste, les complications

s'accumulaient. Il prit l'autoroute et fonça jusqu'à Vif. Il trouva facilement l'hôtel, c'était le seul de la commune. À la réception, une jeune fille pianotait sur le clavier d'un ordinateur, elle leva les yeux lorsque Martineau s'approcha.

- Bonjour Monsieur,
- Bonjour, je viens récupérer un ami qui semble malade dans votre établissement.
- Oui, j'appelle le patron.

Elle décrocha le téléphone, appuya sur une touche et lorsqu'on lui répondit elle annonça l'arrivée de Martineau. Quelques secondes plus tard le patron de l'hôtel déboulait à l'accueil.

- Ce n'est pas quatre-vingt-deux euros que vous nous devez, mais cent cinquante-deux. Après votre coup de fil nous sommes allés dans sa chambre, c'est une horreur. Il a vomi partout, dans la salle de bains mais aussi dans le lit. Il a dû aussi vouloir prendre l'air mais il a probablement perdu l'équilibre près de la fenêtre et s'est raccroché aux rideaux, qu'il a décrochés en arrachant les pitons du mur. Il a renversé la table de nuit et cassé la lampe de chevet. Et je ne vous parle pas de l'état des toilettes !
- Vous ne trouvez pas que ça fait un peu cher cent cinquante-deux Euros pour une nuit dans votre boui-boui, un nettoyage de draps et un piton à replacer ?
- C'est comme vous voulez, vous payez ou j'appelle la gendarmerie.

Martineau venait d'oublier sa situation précaire et pensait encore pouvoir en imposer. Il se ravisa donc et sortit cent cinquante Euros qu'il jeta sur le comptoir.

- Je n'ai pas la monnaie. Maintenant montrez-moi la chambre.

Martineau suivit l'hôtelier au premier étage, la porte de la chambre qu'occupait Ducrout était ouverte, ils entrèrent. Effectivement, Ducrout avait vandalisé la pièce. Il se trouvait à présent affalé en



travers du lit, moitié couché dans sa vomissure, dormant profondément. Martineau dit à l'hôtelier :

- Aidez-moi, on va le descendre jusqu'à ma voiture.

Ils le levèrent et passèrent chacun un des bras du dormeur autour de leur cou puis ils le traînèrent dans le couloir, ils lui firent descendre l'escalier. Avant de l'installer dans la voiture, Martineau fit signe à l'hôtelier de le laisser choir devant la portière, ce que celui-ci fit sans ménagement, Ducrout s'affala sur le sol. Martineau alla prendre une carafe d'eau sur une table de la terrasse et en aspergea copieusement le visage de Ducrout. Comme il restait inconscient, Martineau remplit la carafe et l'arrosa à nouveau. Il répéta l'opération jusqu'à ce que Ducrout consente à ouvrir les yeux. Après s'être ébroué, il regarda autour de lui, hagard.

- Qu'est-ce qui se passe ?
- Il se passe que tu es une outre et que tu vas finir la nuit au poste de police si tu ne te lèves pas immédiatement, répondit Martineau.

L'évocation de la police avait toujours eu un effet stimulant sur Ducrout, bien que foncièrement malhonnête, c'était un être veule et peureux. Il se leva difficilement, s'appuyant sur la voiture de Martineau, lequel l'aida en le soulevant par le bras. Il ôta une nappe du dessus d'une table et la tendit à Ducrout en lui disant :

- Essuie-toi et assieds-toi dans la voiture, je vais chercher tes affaires et je reviens.

Lorsqu'il revint Ducrout s'était couché en travers de la banquette arrière, il s'était rendormi.

Martineau revint sur Grenoble et décida de repasser par son entreprise. Il était dix-huit heures trente, le personnel administratif avait quitté les lieux et le personnel technique de nuit n'était pas encore arrivé. Ducrout dormait toujours, il le sortit de la voiture et le traîna jusqu'aux douches. Il l'installa dans une cabine et ouvrit

en grand le robinet d'eau froide. Le résultat ne se fit pas attendre, Ducrout sortit de sa léthargie en beuglant :

- Foutez-moi la paix !
- Arrête de gueuler et lève-toi, ordonna Martineau.

Comme l'eau continuait de l'asperger, Ducrout fit un effort et réussit à se mettre debout. Il chancela jusqu'à la porte de la cabine de douche et s'affala sur un banc.

- Qu'est-ce que je tiens, dit-il à Martineau.

Celui-ci était allé chercher un verre d'eau dans lequel il avait jeté deux cachets de Doliprane. Il le tendit à Ducrout qui l'avalait d'un trait.

- Déshabille-toi et repasse sous la douche, je vais te chercher de quoi te changer, dit Martineau.

Lorsque Ducrout fut enfin propre, habillé et en partie dessaoulé, Martineau lui dit :

- As-tu écouté la radio ou regardé la télévision depuis hier ?
- Non, pourquoi, on est en guerre ?
- Il n'y a pas de guerre mais j'ai besoin de toi ce soir, tu vas m'aider.
- Et pourquoi tu me demandes si j'ai écouté la radio ?
- Pour rien, écoute plutôt ce que je vais te dire.

À ce moment le téléphone de Martineau sonna, il le porta à l'oreille :

- Martineau oui ?
- Bonsoir Monsieur Martineau, vous avez oublié notre rendez-vous ?

Merde, pensa Martineau, je l'avais oublié celui-là. Il n'avait jamais eu l'intention de se rendre au rendez-vous fixé par l'inspecteur Moreau et l'épisode Ducrout lui avait fait totalement sortir de la tête cet emmerdement supplémentaire. Il fallait qu'il gagne encore un peu de temps.

- Je vous avais dit que j'avais beaucoup à faire cet après-midi. Je termine juste. Je peux être à votre bureau dans une demi-heure.
- Je vous attends sur le champ Monsieur Martineau. Pour le moment j'ai procédé de façon souple, ne m'obligez pas à utiliser des moyens plus radicaux. Vous avez un quart d'heure pour arriver.
- C'est trop court, je suis à Vif, mentit Martineau.
- Je m'en fous. Si dans un quart d'heure vous n'êtes pas là, je lance un mandat d'arrêt.
- J'arrive, répondit Martineau.

Il fallait faire vite et dégager d'ici, ce serait un des premiers endroits où on viendrait le chercher. Il retourna près de Ducrout et lui expliqua ce qu'il attendait de lui.

Dix minutes plus tard ils reprenaient la Volvo et se dirigeaient vers le centre de Grenoble.

## CHAPITRE 48

Marion et Romain se relayaient au chevet de leur père. C'était Romain qui était là ce soir.

La porte de la chambre s'ouvrit et Magali passa la tête :

- Bonsoir Romain, je ne dérange pas ?
- Non, papa dort et j'allais en faire autant, il fait une chaleur à crever dans cet hôpital.
- Je venais juste prendre des nouvelles. Comment va-t-il ?
- La situation s'améliore. Il nous entend et nous pouvons même communiquer.
- Il parle ?
- Non, mais il arrive à bouger les doigts. Nous avons convenu d'un moyen de communication en lui prenant la main, soit nous lui posons une question et il répond par oui en serrant une fois ou par non en serrant deux fois, soit nous voulons lui faire dire un mot et là, j'épelle les lettres de l'alphabet une à une et il serre quand j'énonce la lettre qu'il souhaite.
- Génial. Mais alors vous savez ce qu'il pense qui lui est arrivé ?
- Non, car ces périodes de lucidité sont peu fréquentes et courtes. Parfois, même lorsqu'il semble réveillé, nous ne pouvons pas communiquer, il mélange les lettres ou ne comprend pas les questions que nous lui posons.
- S'il a commencé à reprendre conscience, cela va aller en s'améliorant je pense.
- Oui, le docteur Dumontel le pense aussi.

Magali changea de sujet :

- Tu as des nouvelles de Patrick ?

Cette demande occasionna chez Romain une réaction interne qu'il eut du mal à maîtriser. Que se passait-il entre Magali et Patrick ? Cette question, à laquelle il ne pouvait répondre, en appelait une autre : pourquoi s'en inquiétait-il ? Il fut bien obligé de se rendre à

l'évidence, Magali lui plaisait et, en d'autres circonstances, il lui aurait déjà proposé d'aller boire un verre ensemble afin de faire plus ample connaissance. Mais pourquoi ne pas le faire, même dans la situation actuelle, la santé de son père s'améliorait et ce n'est pas parce qu'il allait quitter son chevet que son état allait s'aggraver. Il vit que Magali s'étonnait qu'il ne réponde pas immédiatement à sa question, il demanda donc :

- Tu veux qu'on aille prendre un verre, la cafétéria doit encore être ouverte ?

Magali hésita quelques instants entre reposer sa précédente question ou répondre à l'invitation, elle choisit la seconde solution, elle redemanderait des nouvelles de Patrick lorsqu'ils seraient au bar.

Dès qu'ils furent installés et que la serveuse leur eut apporté les boissons qu'ils avaient commandées, Romain demanda :

- Tu as encore combien d'année d'études à faire ?
- Encore un an.
- Qu'est-ce qui t'a fait choisir ce métier ?
- La curiosité. J'aime découvrir les gens, les lieux, les habitudes, les coutumes. Dès que j'arrive dans un endroit que je ne connais pas, il faut que j'en explore tous les recoins, des grandes routes aux petits chemins, des immeubles aux fermes isolées. Et j'adore discuter avec les anciens, ceux qui ont connu et vécu ces années où je n'étais pas née. Quoi de plus enrichissant que de connaître tous les liens qui se tissent dans un petit village, liens officiels ou liens cachés. Là se trouvent quelques profonds malheurs mais aussi tout le bonheur du monde. Comme ils sont heureux, ceux qui se plaisent dans leur coin de campagne ou de montagne, sans avoir besoin de voiture de luxe, de confort excessif, de salaires mirobolants et, surtout, sans avoir aucunement besoin d'épater leur voisin.

- C'est beau, ce que tu dis. Malheureusement, les gens qui se trouvent dans cette situation de plénitude ne sont pas majoritaires, et de loin.
- Eh bien ça peut-être la vocation d'une vie, de lutter pour qu'il y ait de plus en plus de gens qui puissent partager ce bonheur tranquille. Il y a ceux qui l'ont à portée de main et qui ne savent pas l'apprécier, mais aussi, comme tu le dis, la multitude de ceux qui crèvent de faim, de soif, de maladie, de maltraitance. Et pour que tous ceux-là puissent espérer un jour vivre mieux, il faut aussi guérir les premiers.
- Je ne comprends pas.
- C'est simple, parmi ceux qui pourraient être heureux il y a dans le monde une poignée d'individus dont la maladie est de croire que seule la richesse financière peut leur apporter le bonheur. Plus ils en ont, plus ils en veulent, ça devient une gageure pour eux-mêmes et une compétition avec leurs homologues. Toujours plus, et ils n'atteignent jamais les objectifs qu'ils se sont fixés car ces objectifs ne sont pas quantitatifs, mais simplement un niveau à atteindre par rapport aux concurrents. Comme chacun veut faire plus que l'autre, jamais un seul ne se trouve durablement dans une situation satisfaisante à ses yeux. Pour beaucoup d'entre eux, ils ne doivent même plus savoir comment dépenser ces sommes énormes qu'ils amassent. Notre monde se peuple donc d'un petit nombre d'ultra-riches qui deviennent de plus en plus riches. Et la richesse de ceux-là provoque la pauvreté de milliards d'autres.
- Comment peux-tu dire cela ? Nous avons fait d'immenses progrès en termes de qualité et d'espérances de vie, notre nourriture devient de plus en plus équilibrée, les gens se logent de mieux en mieux, on part en vacances, on soigne des maladies hier encore incurables, on vit de plus en plus

vieux et dans des conditions de vieillesse de plus en plus confortables.

- De qui parles-tu en ce moment ? D'une petite minorité vivant dans les pays occidentaux. Et même celle-là, qui est privilégiée par rapport au reste du monde, tu la crois vraiment heureuse ? Combien connais-tu de personnes qui se lèvent chaque matin en pensant : « Encore une belle journée qui s'annonce » ? La vie de la plupart des occidentaux oscille entre un dénuement acceptable et un confort relatif. Et si l'on commence à s'éloigner, à explorer l'Afrique, l'Asie, l'Amérique du sud, alors là on ne peut qu'être aveugle ou déshumanisé pour tolérer les conditions de vie de la grande majorité de tous ces gens.
- Mais ce ne sont pas les quelques multimilliardaires de la planète qui les affament, c'est la surpopulation qui ne permet pas à chacun de vivre décemment.
- Effectivement, la surpopulation est un problème énorme. Surtout quand on ne considère pas la planète comme une propriété commune, mais comme la juxtaposition de biens plus ou moins importants les uns à côté des autres. Certaines personnes réussissent à amasser plus de richesses que certains états. Ne devrait-on pas considérer que la terre est un gâteau dont chacun doit pouvoir recevoir une part égale, alors qu'aujourd'hui une minorité s'en octroie le plus gros morceau, laissant presque des miettes à la majorité.
- C'est un problème insoluble, il y aura toujours des riches et des pauvres.
- Non ! cria presque Magali. Pourquoi se satisfaire de cette situation ? Il faudrait certainement plusieurs années, plusieurs dizaines d'années même, pour revenir à un équilibre acceptable. Mais rien que pour redonner des conditions de vie acceptables à ceux qui ne les ont pas, que fait-on aujourd'hui ? On efface quelques dettes, on envoie

quelques sacs de nourriture, on met en place des militaires pour tenter de ramener la paix là où il y a la guerre, mais tout ça ne sert à rien tant que ces actions ne seront qu'humanitaires. Rien n'est vraiment fait pour qu'on partage le gâteau, ceux qui détiennent la pelle à découper n'ont vraiment pas envie de rogner sur leur part.

- On a pris conscience du dénuement de ces populations, on les aide.
- Romain, je ne sais pas dans quel monde tu vis. Est-ce que tu vois la situation des peuples africains s'améliorer ? Comme ici, il y a quelques requins qui s'enrichissent. Et comme chez nous il y a encore quelques années en arrière, des combats meurtriers se déroulent pour le contrôle des richesses. Les pauvres se battent entre eux pour que certains riches deviennent plus riches que d'autres. Les pauvres meurent, les riches le sont devenus un peu plus, ou peut-être un peu moins mais ceux-là ne rêvent que de prendre une revanche encore plus sanglante.
- On peut quand même penser que, petit à petit, le niveau de vie que nous avons en occident va s'étendre sur l'ensemble de la planète.
- Il y faudra des siècles, et des milliards de souffrances et de morts violentes. Alors qu'aujourd'hui, si une majorité des quelques millions d'individus qui vivent correctement voulaient s'en donner la peine, cette situation pourrait vraiment disparaître. Mais la solidarité, la vraie, n'est plus de mise, on donne trois sous pour le Téléthon ou pour le Tsunami et on croit avoir gagné sa place au paradis. Quelle dérision ! Mais ce ne sont pas les individus qui sont vraiment condamnables, ce sont toujours ces multinationales qui nous anesthésient, qui abreuvent les journaux, les radios, les télévisions, de clichés auxquels le plus grand nombre veut adhérer. On crée sans cesse des besoins nouveaux, pour beaucoup, la chasse au mieux est



permanente. Ma maman me répétait souvent ce dicton : « Le mieux est l'ennemi du bien », comme elle avait raison ! Si nous nous contentions tous du bien sans chercher le mieux, tout s'améliorerait pour les habitants de la planète entière.

- Tu as une solution ?
- Bien sûr, j'ai une solution, je ne suis pas seule à l'avoir. Mais pour qu'elle puisse fonctionner il faudrait qu'une majorité l'adopte. Et ça, ça va demander du temps. La solution, c'est que l'argent ne permette plus de gagner de l'argent. C'est indécent, il y a des milliers de gens qui gagnent des fortunes simplement parce qu'ils sont déjà riches. À côté de ça, il y a des gens qui se tuent au travail, et le mot n'est pas trop fort, un travailleur a une espérance de vie inférieure à un inactif. Ceux-là sont ceux qui véritablement produisent et qui font tourner la machine, et ce sont les moins récompensés. Un jour peut être se réveilleront-ils et prendront-ils conscience que le pouvoir, c'est eux qui le détiennent.
- Tu es une vraie révolutionnaire !
- Je crois que oui. Mais je suis une révolutionnaire pacifique. Et pour répondre à ta première question, c'est pour cela que j'ai choisi le métier de journaliste. J'espère trouver un journal qui me laissera écrire ce que je viens de te dire, qui me laissera parcourir le monde pour dénoncer toutes les injustices, qui me laissera aussi tenter de convaincre les lecteurs de prendre leur destin en main et de ne pas se laisser endormir par tous les beaux parleurs qui ne souhaitent qu'une chose, que rien ne bouge.
- Mais il y a déjà des partis politiques dont le programme s'apparente complètement à ta vision du monde.
- Oui, mais ce sont des partis politiques. Et derrière un parti, il y a toujours une arrière-pensée. De plus ceux qui tiennent le même discours n'ont souvent qu'une vision idyllique et

angélique de l'avenir. Il est bien évident qu'on ne peut pas brutalement bouleverser ce qui existe. Il faut d'abord faire prendre conscience à ceux qui vivent correctement de l'horreur de certaines situations et ensuite leur faire admettre qu'il faut vraiment que chacun œuvre pour une répartition équitable des richesses du monde. Aujourd'hui, tu poses la question à la majorité des personnes, même les plus compatissantes, de comment faire évoluer la situation des miséreux du monde, tous vont te répondre : « Que voulez-vous que j'y fasse ? ». Eh bien, si un jour une majorité de gens ne se disent plus cela mais plutôt : « que puis-je faire, avec qui puis-je m'associer, pour retourner la situation », si un mouvement grossit réunissant tous les gens de bonne volonté, avec comme seule motivation d'imposer à tous ceux qui mènent le monde aujourd'hui, gouvernements mais surtout multinationales, de ne plus enrichir des riches mais de partager la richesse, alors là, la marche du monde s'en trouvera totalement chamboulée.

- Et nous, nous serons morts, mon frère.
- Oui, je connais cette chanson de Raymond Lévesque. Et je n'ai effectivement aucun espoir de voir se réaliser cette unité un jour. Mais je veux contribuer de toutes mes forces à sa réalisation, pour les autres, pour mes enfants.

La sonnerie du téléphone de Romain interrompt cette conversation, il avait encore oublié de le couper :

- Allô !
- Salut Romain, c'est Patrick
- Salut Patrick. Ca tombe bien, j'ai près de moi quelqu'un qui se préoccupait de savoir comment tu allais.
- Qui ça ?
- Magali.
- Dis-lui que je vais bien et que je l'embrasse. Mais j'ai une urgence, tu peux venir me retrouver dans une heure ?

- Pour quoi faire ?
- Je t'expliquerai sur place.
- On se retrouve où ?
- Viens me rejoindre à l'hôtel de police.
- OK, à tout à l'heure.

Puis s'adressant à Magali :

- C'était Patrick, il va bien et il t'embrasse.
- J'aime beaucoup Patrick, c'est un garçon très sympathique.
- Oui, admit Romain. Mais bien qu'il partage son avis, il aurait bien aimé que Patrick soit moins sympathique, tout au moins aux yeux de Magali.
- Mais...
- Mais ?
- Mais ce n'est qu'un copain, avoua Magali.

Et sans laisser le temps à Romain d'aller plus avant elle dit :

- Il faut que j'y aille maintenant, je dois me lever de bonne heure demain matin, il y a conférence de presse du nouveau responsable du groupe antiterroriste qui recherche les deux fugitifs. Bonsoir Romain.
- Bonsoir Magali.

Elle se levait et tournait déjà le dos quand elle se ravisa. Elle revint vers Romain et lui tendit la joue. Romain crut que son cœur allait exploser, il bisa maladroitement les deux joues de Magali et celle-ci repartit en lançant :

- À bientôt, on va probablement se revoir dès demain.

Romain resta planté là, tout chose.

## CHAPITRE 49

À vingt-deux heures, Romain rejoignait Patrick à l'hôtel de police. Patrick mit rapidement Romain au courant de ces dernières découvertes sur Martineau. Puis il lui dit qu'il l'avait vainement attendu :

- J'ai convoqué Martineau à dix-huit heures ici, il n'est pas venu. Je l'ai relancé vers dix-neuf heures, il m'a assuré qu'il arrivait, je l'attends encore.
- Comment tu vas le retrouver, s'inquiéta Romain.
- Je l'ai déjà retrouvé. Avec la mise en place de la cellule d'aide logistique au groupe antiterroriste, j'ai accès à toutes les techniques habituellement réservées à l'élite. J'ai appelé Martineau vers dix-neuf heures en sachant déjà pertinemment qu'il n'avait pas l'intention de répondre à mon invitation. Par contre, j'avais indiqué son numéro de téléphone à notre brigade de recherche de positionnement. Et nous avons rapidement pu connaître l'endroit où il se trouvait.
- Comment ça ?
- En localisant son téléphone portable. Aujourd'hui, surtout en ville, si ton téléphone portable est allumé, on peut connaître ton emplacement à quelques centaines de mètres près.
- Donc tu sais précisément où se trouve Martineau ?
- Oui, j'ai même mieux, je le vois.
- Tu le vois ?
- Là où il se trouve, il existe plusieurs caméras de surveillance. Viens, je vais te montrer.

Romain suivit Patrick dans les couloirs de l'hôtel de police, ils prirent l'ascenseur et descendirent au second sous-sol. Ils entrèrent dans une pièce faiblement éclairée où une vingtaine de personnes étaient attablées, chacune devant un écran. Patrick s'approcha de l'une d'elles.

- Alors Antoine, pas de nouveau ?

- Non, il n'a pas bougé.
- Regarde en haut de l'écran, dit Patrick à Romain, l'ombre que tu vois là, c'est Martineau.
- Comment en es-tu certain. On ne le distingue pas, il est complètement dans l'ombre.
- Je vais te faire voir comment j'en suis certain.

Patrick sortit son téléphone portable et il composa le numéro de Martineau. Après quelques secondes de sonnerie, l'ombre sur l'écran bougea, une main sortit un objet d'une poche et le porta à l'oreille.

- Allô, fit Patrick.
- Allô, fit une voix étouffée à l'autre bout.
- Martineau, vous n'êtes pas venu à mon rendez-vous.

Sur l'écran, on vit la main de l'ombre s'éloigner de l'oreille et remettre l'objet dans la poche. La communication avait été coupée.

- Qu'en penses-tu, demanda Patrick à Romain.
- Génial. C'est où, cet endroit ?
- C'est tout prêt de la halle. Mais on retourne dans mon bureau, on sera plus à l'aise pour parler.

Puis, s'adressant à celui qui surveillait l'écran :

- Salut Antoine, tu ne me le perds pas de vue. S'il bouge tu m'avertis immédiatement.
- Ne t'inquiète pas, je le scotche.
- Et je ne t'ai rien demandé et tu ne m'as pas vu de la soirée.
- Ok. Mais il faudra quand même que tu m'expliques ce que c'est que ce trafic.
- Je te promets de tout t'expliquer dès qu'on y verra plus clair. À tout à l'heure au téléphone.

Patrick et Romain remontèrent dans le bureau.

- Ca pue le tabac dans ton bureau.
- J'ai arrêté de fumer depuis quatre jours – il omettait la cigarette de la veille — l'odeur va mettre du temps à se

dissiper. Moi, je commence seulement à sentir cette odeur écœurante, avant je n'y faisais pas attention.

- Il n'y a même pas de fenêtre, comment tu fais pour bosser toute la journée dans un tel terrier ?
- Je ne suis pas souvent là, juste pour rédiger quelques rapports. Je suis plus souvent à l'extérieur. Mais on n'a plus beaucoup de temps, on reparlera du design de mon bureau plus tard. J'ai besoin de toi car, bien évidemment, je ne peux pas débaucher un de mes collègues pour cette affaire, surtout avec cette mobilisation générale due à la présence des deux terroristes dans les parages. Tu es venu en voiture ?
- Oui.
- Très bien. On va pouvoir y aller rapidement. Je veux coincer Martineau mais si je suis seul, il se peut qu'il m'échappe. Nous savons où il se trouve. Je ne sais pas ce qu'il fait, tapi dans cette embrasure de porte depuis plus d'une heure mais ce que je sais, c'est qu'il tente de nous fausser compagnie.
- Pourquoi ne pas y aller tout de suite et lui sauter dessus.
- Parce que cette longue attente m'intrigue. Il est venu ici pour une raison précise, il attend probablement quelqu'un. Je veux savoir qui ? Nous allons donc nous aussi nous rendre sur les lieux, en tachant de ne pas nous faire repérer et on observe. Comme, si je le pressens, Martineau attend quelqu'un, dès qu'ils se quittent moi je m'occupe de Martineau, toi tu suis l'autre autant que tu peux.
- Et s'il part en voiture ?
- Il n'est pas question que tu le prennes en chasse. Tu essaies seulement de voir son visage afin de pouvoir le reconnaître plus tard. S'il prend une voiture, tu notes la marque et l'immatriculation. Et surtout, pas d'imprudence, tu es un simple promeneur nocturne. Si tu te sens repéré, tu changes de direction, tu lâches la proie. Je vais donner des

directives à Antoine pour que lui aussi tente de suivre la personne qu'attend Martineau. Mais à cette heure de la nuit on ne peut pas distinguer les traits des gens, les caméras ne sont pas encore assez sensibles, on ne pourra pas non plus visualiser le numéro d'immatriculation d'une automobile, s'il en prend une. C'est pour ça que tu seras utile. On y va ?

- Je suis prêt pour mon examen d'inspecteur de police stagiaire.

Ils allaient partir quand le téléphone de Patrick sonna, c'était Antoine :

- Il y a un nouvel individu sur le secteur. Il se planque comme le premier, mais beaucoup plus près de la halle.
- Tu crois qu'il a repéré Martineau ?
- Je ne crois pas, il est arrivé par le nord et c'est peu éclairé. Je pense que ni l'un, ni l'autre, n'a conscience de la présence de l'autre.
- Merci Antoine. Tu me rappelles s'il y a encore du mouvement.

Puis s'adressant à Romain :

- Ça va être difficile de se planquer, avec Martineau ça fait maintenant deux qui surveillent les alentours de la halle. Il va falloir qu'on reste à une distance suffisante. On va passer une première fois en voiture, s'il y a une place libre dans la rue qui descend sur l'Isère on se met là. Sinon on se gare sur les quais et on remonte à pied jusqu'à proximité de la halle, mais en restant en retrait.

Dix minutes plus tard il traversait la place de la halle en voiture. Comme il savait où se trouvait Martineau, Patrick n'eut aucune peine à le localiser. Par contre, il n'aperçut pas l'autre guetteur. Ils descendirent la petite rue qui menait au quai et trouvèrent une place pour garer la voiture. Patrick appela Antoine :

- On est près de la halle mais on ne voit pas nos deux oiseaux de nuit. On reste en liaison, dès qu'il y en a un qui bouge, tu m'avertis.
- Pour l'instant tout est calme. Les deux hiboux sont toujours dans leur cachette.

Il se passa de longues minutes sans que rien ne bouge. Patrick fouillait périodiquement la poche de sa veste à la recherche d'un paquet de cigarettes qui n'était plus là. Romain aussi était nerveux, Mais, malgré la situation insolite dans laquelle il se trouvait, ce n'était pas à Martineau qu'il pensait, mais à Magali.

Soudain, la voix d'Antoine se fit entendre dans le téléphone :

- Une voiture arrive à faible vitesse, tous phares éteints.

Patrick regarda machinalement sa montre, il était onze heures. La voix d'Antoine continuait :

- La voiture s'arrête au milieu de la rue.
- Et les deux autres, demanda Patrick.
- Ton premier type vient de ressortir son téléphone, apparemment on vient de l'appeler et c'est probablement l'autre hibou qui l'appelle car lui aussi à la main près de l'oreille. Numéro un quitte sa cachette et se dirige vers la halle, lorsqu'il sera dessous je ne verrai plus rien. Il ne doit pas être rassuré ton numéro un, il hésite, il avance, s'arrête, regarde à droite et à gauche, il porte la main à sa tête, on a l'impression qu'il est malade. La voiture ne bouge pas. Numéro un a remis son téléphone dans sa poche. Il vient d'apercevoir la voiture, je ne te l'ai pas dit, c'est une Renault Kangoo. Un homme, on va l'appeler numéro 3, en descend. Mais numéro deux aussi est sorti de son antre, il se dirige rapidement vers numéro un qui lui tourne le dos et qui ne le voit pas venir. Par contre l'homme qui est sorti de la voiture voit numéro deux qui arrive sur numéro un. Mais numéro deux se bloque. Apparemment, il vient



d'apercevoir numéro 3. Tout se fige, j'ai l'impression que les numéros deux et numéros trois ne s'attendaient pas à être là ensemble. Numéro trois à l'air de vouloir accélérer le mouvement, il s'avance à nouveau vers numéro un. Numéro deux reprend lui aussi son avancée, mais plus rapidement. Il est très près de numéro un maintenant, et l'autre vient enfin de s'apercevoir qu'il avait quelqu'un dans le dos, il se retourne, il sort la main de sa poche. Numéro deux sort aussi la main de sa poche, mais il tient un revolver et tire, une fois, une seconde fois. Numéro un vacille, numéro deux tire encore, numéro un s'écroule. Numéro trois hésite, puis il fait demi-tour et court vers la Renault. Numéro deux part dans la direction opposée.

- Antoine, tu oublies tout ce que tu viens de voir. OK ?
- OK.
- Je coupe le contact.

Puis, s'adressant à Romain :

- Téléphone vite au Samu pour qu'il récupère numéro un. Il faut qu'il me le garde en vie. La Kangoo va nécessairement passer pas ici, reste là et tente de noter le numéro. Moi j'essaie de rattraper numéro deux.

Patrick sortit de la voiture et redescendit vers l'Isère en espérant que numéro deux s'y dirigeait, s'il était remonté vers la ville, Patrick ne le retrouverait pas. Lorsqu'il arriva sur les quais il vit à cent mètres devant lui la silhouette de numéro deux, ce ne pouvait être que lui, la rue était déserte. Patrick se remit à courir, essayant d'aller aussi vite qu'il le pouvait tout en faisant le moins de bruit possible. Il réussit à s'approcher jusqu'à une vingtaine de mètres de l'homme qu'il poursuivait. Celui-ci avançait maintenant tranquillement, les deux mains dans les poches, sans s'être aperçu qu'il était suivi. Patrick décida de ne pas tenter de l'arrêter mais plutôt de le suivre pour connaître sa destination. L'homme prit le pont qui traversait la rivière, Patrick dut laisser un peu de distance

pour ne pas se faire repérer. Une fois le pont franchi, il s'approcha à nouveau, juste pour voir numéro deux tourner dans une petite ruelle. Patrick reprit sa course et s'engagea lui aussi dans la ruelle en reprenant une allure normale. Et il se fit surprendre comme un débutant. Une fois passé le premier porche il prit un formidable coup sur la tête qui le fit chanceler, il se retourna et vit son agresseur qui levait à nouveau le pistolet qu'il tenait en main, prêt à asséner un second coup. Patrick eu le réflexe de reculer d'un pas, ce qui lui évita ce deuxième choc. Il plongea la main dans la poche de son blouson mais n'eut pas le temps de sortir son arme de service, l'autre avait repris son revolver par la crosse et non plus par le canon et Patrick n'eut que le temps de se jeter dans l'encoignure de la porte qui était à proximité avant d'entendre la détonation. Il put enfin dégager son arme et la pointer devant lui, il se baissa et passa la tête au ras du sol. La rue était vide, numéro deux avait pris la fuite. Patrick avait trop mal à la tête pour tenter de le poursuivre. Quelques fenêtres qui s'étaient éclairées peu de temps après le tir de numéro deux s'ouvraient maintenant et des têtes apparaissaient. Il fallait que Patrick quitte les lieux au plus vite, il ne s'agissait pas qu'on le trouve là, il aurait eu beaucoup de mal à justifier sa présence. Il revint sur le quai, retraversa l'Isère et se cacha dans une entrée d'immeuble. Il sortit son téléphone et appela Romain :

- Tu es où ?
- Je n'ai pas bougé, j'ai regardé partir la Kangoo et j'ai noté le numéro. Ils étaient deux, à l'intérieur. Le Samu n'est toujours pas arrivé et le type qui s'est fait descendre ne bouge pas. Je vais voir ?
- Surtout pas. Tu me rejoins avec la voiture, je suis dans une encoignure de porte sur les quais, à gauche de la rue où tu es garé. Tu me récupères, je me suis pris un coup de crosse sur le crâne, je pisse le sang.
- Bouge pas j'arrive.
- Dès que j'entends la voiture, je me mets sur le trottoir.

À peine une minute plus tard, Romain récupérait Patrick, le visage baignant dans le sang.

- Qu'est-ce qui t'est arrivé.
- L'autre m'a couillonné. Et je l'ai laissé filer. Mais le plus stupéfiant dans cette histoire, c'est l'identité du type que je poursuivais.
- Tu l'as vu ?
- Oui, quand il m'a frappé, j'ai pu me retourner et je l'ai vu aussi bien que je te verrai en ce moment si le sang ne me dégoulinait pas dans les yeux.
- Relève la tête plutôt que de la baisser.
- Mais j'ai terriblement mal quand je la relève.
- Tant pis. On fonce à l'hôpital.
- Non, je ne peux pas expliquer ce joli bobo.
- On dira que tu es tombé sur une pierre en sautant d'un banc, ou n'importe quoi d'autre. Mais il faut absolument que tu te fasses soigner et surtout que tu passes une radio.
- Tu as raison. Mais avant tout, il faut que je te dise qui est numéro deux.
- C'est qui ?
- C'est le chef des présumés terroristes.
- Quoi ?
- Tu as bien entendu. Je ne sais pas dans quelle histoire le Martineau nous a embarqué, mais ça sent de plus en plus le souffre. J'espère qu'il est encore en vie notre ami Martineau, qu'on puisse lui poser quelques questions. Mais ça ne va pas, je me sens mal...

Patrick Moreau n'eut pas le temps de terminer sa phrase, il s'était évanoui.

Quelques minutes plus tard Patrick Moreau entra en urgence dans l'hôpital où se trouvait Langlois.

Après les examens d'usage, Romain put quitter Patrick rassuré, comme toute plaie à la tête, ça avait beaucoup saigné mais il s'en sortait avec un léger traumatisme crânien sans gravité. On le gardait en observation pour la nuit mais dès demain il serait debout.

## CHAPITRE 50

Il était trois heures du matin, tout semblait calme.

Magali dormait profondément, le stress et la fatigue de ces deux derniers jours avaient été effacés par sa conversation avec Romain. C'était étonnant, il n'avait pratiquement rien dit, et ce qu'il avait dit laissait paraître un garçon sympathique mais peu au fait des grands problèmes du monde d'aujourd'hui. En cela, il avait déçu Magali. Et pourtant elle avait pensé à lui en s'endormant.

Patrick Moreau dormait, mais pas d'un sommeil naturel. Le scanner avait permis de conclure à un traumatisme sans fracture, c'était l'essentiel. Mais la douleur persistait. D'un élancement sérieux mais localisé, elle avait fini par s'étendre à toute la tête et devenait intolérable. Il avait fallu une bonne dose de calmants pour qu'enfin Patrick puisse sombrer dans le sommeil.

Romain avait quitté l'hôpital après avoir fait un rapide détour par la chambre de son père. Paul Langlois était immobile, les traits reposés, comme dans un sommeil tranquille. Romain avait hésité à appeler Marion mais à cette heure de la nuit il n'osa pas la réveiller. Il eut raison, tout comme Magali, elle dormait profondément. Romain rentra chez lui, se doucha et tenta de trouver le sommeil. À cinq heures il tournait encore dans son lit.

Le commissaire Blairon, tout heureux de s'être vu confier cette mission d'aide aux hommes de la brigade antiterroriste, attendait patiemment qu'il se passe quelque chose. Pour le moment rien ne bougeait, aucune demande n'était parvenue à ses services. Il se demanda si cette unité d'élite était aussi performante qu'on voulait bien le dire. Et puis ce nouveau préfet qui prenait la direction des opérations, celui dont tout le monde parlait depuis le milieu de l'après-midi mais dont personne ne connaissait l'existence, que

venait-il faire là ? Et le commandant Reynier, celui qui allait commander le groupe, il faisait quoi ? On ne l'avait encore pas vu. Encore un parisien, comme si il n'y avait pas suffisamment d'officiers de police compétents à Grenoble pour mener ce genre d'arrestation. Blairon fit un dernier tour d'inspection des différents postes en alerte puis, constatant leur totale inaction, il décida d'aller se reposer un peu. En donnant bien évidemment à ses hommes l'ordre de le réveiller dès qu'une demande leur serait transmise.

Ducrout dormait mal, très mal.

Malgré l'heure tardive, Colombani avait appelé Gouttenoir.

- J'ai un demi-souci. Martineau a été plombé.
- Et tu as récupéré et fait disparaître le corps, demanda Gouttenoir.
- Non, parce que ce n'est pas nous qui l'avons abattu.
- C'est qui ?
- Je n'en sais rien. Les deux hommes que j'avais mis sur le coup sont des bons, il n'y a rien à leur reprocher. Ils sont arrivés à l'heure exacte et l'un d'eux est sorti de voiture. Il est sorti seul pour ne pas effrayer Martineau. Mais comme il s'en approchait, un autre homme arrivait en face de lui. Lorsqu'il s'est aperçu que mon gars allait lui aussi vers Martineau il a défouraillé et troué Martineau. Bien sûr, mon gars est vite remonté en voiture et les deux ont filé.
- Et qui est cet exécuteur ?
- Je n'en sais rien. C'est bien ce qui me tracasse. Il faisait très sombre et mon gars n'a pas pu voir ses traits. Par contre, lorsqu'ils sont partis un autre type était en faction sur le trottoir à quelques mètres de l'endroit où s'est passée la rencontre, il a tenté de voir mes types mais ceux-ci affirment qu'il n'a pas pu les distinguer, ils sont passés vite et dans l'ombre totale.

- La voiture ?
- Pas reconnaissable et faux numéro bien sûr.
- Et le corps ?
- Les gars se sont sauvés. Pour savoir s'il est mort, il va falloir attendre les informations du matin.
- Espérons qu'il le soit, conclut Gouttenoir.
- Pour en venir à nos terroristes, j'ai mis en place mon dispositif, il n'y a plus qu'à attendre.
- Plus que quatre jours.
- Ca devrait suffire.
- Alors bonne nuit.
- Merci, toi aussi.

Le téléphone sonna plusieurs fois avant que Robert Malain puisse sortir de son sommeil, il s'était endormi sur le canapé, face à la télévision. Il décrocha et d'une voix encore mal assurée il demanda :

- Qu'est-ce que c'est ?
- C'est Marie-Pierre Sancoin, tu dormais ?
- À cette heure de la nuit, c'est l'occupation principale de la plupart des gens, Madame la rédactrice en chef.
- Tu te lèves à toute pompe et tu files à la halle de Grenoble, il vient d'y avoir une fusillade. Je veux ça pour la première.
- Mais c'est dans deux heures.
- C'est bien pour ça qu'il faut que tu te grouilles.
- Eh merde !
- Tu jureras plus tard. Je t'attends ici avec les infos dans une heure.

Et Marie-Pierre Sancoin, rédactrice en chef du journal local, raccrocha.

Robert Malain n'eut pas à se préparer, il s'était endormi tout habillé devant la télévision. Il passa simplement à la salle de bains pour s'asperger le visage. Dix minutes plus tard il se trouvait sur la place de la halle où le commissaire Blairon terminait d'interroger

les premiers témoins. Bison futé se faufila, un agent de police le reconnut et le laissa passer au-delà des barrières mises en place pour délimiter la scène de crime. Dès que le commissaire eut terminé, Robert Malain s'approcha :

- Bonne nuit commissaire.
- C'est de l'humour ?
- Non, mais un meurtre, ça doit être plus passionnant que de servir de laquais de la brigade antiterroriste.
- Gardez vos boniments pour vous, vous ne m'avez pas habitué à des propos si percutants.
- Peut-être, mais disons qu'à cette heure tardive pour ceux qui ne se sont pas encore couchés, mais matinale pour ceux qui dormaient, je suis un peu grognon. Revenons à la raison essentielle de ma présence ici, que s'est-il passé ?
- On n'en sait trop rien, lorsqu'on est arrivé il y avait un blessé par balles baignant dans son sang. Il est parti à l'hosto. Des voisins ont entendu les coups de feu, mais le temps qu'ils ouvrent les fenêtres pour regarder ce qui se passait, il n'y avait plus personne.
- Ce n'est pas avec ça que je vais faire un article conséquent.
- Je peux ajouter qu'un passant a vu un homme remonter dans une voiture garée en plein milieu de la rue immédiatement après les coups de feu, c'était une Renault Kangoo, mais le témoin ne se souvient plus de la couleur, encore moins du numéro d'immatriculation.
- Je ne vois pas l'inspecteur Moreau, c'est plutôt lui qui s'occupe de ce genre d'affaires habituellement.
- Ne me parlez pas de ce zouave. On a essayé de le contacter par tous les moyens possibles, impossible de savoir où il se trouve. Alors qu'en plus il est chargé de l'organisation de toutes les surveillances dans l'opération « Corrida ».
- C'est quoi, l'opération Corrida ?
- C'est le dispositif mis en place pour l'arrestation des terroristes.



- Et on en est où dans cette corrida ? On les arrête quand ?
- Top secret pour le moment, rien ne filtre. On vous avertira dès que ça se précise, c'est pour bientôt.
- Bon, je file au journal. Mon rédac chef veut un article pour la première. J'espère qu'il n'a pas réservé trop de place.

Manu racontait sa soirée à Bull :

- Ce salopard, je me doutais bien qu'il me tendait un piège. Dès que je me suis avancé vers lui, un autre type est arrivé en face. Mais j'ai pu défourailler avant que l'autre puisse bouger.
- Tu l'as buté, le Max ?
- Et comment ! Je lui en ai collé quatre ou cinq dans le buffet, j'ai pas compté.
- T'es sûr qu'il est mort ?
- S'il est encore vivant, c'est qu'il avait un gilet pare-balles qui partait des épaules et qui allait jusqu'au-dessous des couilles. Parce que des balles, je lui en ai mis de haut en bas.
- Et l'autre, il a pas répliqué ?
- Non, quand il a vu Max s'écrouler, il a fait demi-tour. Le Max, il embauche des poules mouillées à son service. Comme celui qui m'a suivi. Celui-là, il en a pris un bon coup sur le crâne. Je l'aurai bien troué aussi mais je ne voulais pas trop traîner dans le coin, les flics allaient arriver.
- Il avait quand même apporté des renforts le Max.
- Ça ne lui a pas servi à grand-chose. Bon, j'ai vengé Aldo, demain on se tire.
- On va où ?
- On va d'abord aller faire un tour en Italie. Ensuite on verra.
- D'accord pour l'Italie, je connais pas.
- Une fois passée la frontière, on aura le temps de visiter. Maintenant on dort, il faut être en forme pour demain.

Paternos bossait. Il tentait vainement d'apprendre par cœur le discours que lui avait pondu Vincent Huano, son nègre. Rien à faire, il n'avait pas encore retenu la moitié d'une page d'un texte qui en comportait douze. Pourtant Maillard insistait pour qu'il ne lise plus ses discours mais qu'il puisse au moins débiter quelques phrases sans avoir les yeux rivés sur le pupitre. Il regarda l'heure et décida que Maillard le faisait chier. Il devait dormir Maillard, et Léonetti aussi. Alors il allait en faire autant et son prochain discours, il le lirait comme d'habitude. Et pour quitter le papier, il improviserait, même si parfois ses paroles allaient plus vite que sa pensée.

## CHAPITRE 51

Ce mardi matin, c'était le premier mai. Robert Malain arriva chez Albert vers neuf heures, les yeux encore bouffis de sommeil.

- Bonjour Bob.
- Salut Albert.
- Vu ta tête, tu devais être à la fusillade cette nuit ?
- Je n'étais pas à la fusillade, quand je suis arrivé la victime était déjà partie et il ne restait plus que le commissaire et ses hommes.
- Pourtant, dans l'article que tu as fait tu racontes comme si tu y étais.
- Il faut bien broder un peu, sinon le lecteur ça ne l'intéresse pas.
- Quand même, ce n'est pas des contes de fées, il ne faudrait pas raconter n'importe quoi.
- Mais un journal, ce n'est pas fait pour raconter la vérité, c'est fait pour raconter ce que les lecteurs ont envie d'entendre.
- Ca veut dire que parfois, on nous balance des histoires fausses ?
- Pas vraiment fausses, mais pas toujours totalement vraies. Il faut rester dans la juste limite qui évite les procès.
- Heureusement, il y a la télé, se réjouit Albert.
- Alors là, il n'y a pas pire ! À la tête des télévisions il y a des personnes qui sont nommées par les dirigeants en place. Et ces personnes-là ne veulent surtout pas perdre leur job. Elles ont donc tout intérêt à être aux petits soins pour ceux qui les ont placées là où elles sont. Il y en a bien quelques-uns qui se rebellent de temps en temps, mais ils ne font pas de vieux os. Allez, fais moi voire le journal que je lise les conneries que j'y ai mises.

Albert apporta le journal, les croissants et le crème.

La une faisait la part belle à la fusillade de la nuit :

« Un homme d'une cinquantaine d'années a été abattu par un tueur qui a pu prendre la fuite. Le commissaire Blairon, arrivé rapidement sur les lieux, a fait évacuer le blessé. Transporté d'urgence à l'hôpital Michalon, il a été opéré aussitôt mais les médecins ont peu d'espoir de le sauver, il est entre la vie et la mort. On ignore encore l'identité de la victime. Une enquête est en cours. ».

Heureusement, Bob avait pu récupérer une photo où l'on distinguait l'homme à terre, l'image prenait les trois quarts de la page. Le reste du texte n'était que du brochage sur les bandes mafieuses à Grenoble et les moyens dont disposait la police.

En page deux, une autre fusillade, mais celle-là avait fait trois morts, à Marseille. On suppose que cette tuerie est en rapport direct avec la saisie par la police d'une importante cargaison de cocaïne et d'héroïne il y a trois jours. Les différents réseaux se soupçonnent mutuellement de connivence avec la police, ce qui aurait permis d'arrêter les convoyeurs et leurs soutiens locaux. Le commissaire chargé de l'enquête s'attend à une recrudescence des règlements de compte dans le milieu marseillais.

À part les diverses informations au raz du bitume, rien de bien intéressant dans cette édition. Seule, en dernière page, un nouveau sondage qui confirmait la chute de Paternos dans les sondages. Il avait encore de la marge mais il ne fallait pas que la chute perdure, sinon dans quelques jours les deux candidats principaux se retrouveraient à égalité.

Et puis rien sur son ami, l'inspecteur Patrick Moreau. Il avait été bien étonné lorsqu'il s'était rendu à l'hôpital pour savoir dans quel état se trouvait la victime de la fusillade, d'apprendre qu'un policier avait été admis pour une blessure à la tête. C'est Roland, le brancardier, qui lui avait signalé la chose, il connaissait l'inspecteur pour avoir eu affaire à lui quelques semaines plus tôt pour un petit problème mineur, disait-il sans autre précision. Il

avait pu avoir quelques éléments d'information sur les raisons de son admission, apparemment il s'agissait d'une chute accidentelle. Mais Roland avait aussi une autre information importante qui intrigua Robert Malain, celui qui l'avait amené à l'hôpital était le fils du type qui avait basculé dans le ravin la semaine dernière. Robert Malain s'était renseigné en arrivant au journal, aucun autre accident n'avait donné lieu au déplacement d'un journaliste dans la nuit, la chute de Patrick Moreau avait donc eu lieu en dehors de tout autre événement. Mais pourquoi est-ce le fils de Langlois qui l'avait transporté, que faisaient-ils ensemble, ces deux-là ?

Robert Malain n'avait aucun moyen de répondre à cette interrogation, il tâcherait de rencontrer l'inspecteur Moreau dès qu'il serait de retour à son poste, ce qui ne devrait pas tarder d'après les informations de Roland.

Il leva avec peine ses cent trente kilos et, après avoir réglé son petit-déjeuner, prit tranquillement le chemin du journal.

## CHAPITRE 52

Romain attendait Marion, il voulait la mettre au courant des derniers événements avant qu'ils ne montent voir tout d'abord Patrick Moreau et ensuite leur père.

Elle arrivait, tenant difficilement son parapluie qui menaçait de se retourner à chaque rafale, ce vaste parvis d'hôpital était un vrai couloir à bourrasques.

Dès qu'elle eut franchi la porte, Romain s'approcha. Ils s'embrassèrent et plutôt que d'emprunter immédiatement les ascenseurs pour se rendre près des deux blessés, Romain emmena Marion à la cafétéria. Après qu'ils furent servis, Romain raconta ses aventures de la nuit. Marion le laissa parler sans l'interrompre, mais à peine eut-il terminé qu'elle lâche :

- Ca devient fou, plus nous apprenons de détails sur l'accident de papa, plus cette histoire devient totalement invraisemblable.
- Et pourtant, plus nous recueillons d'informations qui nous prouvent qu'il ne s'agit pas d'un banal accident.
- Au point où nous en sommes, je pense de plus en plus qu'il faut aller déballer tout ça à la police.
- Patrick, c'est la police.
- D'après ce que tu viens de me raconter, nous avons failli en être privés radicalement de cette police-là. Je ne sais plus quoi penser de l'implication de l'inspecteur Moreau dans cette histoire. Toi, tu le sens cent pour cent honnête ?
- Oui, pourquoi voudrais-tu qu'il nous mène en bateau ?
- Je n'en sais rien. Imagine qu'il y ait bien eu complot contre papa et que ceux qui ont fait ça n'ait pas pu récupérer quelque chose qu'ils cherchent, peut-être que l'inspecteur est de mèche avec eux et nous utilise pour la retrouver.
- Je n'avais pas pensé à ça, admit Romain. Mais après quelques secondes de réflexion il ajouta : Non, je ne crois pas que Patrick nous trompe. Pourquoi m'aurait-il dit qu'il

avait reconnu un des terroristes s'il tentait de se servir de nous, ça n'a pas de sens.

- S'il fallait éliminer de notre pensée tout ce qui n'a pas de sens dans cette histoire, nous pourrions tout oublier et ne nous occuper que de la santé de papa. À ce propos, on a assez bavardé, j'ai envie de le voir, mon papa.
- Tu ne passes pas par la chambre de Patrick, juste histoire de lui dire bonjour.
- Non, souhaite-lui un prompt rétablissement de ma part. À tout de suite.

Marion se leva sans attendre que Romain eu réglé l'addition.

Lorsque Romain arriva près de la chambre de Patrick, il entendit les bruits d'une discussion enflammée. Il ouvrit la porte et vit Patrick debout, habillé, près de son lit et face à lui une infirmière qui semblait lui barrer la route. Lorsqu'elle entendit Romain, elle se retourna et, voyant son étonnement, elle demanda :

- Vous êtes de la famille de Monsieur Moreau ?
- Non, un ami.
- Alors soyez gentil, dites à votre ami qu'il n'est pas raisonnable de vouloir quitter l'hôpital maintenant, sans avoir subi les quelques examens que nous avons programmés ce matin.
- Salut Romain, lança Patrick. Je me sens en pleine forme. Un peu mal à la tête, c'est vrai. Mais j'ai passé une nuit excellente dans ce lit d'hôpital. Alors maintenant il faut vite que je file au boulot sinon mon chef Blairon va me passer un savon bien plus douloureux que ma bosse d'hier soir.
- On peut l'appeler ton chef et lui dire qu'il faut que tu restes encore une matinée à l'hôpital, il doit être capable de comprendre ça, répondit Romain.
- Il n'y a pas que le chef. Le temps qui passe joue en notre défaveur, il faut vite que je retrouve mon poseur de bosse.

Alors Madame l'infirmière, pardonnez-moi si j'insiste, mais je dois partir d'ici au plus vite.

- Non, je ne vous laisserai pas partir.
- Alors je vais devoir passer en force, vous avouerez que ce serait dommage que je vous bouscule. Et je ne vois pas bien comment vos cinquante kilos pourraient retenir mes quatre-vingt.
- Vous n'êtes pas raisonnable, le médecin a dit qu'il passait dans quelques minutes.
- Raison de plus pour ne pas traîner ici, s'il arrive il va falloir que je recommence le même marchandage qu'avec vous. Alors je fonce.

Patrick avança de deux pas, il prit l'infirmière par la taille, la souleva de terre et la posa assise sur le lit. Avant qu'elle n'ait pu réagir, il avait franchi la porte et entraîné Romain derrière lui.

- On monte voir ton père, dit Patrick à Romain.
- Mais Martineau, il est aussi dans cet hôpital, tu ne peux pas aller voir si tu peux lui poser quelques questions ?
- Tu plaisantes. Il doit y avoir un policier qui garde sa chambre et je n'ai aucune raison valable pour aller le questionner, je ne suis pas chargé de l'enquête. Enfin, pas encore. Car Blairon doit fulminer de ne pas avoir de mes nouvelles et il doit avoir hâte de me refiler le bébé puisque j'ai vu dans le journal que c'était lui qui avait personnellement pris l'affaire en main. Le problème avec Blairon, c'est que lorsqu'il a une affaire dans les mains, il ne sait plus quoi en faire. Il tourne en rond jusqu'à ce qu'il puisse s'en débarrasser. Alors en ce moment il m'attend.
- Tu vas donc pouvoir interroger Martineau, dès que tu seras en charge de ce dossier ?
- Oui, mais je vais d'abord passer voir ton père.



Dans la chambre, Marion parlait à Langlois. Des paroles douces, des paroles d'amour, des paroles qui témoignaient de la relation fusionnelle qui existait entre le père et la fille. En temps normal, ces deux-là n'avaient probablement pas besoin de se parler pour se comprendre.

Marion s'interrompt pour dire bonjour à Patrick qui lui rendit son bonjour. Romain demanda aussitôt :

- Tu as pu correspondre avec papa ?
- Je n'ai pas cherché, mais sa main presse la mienne souvent.
- Patrick voudrait qu'on puisse lui poser quelques questions, tu crois que c'est possible ?
- Vous allez encore l'emmerder avec vos histoires. Je ne suis pas certaine que ce soit bon pour son rétablissement, ces questions qui doivent le torturer.
- Marion, je te rappelle que ton père a été victime d'une tentative d'assassinat et que les auteurs de ce crime sont encore en liberté. Si la raison pour laquelle on a cherché à le tuer est encore active aujourd'hui, alors il se peut qu'ils tentent à nouveau quelque chose. Il n'y a qu'en arrêtant les coupables qu'on assurera la tranquillité de ton père. Et pour cela, il me faut lui poser quelques questions. D'autant plus que cette affaire a pris une autre dimension depuis cette nuit.
- Oui, Romain m'a raconté, répondit Marion. Mais comment pouvez-vous être certain que l'homme qui vous a agressé est un des terroristes recherchés ?

Marion était instinctivement repassée au vouvoiement, Patrick ne s'en offusqua pas et n'en tint pas compte.

- Marion, tu oublies peut-être quel métier je fais. Les photos des deux fugitifs, j'en ai plein mon bureau. De plus, je suis très physionomiste. D'ailleurs le type que j'ai vu hier avait totalement changé son look, cheveux coupés courts, barbe rasée, lunettes, costume impeccable. Rien à voir avec le signalement couramment diffusé. Mais je n'ai aucun doute,

c'est bien lui. Donc, d'une sordide affaire de règlement de compte local, nous passons à un problème de dimension nationale. Il est d'autant plus important que nous sachions très vite dans quelle mesure Monsieur Langlois est impliqué dedans.

- Vous voulez poser quoi comme question ?
- Déjà, demande à ton papa s'il comprend ce que tu dis en ce moment et s'il a entendu ce que je viens de dire.

Marion répéta la question à son père en lui demandant de serrer sa main s'il avait entendu et compris ce qu'avait dit Patrick. Il ne réagit pas, la conversation était probablement trop rapide et trop embrouillée pour son cerveau encore en état de marche lente.

- On va procéder par étapes, dit Patrick. Demande d'abord si Martineau est le seul qu'il faille craindre ?

Marion répéta la question et Langlois répondit « non ».

- Maintenant, avec votre système de lettre, demande-lui qui est, ou qui sont, ceux qui sont impliqués dans son accident.

Marion transmet en épelant lettre après lettre mais la réponse fut « jenesaispas », ce qui dérouta totalement Patrick.

- Il ne sait pas ! Il est impossible de jouer aux devinettes toute une journée pour tenter de comprendre. D'ailleurs, comme le disait Marion, cela doit le fatiguer au bout d'un moment. Parce que là, je suis sec, je ne vois vraiment pas la question à lui poser qui puisse éclairer notre lanterne.

C'est à cet instant que Magali entra dans la chambre. Elle dit rapidement bonjour à tout le monde et annonça :

- J'ai du nouveau.

Tous attendirent qu'elle en dise plus.

- Ca vient d'arriver au journal, le type qui a été abattu cette nuit vient de décéder ici même, à l'hôpital.
- Merde, laissa échapper Patrick. Je crois que Martineau aurait pu nous expliquer une bonne partie de cet imbroglio, peut être même la totalité.

- Mais il ne s'agit pas de Martineau, dit Magali.
- Comment ça, il ne s'agit pas de Martineau ?
- Non, ce n'est pas lui qu'on a assassiné cette nuit.
- Mais c'est qui ?
- C'est André Ducrout qui était sous la halle.
- Merde ! laissa de nouveau échapper Patrick. Le salopard de Martineau, il devait se douter d'un guet-apens et il a envoyé Ducrout à sa place. Mais ça change tout, Martineau est donc toujours en vie. Il faut que je le retrouve rapidement celui-là. Je file à l'hôtel de police, je vais probablement récupérer l'enquête sur cette fusillade, j'aurai les mains plus libres. À bientôt, je vous tiens au courant.

Patrick sortit de la chambre en trombe. Magali le suivit en lançant :

- Je file, Robert Malain m'attend.

## CHAPITRE 53

À son arrivée à l'hôtel de police Patrick Moreau fut accueilli tout d'abord par les cris de frayeur de Caroline :

- Patrick, tu es blessé, que t'est-il arrivé ?
- J'ai fait une chute sur la tête, ce n'est pas grave, juste quelques points de suture.
- Tu n'as pas mal ?
- Pas trop. Rien de neuf ici ?
- Si, Blairon te cherche de partout.
- Monsieur le Commissaire Blairon, rugit une voix derrière eux.

Elle n'avait pas vu arriver le commissaire. Celui-ci regardait maintenant l'inspecteur Moreau, détaillant le pansement qui recouvrait son crâne et passait sous le menton.

- Vous avez fait quoi ?
- Une chute sur une pierre.
- Vous êtes en arrêt de travail ?
- Non, je suis en parfait état de marche.
- Ca tombe bien, j'ai un job pour vous.
- Je m'en doutais un peu.
- Je vous ai cherché toute la nuit.
- Pour me trouver, il fallait vous rendre à l'hôpital.
- Vous savez qu'on a un meurtre sur les bras.
- Oui, je sais.
- Mais montons dans mon bureau, nous serons plus à l'aise pour discuter.

Ils prirent l'escalier et, au premier étage, s'installèrent dans le bureau du commissaire, qui résuma la situation :

- La victime a pris cinq balles dans le corps, à bout portant. L'homme est décédé à son arrivée à l'hôpital. C'est le Samu qui a été prévenu et qui nous a appelés à son arrivée sur place.

- Qui a appelé le Samu ?
- On ne sait pas, l'appel a été passé de la cabine qui se trouve près de l'endroit où a été abattue la victime. Par un témoin qui veut rester anonyme sans doute ?

Sacré Romain, pensa Patrick. Pris dans l'action, il ne lui avait pas donné de consignes particulières pour l'appel téléphonique. Heureusement qu'il avait pensé à utiliser la cabine, s'il avait appelé de son portable, on aurait retrouvé son identité rapidement. Et alors là ! Car le fils de l'associé de Ducrout qui se trouve sur les lieux du crime, ça aurait été difficile à justifier. Blairon continuait de raconter ce qu'il supposait s'être passé sous la halle la nuit passée, pendant que Patrick pensait : « Si tu savais que j'étais sur place et que c'est moi qui pourrais te dire exactement comment se sont déroulés les événements, tu en ferais des yeux ronds ». Mais Blairon terminait :

- Nous avons maintenant l'identité de la victime.
- Bravo, ça a été rapide, c'est qui ? demanda hypocritement l'inspecteur.
- C'est un nommé Ducrout. Il travaille dans un cabinet d'expertise comptable qui s'intitule « Rhône-Alpes Expert ».
- Comment dites-vous ? feignit de s'étonner l'inspecteur Moreau.
- J'ai dit « Rhône-Alpes Expert », ça vous dit quelque chose ?
- Et comment ! Mais avant que nous en parlions, dites-moi d'abord : Vous voulez que je m'occupe de ce meurtre ?
- Bien sûr, pourquoi je vous aurais fait venir dans mon bureau, juste pour faire la causette ?
- Et donc vous voulez que je retrouve le meurtrier ?
- Vous allez me lanterner longtemps avec vos questions ?
- C'est la dernière. Je vous demande si vous voulez réellement que je retrouve le meurtrier de Monsieur

Ducrout, salarié et associé de la société « Rhône-Alpes Expert ».

- Comment savez-vous qu'il est associé ?
- Vous aussi, vous répondez à mes questions par des questions, on ne va pas s'en sortir. Je vous explique tout dès que vous me confirmez que vous voulez absolument que je retrouve l'auteur de cet homicide. Vous le voulez, oui ou non ?
- Je le veux. Mais expliquez-vous, bordel de merde.
- Je viens de vous dire que Ducrout était associé dans la société « Rhône-Alpes Expert », vous connaissez le nom de l'autre associé ?
- Non.
- Il s'appelle Paul Langlois.
- Et alors ?
- Ca ne vous dit rien, Paul Langlois ?
- Oui, il me semble que j'ai entendu ce nom il n'y a pas longtemps. Mais rafraîchissez-moi la mémoire, je ne me souviens plus dans quelle circonstance.
- Monsieur Paul Langlois est cet expert-comptable qui a été retrouvé coincé dans sa voiture en équilibre au-dessus du ravin entre La Mure et Saint-Jean-d'Hérans. C'est lui dont les gendarmes qui sont intervenus en premier, ont douté qu'il puisse avoir basculé dans le vide de façon naturelle. C'est cet accident dont vous m'avez demandé de rédiger le rapport et pour lequel je vous ai fait part des grandes réserves que j'émettais sur sa cause accidentelle. Vous m'avez cependant demandé de m'en tenir à des conclusions totalement neutres, ce que j'ai fait à contrecœur. Et aujourd'hui on tue son associé, et vous me demandez de trouver l'assassin. Je vous préviens qu'il y a de grande chance pour que celui qui a tué Monsieur Ducrout soit le même que celui qui a poussé Monsieur Langlois dans le vide.

Patrick voulait mettre Blairon en difficulté, il ne pouvait pas se douter qu'il émettait une vérité et que cette vérité, il l'aurait trouvé totalement hasardeuse si on la lui avait suggérée. Car, avec ce qu'il connaissait de l'affaire, comment imaginer en effet que celui qui avait poussé Paul Langlois dans le ravin était le même que celui qui avait tué Ducroux ?

Blairon resta muet quelques secondes, trop d'informations se télescopaient et sa tête n'était pas faite pour les situations trop complexes. Comme il n'arrivait pas à proposer quoi que ce soit de positif il demanda :

- Et comment vous savez tout ça ?

Patrick, bien évidemment, n'allait pas lui dévoiler la façon dont il avait, depuis quatre jours, acquis une connaissance assez complète du dossier Langlois. Il se contenta de répondre :

- Je n'ai pas simplement rédigé un rapport expurgé de toutes questions embarrassantes, j'ai un peu fouillé.
- Et ça vous donne une piste pour retrouver le meurtrier ?
- Malheureusement non.

Blairon respira. Dans quel merdier allait-il se retrouver ? Et comment maintenant empêcher Moreau de reprendre l'enquête. Mais après tout ce n'était plus son problème. On lui avait fait comprendre qu'il ne fallait pas s'acharner à trouver des raisons au plongeon de Langlois, il l'avait fait. La situation maintenant le dépassait, et on ne lui avait donné jusqu'à présent aucune consigne concernant le meurtre de cette nuit. Il informerait De Moulins et attendrait qu'on lui donne des directives. Et puis, s'il revenait sur sa décision de poursuivre l'enquête maintenant que Moreau lui avait dévoilé le rapport entre ce meurtre et l'accident de Langlois, l'inspecteur risquait de poser des questions aux réponses mal aisées. Autant laisser faire. L'inspecteur Moreau attendait patiemment qu'il eût terminé ses cogitations. Blairon décida donc de ne pas revenir sur ce qu'il avait dit mais prévint l'inspecteur :

- Je vous confie cette enquête mais d'une part mes effectifs sont quasi totalement affectés à la recherche des terroristes,

le peu qui me reste a du mal à assurer le quotidien, je ne peux donc vous accorder aucune aide humaine ou matérielle. D'autre part je ne vous décharge pas de l'assistance aux hommes de Reynier.

- C'est qui, celui-là ?
- C'est le commandant de la brigade antiterroriste.
- Ils en sont où, dans leur recherche ?
- Je n'en sais rien, nous avons une réunion de travail dans une heure. Il faut d'ailleurs que je vous laisse repartir, j'ai des choses à préparer.

Tu parles, pensa Patrick, avec la mission qu'on nous a confiée, il ne faut pas une heure pour préparer une réunion. Il n'y a rien à dire et rien à faire puisqu'on n'est là qu'en assistance. Tant que rien ne nous est demandé, la seule occupation est l'attente. Mais Blairon était bien trop persuadé de son importance pour admettre qu'il n'était là que pour jouer les utilités. L'inspecteur Moreau quitta donc le bureau du commissaire.

Ce qui le préoccupait depuis qu'il avait appris que ce n'était pas Martineau mais Ducrout qui avait été abattu, c'était : comment retrouver Martineau ? L'inspecteur se rappelait qu'il avait appelé Martineau de l'hôtel de police, et qu'on avait répondu. Martineau avait donc donné son téléphone à Ducrout pour que l'illusion soit complète. Il n'avait donc même plus la possibilité de lui téléphoner. Mais le téléphone pouvait peut-être se montrer utile. Il redescendit au second sous-sol, là où se tenait la cellule de surveillance prête à répondre à toute demande du groupe antiterroriste. Il alla droit vers son copain Antoine et lui demanda :

- Tu peux retrouver tous les appels entrants et sortants sur un portable ?
- Si tu me donnes le numéro, oui. Aucun problème.
- Formidable.

Patrick Moreau consulta son propre portable pour retrouver le numéro d'appel de Martineau et le griffonna sur un papier qu'il remit à Antoine.



- Tu peux m'avoir ça pour quand ?
- Je remonte sur combien de jours ?
- Une semaine, ça devrait suffire.
- Je quitte la salle dans deux heures, je te monte les résultats à ton bureau.
- Merci Antoine.
- Tu as une piste pour retrouver les deux salopards ?
- Peut-être. À tout de suite. Patrick Moreau n'allait pas lui dire que sa demande concernait une autre affaire.

Il remonta dans son bureau, Robert Malain, accompagné de Magali, l'attendait.

- Si tu veux des renseignements sur la fusillade de cette nuit, tu arrives un peu tôt, je viens juste de me voir confier l'affaire.
- Je n'ai pas besoin d'information pour le moment, ton chef m'a dit tout ce qu'il en savait cette nuit. J'étais sur les lieux.
- Je suppose que tu ne viens pas uniquement pour me demander des nouvelles de ma santé ?
- Tu te trompes, c'est l'unique raison de ma visite.
- Juste pour ça ?
- Pas complètement. J'ai su que tu étais à l'hôpital cette nuit, quand je suis venu prendre des nouvelles du blessé qui venait juste de décéder. Mais c'est ce que j'ai appris ensuite qui m'amène : On m'a dit que c'était le fils Langlois qui t'avait transporté. Vous étiez ensemble quand tu as chuté ?
- Tu es dans la police maintenant ?
- Non, mais c'est quand même étonnant que tu te blesses juste au moment où on descend l'associé d'un homme que tu supposes avoir été victime d'une tentative de meurtre, et que ce soit son fils qui te mène à l'hôpital. Si tu faisais une

enquête là-dessus, tu ne te poserais pas les mêmes questions ?

- Oui, mais moi je suis flic, pas toi.
- Moi, je suis journaliste.
- Le temps des journalistes qui jouent aux détectives est bien révolu.
- Et toi, arrête de jouer à cache-cache. Est-ce que tu as envie que ton chef apprenne ce que je viens de te dire ?
- C'est du chantage.
- Depuis le début de cette affaire je sens que tu en sais plus que tu ne veux le dire. Mon job, c'est d'informer les lecteurs du journal. Si je dégote une information, mon devoir est de la rendre publique. Sauf si cela peut nuire à des personnes qui n'ont rien à se reprocher, bien évidemment.
- Exprime-toi clairement, ça devient difficilement audible ta demande.
- Je veux bien me taire pour cette nuit. Mais en échange j'aimerais que tu me réserves la primeur de tes informations sur ton enquête en cours. J'ai l'impression que c'est un gros coup.
- OK, je te promets que dès que je peux lâcher des infos je te préviens. Mais pour le moment la seule information qui m'est utile, c'est celle qui vient de paraître sur l'identité de la victime.
- Pourquoi ?
- Parce que ce n'est pas le type qu'on a buté qui était visé. Tu vois, je t'en dis déjà pas mal.
- Et c'est qui, celui qui était visé ?
- Il est un peu tôt pour que je te le dise.
- Mais c'est quoi la relation entre ces deux types, celui qui est mort et celui qui aurait dû l'être ?
- Si mon intuition est bonne, je pourrai te dire ça bientôt.

On toqua à la porte et Antoine entra, mais voyant Robert Malain, il hésita à s'avancer.

- Entre, lui dit Patrick. Puis poursuivant à l'adresse de Bob :  
Dès que j'ai quelque chose pour toi, je te fais signe. Salut Bob.

Comprenant qu'il fallait céder la place, Robert Malain quitta le bureau, Magali n'avait pas dit un mot.

Antoine tendit un listing à Patrick :

- Tiens, voilà les appels entrants et sortants des sept derniers jours. Il y en a peu. Mais parmi les entrants il y en a de curieux. Un type a appelé plusieurs fois à la même heure d'une cabine, comme son correspondant ne répondait pas il n'a pas laissé de message. À chaque fois il change de cabine, mais il tourne uniquement sur trois pas très loin l'une de l'autre. Au cinquième appel, le propriétaire du téléphone a décroché.
- Pourquoi tu dis « un type », c'est peut-être une femme.
- Non, j'ai récupéré les conversations, c'est bien un homme.
- Comment ça, tu as récupéré les conversations ?
- Ben, je ne me suis pas contenté de lister les numéros appelants et appelés avec les dates et les heures d'appel, je t'ai aussi enregistré les conversations.
- On n'a pas besoin d'une décision ministérielle pour entreprendre des écoutes téléphoniques ?
- Sur des téléphones fixes, normalement oui. Mais sur des mobiles c'est bien plus simple. En plus, avec la priorité dont on dispose en ce moment avec la traque des terroristes, on a accès à toutes communications qu'on veut. Tu sais, même en temps normal, les écoutes, on en fait quand on veut sans que ça chagrine personne. Qui veux-tu qui se plaigne ? C'est quand ça prend trop d'ampleur et que trop de personnes sont au courant que ça risque de faire des vagues, si un de ceux qui écoutent va cafter. Mais en

général on n'est pas nombreux à avoir accès au système, donc on peut surveiller nos femmes ou nos voisins de palier sans que personne y trouve à redire.

- Tu peux me dire ce que les correspondants du numéro de téléphone que je t'ai donné ce sont dit ?
- Je t'ai même apporté les enregistrements, répondit Antoine en lui tendant un petit magnétophone.
- Tu es génial ! Je te remercie et je vais écouter ça immédiatement.
- Salut Patrick, si tu as besoin d'autre chose, n'hésite pas.
- Merci Antoine, je n'hésiterai pas.

Antoine n'était pas encore sorti que Patrick enclenchait la touche « marche » du magnétophone. Après quelques appels totalement neutres, un premier appel intéressa immédiatement Patrick. Il l'écoula plusieurs fois :

- André, tu as eu mon message ?
- Ce n'est pas André, Monsieur Martineau,  
Un grand blanc, puis :
- Monsieur Martineau, vous m'entendez ?
- Oui, bonjour.
- Je suppose que vous avez écouté les informations et que vous êtes au courant des événements de la nuit ?
- Oui, je viens juste d'en prendre connaissance à la radio.
- Vous conviendrez avec moi que votre présence sur Grenoble présente un risque pour vous.
- Et pour vous.
- Monsieur Martineau, qu'allez vous imaginer ? Que pourriez-vous dire à la police si vous étiez arrêté ? Voulez-vous que je le dise à votre place ? J'ai livré du matériel à des terroristes mais je n'y suis pour rien, c'est un homme au téléphone qui m'a donné les ordres et qui m'a dit où trouver la voiture. Quel homme ? Je n'en sais rien, je ne le connais pas. Quel téléphone ? Je n'en sais rien, c'est lui qui

appelle, je ne connais pas son numéro, il change tout le temps. Comment est cet homme, grand, petit, gros, maigre ? Je ne sais pas. Que pouvez-vous nous dire sur lui ? Rien.

Quelques secondes de silence.

- Je continue Monsieur Martineau ?
- Non, inutile.
- Alors vous allez m'écouter attentivement. Ce soir, vous vous rendrez sous la halle, là où vous donnez vos rendez-vous à notre ami Manu. Un homme, ce ne sera pas moi, vous vous en doutez bien, vous remettra une somme d'argent confortable, un billet d'avion, de faux papiers et des consignes pour modifier un peu votre apparence. Vous n'aurez plus qu'à suivre les directives et nous n'entendrons plus jamais parler de vous. N'est-ce pas la solution la plus confortable pour nous et pour vous ?
- Oui, bien sûr.
- Alors ce soir, vingt-trois heures, sous la halle. Adieu, Monsieur Martineau.

Patrick n'en croyait pas ses oreilles. Martineau était directement impliqué dans l'action terroriste. Ça changeait complètement l'ordre des choses. Il fallait absolument qu'il prenne contact avec celui qui dirigeait les opérations de recherche, dont il ne connaissait toujours pas le nom, d'ailleurs. Il poursuivit l'écoute et, après quelques appels sans intérêt, une nouvelle conversation confirma les conclusions qu'il avait tirées de la première.

- Martineau ?
- Oui.
- Comment allez-vous Monsieur Martineau ?
- Qui est à l'appareil ?

- Comment Monsieur Martineau, vous ne reconnaissez plus les amis ? Peut-être faut-il que je vous appelle Max pour que vous sachiez qui je suis ?
- Manu ?
- Bravo Monsieur Martineau, la mémoire vous revient.
- Comment avez-vous eu mon numéro de téléphone ?
- Vous pensez être le seul à pouvoir tout savoir sur les autres, vous vous trompez, Monsieur Martineau.
- Que voulez-vous ?
- Vous nous avez mis dans la merde, volontairement ou pas, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'il va falloir que vous nous en sortiez. Je détiens suffisamment d'informations pour que la justice puisse voir en vous le donneur d'ordre de cette machination. Ca pourrait vous coûter aussi cher qu'à nous, peut être même plus.
- Vous attendez quoi de moi ?
- Je viens de vous le dire, il faut trouver un moyen de nous sortir de là. Et pas avec les mains vides. Après un coup pareil, on ne peut pas rester en France, il va donc falloir que nous partions dans un autre pays. Il va nous falloir aussi de l'argent, beaucoup d'argent. Vous m'entendez, Monsieur Martineau ?

Encore un grand moment de silence.

- Monsieur Martineau, vous êtes toujours là, s'impatienta Manu.
- Oui, je réfléchis à comment satisfaire votre demande. Que diriez-vous d'un rendez-vous à notre lieu habituel à onze heures ce soir ?
- D'accord Monsieur Martineau. Mais je vous préviens, toutes les informations que je détiens sont consignées dans un dossier qui sera remis à la police si je ne reviens pas avant deux heures du matin. Nous sommes d'accord ?

- Bien sûr, Monsieur Karim Benzeri, nous sommes d'accord. Je ne pense pas que l'un de nous deux ait intérêt à faire du tort à l'autre.
- Je ne le pense pas non plus, alors à ce soir Monsieur Martineau.
- À ce soir.

Ainsi, Martineau était en contact direct avec les terroristes ! Ça dépassait tout ce que l'inspecteur Moreau aurait pu imaginer. Comme les enregistrements des conversations défilaient, il évacua toutes les questions qui affluaient, il ferait l'analyse de tout ça après avoir tout écouté.

L'appel suivant, avec un homme apparemment ivre, ne lui en apprit pas plus.

Mais la dernière conversation allait, elle aussi, déclencher une foule d'interrogations. C'était énorme, quelle machination infernale était-il en train de mettre à jour ?

- Allô.
- Commissaire Blairon, j'écoute.
- Salut, c'est Martineau.
- T'es pas cinglé de m'appeler sur mon téléphone personnel.
- Il faut qu'on se voie très vite, j'ai un gros souci. Il faut que tu m'aides à quitter le pays le plus vite possible.
- Je t'attends à l'hôtel de police.
- Non, je veux te voir dans un endroit neutre.
- Écoute, j'ai du boulot par-dessus la tête en ce moment. Alors soit tu passes ici, soit tu me fous la paix.
- Si tu ne veux pas m'aider, j'appelle un journaliste et je lui raconte toutes nos petites affaires, c'est ça que tu veux ?
- Raconte tout ce que tu veux, qui va te croire ? Tu veux que je te dise comment ça va se terminer ton histoire, le journaliste en question, dans quelques jours, il va écrire :

Le chef d'une petite entreprise de nettoyage appréhendé avec deux cents grammes de cocaïne, c'était le pourvoyeur des dealers des quartiers chauds. La perquisition à son domicile a permis de découvrir un kilo d'héroïne et une somme importante. Il a été aussitôt placé en garde à vue. Tu as autre chose à me dire.

- Oui : tu es une ordure.
- Fais attention Francis, si tu pousses, ce ne sera pas la peine de venir me voir, c'est moi qui vais aller te chercher, et je serai accompagné...

Martineau avait coupé la communication.

Avant de laisser la foule de questions qu'il se posait l'accaparer totalement, il rembobina la bande du magnétophone et écouta une seconde fois, puis une troisième, toutes les conversations.

Patrick tentait de faire la synthèse de ce qu'il venait d'entendre : Un homme avait confié à Martineau l'organisation d'un acte terroriste. Celui-ci, à son tour, avait utilisé des voyous pour réaliser la mission qu'on lui avait confiée. Et chacun des deux manipulés essayait d'obtenir un moyen de fuite de la part du manipulateur. Patrick pensa qu'il était plus que probable que le donneur d'ordre soit à l'origine du meurtre de la nuit, il n'avait pas du tout intérêt à ce que l'on retrouve Martineau vivant. Il fallait donc que Patrick le localise avant tout le monde. Car, aussi bien le premier interlocuteur de Martineau que Karim Benzeri, savaient probablement maintenant par les médias que ce n'était pas Martineau qui avait été tué cette nuit. Ils devaient certainement le rechercher activement, tous les deux, afin de faire taire définitivement ce témoin dangereux.

Et Blairon, que venait-il faire dans ce merdier ? Était-il, lui aussi, impliqué dans le montage de l'attentat ? L'apparente désinvolture avec laquelle Blairon avait répondu à Martineau laissait supposer que le commissaire était étranger à cette affaire. Mais tout cela



était tellement embrouillé que Patrick n'excluait aucune hypothèse.

La grande question qui se posait maintenant, c'était : Comment retrouver Martineau ? Tout d'abord il fallait que Patrick récupère son portable, ses deux interlocuteurs allaient peut-être tenter de le contacter à nouveau, il fallait qu'il soit en possession de ce téléphone. Dommage que tous les appels aient été passés d'une cabine, les deux appelants avaient pris un maximum de précautions.

Il redescendit au sous-sol où il put récupérer le téléphone de Martineau sans problème puisqu'il était maintenant responsable de l'enquête sur le meurtre de la halle. Il vérifia qu'il était allumé et qu'aucun message n'était en attente. Puis il remonta au premier étage, probablement qu'à la réunion à laquelle assistait Blairon, se trouvait aussi le commandant Reynier et le haut responsable de l'opération, il fallait qu'il les informe de sa découverte, l'enquête dépassait largement ses compétences maintenant.

Lorsqu'il arriva à la salle de réunion, celle-ci était vide. Il fit demi-tour et frappa à la porte de Blairon. Le bouton « Entrez » s'éclaira sur le mur à droite de la porte. Patrick poussa la porte et entra.

- Votre réunion est terminée ?
- Oui, ça n'a pas été très long. Le nouveau préfet qui dirige l'opération m'a laissé maître d'organiser le staff de renseignements comme je le souhaite. Il veut simplement de l'efficacité et il me fait confiance.
- Il doit revenir ?
- Pourquoi vous me posez cette question ?

Patrick n'allait pas dévoiler à Blairon ce qu'il venait d'apprendre, d'autant plus maintenant qu'il avait la preuve de la collusion entre le commissaire et Martineau. Il répondit évasivement :

- Parce que j'aimerais participer à ces réunions, ça me permettrait de savoir précisément ce qu'il attend de nous.

- Je suis là pour faire le relais, si j'ai besoin de vous lors d'une réunion, je vous ferai signe.

Patrick ignora la morgue de son chef et poursuivit :

- Il n'a pas basé son QG ici ?
- Non, il a préféré s'installer à la préfecture. Mais vous allez me dire ce que vous lui voulez ?
- Rien, je suis simplement curieux. Bon appétit commissaire.

Il s'en retourna et ferma la porte sans laisser le temps au commissaire de le questionner plus avant.

## CHAPITRE 54

Lorsqu'on sonna à la porte de son petit appartement, Pauline consulta sa montre et s'inquiéta, il était bien trop tôt, son client ne devait arriver que beaucoup plus tard. Elle alla malgré tout ouvrir et trouva Martineau, hagard, sur le palier, une mallette dans la main droite, un lourd sac de voyage dans la main gauche. Avant même qu'elle ait pu ouvrir la bouche, Martineau la bousculait et entraînait dans l'appartement.

- Vous ne pouvez pas rester, j'attends quelqu'un.
- Et bien tu vas le décommander. Je passe la nuit ici.

Martineau avait déposé ses deux bagages dans le salon, il s'affala dans le canapé et commanda :

- Apporte-moi un whisky, avec des glaçons.

Pauline s'exécuta, elle savait qu'avec Martineau, il ne fallait pas discuter.

Pauline était l'exemple type de ces personnes poursuivies par la poisse, tout allait de travers, toujours. Elle était l'aînée d'une famille de six enfants. Son père, ouvrier dans une fabrique de papier, avait été licencié alors qu'elle venait d'avoir dix ans. Durant quelques années le chômage et les allocations permirent à la famille de vivre d'une façon pas trop misérable. Mais le père, usé par les vaines recherches d'emploi, sombra tout d'abord dans la dépression, qu'il soigna dans l'alcool, puis la maladie acheva de l'abattre. À quatorze ans Pauline était orpheline et passait plus de temps à aider sa mère à la maison que sur les bancs de l'école. À seize ans elle quitta le collège avec regret mais sans diplôme, n'ayant pas réussi à concilier les études et la conduite d'une maisonnée de six enfants. Elle trouva un emploi comme serveuse dans un restaurant grenoblois, ce qui permit à la famille de survivre. La nature ne l'avait pas totalement déshéritée, elle lui avait donné un corps superbe et un visage d'ange. Elle ne

manquait donc pas de soupirants mais la vie de la cité n'avait pas entamé son désir de rencontrer le prince charmant. Elle l'attendait en ignorant les propositions des hommes de tous âges qu'elle croisait.

Et ce désir fut un jour exaucé. Le restaurant où elle travaillait avait été sollicité pour organiser un buffet dans la propriété du président-directeur général d'une banque locale, filiale d'un grand groupe international. Il y avait des centaines de convives et Pauline passait entre eux pour proposer les toasts et les boissons. À un moment, alors qu'elle était entourée d'une dizaine de personnes qui tentait d'attraper coupes de champagne ou toast au saumon, quelqu'un lui tapa sur l'épaule en disant : « Puis-je en avoir ? ». Elle se retourna vivement et son plateau buta sur l'épaule d'une femme tout endimanchée, tant par sa toilette que par les bijoux de toutes sortes qui lui pendaient au cou, entouraient ses bras et ses doigts. Par malheur quelques toasts quittèrent soudainement le plateau pour aller se coller sur la robe de la dame. Celle-ci poussa un grand cri, comme si on tentait de l'égorger. Elle invectiva Pauline :

- Regardez ce que vous avez fait ma fille. Une Dior ! Quittez ce lieu immédiatement, rentrez chez vous, je ne veux pas vous voir une minute de plus ici. Et inutile de venir réclamer des gages. Puis se retournant vers les autres convives : Impossible d'avoir du personnel qualifié aujourd'hui, rien que des souillons ou des étrangers.

Pauline, en larmes, fit demi-tour et s'apprêtait à quitter les lieux lorsqu'une main saisit son bras et stoppa son mouvement. C'était un jeune homme qui la retenait. Tout en la gardant près de lui, il fit le tour de la femme qui maintenant appelait à grands cris le maître d'hôtel pour qu'on vînt lui apporter de quoi nettoyer les minuscules taches qu'avait laissées le saumon sur sa robe. Lorsqu'il fut en face, la femme commença par sourire, puis voyant qu'il tirait derrière lui la serveuse, son visage se durcit. Elle demanda sèchement :

- Jean-Charles, voulez-vous bien laisser partir cette péronnelle.
- Non maman. C'est ma faute, c'est moi qui l'ai fait se retourner brusquement.
- Qu'importe. Si ç'avait été une fille compétente, elle aurait maîtrisé la tenue de son plateau et n'aurait pas taché ma robe. Laissez là partir Jean-Charles.
- Non maman. Vous ne devez pas punir cette jeune fille pour une faute qui me revient.

Un attroupement de curieux se formait pour assister à l'échange entre le fils et la mère. Celle-ci s'emporta :

- Cela suffit Jean-Charles. Lâchez cette fille immédiatement et laissez-nous tranquille. Maître d'hôtel, dit-elle en s'adressant à l'homme qui venait d'apporter le détachant, je veux que cette fille quitte cette maison immédiatement. Posez ça là et accompagnez là à la porte.
- Inutile de demander cela au maître d'hôtel, répliqua le jeune homme, je le fais moi-même. Et par la même occasion, je quitte cette garden-party. Ne me cherchez pas, je ne reviendrai pas avant ce soir.
- Jean-Charles, je vous interdis...

Mais Jean-Charles, entraînant Pauline, n'en entendit pas davantage, ils avaient déjà disparu dans la foule.

Ils passèrent aux vestiaires où Pauline pu récupérer ses affaires, puis ils quittèrent la demeure dans la voiture de Jean-Charles. Celui-ci pestait :

- Ma mère est toujours infâme avec le personnel. Peut-être se venge-t-elle puisque dans sa jeunesse, elle-même était cuisinière chez mes grands-parents. Mon père l'a épousée alors qu'ils étaient très jeunes, l'un et l'autre. Mon père a rapidement fait fortune en prenant la suite de mon grand-père à la direction de la Banque La Pessonière, qui est aujourd'hui une filiale du Crédit de l'Est. Ma mère est donc

devenue une grande bourgeoise. Elle pense aujourd'hui faire partie de la haute société sans même s'apercevoir que ceux qui lui font des ronds de jambes par-devant la méprisent et ne la considéreront jamais comme des leurs. Mais arrêtons de parler d'elle. Comment vous appelez-vous ?

- Je m'appelle Pauline. Et vous ?
- Je m'appelle Jean-Charles, mais j'ai horreur de ce prénom à rallonge. Mes amis, ceux que j'apprécie vraiment, m'appellent Jean, tout simplement.
- Alors merci Jean pour votre intervention.

Ils continuèrent à parler et ne se quittèrent que tard dans la nuit.

Ils se revirent et devinrent rapidement très amoureux l'un de l'autre. Pourtant, jamais Jean-Charles ne put présenter Pauline à ses parents, sa mère refusait catégoriquement qu'elle franchisse la porte de leur maison. Elle avait d'autres vues bien plus élevées pour son fils, qu'il se déniaise avec une fille du peuple ne la gênait pas tant que cela se faisait dans la discrétion.

Voilà déjà huit mois que durait leur idylle. Un dimanche Pauline et Jean gravissaient les pentes de l'Obiou, le point culminant du massif du Dévoluy. Elle soufflait un peu plus qu'à l'habitude et, au moment d'une pose, elle s'approcha de lui :

- J'ai quelque chose à te dire.
- Moi aussi, je dois te dire quelque chose, qui commence ?
- Toi, répondit Pauline.
- D'accord. Je t'avais dit que je devais passer une ou deux années aux États-Unis pour mes études. Mon dossier avait été accepté et j'attendais la date de mon départ. Je le sais depuis plusieurs jours mais j'hésitais à te le dire. Maintenant, je ne peux plus reculer, je pars dans trois jours.
- Oh non ! gémit Pauline.
- Ne sois pas triste. Je m'arrangerai pour revenir souvent.

- Mais nous n'allons pas nous voir pendant des semaines.
- Je te promets que je reviendrai au moins tous les mois. Mes parents profitent de l'occasion pour faire un séjour prolongé là-bas. Je n'aurai aucun souci d'argent et je pourrai donc payer les voyages. Je pense même pouvoir te faire venir.
- Et ta mère, elle m'acceptera ?
- Ca m'étonnerait. Mais ce n'est pas un souci, je ne logerai pas avec eux et je serai totalement libre. Mais toi, tu voulais aussi m'annoncer quelque chose ?

Pauline hésita un instant. Puis elle dit :

- Non, ça n'a plus d'importance maintenant. Je voulais juste te demander de partir avec toi quelques jours. J'attendrai que nous nous retrouvions en Amérique.
- Oui, mon amour, nous nous retrouverons dans le Nouveau Monde. Mais avant, je reviendrai souvent, je te le promets.

Il la prit dans ses bras et la fit tourner tout autour de lui en l'embrassant. Puis il la reposa.

La veille de son départ, Jean-Charles passa la nuit avec Pauline. Ils se promirent amour éternel et fidélité mais Pauline ne voulut pas lui avouer qu'elle était enceinte, elle ne voulait pas qu'il renonce à ce voyage qui semblait si important pour son avenir.

Ce fut leur dernière rencontre.

Pauline avait l'adresse de Jean-Charles. Dès son départ elle lui écrivit. Quelques jours plus tard elle reçut une lettre qui ignorait totalement la sienne. Il ne devait pas l'avoir encore reçue. Dans la seconde lettre de Jean-Charles, celui-ci s'étonnait de ne pas avoir reçu de réponse. Dans la troisième la même inquiétude était présente. Et, bien que Pauline écrive de longues lettres chaque jour, celles de Jean-Charles, de plus en plus espacées dans le temps, s'étonnaient toujours de son silence. Au bout d'un mois elle

ne reçut plus de lettre. Son chagrin fut immense, elle pensait que Jean-Charles l'avait oublié de la même façon que lui, qui ne recevait aucun courrier, pensait qu'elle ne supportait pas cette séparation et qu'elle s'était détachée de lui. C'était la mère de Jean-Charles, qui interceptait les lettres de Pauline.

Pauline avait accouché de Clara mais elle avait perdu son emploi, son employeur avait profité de la période noire qui avait suivi le départ de Jean-Charles pour la licencier afin de ne pas supporter la charge d'une employée enceinte et donc bientôt en arrêt de travail. Pauline, peu au fait des droits des salariés, avait subi ce nouveau coup du sort sans réaction.

Lorsqu'un fidèle client du restaurant, qui avait appris son infortune, lui proposa son aide, elle l'accepta sans méfiance. Quelques semaines plus tard elle était installée dans un petit appartement du centre de Grenoble où le charmant monsieur venait la retrouver quelques jours par mois. Pendant plusieurs années, le monsieur assura une vie tranquille à Pauline et à sa fille, jusqu'à son décès brutal. Pauline se retrouvait une nouvelle fois sans ressource. Heureusement l'appartement était loué à son nom, elle n'était donc pas à la rue. Mais Clara était grande maintenant, elle voulait poursuivre ses études en Angleterre. Pauline consentit à cette séparation. Après le décès de son protecteur, Pauline avait cédé quelquefois à des hommes afin d'assurer de quoi vivre. Bien sûr, les premières fois elle avait beaucoup culpabilisé. Mais avec le temps elle avait fini par accepter de vendre son corps pour que sa fille puisse avoir une jeunesse heureuse et bénéficie d'une éducation parfaite. C'est à cette époque qu'elle croisa Francis Martineau.

Elle le détestait, mais c'était un client fidèle et il payait bien. La première fois où il était venu, il l'avait attachée au lit et l'avait fouettée au sang avec sa ceinture en cuir. Dès qu'elle criait, il



frappait plus fort. Elle avait fini par s'évanouir. Lorsqu'elle était revenue à elle, il avait quitté l'appartement et elle était détachée. Elle eut beaucoup de peine à se lever, son corps lui faisait mal, il s'était acharné sur ses seins qui n'étaient plus qu'une plaie à vif. Elle avait réussi à se traîner jusqu'à la salle de bains et à se glisser sous la douche. Mais la pluie d'eau, même tiède, ravivait les douleurs. Elle avait mis plusieurs jours à s'en remettre et avait dû cesser de rencontrer d'autres hommes durant près d'un mois. Les mille Euros qu'avait laissés Monsieur Max — c'est sous ce nom qu'il s'était présenté — en partant n'avaient pas suffi à compenser la perte, elle avait craint un moment de ne plus pouvoir subvenir aux besoins de sa fille. Lorsque Monsieur Max était revenu, elle avait voulu le mettre à la porte, mais il avait menacé de la dénoncer. Elle avait appris qu'il avait des amis hauts placés dans la police, elle avait donc été contrainte de lui céder. Mais elle n'avait plus toléré qu'il l'attache et elle avait résisté lorsqu'il avait à nouveau voulu la martyriser. Si sa fille n'avait pas eu besoin de son soutien financier, elle aurait depuis longtemps abandonné cet esclavage. Mais elle n'avait rien à proposer à un employeur, elle ne disposait que de sa silhouette de jeune fille pour seul gagne-pain. Encore une année d'études pour Clara, si tout allait bien. Ensuite elle se retirerait dans une petite maison qui l'attendait en Auvergne, elle s'en irait y couler des jours tranquilles, loin de cette ville, pour oublier cette situation qui lui faisait honte mais dont elle n'avait pas les moyens de se libérer.

Aujourd'hui, Monsieur Max n'avait pas sa hargne habituelle, il semblait même apeuré, sursautant au moindre bruit. Il ne lui avait pas demandé, dès son entrée, qu'elle se déshabille. Habituellement, il ne voulait la voir déambuler que totalement nue. Aujourd'hui, il lui avait dit de préparer à manger. Il avait regardé les informations à la télévision sans toucher au repas qu'elle avait cuisiné et maintenant, il se tenait avachi sur le canapé du salon, sans dire un mot. Il demanda de nouveau de l'alcool, elle apporta

du cognac. Il s'en servit un verre, puis un second. Lorsqu'il eut vidé la moitié de la bouteille il s'endormit sur le canapé. C'est à ce moment que la sonnette se fit entendre. C'était son client, elle alla ouvrir. Un homme d'une soixantaine d'années se tenait sur le seuil, une bouteille de champagne dans une main, un bouquet de fleurs dans l'autre.

- Bonjour Pauline.
- Bonjour Monsieur Jacques. Je suis désolé mais je suis obligé de partir, il va falloir remettre notre rendez-vous.

Le monsieur prit un air attristé, mais il insista :

- Laissez-moi entrer juste une petite demi-heure. Je vous promets que je ne reste pas plus longtemps.
- Non, ce n'est pas possible il faut que je parte immédiatement. Laissez-moi, la prochaine fois je vous ferai tout ce que vous aimez.
- J'ai besoin de vous Pauline, laissez-moi entrer juste dix minutes.

À cet instant, un grand bruit se produisit dans l'appartement. Pauline se retourna et Monsieur Jacques en profita pour s'introduire dans l'entrée. De là, il put voir le salon où un homme était étendu à terre, près de la table basse renversée. Il avait dû glisser du canapé et entraîner la table dans sa chute. Monsieur Jacques se tourna vers Pauline :

- Vous êtes comme toutes les autres, une garce. Je croyais que vous étiez meilleure, mais non. Toutes les femmes sont des putains.

Il jeta la bouteille et les fleurs à terre puis, s'approchant de Pauline, il la gifla avec une telle force qu'elle chancela et buta contre le mur. Elle fondit en larmes, Monsieur Jacques était un de ses rares clients à être calme et doux, et même attentionné. Ceux-là feignaient d'oublier qu'elle était une prostituée et pensaient qu'elle leur était toute entière attachée. Alors évidemment, en trouvant un autre homme chez elle, Monsieur Jacques se voyait cocu. La voyant en larmes, il regretta aussitôt son mouvement d'humeur.

- Pauline, ma petite Pauline, excusez-moi. Je ne vous ai pas fait mal ? Je suis un vieux con. Excusez-moi. Je m'en veux d'avoir été brutal. Vous n'allez pas m'interdire votre porte au moins, dites-moi que vous voulez bien que je revienne.
- Oui, je veux bien vous revoir. Mais maintenant il faut me laisser. J'ai un ami ivre à la maison et je ne peux rien faire tant qu'il ne sera pas dessaoulé. Téléphonez-moi, que nous convenions d'un rendez-vous.
- Merci ma petite Pauline. Peut-être voulez-vous que je vous aide pour vous débarrasser de cet ami gênant ?
- Non, dès qu'il sera conscient je le mets à la porte. Mais pour l'instant il dort et je ne crains rien.

Ce n'est pas vraiment ce qu'elle pensait mais elle ne voulait pas d'échanges entre ses différents clients. Elle poussa un peu Monsieur Jacques vers la sortie, lui planta un baiser sur la joue et referma la porte derrière lui.

Pauline ne savait que faire avec Monsieur Max. Elle le traîna jusqu'à la chambre mais n'eut pas la force de le mettre sur le lit, il resta allongé sur la moquette. Elle retourna chercher les deux bagages, la mallette était légère mais le sac de voyage pesait très lourd, elle devait le traîner. Poussée par une curiosité soudaine, elle décida d'inspecter ces bagages. Elle ouvrit tout d'abord la mallette, elle contenait des papiers, un passeport, quelques effets et une trousse de toilettes. Elle la referma et ouvrit le sac. Sur le dessus quelques vêtements qu'elle ôta, mais au dessous, une énorme surprise l'attendait : des billets de banques, des centaines, peut-être même des milliers de billets de banque, principalement des billets de cinquante et de vingt Euros, pour la plupart tout neuf. Une somme énorme, là, disponible. Pauline retourna dans le salon et s'assit sur le canapé, qu'allait-elle faire ? Sa première intention fut de ne rien toucher et d'attendre que Monsieur Max se réveille et reparte avec ses valises. Mais la tentation était grande de se servir dans ce tas de billets, y verrait-il quelque chose ? Et même

s'il s'en apercevait, elle se doutait que cet argent n'avait pas été gagné de façon honnête, il n'irait pas porter plainte. D'ailleurs l'attitude de Monsieur Max ce soir semblait indiquer qu'il était aux abois et qu'il tentait de se cacher. Et si elle partait ? Si elle quittait tout en emportant le magot ? En une fraction de seconde sa décision fut prise. Elle retourna dans la chambre, souleva le sac de voyage qui lui parut moins lourd cette fois, elle sortit de l'appartement et descendit au parking, dans le sous-sol de l'immeuble. Elle hissa le sac dans le coffre de sa voiture et remonta dans l'appartement. Elle sortit une valise et y entassa à la hâte quelques vêtements. Elle passa dans la salle de bains, ramassa ses affaires de toilettes et regagna sa chambre. Mais là, debout devant la porte de la salle d'eau, se tenait Martineau.

- Tu vas où ? demanda-t-il en montrant la valise ouverte sur le lit.

Pauline fut prise de tremblements, elle n'avait pas imaginé qu'avec la quantité d'alcool qu'avait bu son hôte, il eut pu se remettre si vite sur pied. Il avançait maintenant vers elle. Il la prit par les cheveux et secoua sa tête en répétant :

- Tu vas où, salope ?

Elle était incapable de répondre, il cognait sa tête contre le mur et plus elle criait, plus il cognait. Elle se laissa tomber le long du mur et enfin, incapable de la retenir, il cessa de la frapper. Il chancelait mais il tenait debout. Il répéta :

- Où tu vas ?
- Je dois partir chez ma sœur demain, dit-elle en pleurant.
- Je croyais que tu ne voyais plus personne de ta famille depuis des années.
- Nous avons repris contact récemment.

Durant ce début de conversation, Pauline réfléchissait plus vite qu'elle n'avait jamais fait. Elle n'allait pas laisser passer cette chance. Et surtout, s'enrichir aux dépens de ce salopard ne déclenchait chez elle aucun sentiment de culpabilité, bien au

contraire. Il fallait donc qu'elle se débarrasse de ce sale type. Elle se releva lentement. C'est alors qu'il demanda :

- Où as-tu mis mon sac ?
- Je l'ai rangé dans le placard de l'entrée.
- On va aller le chercher, avance.

Il la fit passer devant lui. Arrivée dans le hall d'entrée, Pauline ouvrit le placard où se trouvait sa réserve ménagère. Martineau, placé derrière elle, ne la vit pas s'emparer d'une bouteille d'huile d'olives. Elle se retourna brutalement et lui asséna la bouteille sur le crâne. Martineau n'avait pas un instant supposé que Pauline eut été capable d'un tel acte, il chancela mais se redressa aussitôt et tenta d'attraper le bras de Pauline qui se levait à nouveau pour porter le deuxième coup. Il ne put contrôler sa prise et dévia seulement la trajectoire du bras, la bouteille heurta le dessus d'une commode et se cassa. Pauline releva aussitôt le bras et frappa une nouvelle fois, avec la bouteille cassée cette fois. Un flot de sang s'échappa du visage de Martineau, balafré du haut du crâne jusqu'au menton. Il hurla et se précipita sur Pauline qui se protégea en brandissant la bouteille devant elle. Martineau failli s'y embrocher, le verre entailla malgré tout légèrement l'abdomen. Le sang qui coulait de la tête de Martineau lui brouillait la vue, il tendait maintenant ses bras devant lui, tel un aveugle, pour tenter d'attraper Pauline. Mais celle-ci, posément, pris une seconde bouteille dans le placard, elle la leva haut au-dessus de sa tête et, des deux mains, en asséna un coup violent sur la tête de son tortionnaire. Celui-ci s'effondra en gémissant. Malgré sa crainte de voir Monsieur Max se relever une nouvelle fois, elle fonça dans sa chambre, rassembla ses affaires dans sa valise et retourna dans le hall. Martineau se traînait au sol, groggy mais pas totalement inconscient, il baignait dans une mare de sang. Elle l'évita et quitta l'appartement en refermant la porte à clé derrière elle.

Monsieur Max n'entendrait plus jamais parler de Pauline.

## CHAPITRE 55

Il n'y avait pas de meeting ce soir. Avant le débat qui devait l'opposer à sa concurrente, demain soir, Paternos avait décidé de faire un break et de s'offrir une soirée tranquille, entouré de quelques amis à dîner. Malgré l'optimisme de mise, on discutait ferme sur la plongée des sondages mais Léonetti n'avait pas son pareil pour remonter le moral de chacun, tout allait se remettre en ordre assurait-il.

Séverine, l'épouse de Paternos, discutait avec Maillard :

- Il faut absolument lui réserver des moments de calme dans la journée de demain. Le débat télévisé va être déterminant, il faut qu'il arrive détendu.
- Je lui ai préparé un emploi du temps suffisamment chargé pour qu'il ne pense pas à ce débat en permanence, mais les rendez-vous qu'il a sont on ne peut plus tranquilles.
- Tant mieux, il ne faut pas qu'il nous fasse le matador demain soir.
- Je crois que tu l'as bien préparé. Il va nous faire un grand numéro.
- Dieu t'entende !
- En attendant, il va falloir se coltiner toute la soirée avec cette bande de saltimbanques.
- Ce n'est peut-être pas un mal, ça va le détendre. Mais je le vois qui parle avec Hermann, moi je vais aller voir aux cuisines si tout est prêt.

Olivier Paternos discutait avec Claude Hermann, le patron du plus important groupe de presse français :

- Il faut vraiment que tu mettes le paquet sur deux choses, l'insécurité et les réductions d'impôts. Premièrement l'insécurité, parce qu'un peuple qui a peur se tourne obligatoirement vers les hommes qui n'hésitent pas à

désigner des coupables et qui annoncent des mesures fortes et immédiates pour ramener l'ordre et le droit partout où ça va mal. Deuxièmement les réductions d'impôts, parce que le peuple, il faut le prendre au portefeuille, il faut lui dire qu'il va payer moins, et donc gagner plus. La formule est simple, tu leur dis qu'ils vont être peinardeux et qu'ils vont être riches, les électeurs ne peuvent que voter pour nous.

Christophe Mulot, petit acteur de second plan mais grand ami de Paternos, assistait aux discussions sans vraiment comprendre les stratégies développées depuis le début de la soirée. Il demanda :

- Si on diminue les impôts, on va rentrer moins d'argent. Et pourtant j'entends partout que les besoins augmentent.
- Tu as raison, répondit Paternos, ce n'est pas simple. Mais André va t'expliquer.

André Maillard jeta un regard agacé vers Paternos. Il avait autre chose à faire que d'expliquer une politique économique à un cabot de série B, il avait déjà eu assez de difficultés à le faire avec Paternos, lui-même. Mais comme dans l'assemblée, d'autres proches du candidat, tout aussi ignares que Mulot, allaient sans doute, eux aussi, poser des questions idiotes, il s'exécuta à contrecœur.

- Il ne s'agit pas de diminuer la masse globale des impôts, au contraire nous allons l'élever. Mais nous allons noyer le poisson, l'impôt sur le revenu va diminuer, mais les autres prélèvements et impôts vont augmenter. Tout d'abord les impôts sur les hauts revenus vont baisser, donc les vôtres. Mais ceux des revenus moyens ou bas vont, eux, augmenter. Globalement nous pourrions annoncer que les impôts baissent et nous en apporterons la preuve en affichant les sommes encaissées par l'administration fiscale. Le citoyen moyen n'y verra que du feu, car pour se rendre vraiment compte de l'augmentation il faudrait qu'un contribuable gagne exactement la même somme deux années consécutives et soit exactement dans le même cas

de figure, même situation familiale, même nombre d'enfants à charge, même remboursement d'emprunt, etc. Or, c'est quasiment impossible. Et comme les résultats de cette réforme ne vont s'appliquer que près de deux ans après l'élection, il n'y aura plus grand monde pour contester la méthode et se rendre compte de l'arnaque. D'ailleurs les petits contribuables se résignent vite : ils râlent, ils payent et ils oublient. D'autre part nous allons reporter sur les Régions et les Départements un certain nombre de compétences qui sont aujourd'hui du domaine de l'État. Là, c'est tout bénéfice, car nous ne diminuerons pas les impôts pour autant mais nous allons réduire nos charges. Nous pourrons donc augmenter les dépenses qui nous tiennent à cœur : exonération fiscale des hauts revenus, augmentation des dépenses de la Présidence, rétribution de ceux qui nous aident, subventions aux sociétés amies et bien d'autres, mais je ne cite que ce qui est parlant pour vous. Ces dépenses supplémentaires seront budgétairement transparentes puisqu'à côté de ça nous nous débarrassons de dépenses que nous transférons aux autres collectivités. Aujourd'hui les Régions sont majoritairement tenues par nos opposants, nous pourrons donc rejeter sur leurs élus les majorations d'impôts que nous leur imposons et ça, c'est doublement gagnant. Il y a bien d'autres subtilités qui vont nous permettre de faire croire à une baisse tout en programmant des hausses, mais je ne vais pas vous les détailler ce soir.

- Mais on dit que les caisses sont vides, que la dette est énorme, qu'on n'a plus de marge de manœuvre. Comment allez-vous faire pour financer tout ce que vous nous avez promis, insista Mulo.

Maillard leva les yeux au ciel. On était à quelques jours du second tour de l'élection présidentielle et il perdait son temps avec un parterre de minables uniquement préoccupés de savoir comment



ils allaient amasser encore plus qu'ils n'avaient déjà. Il fut tenté de rembarquer Mulot et de quitter la pièce mais c'était les amis de Paternos. Il s'apprêtait malgré tout à répondre sèchement mais il n'eut pas à le faire, le peut-être futur Président expliquait lui-même :

- T'en fais pas, je t'ai promis un job, tu l'auras. Ce n'est pas compliqué, je ne vais pas faire comme la grande andouille que je vais remplacer. Plutôt que de créer des emplois fictifs pour rétribuer ceux qui m'aident, je vais créer de vrais emplois. C'est quand même plus simple, et le grand couillon qui nous dirige aujourd'hui aurait pu le faire, ça lui aurait évité les emmerdes que l'on sait. On va créer des commissions de travail sur tout un tas de sujets. Dans ces commissions, un grand nombre d'entre vous pourra y trouver une place. Pour ceux qui ne pourront pas intégrer une commission on pourra toujours s'arranger pour créer le besoin chez nos partenaires : publicistes, organisateurs de spectacles, associations caritatives, cellules de communication des grandes entreprises, et j'en passe. Dès que je serai élu, ils ne vont pas manquer ceux qui auront besoin de nous et auxquels on demandera quelques services en échange. Ne vous inquiétez donc pas, je n'oublierai pas les amis.

Un invité, dont on disait qu'il était humoriste, tanguait sur sa chaise après avoir largement abusé du Château Laffitte. Comme il escomptait, lui aussi, une victoire de Paternos pour bénéficier d'un auditoire plus large, donc de revenus plus conséquents qu'il pourrait de plus mieux dissimuler au fisc, il demanda, d'une voix pâteuse, des précisions sur les dispositions qui seraient prises pour échapper à l'impôt :

- Moi, si je gagne plus, comment je fais pour payer moins ? Paternos allait se lancer dans des explications pour le moins limites, Maillard intervint avant même qu'il ouvre la bouche :

- Vous viendrez voir mes services, ils vous expliqueront tout ça. Aujourd'hui, nous sommes entre amis et nous faisons la fête, ce n'est pas le jour pour débattre de choses sérieuses.

Et comme Paternos semblait vouloir ajouter quelque chose, Maillard le prit par le bras et l'entraîna à l'écart des convives.

- Tais-toi, ne réponds pas à ce pochard. Il n'y a pas que des minables à la cervelle sclérosée autour de cette table, tu as quand même invité un patron de presse, deux banquiers et un patron d'industrie. Ne va pas raconter comment hier, tu conseillais tes copains pour qu'il détourne une partie de leurs revenus.
- Les patrons présents, ils ne se gênent pas non plus, pour planquer leur fric. Et les minables, comme tu dis, ce sont des amis sincères.
- Peut-être, ce n'est pas mon problème. Mais, électoralement parlant, tu n'as pas besoin d'eux et surtout, tu en auras encore moins l'utilité lorsque tu seras élu, ce sera plutôt des boulets. Alors que les autres, ils te sont précieux aujourd'hui comme demain, si tu perds leur confiance aujourd'hui, adieu l'élection, si tu perds leur confiance demain, adieu le succès de ton mandat.
- Seulement, mes copains, je continuerai à les voir. Avec eux je me sens bien, avec les autres, je m'emmerde.
- Peu importe ce que tu fais avec tes copains. Ce qui compte, c'est que tu ne te trompes pas de partenaires. Ceux qui sont importants, c'est les patrons qui te soutiennent. Alors, lorsqu'ils sont là, occupent toi d'eux et laissent tomber les autres guignols. Après ton élection, tu auras bien le temps de faire la fête avec cette bande de toquards.
- Tu ne les aimes pas !
- Non, je ne les aime pas. Tu ne vois pas que ce sont des parasites ?
- Peut-être, mais ils me mangent dans la main. Et je te le répète, ils m'amuse. Et puis ils sont tellement fiers de

s'afficher comme les copains du futur Président de la République.

- En attendant, tu ferais mieux d'aller rassurer Bernard Larosière. Il doute de ta capacité à trouver les ressources nécessaires pour tout ce que tu lui as promis. Et comme ta conception et la mienne de la politique économique sont un peu différentes, il vaut mieux que ce soit toi qui lui précises tes choix.

Paternos ignore l'ironie de Maillard et se dirigea vers Bernard Larosière. C'était le Président-directeur Général, et l'un des principaux actionnaires, de la Banque de l'Est. Celui-ci se leva de sa chaise en voyant Paternos arriver vers lui.

- André me dit que tu t'inquiètes de la mise en place de ma politique économique. Viens, on va passer dans le petit salon, dit Paternos, en l'entraînant dans une pièce adjacente. Qu'est-ce qui ne va pas ?
- Cette campagne s'affole. On parle de plus en plus de la dette et de ce qu'elle va faire supporter aux Français en termes de remboursements. Nous avons décidé ensemble il y a plusieurs mois de la conduite à tenir pour soutenir notre activité, tes derniers discours, assez prudents sur la dette, me laissent perplexes. Aurais-tu changé de stratégie ?
- Mais non. Comme tu le dis, mes concurrents essaient de m'entraîner à parler de la dette. Ce que je ne fais pas puisque nous avons décidé, non pas de la réduire, mais de l'augmenter au plus que nous pourrons. On ne peut pas taper dans une caisse vide, il faut bien emprunter si nous voulons dépenser.
- Et tu ne comptes pas annoncer cela avant les élections ?
- Ni avant, ni après. Les Français se rendront compte bien assez tôt qu'ils sont endettés jusqu'au cou.
- Tu chiffres à combien le montant probable de la dette après trois ans de mandat ?

- Je pense, mille cinq cents milliards. C'est ce qu'a prédit Maillard si nous réalisons tout ce que nous voulons faire.
- Soit cinq fois la dette actuelle.
- Oui. Et même un peu plus en fin de mandat. Car là, il va falloir préparer la réélection, et donc distribuer un peu à tous ceux qui n'en auront pas vu la couleur durant quatre ans.
- Merci Olivier. Moi, j'ai besoin de ces chiffres pour mes prévisions. Je sais que l'économie, ce n'est pas ta spécialité mais je te rappelle que la Banque de l'Est est largement présente dans les groupements de prêts à l'État. Mes actionnaires, dont tu fais partie, vont être heureux que je leur annonce une progression conséquente de leurs dividendes sur les trois ans à venir.
- Ben oui ! C'est immoral quand même, on s'enrichit avec les dettes des autres, plus ils sont pauvres, plus on est riche ! Allez viens, on va arroser ça.

Les deux hommes regagnèrent la salle commune en se tenant par les épaules et en riant haut et fort.

## CHAPITRE 56

En cette nuit du 1<sup>er</sup> mai, le vent soufflait fort et les giboulées cinglaient les rares passants.

Patrick Moreau était rentré chez lui. Il avait vainement attendu que le téléphone de Martineau sonne mais les interlocuteurs habituels de ce dernier ne s'étaient pas manifestés. Il avait aussi cherché par quels moyens il pourrait retrouver Martineau, mais il ne disposait d'aucun indice. De plus, Blairon avait exigé sa présence à l'hôtel de police tout l'après-midi, il n'avait donc pas pu, comme il en avait l'intention, se rendre au siège de la société de Martineau. Il irait demain. Il fallait aussi qu'il rencontre le préfet qui dirigeait les opérations de recherche des terroristes, il connaissait son nom maintenant : Michel Colombani.

Marion et Romain avaient quitté ensemble le chevet de leur père. Les séances d'échange avec Paul Langlois devenaient de plus en plus longues, de plus en plus riches. Ils pouvaient maintenant évoquer des souvenirs, parler de guérison, mais jamais Langlois ne répondait dès qu'on abordait les raisons de son accident ou les personnes compromises dans cette machination. Marion avait émis l'hypothèse que leur père voulait à tout prix ne pas les impliquer dans cette affaire, il voulait probablement les protéger.

Le docteur Dumontel était très optimiste, il pensait que d'ici quelques jours le blessé pourrait effectuer quelques gestes simples, déjà le mouvement de la main semblait plus précis, les contacts plus fermes et plus prolongés. Tout cela allait dans le bon sens.

Robert Malain sentait le gros coup. Il avait bien remarqué, lors de sa visite à Moreau, les regards que se jetaient l'inspecteur et Magali. Il se doutait que des contacts avaient dû avoir lieu sans qu'il soit mis au courant. Il avait fixé un rendez-vous à Magali tôt demain matin, pour prendre ensemble le petit-déjeuner chez

Albert. Sous prétexte de faire un peu le point sur l'avancement de son rapport de stage, mais surtout pour qu'il puisse la cuisiner un peu sur ce qu'elle savait, et que lui ignorait, de l'affaire Langlois.

Magali n'était pas particulièrement enchantée de ce rendez-vous matinal. Elle avait passé l'après-midi à tenter de rédiger la première partie de son rapport de stage, mais rien ne venait. Elle restait devant son ordinateur sans arriver à ordonner ses pensées. Romain l'avait appelé tout à l'heure pour lui proposer qu'ils dînent ensemble. Elle avait refusé parce qu'elle voulait travailler mais maintenant qu'elle séchait devant cette page blanche, elle le regrettait. Quelle heure était-il ? Vingt heures. Et si elle le rappelait maintenant ? Non, ce serait trop cavalier de sa part. Et puis tant pis, elle se ravisa, plutôt que de plancher misérablement devant cette page d'écran désespérément vide, autant sortir prendre l'air. Elle appela Romain :

- Romain, ça tient toujours ton invitation ?
- Oui, tu as changé d'avis ?
- Je n'arrive pas à travailler. Voilà trois heures que je suis devant mon ordinateur et je n'ai pas sorti dix lignes. Pour une future journaliste ce n'est pas glorieux ! Tu n'as pas déjà dîné au moins ?
- Non, je ne savais pas encore si j'allais me contenter d'un bout de fromage et d'un yaourt à la maison ou si j'allais descendre manger une pizza près de chez moi. Tu veux manger quoi, français, italien, indien, chinois ?
- Je veux bien indien.
- Je passe te chercher, je suis là dans dix minutes.
- À tout de suite.

Manu avait décidé de rester au calme quelques jours. Ils avaient de quoi manger, boire et fumer. Il avait renoncé à précipiter leur départ, plus le temps passait, plus les contrôles allaient se relâcher. Ils ne pouvaient pas vivre éternellement reclus mais comme

l'élection présidentielle approchait, le jour du scrutin lui semblait un bon jour pour faire la malle. Bull, qui regardait la télévision s'exclama :

- Putain, c'est pas le bon mec que tu as buté !

Manu s'approcha de la télé et demanda :

- Pourquoi tu dis ça ?
- Tu m'as dit que le vrai nom de Max, c'était Martineau ?
- Oui.
- Et bien celui que tu as flingué, il s'appelle Ducrout. Tiens, regarde, ils nous font voir sa tronche à la télé.
- Merde, dit Manu, c'est le mec qui m'a refourgué la Range.
- Ca doit être un pote à Max.
- Sûrement. Ca veut dire que l'autre ordure, il s'est fait remplacer et qu'il est toujours vivant. Ca change tout. Il faut que je le retrouve.
- Appelle-le, tu lui donnes rencart et on y va tous les deux, s'emporta Bull.
- Non. Il va se douter qu'on vient pas pour lui apporter des fleurs. Il va se méfier et peut-être même nous tendre un piège. Il faut que je réfléchisse. On verra ça demain.

Martineau, lui, baignait dans son sang au quatrième étage d'un immeuble bourgeois du centre de Grenoble. Il gisait à terre dans l'entrée de l'appartement, on ne sait trop s'il dormait, s'il était inconscient ou s'il était mort.

Pauline avait quitté Grenoble par la Porte de France. Mais à l'entrée de l'autoroute elle fut arrêtée par un contrôle de police. Un homme en civil accompagné d'un policier armé s'avança vers elle, elle baissa la vitre de sa voiture :

- Bonjour Madame, contrôle de police. Pouvez-vous me montrer les papiers du véhicule ?

Pauline avait tout mis en vrac dans son sac, avait-elle pris les papiers de la voiture ? Elle ne le savait pas. Elle tremblait, et plus

elle s'énervait, moins elle trouvait. Devant son trouble, le policier en civil tenta de la rassurer :

- Prenez votre temps madame, il s'agit d'un simple contrôle. Elle trouva enfin son permis de conduire et la carte grise du véhicule, qu'elle tendit au policier. Celui-ci y jeta un rapide coup d'œil puis il balaya de sa torche l'intérieur du véhicule et rendit les papiers à Pauline :

- Merci Madame, et bonne route.
- Merci Monsieur, souffla Pauline.

Elle reprit sa route, roulant lentement car elle n'arrivait pas à calmer les tremblements qu'avait provoqués la peur du contrôle. Vingt kilomètres plus loin, c'était le péage. Et là encore, un contrôle. Mais beaucoup plus conséquent. Des dizaines de gendarmes armés étaient déployés de part et d'autre des barrières. Pauline prit un ticket et, lorsque la barrière se leva, un gendarme lui fit signe de se garer sur le côté. Deux gendarmes se présentèrent. Elle n'avait pas pris le temps de ranger les papiers de la voiture lors du dernier contrôle, elle put les présenter rapidement. Comme lors du contrôle précédent, le gendarme consulta les papiers puis il inspecta l'intérieur de la voiture. Il rendit le permis de conduire et la carte grise à Pauline, mais il demanda :

- Pouvez-vous ouvrir votre coffre, s'il vous plaît ?

Une onde glaciale parcourut le corps de Pauline. Elle tremblait à nouveau et eut du mal à sortir de la voiture. Elle ôta les clés du Neiman et se dirigea vers le coffre. Le gendarme éclaira la serrure pour qu'elle puisse introduire la clé et le coffre s'ouvrit. Le gendarme balaya l'intérieur du faisceau de sa lampe, il poussa la petite valise et tâta le sac. Il demanda :

- Vous partez en voyage ?
- Oui, répondit Pauline. Ce n'est pas un grand voyage, je vais chez ma sœur.



- Alors bonne route, lança le gendarme en refermant le coffre.

Pauline remonta dans sa voiture, démarra mais dut rouler à petite vitesse durant plusieurs kilomètres pour faire cesser sa nouvelle crise de tremblements.

Colombani s'en voulait. Il aurait pu facilement repérer Martineau en utilisant son téléphone portable et le coincer dès le matin. Mais il ne l'avait pas fait. Et maintenant l'autre était dans la nature, caché on ne sait où ? Il fallait absolument qu'il le retrouve avant qu'il ne fasse une connerie. C'était presque plus important que de coincer les deux petits dealers. Il était dans la merde et il fallait qu'il en sorte rapidement sinon il n'allait pas rester préfet bien longtemps.

Jean Gouttenoir faisait la fête dans sa somptueuse villa de Saint-Jean Cap Ferrat. Les invités étaient nombreux, les femmes étaient jeunes et jolies, beaucoup étaient dociles. La soirée se terminerait tôt demain matin.

Après le départ de ses invités, Paternos était resté seul avec Maillard et Léonetti. Ils avaient bu un dernier verre ensemble et c'est Maillard qui avait interrogé Léonetti sur l'avancement de l'enquête pour retrouver les terroristes :

- Ca avance, avait répondu Léonetti.
- Mais est-ce que ça avance suffisamment vite pour qu'on les retrouve avant vendredi ?
- J'ai confiance dans mon poulain. Puis s'adressant à Paternos : Tu as pu avoir sa nomination ?
- Non, l'autre enflure a fait de l'obstruction. Mais ça n'est que partie remise. Dans trois semaines je suis Président. Je le nomme aussitôt.

- Bon, je ne vais pas lui annoncer ça, sinon il ne va pas être content. Encore que ce n'est pas lui qui soit le plus à craindre, c'est son protecteur.
- C'est qui, son protecteur ?
- C'est Jean Gouttenoir.
- Merde ! Celui-là, il ne faut pas se le mettre à dos, s'inquiéta Paternos.
- Je ne te le fais pas dire, répondit Léonetti.
- C'est qui ce Jean Gouttenoir, s'enquit Maillard.
- C'est un gros qui a du poids dans tout un tas de domaines. Mais c'est surtout un pourvoyeur de fonds important pour notre parti. Sans lui, beaucoup de choses ne se feraient pas.
- Et il est clean ?
- Tout ce qu'il y a de plus clean.
- Il touche à quoi ?
- Casinos, hôtels, restaurants, bars. Tout ce qui touche au tourisme de luxe.
- Je vois, lâcha Maillard perplexe. Je vais me coucher, à demain.

## CHAPITRE 57

Robert Malin prenait habituellement son petit-déjeuner au comptoir. Mais ce matin, il s'était installé à une table et attendait Magali. Albert apporta le crème et les deux croissants puis retourna chercher les journaux.

- Tu te sens fatigué ce matin, demanda Albert en revenant.
- Non, mais j'attends ma stagiaire. Il faut qu'on parle alors je préfère être assis à table plutôt qu'au bar.
- Tu as vu, ça flingue encore pas mal ce week-end dans notre ville ?
- Non je n'écoute jamais les informations le matin. Il s'est passé quoi ?
- Regarde, c'est en première page de ton journal.

Robert Malin lut l'article.

« Un homme d'une quarantaine d'années, dont on ignore l'identité pour l'instant, a été retrouvé sérieusement blessé au visage et à l'abdomen dans un appartement grenoblois. C'est une voisine, alertée par des coups donnés contre la porte de l'appartement, qui a donné l'alerte. Les policiers dépêchés sur place ont dû attendre l'arrivée d'un serrurier pour ouvrir la porte qui était fermée, sans possibilité d'ouverture de l'intérieur. L'homme, allongé dans l'entrée de l'appartement, était très faible car il avait perdu beaucoup de sang. Il frappait contre la porte pour signaler sa présence. La voisine, dérangée par le bruit qui l'avait réveillé, a aperçu du sang qui passait sous la porte. Elle a immédiatement averti la police. D'après elle, la jeune femme qui habite habituellement cet appartement est une prostituée qui vit seule. L'homme était semble-t-il, un client habituel, la voisine l'a reconnu et précise qu'il venait régulièrement. Une autre voisine affirme que la locataire de l'appartement était une femme sympathique et sans histoire. Elle n'a pas pu confirmer l'affirmation selon laquelle cette locataire se livrerait à la prostitution à domicile, elle semble même en douter fortement.

Toujours est-il que la femme en question a disparu. Si elle est en fuite, ce qui reste à prouver, elle n'a rien emporté, les placards et tiroirs de l'appartement n'ont pas été vidés, une somme d'argent a même été retrouvée. Par contre la voiture de la disparue n'est plus dans son box. La victime a été transférée à l'hôpital de Grenoble, une enquête est en cours ».

Robert Malain finissait de lire l'article lorsque Magali arriva.

- Salut ma poulette.
- Bonjour Monsieur Malain.
- Bob, appelle-moi Bob, bon sang !
- Je vous appellerai Bob quand vous cesserez de m'appeler « ma poulette ».
- OK, tu as raison. Alors on recommence. Bonjour Magali.
- Bonjour Bob.
- Qu'est-ce que tu veux : un café, un crème ?
- Je vais prendre un thé.
- Tu veux des croissants ?
- J'en veux bien un.
- Je te présente Albert, mon rapporteur préféré de l'humeur du monde. Albert, tu sers un thé avec un croissant pour Magali, s'il te plaît.
- C'est comme si c'était fait, répondit Albert en retournant derrière son comptoir.
- On va avoir du boulot ce matin, dit Bob en s'adressant à Magali. Je suppose que Sancoïn va m'envoyer ramasser les miettes des deux affaires de la nuit.
- C'est quoi, les deux affaires de la nuit ? s'enquit Magali.
- Regarde le journal, tu vas voir : une agression d'un homme dans un appartement et l'arrestation d'un membre présumé de la bande qui a dévalisé un fourgon bancaire la semaine dernière.
- Comment se fait-il que vous n'avez pas rédigé les articles du journal ?

- Parce que le grand, le magnifique, l'incontournable, Malvaud est de retour.
- C'est qui ?
- C'est ce journaliste, donnons-lui ce titre, qui était coincé par les grèves au bout du monde et qui est revenu. C'est le neveu du patron, il est nul, il n'y a qu'à lire l'article qu'il a pondu et qui se trouve en première page pour s'en rendre compte, mais c'est lui qui ramasse les jobs intéressants. Il va donc falloir se remettre à faire les guignols dans les hôpitaux et les commissariats.

Albert revenait avec le thé et les croissants.

- Alors, ma petite demoiselle, vous arrivez à travailler avec ce gros ronchon ?
- Il n'est pas si ronchon que ça, sauf juste en ce moment.
- Et vous en pensez quoi, vous, de la prochaine élection ?
- J'en pense que rien ne change. On promet la lune à ceux qui n'ont rien, ils votent pour les bonimenteurs — en un seul mot – et ils repartent pour cinq ans de galère.
- Ah ! Vous êtes communiste.
- Non Monsieur, je ne suis pas communiste. Je suis simplement la fille d'un homme qui a travaillé durement toute sa vie pour procurer un minimum de confort à sa famille et offrir une situation à ses enfants. Et rien ne justifie que la sueur de son front vaille mille fois moins que celle d'un grand patron, et encore bien moins que la non-sueur des spéculateurs. Il est décédé quelques mois seulement après avoir pris sa retraite.
- Mais les patrons ont fait de longues études, c'est pour ça qu'ils ont un salaire élevé.
- Parce que c'est une épreuve de faire de longues études ? Il y a bien des jeunes qui aimeraient faire de longues études et qui ne le peuvent pas. Pouvoir poursuivre ses études, c'est une chance immense, pas une contrainte. Et ceux qui ont cette chance devraient en être reconnaissants, plutôt

que de demander des avantages exagérément supplémentaires à ceux qui ne l'ont pas et qui travaillent à des emplois qu'ils n'ont pas choisis.

- Et qui se mettent en arrêt de maladie, qui traînent au chômage, qui font la grève dès qu'on leur enlève leurs avantages.
- Je vois, Monsieur Albert, que vous êtes un fidèle lecteur du journal de Monsieur Malain et que la vie des ouvriers et employés vous est bien étrangère.
- Tu vois, interrompit Bob, je te l'avais dit, qu'Albert était un fidèle rapporteur de l'idée que se fait une certaine couche sociale du monde du travail. Je dois dire qu'on se laisse vite convertir à ce discours lorsqu'on ne regarde pas d'un peu près la réalité, lorsqu'on se fait une opinion du monde du travail uniquement à travers certains commentateurs de télévision ou de nombreux articles dans des journaux populaires.

Magali n'avait pas envie de commencer sa journée par une discussion sans fin, comme elle en avait parfois avec ces personnes, souvent sympathiques, mais dont l'opinion sur certains sujets n'était, comme le disait Bob, fondée que sur des anecdotes montées en épingle. On faisait d'une exception la règle générale, et de la règle générale une exception. D'ailleurs Albert en rajoutait une couche :

- Et regardez cet article dans le journal, un des bandits qui a cambriolé le fourgon postal vient de se faire prendre, il payait ses courses avec un billet volé. Et comment il s'appelle ce voleur ? Il s'appelle Mohamed Chérifi. Encore un bronzé, comme le chef des terroristes. Alors là, ma petite demoiselle, vous n'allez pas dire que la majorité des cambrioleurs, voleurs, et vendeurs de drogue ne sont pas des melons ou des nègres ?

- Monsieur Albert, vous avez le discours d'un grand nombre de nos concitoyens. Vous avez le discours qu'on veut que vous ayez. Croyez-vous vraiment qu'on puisse être plus voleurs ou bandits lorsqu'on est arabe ou noir plutôt qu'européen et blanc ? Croyez-vous vraiment que la race ou la couleur de la peau soit un facteur déterminant de la criminalité ?
- Ce n'est pas vrai, peut-être. Regardez le journal, regardez la télévision. C'est pas des Arabes et des blacks qui volent et qui vendent de la drogue dans les cités ?
- Justement, vous venez de dire le mot qu'il fallait : les cités. Qui peuplent en grande majorité les cités aujourd'hui : principalement des Arabes, des Noirs, des étrangers. Tous ces gens qui font les basses besognes que ne veulent plus faire les français pour un salaire minimum. Ces jeunes qui traînent dans ces cités misérables sont la proie d'autres bandits, plus discrets ceux-là, qui leur promettent richesse et vie facile. Comment ne pas se laisser tenter par des gains dix ou vingt fois supérieurs à ce qu'ils toucheraient s'ils allaient travailler ? Et ce n'est pas parce qu'ils sont noirs ou bronzés qu'ils sombrent dans la délinquance, c'est parce qu'ils sont pauvres, laissés à eux-mêmes, et surtout parce qu'on les parque tous dans les mêmes endroits, qu'ils se retrouvent en bande et donc qu'ils se sentent forts et invulnérables. Tant qu'on ne combattra pas efficacement la misère et l'inculture, on ne résoudra pas le problème de la criminalité des cités. Mais parmi tous ceux qui savent cela, il y en a bien peu qui souhaitent prendre les dispositions efficaces pour que cela cesse, c'est tellement confortable d'avoir un bouc émissaire sur qui jeter tous les maux de la société !
- Bon, c'est pas tout ça, intervint Bob, mais on a du boulot ma poulette... Excuse-moi, Magali. Tu nous laisses travailler Albert, tu as des clients qui attendent au bar.

Albert aurait bien continué la conversation avec la petite demoiselle qui avait la langue bien pendue. Il quitta la table à regret.

- On fait quoi aujourd'hui ? demanda Magali.
- On tache de savoir quelle relation il y a entre l'affaire Langlois et le meurtre de Ducrout. Tu as une idée, toi ?
- J'ai vu qu'il y avait de nouveau un article dans notre journal sur le meurtre de l'associé de Langlois.
- C'est signé qui ?
- Robert Malain, s'étonna Magali après avoir consulté le journal.
- Oui, le rédac chef m'a demandé d'en remettre une couche pour boucher un trou. Si tu le lis tu n'apprendras rien de plus que ce qui s'est dit hier.
- Et comment on va faire, pour en savoir plus ?
- J'ai comme une petite idée que notre ami l'inspecteur Moreau nous cache plein de choses sur le sujet.
- Il est policier, pas journaliste. Il y a certainement des informations qui doivent rester secrètes le temps de l'enquête.
- Comme par exemple son arrivée à l'hôpital en compagnie de Romain Langlois ?

Romain avait relaté ses aventures de la nuit à Magali lors de leur dîner en tête à tête. Elle savait donc parfaitement que Romain avait transporté Patrick à l'hôpital. Par contre, elle ne savait pas comment Bob avait pu en être informé. Bien évidemment, elle feignit la surprise :

- Pourquoi Romain Langlois était-il à l'hôpital ?
- Pour accompagner l'inspecteur Moreau qui ne pouvait plus conduire tellement sa tête pissait le sang.
- Que lui est-il arrivé ?
- Une chute, paraît-il.



- Et il est toujours hospitalisé ?
- Non, il est de nouveau à son poste. Mais toi, tu ne l'as pas vu ces derniers temps.
- Si, à l'hôpital il y a quelques jours. On s'est croisé lorsque j'allais prendre des nouvelles de Monsieur Langlois.
- Comment va-t-il celui-là ?
- Il va de mieux en mieux. Il arrive à communiquer avec ses enfants, simplement en pressant leur main avec ses doigts.
- Tu es bien renseignée, dis donc ?

Magali sentit qu'elle était allée trop loin dans ses révélations. Elle tenta une échappatoire :

- J'ai croisé Romain Langlois hier soir en rentrant chez moi, je lui ai demandé des nouvelles de son papa.

Mais Bob n'était pas du genre à se laisser embarquer ailleurs que là où il voulait aller. Il revient à son premier sujet :

- Et Romain ne t'a pas parlé de l'accident de l'inspecteur Moreau ?
- Non, j'étais pressée car il fallait que je commence à rédiger mon rapport de stage. Je l'ai quitté très vite. D'ailleurs, nous étions là pour en parler, de ce rapport.

Bob vit qu'il n'arriverait pas à obtenir la moindre information de Magali. Il soupira et dit :

- Effectivement, on est là pour parler de ce rapport. Alors parlons-en.

## CHAPITRE 58

Patrick Moreau allait sortir de son bureau lorsque le téléphone sonna.

- Allô, Patrick.
- Bonjour Caroline.
- J'ai en ligne un monsieur très désagréable qui veut te parler mais qui ne veut pas dire son nom. Il a déjà appelé plusieurs fois mais à la dernière je lui ai raccroché au nez car il m'a insulté après que je lui ai dit une fois encore que je ne pouvais pas passer de communication anonyme aux inspecteurs.
- Tu as vérifié le numéro d'appel ?
- Oui, il téléphone d'une cabine.
- Loin d'ici.
- Non, tout près. C'est la cabine du parking de l'hôpital.
- Alors passe le moi.

Patrick attendit que Caroline raccroche. Il resta un instant sans rien dire, il entendait une respiration haletante à l'autre bout. Il finit par s'annoncer :

- Inspecteur Moreau, j'écoute.
- Bonjour inspecteur. J'ai besoin de votre aide, c'est urgent.
- Qui est à l'appareil ?
- Martineau.

Patrick Moreau n'avait pas reconnu la voix de son interlocuteur. Mais ce n'est pas simplement cette voix étouffée qui l'étonnait, il se demandait pourquoi Martineau venait se jeter dans la gueule du loup. Il est vrai que Martineau ne pouvait pas savoir que l'inspecteur avait découvert ses liens avec les terroristes.

- Vous avez une drôle de voix Monsieur Martineau.

Martineau ignora la remarque.

- Il faut que je vous voie le plus rapidement possible.
- Qu'est-ce qui justifie cette urgence ?

- Il y a deux raisons, la première c'est que j'ai des révélations à vous faire dont vous ne pouvez pas imaginer l'importance, la seconde c'est qu'on veut m'éliminer et je dois être protégé.
- Et pourquoi vous adressez-vous à moi, vous avez d'excellentes relations avec le commissaire Blairon, voyez plutôt avec lui. Je suis certain qu'il est bien plus apte que moi à régler votre problème.
- Non, c'est avec vous que je veux parler.
- Vous savez que je ne suis qu'inspecteur et que tout ce que vous allez me dire, si cela à l'importance que vous dites, va faire l'objet d'un rapport que je remettrai au commissaire Blairon.
- Inspecteur, vous avez très bien compris que ce que j'ai à vous dire doit rester entre nous, au moins pour l'instant.
- Donc ce n'est pas à l'inspecteur que vous vous adressez, mais à Patrick Moreau, simple citoyen.
- Ne jouez pas avec mes nerfs inspecteur, je détiens des renseignements dont vous ne pouvez pas soupçonner l'importance. Je ne vous cache pas qu'en contrepartie j'ai besoin de vous. Il n'y a que quelques personnes qui connaissent les secrets que je veux vous livrer, mais toutes, sans exception, ont intérêt à ce que rien ne transpire. Si je venais à disparaître, ces affaires seraient définitivement enterrées. Si vous consentez à me voir et si nous passons ensemble un accord, je vous dis tout ce que je sais, en contrepartie vous vous engagez à me protéger et à me faire quitter la France le plus rapidement possible. Si vous m'écoutez, vous allez devenir un héros national. Je vous prédis même un avancement à faire hurler Blairon de dépit.

Bien évidemment, Martineau ne se doutait pas que ses confidences venaient d'être largement éventées par l'écoute des enregistrements de ses conversations téléphoniques. De plus, il n'était pas très perspicace, sinon il aurait su depuis

longtemps que les flatteries n'avaient que peu d'impact sur l'inspecteur Moreau.

Patrick réfléchissait. Bien évidemment, il allait donner suite à la demande de Martineau. Mais qu'allait-il faire de lui une fois que ce salopard lui aurait débité ce qu'il souhaitait lâcher ? Il était hors de question de lui donner la possibilité de fuir, mais il fallait effectivement le protéger de ceux qui voulaient le supprimer. La solution ne venant pas, Patrick Moreau se décida à convenir d'un rendez-vous. Tout en connaissant déjà la réponse, il proposa son bureau.

- Je vous attends, je ne bouge pas de toute la matinée.
- Impossible, il y a dans vos locaux des personnes qui ont tout intérêt à ce que je me taise. Si je viens à l'hôtel de police, je n'en ressors pas.
- Vous souhaitez qu'on se voie où ?
- Je n'ai aucun endroit où je me sente en sécurité, le mieux serait qu'on se voit chez vous.
- Il n'en est absolument pas question. J'ai une autre idée, votre société utilisait les services du cabinet « Rhône Alpes Expert », n'est-ce pas ?
- Oui, quel rapport ?
- Et bien nous allons nous rencontrer dans les bureaux de ce cabinet.
- Mais Ducrout est mort et Langlois est à l'hôpital, comment allons-nous nous présenter pour qu'on nous laisse nous rencontrer dans ces locaux ?
- C'est mon affaire, Monsieur Martineau. Que diriez-vous de midi ?
- Mais il est dix heures du matin, je me planque où en attendant ?
- Ca, c'est votre affaire, chacun la sienne. Et ne me refaites pas le coup du rendez-vous manqué.

Patrick raccrocha sans attendre la réponse de Martineau, il se doutait bien que, cette fois, il serait au rendez-vous. Il appela Romain.

- Romain, est-ce que tu peux être à midi au cabinet de ton père ?
- Ca ne m'arrange pas trop, pourquoi ?
- J'ai donné rendez-vous à notre ami Martineau. Il sort du bois et il a des informations à me communiquer. Je ne peux pas me pointer au bureau de ton père tout seul en disant que j'ai rendez-vous avec un client du cabinet.
- Moi, j'ai rendez-vous avec le chirurgien. Il m'a laissé entendre que papa se sortait lentement du coma, il commence à réagir à toutes nos conversations. Il ne veut pas en parler immédiatement avec Marion car il la sait trop émotive.
- Et Marion, elle ne peut pas m'accompagner ?
- Si, je pense qu'elle peut se libérer. Je la joins et je lui dis de te rappeler dans la foulée.
- Merci Romain, à bientôt.
- Tu me tiens au courant.
- Je pense que dès ce midi nous allons avoir des explications concrètes. On fait le point dès que j'ai un moment de libre.

Dix minutes plus tard le téléphone portable de Patrick Moreau sonnait, c'était Marion.

- Bonjour Patrick.
- Bonjour Marion, Romain t'a expliqué ce que j'attendais de toi ?
- Oui, il me l'a dit. Il n'y a pas de problème. Le rendez-vous est à midi ?
- Oui.
- Et je pourrais assister à cet entretien ?
- Ca risque d'être un peu tendu et aussi un peu dur pour toi. Ce type détient probablement la clé de deux histoires qui

s'entremêlent, l'action des terroristes et l'accident de ton père.

- Comment ça ?
- Je te raconterai, mais pas au téléphone. Lorsque j'aurai écouté ce qu'a à me dire Martineau, je pense que j'aurai les idées plus claires. À ce moment je vous ferai un résumé, à toi et à Romain. À tout à l'heure, disons midi moins le quart afin de ne pas être obligés d'expliquer notre venue aux employés du cabinet en présence de Martineau ?
- D'accord, à midi moins le quart. Et, encore une chose...
- Oui ?
- Merci pour tout ce que tu fais pour nous.
- Je le fais aussi pour moi, je n'aime pas les affaires qui restent non élucidées.
- Merci quand même.

À midi moins le quart ils se retrouvaient dans le bureau de Paul Langlois. Il n'y avait plus qu'à attendre Martineau. Marion avait laissé la consigne à l'employée de l'accueil qu'ils devaient recevoir un visiteur et qu'elle le conduise directement dans le bureau. Marion profita du répit pour se faire à nouveau raconter, Romain l'avait déjà fait, les aventures de la nuit. Elle s'inquiéta du pansement qui couvrait le haut du crâne de Patrick :

- Ca te fait mal ?
- Pas trop, mais ça me lance. J'ai l'impression que tout le sang de mon corps passe par cet endroit.
- Il n'y aura pas de complications ?
- Non. Je n'ai rien de défoncé.

Il était midi pile et le téléphone du bureau sonna, Marion décrocha :

- Marion Langlois, j'écoute.
- Mademoiselle Marion, la personne que vous attendez est à l'accueil mais je vous téléphone du bureau à côté. C'est

Monsieur Martineau, il est client chez nous, mais j'ai eu beaucoup de mal à le reconnaître, il est dans un état pitoyable. Il est blessé et ses vêtements sont maculés de sang.

- Ca ne fait rien, conduisez le ici.

Elle raccrocha et répéta la conversation à Patrick. Quelques instants plus tard on toquait à la porte.

- Entrez, cria Marion.

La porte s'ouvrit et, bien que prévenus, Marion et Patrick ne purent s'empêcher d'être effarés par le spectacle qu'offrait Martineau. Tout le haut du crâne était bandé. Le pansement, maculé de sang, descendait ensuite en biais de la droite du front vers la gauche du menton en cachant l'œil gauche au passage. Les vêtements aussi portaient de larges traces de sang coagulé. La veste, qui ne fermait plus, ne couvrait pas la chemise qui était entaillée à hauteur de l'estomac, la déchirure laissait voir un autre pansement qui entourait le ventre. Patrick invita Martineau à s'asseoir et prit aussitôt la parole :

- Que vous est-il arrivé Monsieur Martineau ?
- Une dispute avec une pute.
- Elle devait avoir de sérieuses raisons d'être fâchée contre vous ?
- Vous êtes bien arrangé vous aussi, elle devait aussi être fâchée. Mais ce n'est pas l'objet de ma visite.
- Eh bien, allons-y Monsieur Martineau, faites nous part de l'objet de votre visite, répondit Patrick en frottant machinalement le pansement qui couvrait sa tête.
- C'est à vous que je veux parler, inspecteur, à vous seul.
- Désolé, mais Justine reste avec nous. Je vous écoute.
- Je ne souhaite pas que notre conversation ait un témoin, aussi plaisant soit-il.

- Ce n'est pas le moment des compliments Monsieur Martineau. Alors, soit vous nous dites maintenant ce que vous avez à dire, soit vous repartez comme vous êtes venu.

Patrick ne prenait pas trop de risques, il se doutait bien que si Martineau voulait le rencontrer, c'est qu'il était aux abois et qu'il n'avait plus personne vers qui se tourner. Il allait donc accoucher, que Marion soit là ou pas. Il n'avait pas voulu dévoiler l'identité de celle-ci, on ne savait jamais ce qui pouvait se passer ensuite. Comme Martineau hésitait, Patrick fit mine de se lever en disant :

- Monsieur Martineau, j'ai énormément de travail en ce moment, alors ou vous vous décidez, ou nous mettons immédiatement un terme à cet entretien.
- Bon, soupira Martineau. Tout ce que je vais vous dire va probablement vous paraître incroyable. C'est pourtant la stricte vérité. Mais avant, vous m'assurez que vous allez me permettre de quitter la France ?
- Voyons déjà ce que vous avez à dire. Je ne vais pas vous lâcher si vous accouchez d'une banale affaire de drogue ou de cambriolage de voiture.
- Ce que je vais vous raconter vole à des hauteurs vertigineuses, bien au-delà de banales affaires criminelles.
- Alors allez-y !
- Il y a quelques années, à cette époque je vendais un peu de hasch à la sauvette, un homme m'appelle au téléphone et me demande si je veux élargir mon offre et ma clientèle. Il s'agissait de passer à la cocaïne et à ne plus dealer en direct mais de ne servir que d'intermédiaire. J'ai pris le temps de réfléchir et il m'a rappelé quelques jours plus tard, j'ai accepté. Durant plusieurs mois mes affaires ont prospéré. Puis ce mystérieux correspondant, je ne l'ai jamais rencontré, m'a demandé d'autres services : récupération et transports de valises, convoyage de marchandises, planque ou passage de frontière pour des personnes. J'ai exécuté tout cela sans aucun accroc. Il m'a ensuite mis en relation



avec des élus locaux pour lesquels je rendais aussi quelques menus services qui me rapportaient de quoi bien vivre. Moi, qui étais à la rue quelques années auparavant, je devenais quelqu'un de respecté et de riche. Tout le monde aurait fait comme moi.

- Permettez-moi de douter de cette affirmation, Monsieur Martineau. Mais continuez.
- Il y a quelques jours mon correspondant, appelons-le Monsieur X, me demande de contacter le chef de la bande de petits dealers que j'approvisionnais pour organiser un sabotage sur la ligne de TGV Grenoble Lyon. Je prépare l'affaire et je lance mes manœuvres. Jusque-là, tout se passait bien.
- Et envoyer des gens faire dérailler un train, ça ne vous dérange pas le moins du monde ?
- Un TGV, ça déraille sans faire de victimes, ça c'est déjà produit. Et puis, c'était très bien payé.
- À votre propos, il y a peu, j'ai entendu le qualificatif de « monstre ». Je m'aperçois que ce n'est pas exagéré. Mais continuez.
- La surprise, c'est le lendemain matin, lorsque j'ai ouvert la télévision : Le sabotage en question était devenu un acte terroriste commis par le même groupe que celui qui avait fait exploser la bombe à la gare du Nord à Paris. Monsieur X ne m'avait jamais informé de la dimension qu'allait prendre cette affaire, s'il l'avait fait j'aurais refusé.
- En aviez-vous les moyens ? s'enquit l'inspecteur.

Martineau réfléchit quelques secondes, l'inspecteur avait raison, embringué comme il l'était dans les affaires véreuses qu'on lui avait proposées jusque-là, il ne pouvait plus rien refuser à Monsieur X. Pour peu que Blairon l'ait lâché comme il le faisait aujourd'hui, la moindre dénonciation le menait droit en prison pour de nombreuses années. Mais il fallait qu'il finisse son histoire.

- Les petits voyous me cherchent pour me faire la peau, ils pensent que je les ai trompés, alors que je suis logé à la même enseigne qu'eux. Mais c'est impossible à prouver. Et Monsieur X aussi souhaite me voir disparaître. Il ne veut pas que je puisse alerter la police.
- Justement Monsieur Martineau, pourquoi n'alertez-vous pas officiellement la police ?
- Pour leur dire quoi ? Que j'ai fourni du matériel à des types qu'on désigne aujourd'hui comme les auteurs de l'attentat de la gare du Nord à Paris en plus d'un sabotage sur une voie de la SNCF ?
- Je ne vois pas ce que vous attendez de moi, je suis inspecteur de police et mon devoir est de vous coffrer pour ce que vous venez de me dire.
- Sauf que les soi-disant terroristes ne le sont pas.
- Ce ne sont pas eux qui ont tenté de faire dérailler le TGV ?
- Si, pour le TGV c'est eux. Mais ce ne sont pas des terroristes. Ils n'étaient pas à Paris au moment de l'attentat, je peux le certifier. Et le sabotage, c'est justement pour les faire passer pour des terroristes, pour faire croire que ce sont eux les responsables de l'attentat. Tout était sous contrôle. Les voyous avaient des instructions précises et ils devaient se faire prendre le soir même de leur action. Il y avait un dispositif policier impressionnant et, comme vous avez pu le lire, la presse aussi avait été conviée à la fête. Sauf que les jeunes, ils se sont gourés d'endroit et que les flics étaient trop loin pour les interpellier sans problème. Ils ont pu s'échapper. Et maintenant ils veulent me buter car ils pensent que je suis le responsable de cette machination.
- Et ce monsieur X, vous n'avez aucun renseignement sur lui ?
- Rien, je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu.
- Et lui, comment vous a-t-il connu ?
- Je ne sais pas.

- Il ne vous a quand même pas choisi au hasard.
- Je suppose que c'est le commissaire Blairon qui lui a donné mes coordonnées.
- Blairon ?
- Oui.
- Pourquoi supposez-vous cela ?
- Parce que Blairon faisait souvent appel à moi pour de menus services.
- Et Blairon, comment vous l'avez connu celui-là ?
- Quand nous nous sommes rencontrés, nous étions chacun dans notre rôle, lui celui de flic, moi celui du voleur. Lorsqu'il m'a alpagué pour une banale histoire de vol de chéquiers, il a tout de suite compris ce qu'il pouvait attendre de mes qualités. Et plutôt que de m'envoyer au trou, nous avons passé un accord : je lui rendais quelques menus services plus un peu de délation et il me laissait en liberté. Je suis vite devenu l'homme à tout faire de Blairon et de De Moulins.
- Que vient faire De Moulins dans cette histoire ?
- Blairon et De Moulins marchent ensemble, ils sont du même parti politique. Blairon m'envoyait souvent prendre mes ordres chez de Moulins, pour exécuter de petits travaux.
- Comme quoi ?
- Comme trouver des gens pour protéger les colleurs d'affiches de son parti et d'autres pour tabasser les colleurs d'affiches des autres partis, ou pour inciter à prendre des cartes du parti à des gens qui n'en ont rien à faire, ou encore pour foutre un peu le bordel dans les manifestations de l'opposition, parfois à témoigner dans des affaires mal engagées pour des amis. Ce sont des exemples parmi d'autres.
- Et la drogue ?
- Quoi, la drogue ?

- Ils étaient au courant, Blairon et De Moulins ?
- Bien sûr. Ils en profitaient même un peu car je reversais une partie de ce que je gagnais à la section locale du parti. Et puis je servais aussi d'indic, comme je traîne souvent dans les bars, j'entends plein de choses intéressantes. Il était friand de potins, de Moulins.
- Et pourquoi vous ne vous adressez pas à Blairon pour vous protéger.
- Parce que c'est une lopette. Tant que je lui servais à quelque chose, nous étions amis, aujourd'hui, il ne veut plus me connaître.
- Et de Moulins ?
- Il fera comme Blairon.
- Donc, tout le monde vous lâche et vous pensez que l'inspecteur Moreau va vous venir en aide.
- C'est un peu ça.
- Mais pourquoi diable voulez-vous que je vous aide, Monsieur Martineau ? Vous êtes un salaud, un trafiquant de drogues, un indic, un monteur de coups foireux, un faux témoin. Et vous voulez que je vous aide ?
- Oui. Parce que je ne vous ai pas encore tout dit. Tout ce que je viens de vous raconter, c'est mon histoire, pour que vous soyez certain que ce que je vais vous dévoiler maintenant, c'est pas du pipeau.
- Eh bien, continuez, c'est quoi votre info du siècle ?
- Je sais où se cachent les deux pseudo-terroristes.
- Alors là, Monsieur Martineau, vous commencez à m'intéresser. Mais bien sûr, pour me dévoiler cette planque vous attendez que je vous offre la liberté.
- Vous avez tout compris.
- Vous proposez quoi ?
- Vous me déposez à la frontière suisse et, une fois de l'autre côté, je vous remets une enveloppe qui indique l'adresse où se planquent les deux types que toute la police recherche.

- Bien voyons ! Et si l'enveloppe est vide, ou si les informations sont erronées, je me retrouve avec une complicité d'évasion, et seulement ça.
- C'est à prendre ou à laisser.
- Là, vous inversez les rôles Monsieur Martineau. C'est vous qui allez prendre ou laisser ce que je vais vous proposer. Car je peux dès aujourd'hui vous fourrez au trou. Tout ce que vous venez de me raconter, je le savais déjà en partie, vous ne m'avez pas appris grand-chose.
- Vous bluffez. Vous ne pouvez rien contre moi, vous n'avez aucune preuve.
- Et ça, répliqua Patrick en sortant le téléphone de Martineau de sa poche.

Martineau reconnut immédiatement son portable et blêmit, si son teint permettait qu'il fût encore plus pâle. Mais il se reprit vite.

- C'est mon téléphone. Vous l'avez trouvé où ?
- Monsieur Martineau, vous me prenez vraiment pour un imbécile. Voulez-vous que je vous fasse écouter vos dernières conversations sur ce téléphone : celle avec votre mystérieux correspondant, celle avec Blairon ? Vous n'allez pas me dire que vous ne vous rappelez pas la personne à qui vous avez confié votre téléphone ?
- Je ne l'ai confié à personne, je l'ai perdu.
- On arrête de jouer au plus fin, Monsieur Martineau. J'hésite entre deux solutions, soit je vous relâche dans la nature, soit je vous embarque au commissariat. Vous choisiriez quoi, vous ?
- Si vous me relâchez, je suis un homme mort. Monsieur X est un homme puissant et disposant de moyens d'information étonnants. Il me trouvera et me tuera, si les deux crapules ne le font pas avant lui. Si vous m'embarquez au commissariat et que vous déclenchez des poursuites, j'en prends pour quinze ou vingt ans, je n'en sais rien mais ça va certainement être très long. Seulement

dans ces deux cas, vous ne savez pas où se cachent les deux voyous.

- Nous allons convenir d'un accord intermédiaire. Dans l'état où vous êtes, vous avez dû passer par la case hôpital je suppose ?
- Oui, mais je me suis échappé ce matin. Le toubib voulait me garder plusieurs jours.
- Vous allez y retourner.
- Comment dites-vous ?
- Vous avez bien entendu, vous allez retourner à l'hôpital. Vous y serez en sécurité puisque personne, à part Justine et moi, ne saura que vous êtes là. Je vous ferai admettre sous une fausse identité. Vous me dites où je peux trouver les deux zouaves et, s'ils sont pris, je m'arrange pour vous décharger du chef d'inculpation de complicité d'entreprises terroristes. Il ne restera que le recel et le trafic de drogues, ça ne devrait pas valoir plus de cinq ans.
- Vous plaisantez ?
- Pas du tout. Si ça ne vous convient pas, vous pouvez refuser.

Martineau était effondré. Il avait espéré négocier plus habilement ses informations mais l'inspecteur ne lâchait rien. Il savait que ce qui lui était proposé représentait le strict minimum de ce qu'il encourait. Il finit donc par accepter le marché :

- D'accord inspecteur. Vous avez raison, cinq ans de tôle pour rester vivant, ce n'est pas trop cher payé.
- Très bien Monsieur Martineau, je vois que vous commencez à raisonner logiquement. Mais avant de vous renvoyer à votre chambre d'hôpital, j'aimerais que vous répondiez encore à deux ou trois questions. La première concerne Ducrout, que vient-il faire dans ce marécage ?
- Ducrout était un escroc. Langlois était un peu naïf, il pensait lui avoir permis de retrouver une vie honnête, il se trompait. Je connaissais bien Ducrout puisqu'il avait été

mon comptable du temps où il exerçait en toute illégalité. Une grosse partie de sa clientèle était constituée de filous. Et lui-même trempait dans toutes les combines qui lui permettaient de gagner trois sous. Comme il connaissait mes affinités avec Blairon, il me craignait, j'avais donc tout pouvoir sur lui et je lui demandais de me rendre de petits services de temps en temps.

- Et vous l'avez envoyé à votre place au rendez-vous avec Monsieur X. Il a accepté sans hésitation ?
- Sans hésitation, c'est beaucoup dire ! Mais comme il n'avait pas dessoulé de la journée, il n'avait pas eu connaissance des événements de la nuit. J'ai donc pu le décider de me remplacer à ce rendez-vous sans qu'il se doute de sa dangerosité. Je l'ai accompagné à proximité du lieu de rendez-vous et j'ai assisté de loin à la rencontre.
- Et qui d'autre se trouvait là ?

Martineau comprit que l'inspecteur en savait beaucoup plus qu'il ne l'avait laissé entendre, il n'essaya plus de biaiser.

- Il y avait aussi le chef de la bande du TGV.
- Et encore ?
- Vous y étiez, ce n'est pas possible ?
- Répondez à ma question, qui d'autre se trouvait encore sur place ?
- Probablement un tueur envoyé par monsieur X.
- Et vous vous doutiez que l'un ou l'autre, certainement même les deux, voulait vous éliminer ?
- Oui.
- Vous avez donc envoyé Ducrout se faire tuer à votre place. Le temps qu'on s'aperçoive que ce n'est pas vous qui étiez mort, vous pensiez qu'un de vos amis allait se dévouer pour vous faire quitter le circuit. Et là, vous vous rendez compte que tout le monde vous traite en pestiféré et plus personne ne souhaite vous aider. Alors vous tentez de fuir seul mais un incident de parcours vous amène à l'hôpital.

Vous vous rendez compte que vous êtes piégé, que vous ne pourrez pas aller bien loin et que l'un ou l'autre de ceux qui veulent votre peau va bientôt l'avoir. Je me trompe ?

- C'est à peu près ça.
- Nous sommes donc d'accord sur la marche à suivre. Voici un papier, notez l'adresse où nous pouvons espérer trouver vos dérailleurs de train.

Lorsque Martineau eut fini d'écrire, Patrick empocha le papier et demanda :

- Il reste un mystère à percer. Il y a une autre personne qui se trouve impliquée dans cette affaire, mais je ne sais pas à quel titre.

Et avant d'aller plus loin, Patrick, qui était assis près de Marion, mais de l'autre côté du bureau par rapport à Martineau, mit sa main sur la cuisse de la jeune fille et serra un peu fort. Puis il finit sa phrase.

- Je veux parler de Monsieur Paul Langlois, que vient-il faire dans cette galère ?

Il sentit le frisson qui parcourait le genou de Marion, mais elle avait probablement compris qu'il lui fallait garder son calme et ne pas se manifester. Martineau hésita un instant avant de répondre :

- Au point où on en est, je peux aussi vous avouer cela. Malgré sa naïveté, Langlois commençait à avoir des doutes sur l'honnêteté de Ducrout mais il n'avait pas de preuves. Jusqu'au jour où Langlois est entré dans son bureau alors qu'il me téléphonait. Cet imbécile de Ducrout tournait le dos à la porte et ne l'a pas entendu arriver. Il parlait de transfert de fonds car j'avais été investi par Monsieur X d'une mission à risque : trouver une équipe pour dévaliser un camion de transport de fonds.
- Vous n'allez pas me dire que vous êtes aussi impliqué dans des attaques de fourgon blindé ?
- Si Monsieur l'inspecteur, si. La dernière est toute récente, c'était il y a une semaine. Lorsqu'on lit la presse on



s'étonne de la multiplicité des actes crapuleux. Les acteurs à la base sont souvent différents mais ceux qui tirent les ficelles sont peu nombreux et là encore, c'est Monsieur X qui dirigeait l'opération et fournissait tous les renseignements pour que tout se passe sans accroc. Il faut des intermédiaires entre ces deux mondes qui s'ignorent et je suis un de ceux-là.

- Donc, Langlois surprend une conversation entre Ducrout et vous, enchaîna l'inspecteur.
- Oh, il n'avait pas surpris grand-chose, mais Ducrout ne savait pas depuis combien de temps Langlois était entré. Je n'ai su que plus tard que Langlois n'avait entendu que la fin de notre conversation mais ça a suffi pour inquiéter son associé, et surtout il avait entendu mon nom. Il a donc mis son nez dans le dossier de ma société et a pu constater des mouvements de fonds importants assez peu en rapport avec l'objet social. Cela n'aurait pas eu trop d'importance, une plainte de cette sorte aurait facilement été classée sans suite avec l'intervention de mes appuis. Mais Ducrout a paniqué et cru que Langlois avait eu vent de l'opération qui se montait. Il m'en a averti. Lorsque Monsieur X m'a rappelé je lui ai fait part de la situation, il n'a pas hésité une seconde : il fallait se débarrasser de Langlois.

Patrick sentit les muscles de Marion se crispier, il serra un peu plus fort son étreinte. Martineau continuait.

- Ce n'est qu'après l'avoir expédié dans le ravin que nous avons pu avoir accès à son ordinateur et nous apercevoir qu'il avait préparé un courrier au procureur qui ne dénonçait que les transferts de fonds suspects. Il n'avait aucun soupçon concernant l'attaque du fourgon blindé.
- Vous l'avez donc assassiné pour rien.
- Pas pour rien, nous avons quand même évité une enquête ennuyeuse. Elle serait restée sans suite mais nous aurait quand même occasionné quelques tracas. Et puis,

premièrement Langlois n'est pas mort, deuxièmement ce n'est pas moi qui ai réalisé l'opération, je n'ai fait que transmettre des ordres.

- Monsieur Martineau, je crois que je n'ai encore jamais rencontré d'homme ayant aussi peu d'humanité que vous.
- On est comme on est, Monsieur l'inspecteur.
- Vous me dites que ce n'est pas vous qui avez poussé Langlois dans le ravin, c'est qui ?
- Les mêmes que ceux dont je viens de vous donner l'adresse. Je les sur-employais ces derniers temps.
- Vous me dites que ce sont ceux que vous avez envoyés saboter les voies de chemin de fer ?
- Oui.
- Il va me falloir un certain temps pour démêler tout ce que vous venez de me dire. On va donc procéder comme je vous l'ai dit, j'appelle une ambulance pour vous reconduire à l'hôpital. J'ai d'autres questions en suspend mais maintenant je sais où vous trouver.

L'inspecteur appela Pierre Fournier à l'hôtel de police :

- Pierre, salut c'est Patrick. Il faut que tu m'envoies une ambulance avec deux hommes pour accompagner un grand blessé à l'hôpital.
- Il n'est pas si grand blessé que ça si tu veux qu'on te le surveille.
- Effectivement, il pourrait bien tenter une sortie. C'est pour ça que je veux aussi qu'on monte la garde devant sa chambre à l'hosto. Tu m'organises tout ça. Je te donne l'adresse pour l'ambulance.

Pendant ce temps Marion fixait le salopard qui avait ordonné et organisé l'accident dont son père avait été victime. Elle s'étonnait de pouvoir rester ainsi, devant lui, sans lui sauter à la gorge. Elle s'était pourtant juré qu'elle ferait mourir à petit feu celui qui avait tenté d'assassiner son père. Elle était paralysée, elle le haïssait de

toutes les forces de son âme, elle le voulait agonisant, hurlant à la mort, suppliant qu'on l'achève, mais elle était incapable du moindre geste hostile. Tout comme Patrick, elle n'arrivait pas à imaginer qu'un homme puisse être aussi peu soucieux de la vie des autres. Elle ne savait pas encore que le monde était rempli de Martineau, à tous les niveaux de la société, et que beaucoup n'étaient pas considérés comme des crapules, bien au contraire.

Après que Martineau fut embarqué dans l'ambulance, accompagné de deux anges gardiens,

Patrick composa le numéro de la préfecture sur son téléphone :

- Bonjour Madame, puis-je avoir Monsieur Michel Colombani s'il vous plaît ?
- Il est absent pour la journée, c'est à quel sujet.
- J'ai des informations à lui communiquer concernant la recherche des deux terroristes.
- Je peux vous passer son adjoint.
- Non, j'aimerais avoir directement à faire avec lui.
- Il sera là dès demain matin, voulez-vous un rendez-vous ?
- Volontiers.
- Quelle heure vous convient ?
- Le plus tôt possible.
- Disons neuf heures.
- C'est parfait.
- Et vous êtes ?
- Je suis l'inspecteur de police Patrick Moreau.
- C'est entendu Monsieur Moreau, rendez-vous demain à neuf heures à la Préfecture.
- Merci Madame.

Marion demanda :

- C'est qui, ce Colombani ?
- C'est le type qui supervise l'opération de recherche de nos deux saboteurs.

- Il est flic ?
- Non, il paraît qu'il vient d'être nommé Préfet. Je n'en sais pas plus sur sa situation actuelle. Je sais simplement que c'est un type qui a participé à plusieurs opérations plus ou moins secrètes à l'étranger, il a aussi négocié la libération d'otages en Afrique. Officiellement, tout ça c'est fait au service exclusif de l'État.
- Et non officiellement ?
- Derrière toutes ces opérations, il y a toujours de gros intérêts en jeu. Colombani est un baroudeur, il sert d'intermédiaire, prend les risques liés aux premiers contacts mais touche des commissions proportionnelles à ces risques.
- Et aujourd'hui il est préfet ?
- Eh oui ! Mais ce n'est pas pour faire son procès que je vais le voir. Il faut bien que je lance une enquête sur l'ensemble de ce que vient de nous raconter Martineau. Comme Blairon semble largement mouillé dans l'histoire, je monte au dessus. J'avais d'ailleurs l'intention d'aller le trouver avant les aveux de Martineau, il y a tellement de ramifications dans cette affaire que je préfère m'adresser à un non Grenoblois. Je vais aussi appeler Bison futé.
- Et pour les terroristes, tu vas faire quoi ?
- Je ne peux rien faire de mon propre chef, il faut que je voie ce Colombani, c'est lui qui va décider des suites de l'opération.

Il composa un nouveau numéro et Bob, qui avait vu le nom de l'inspecteur s'afficher sur l'écran de son téléphone, s'enquit aussitôt :

- Salut Patrick, tu as du nouveau pour moi ?
- Tout juste, on peut se voir quand ?
- Je suis pris jusqu'à dix-sept heures, on se voit après.

- OK, dix-sept heures trente à mon bureau, ça te va ?
- C'est parfait. Tu as de bonnes infos pour moi ?
- J'ai du lourd.
- J'en bave déjà. À tout à l'heure.

Marion demanda :

- Tu vas lui dire quoi à ce journaliste ?
- Je vais tâcher d'appâter le fameux monsieur X.
- Comment ça ?
- Tant que Martineau est vivant, il peut nous fournir des indications. Si Monsieur X apprend où il se trouve, il va peut-être tenter quelque chose. Je vais donc m'arranger pour que Bob publie un nouvel article sur l'agression de Martineau, mais en citant son nom, cette fois. Et surtout en disant qu'il se trouve à l'hôpital.
- Mais ça risque de mettre Martineau en danger ?
- Pour une fois que ce sont les autres qui mettent sa vie en danger et pas l'inverse. Au moins cette fois, c'est pour démasquer un autre nuisible de grande envergure. Car c'est celui-là qui est à l'origine de tout ce pataquès : de la tentative d'assassinat de ton père jusqu'au faux attentat terroriste. Et pourquoi pas de l'attentat de la gare du Nord ? Avec ce genre de malfaisant, il faut s'attendre à tout.
- Et ça peut-être qui ?
- Alors là, je n'en sais fichtre rien. Un responsable d'un réseau terroriste, un mafieux, ou tout simplement un cinglé, impossible à dire aujourd'hui.

Patrick et Marion quittèrent le cabinet comptable. Patrick demanda :

- Tu viens manger avec moi ?
- Si tu veux.
- Il me faut un remontant et du calme pour mettre tout ça en ordre dans ma tête.

Lorsqu'ils furent installés au restaurant Pumpkin's, là où Patrick avait ses habitudes, Marion demanda :

- Lorsque les terroristes seront arrêtés, il va devenir quoi Martineau ?
- Je ne vais pas lui faire de cadeau à cette ordure. Je vais le charger un maximum.
- Et maintenant, tu vas faire quoi ?
- Concernant l'enquête, je ne sais pas encore. Mais pour l'instant je vais passer une heure merveilleuse en compagnie d'une très jolie femme. Et ça va combler intégralement mon emploi du temps et mes pensées durant une bonne partie de l'après-midi. J'oublie tout le reste.

## CHAPITRE 59

Colombani se trouvait à Paris, dans le bureau de Léonetti, au ministère de l'intérieur. Confortablement installés dans de larges fauteuils de cuir, un verre de whisky dans une main, un cigare dans l'autre, ils attendaient que le serveur qui avait apporté les boissons s'éclipse pour évoquer la situation à Grenoble. Dès qu'il eut quitté la pièce, Léonetti s'inquiéta :

- Vous en êtes où ?
- Tout est prêt. J'ai une vingtaine d'hommes qui ratissent les lieux où traînaient habituellement les deux voyous. Ils recueillent tous les renseignements possibles sur leurs habitudes, ils proposent même une récompense pour toute indication utile. Je cherche surtout à savoir si quelqu'un leur connaissait un autre point de chute. Une chose est certaine, ils n'ont pas quitté Grenoble ou la proche banlieue. On fouille toutes les voitures, les trains et les cars sont inspectés avant leur départ, j'ai même fait installer une équipe de contrôle sur le Drac et l'Isère pour le cas où ils décideraient de s'échapper en canot.
- On est mercredi, il ne reste plus que deux jours.
- Oui, mais moi ce n'est pas leur disparition qui m'inquiète, c'est celle de mon intermédiaire. Si nous n'attrapons pas les pseudos terroristes, on nous accusera d'inefficacité, tout au plus. Par contre, si l'autre poisson se met à parler, nous sommes mal.
- Est-ce qu'il peut être crédible ?
- Difficilement. Mais on ne sait jamais, un journaliste un peu curieux peut arriver à faire le rapprochement entre les derniers événements survenus sur Grenoble ces derniers jours : Un expert-comptable chute dans un ravin ; un garagiste est retrouvé mort dans sa voiture sur l'autoroute, c'était un ancien client de l'associé de l'expert-comptable ; ce garagiste est le cerveau présumé de l'attaque du fourgon

blindé – on sait ça depuis seulement quelques heures ; l'associé en question se fait descendre sous la halle de Grenoble, c'était lui qui gérait les comptes de la société dans laquelle travaillait Martineau. Si quelqu'un arrive à remonter tout cet écheveau, les dires de Martineau deviennent des bombes à déclenchement immédiat. On saura alors que cet attentat n'était qu'un coup monté. Alors là, adieu l'élection. Il vaut donc mieux intercepter rapidement Martineau plutôt que nos deux rats qui vont rester cachés dans leur terrier tant qu'ils sentiront la lourde présence policière.

- S'il n'y avait que moi, je serais d'accord avec vous. D'ailleurs la lourde présence policière, comme vous dites, rassure les gens, c'est plutôt positif. C'est peut-être même plus important que d'attraper nos deux fugitifs et je ne crois pas que l'élection soit dépendante de cette arrestation. Malheureusement, mon avis n'est pas celui de Paternos. Lui veut qu'on ait traité cette affaire de façon définitive avant son meeting de vendredi soir. C'est le dernier meeting avant l'élection, il veut frapper fort.
- Il n'y a pas moyen de le raisonner ?
- Non, c'est un têtard du genre « j'ai toujours raison ».
- Il n'arriverait pas à comprendre qu'il y a plus d'urgence à retrouver Martineau que les deux disparus ?
- Non, il n'y arriverait pas. Parce qu'il ne raisonne pas en termes d'efficacité maximum. Il pense que la clé de la réussite, ce n'est que sa propre personne, il ne se rend pas compte qu'il a été posé là où il est par un petit noyau influent et que ce petit noyau le manipule comme il le souhaite. Ce noyau utilise son goût immodéré des honneurs et de la richesse matérielle et il fonce tête baissée.
- Je croirai entendre Jean, dit Colombani.
- Vous n'avez pas de mal, c'est lui qui m'a ouvert les yeux sur Paternos. Donc, ce que veut notre petit dictateur, c'est



que son image soit intacte. Il se croit le meilleur ministre de l'intérieur de la cinquième République, il ne supporterait pas qu'on ne puisse pas attraper deux terroristes quand on sait qu'ils se terrent sur un territoire ne dépassant pas vingt-cinq kilomètres carrés. Il veut leur tête pour vendredi soir.

- Et si on ne les attrape pas ?
- Je saute, vous sautez aussi. Moi je reviens à mes échanges internationaux. Vous vous retournez auprès de Jean Gouttenoir et vous reprenez la gestion de son petit commerce. Pour vous comme pour moi, on repart dans les affaires largement rémunératrices, mais aussi à hauts risques,
- On s'en est bien sorti jusqu'à maintenant, il n'y a pas de raison que ça s'arrête.
- Vous avez raison. D'ailleurs, même sans nous, la politique du prochain gouvernement de Paternos sera largement favorable à nos activités. Sauf à vouloir scier la branche sur laquelle il est assis, notre futur Président va relancer l'économie, la vraie, celle qui est favorable aux entreprises, qu'elles soient officielles ou souterraines.
- Il va falloir que je vous quitte. J'aimerais être de retour à Grenoble avant vingt heures pour faire le point.
- Vous êtes venu comment, en TGV ?
- Non, j'avais envie de conduire, je suis monté en voiture.
- Il est déjà quinze heures, vous ne serez jamais à Grenoble à vingt heures.
- On tient le pari ?
- Vous roulez avec quoi.
- Porsche Carrera GT.
- Bon, il va falloir que je fasse sauter quelques contraventions pour excès de vitesse, si vous voulez gagner votre pari.
- À ce propos, j'en ai une en réserve. Je vous la donne ?
- Bien sûr, vous avez été chronométré à combien ?

- Je n'ai pas été chronométré, ce sont des gendarmes qui me suivaient ce matin sur l'autoroute à la sortie de Grenoble. Sûr, je ne roulais pas à quatre-vingts kilomètres à l'heure comme c'était autorisé à cet endroit. Les gendarmes m'ont doublé et m'ont fait signe de m'arrêter, ce que j'ai fait. Le chef vient vers moi et me demande mes papiers, comme je n'ai encore aucun papier officiel attestant de mon emploi, je n'ai pas pu leur dire que j'étais pressé et qu'ils me laissent repartir. Et ce couillon me dit : « Vous rouliez un peu vite ». Et là je n'ai pas pu m'empêcher de répondre : « Si j'avais roulé vite, vous n'auriez pas pu me rattraper ». Bizarre, ça l'a vexé. Il m'a donc mis une prune pour excès de vitesse et une autre pour défaut de ceinture. Il faut que vous me fournissiez rapidement mes papiers officiels que je ne sois plus importuné par les emmerdeurs.
- Donnez la contredanse, je m'en occupe. Et filez vite, sinon vous allez perdre votre pari. Et surtout, tâchez de résoudre nos deux problèmes : les terroristes et Martineau.
- Je mets le paquet. Au revoir.

## CHAPITRE 60

Robert Malain était ponctuel, accompagné de Magali, il se trouvait à dix-sept heures trente précises dans le bureau de l'inspecteur Moreau. Celui-ci les invita à s'asseoir et exposa aussitôt les raisons de cette convocation :

- Comme vous le savez tous les deux — volontairement il s'adressait autant à Magali qu'à Bob — un homme nommé Ducrout a été abattu sous la halle à Grenoble. Ce Ducrout n'est pas un inconnu.
- Ni pour toi, ni pour moi, l'interrompit Robert Malain.
- Tu le connais ? demanda Patrick Moreau, tout en se doutant que Bob avait du retrouver ce nom dans les fichiers du journal.
- Je ne le connais pas personnellement, mais je me doute que le meurtre de Ducrout n'est pas sans rapport avec l'agression de Langlois puisqu'ils étaient associés.
- Si tu as déjà collecté ce genre d'informations, mon explication va aller plus vite.
- C'est parce que je connaissais ce lien que je t'ai relancé pour que tu me donnes des tuyaux sur l'affaire.
- Si tu savais ça, pourquoi n'en as-tu pas parlé dans ton journal ?
- Parce que je crois que pour l'instant, je ne vois que la partie cachée de l'iceberg et que lorsque la glace va fondre et que les débris vont remonter à la surface, ça va faire du vilain, je me trompe ?
- Non, tu as raison. Mais tu aurais quand même pu pondre un article qui indiquait que Ducrout et Langlois étaient associés. Ce scoop t'aurait valu la considération de ton chef bien aimé, ce n'est pas souvent que les journalistes peuvent mettre à jour un élément important dans une enquête avant la police.
- Et si j'avais fait ça, il se serait passé quoi, d'après toi ?

- Je ne sais pas, Sancoin t'aurait confié le suivi complet de l'affaire et, pour une fois, tu pouvais exercer un vrai rôle de journaliste.
- Ca, c'est ce que tu crois. Sancoin, elle m'aurait dit : « Tu as fait un excellent boulot Bob, c'est super. Mais maintenant que ça devient sérieux cette histoire, on va confier le dossier à Norbert ».
- C'est qui Norbert ? demanda Patrick.
- Norbert Malvaud, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire à Magali, c'est le neveu de Daubert. Il ne vaut pas un pet de lapin mais comme c'est le neveu, c'est à lui qu'on refille toutes les interviews des pontes, tous les comptes rendus des soirées mondaines, toutes les enquêtes pointues, enfin tout ce qui est du vrai boulot de journaliste et que ce blanc-bec sabote gaillardement, sauf les soirées mondaines peut-être.
- Si j'ai bien compris, tu attends d'en savoir suffisamment long pour pouvoir pondre un article conséquent sans qu'on puisse te court-circuiter.
- Tu as bien compris.
- Et bien on va garder au chaud les informations importantes pour l'instant. Je veux simplement que tu me passes un tout petit article dans le journal disant que la victime de l'agression dans l'appartement d'une prostituée est hospitalisée à l'hôpital de Grenoble. On connaît maintenant son identité, il s'agit de Monsieur Francis Martineau, directeur commercial d'une société de nettoyage. Il a indiqué qu'il avait d'importantes révélations à faire à la police. Dès que le médecin qui suit son état de santé le permettra, il sera entendu par l'inspecteur qui est en charge de l'enquête.
- C'est toi, le responsable de l'enquête ?
- Non, pas pour le moment. Mais quand je vais voir Blairon et que je vais lui révéler que je connais les liens entre

Martineau et Ducrout il ne pourra que me laisser faire, puisque c'est moi qui dirige l'enquête sur le meurtre de Ducrout. Donc tu me passes ça pour demain matin. Je te promets que ça va faire des vagues.

- Mon intuition était bonne, l'affaire Langlois, c'est un gros morceau ?
- Encore plus gros que tout ce que tu peux imaginer. Allez, je vous laisse partir. Moi je vais aller voir comment il se porte, Monsieur Langlois.
- Je peux venir avec toi, proposa Magali.
- Tiens, vous vous tutoyez ? s'étonna Bob.
- Oui, on a déjà eu l'occasion de se rencontrer au chevet de Langlois, alors on a fait connaissance, répondit Patrick. Bien sûr que tu peux venir Magali. Et toi aussi, Bob.
- Non, moi je crois que je ne suis pas spécialement apprécié dans ce service. Je file, je vais aller rédiger ton article.

Ils quittèrent ensemble le bureau et se séparèrent dans la cour de l'hôtel de police.

Lorsque Magali et Patrick arrivèrent dans la chambre de Paul Langlois, Marion et Romain s'y trouvaient déjà. Magali demanda aussitôt comment se portait le blessé.

- Il va de mieux en mieux, il réagit à toutes les sollicitations, il comprend toutes les questions, répondit Marion. Mais il reste encore très faible et ne peut pas se concentrer plus de quelques minutes. Le professeur Dumontel pense qu'il n'est plus vraiment dans une phase de coma mais plutôt dans un état psychologique de refus de retour à la réalité. C'est probablement sa chute dans le ravin qui lui a causé une telle frayeur qu'il préfère aujourd'hui être en marge du monde réel. Ici, et dans cet état, il se sent protégé.
- Et ça peut durer longtemps ?

- On ne sait pas. D'après le toubib, c'est par l'affectif qu'il reviendra à la vie. Il faut qu'on vienne le voir chaque jour, qu'on lui parle, qu'on le touche et surtout, qu'on lui demande de faire un effort pour sortir de cette prostration.

Patrick s'approcha du lit, puis il s'adressa à Marion et à Romain :

- Occupez-vous bien de lui, moi je ne vous solliciterai plus.
- Tu as du nouveau ? demanda Romain.
- Oui, puisque nous sommes tous là et que vous n'avez pas tous suivi l'intégralité des étapes de cette histoire je vais faire un compte rendu rapide des conclusions auxquelles je suis arrivé : Martineau est la clé de voûte de cet imbroglio. C'est l'exécuter des basses œuvres d'un homme mystérieux dont je ne connais pas l'identité aujourd'hui, Martineau dit qu'il ne le connaît pas non plus et je pense qu'il dit vrai, ce genre de type ne se montre jamais. Cet inconnu semble être le principal pourvoyeur de cocaïne de la région grenobloise, et certainement bien au-delà. C'est aussi l'organisateur d'opérations délictueuses de grande envergure, c'est lui qui est à l'origine de l'attaque du fourgon blindé qui s'est produit cette semaine. Et c'est probablement cela qui a motivé la tentative d'assassinat de Monsieur Langlois. Martineau étant chargé de la logistique des opérations par notre homme mystérieux, il se servait de Ducrout. Ils ont cru l'un et l'autre que Monsieur Langlois avait éventé leur projet et ont donc décidé de l'éliminer. Mais ce n'est pas tout, notre homme invisible est aussi à l'origine du faux attentat sur le TGV, c'est encore Martineau qui a été chargé des détails pratiques. Voilà pourquoi Martineau, impliqué dans toutes ces affaires, et surtout détenteur d'une information explosive : les deux accusés de terrorisme ne sont en fait que des leurres, Martineau, donc, a senti qu'il devenait un danger pour son commanditaire, il a envoyé Ducrout se faire tuer à sa place.

Puis il est venu me trouver pour que je le protège. Il se trouve en ce moment dans ce même hôpital et j'irai lui rendre visite en sortant d'ici.

- Ton homme de l'ombre, tu as une idée de ces motivations ?
- J'ai une petite idée, mais rien de certain. Je pense qu'il est le bras armé d'un vaste réseau mafieux. La structure dirigeante de ce réseau doit penser que sa prospérité dépend de l'élection du prochain Président, avec l'un elle poursuit sa tranquille évolution, avec l'autre elle se prépare à la guerre. Le réseau aide donc de tous ses moyens celui qui lui assurera des lendemains paisibles. Quitte à simuler un attentat et faire passer deux gugusses pour des terroristes afin que notre cher ministre puisse clamer haut et fort qu'il est le champion incontesté de la sécurité.

Mais je suis embarqué dans une machination qui dépasse largement mon domaine de compétence, aussi j'ai pris rendez-vous avec le super-flic qui dirige la recherche des deux apprentis terroristes, je le vois demain matin. Je lui raconte tout ce que j'ai appris. Ensuite, c'est à lui de prendre l'enquête en charge.

- C'est vraiment incroyable qu'aujourd'hui encore, il existe des groupes clandestins qui aient autant d'influence et de pouvoir, s'étonna Marion.
- Ce que vient de mettre à jour Patrick n'est qu'une goutte d'eau, répondit Magali. Nous sommes totalement dominés par un tout petit nombre de puissances, occultes ou pas. Et les dirigeants de ces puissances sont tous solidaires, PDG dans une société, administrateurs dans d'autres. Ils ne sont qu'un tout petit nombre et ils détiennent le pouvoir dans d'innombrables sociétés.
- Oui, mais les grands groupes visibles qui dirigent le monde, on les connaît et on en a vite fait le tour : banque, pétrole, chimie, pharmacie, agroalimentaire, armement. Leurs dirigeants on les connaît. Mais les autres, les

réseaux parallèles, ce sont ceux-là qui font peur, dit Marion.

- La frontière entre groupes visibles et invisibles est, elle aussi, invisible. Beaucoup de ces multinationales qui aujourd'hui mènent le monde flirtent avec le côté obscur, ou même s'y introduisent sans vergogne. Combien de sociétés ont des filiales dans des paradis fiscaux pour échapper à l'impôt ? Et ce n'est que de l'escroquerie financière, mais si on se penche sur les ventes d'armes, c'est bien pire. Toutes les personnes normalement humaines déplorent les guerres qui sévissent encore aujourd'hui dans le monde. Pourquoi y a-t-il encore la guerre aujourd'hui en Afghanistan, en Irak, en Afrique ? Parce qu'il y a des combattants armés. Et pourquoi y a-t-il des combattants armés ? Parce que les marchands d'armes, pas seulement les trafiquants, aussi ceux qui ont pignon sur rue, fournissent des armes aux combattants. S'ils interrompaient la vente de munition, même pas d'armes, simplement de munitions, en quelques mois les combats cesseraient. Mais bien évidemment, un marchand d'armes, c'est fait pour vendre des armes, pas pour instaurer la paix dans le monde.

Patrick suivait les débats avec amusement. Non pas qu'il soit insensible aux arguments de Magali, bien au contraire, mais lui avait baissé les bras depuis quelques années. Quand il était un tout petit peu plus jeune, il avait milité et s'était battu pour faire émerger des idées de justice et de liberté. Il s'était vite aperçu que rien ne pourrait bouger sans une révolution internationale. Alors il avait décidé de faire respecter la loi et la justice à son niveau. Il n'était pas devenu avocat ni juge, son besoin d'action n'aurait pas résisté à un travail basé principalement sur des études de dossiers, il était entré à l'école de police. En les écoutant débattre, il se disait que c'est cette jeunesse là qu'il aimait, cette jeunesse dynamique, généreuse, empathique, utopique, tout l'inverse de



celle qu'il voyait émerger depuis quelques années : cette autre jeunesse égoïste uniquement préoccupée par sa réussite sociale et son confort matériel.

Comme il se faisait tard, il interrompit les échanges :

- Stop, les filles. Je vais aller voir mon ami Martineau. Je n'en ai pas pour longtemps. Je vous propose de vous retrouver ici dans un petit quart d'heure. Ensuite on va dîner tous les quatre, ça vous va ?
- Ce n'est pas encore ce soir que je vais bosser, soupira Magali.
- Et moi, enchaîne Marion, ça fait dix jours que je ne fais plus rien. Il va falloir que je me replonge dans les bouquins, les examens sont dans un mois.
- Pareil pour moi, lâcha laconiquement Romain.

Patrick les avait quittés. Il gagna le service où se trouvait Martineau. Il n'eut pas à chercher la chambre, un policier en civil était assis devant la porte et lisait le journal. Patrick sortit sa carte, mais le policier le connaissait :

- Bonsoir inspecteur, vous venez voir Elephant Man ?
- Oui, il est sage ?
- Pas de problème. Il ne bouge pas de son lit. Comme il a déjà fugué, j'ai cru comprendre que le toubib lui a balancé une dose de sédatif suffisante pour faire tenir tranquille un étalon qui n'a pas baisé depuis quinze jours.
- J'espère qu'il ne me l'a pas trop ensuqué, il faut que je lui pose quelques questions.
- Entrez, vous verrez bien.

Patrick poussa la porte. Effectivement, Martineau n'avait pas l'air bien vaillant. Il bougea à peine la tête lorsque l'inspecteur entra. Patrick s'approcha du lit. C'est seulement lorsqu'il approcha sa tête de celle de Martineau que celui-ci dit dans un souffle :

- Ah, c'est vous inspecteur !
- Oui, j'ai oublié de vous poser une petite question ce matin.

- Laquelle ?
- L'argent du braquage, il se trouve où ?

Martineau resta un moment hébété puis, faisant un effort pour rassembler ses souvenirs, il dit :

- La moitié à Monsieur X.
- Et le reste ?
- Le reste... Il a été partagé entre ceux qui ont fait le coup.
- Et vous Martineau, vous n'avez rien touché ?
- Si, mais j'ai été payé directement par mon interlocuteur. Et puis j'ai récupéré la part d'un des malfaiteurs.
- Ca fait drôle de vous entendre traiter quelqu'un d'autre de malfaiteur, ironisa l'inspecteur. Pourquoi vous avez récupéré cet argent ?
- Parce qu'il est mort.
- Comment est-il mort ?
- Je l'ai un peu aidé.
- Martineau, pour vous, rien que pour vous, il faudrait ressortir les instruments de torture du Moyen-Âge.
- Rappelez-vous notre accord.
- Je me rappelle. Mais dites-moi où se trouve l'argent qui est en votre possession.
- Il n'est plus en ma possession. Si vous le voulez, il va falloir retrouver la salope qui m'a défiguré.

Il ne put en dire plus, il s'était brusquement assoupi.

Patrick quitta la pièce en conseillant au policier de garde d'être vigilant. Puis il rejoignit Magali, Marion et Romain.

## CHAPITRE 61

En ce début de nuit du 2 mai. Robert Malain était un des rares Français à ne pas être rivé devant son téléviseur pour suivre le débat entre les deux candidats à l'élection présidentielle. Il avait rédigé son article, l'avait transmis, puis il était resté sur place pour s'assurer qu'on ne le lui sabrerait pas. L'impression était maintenant en cours, tout allait bien. Et pour être certain que l'information soit bien diffusée, il avait averti les télévisions et radios locales. Dès la fin de la nuit, tout le monde saurait qu'un nommé Martineau allait faire des révélations sur l'attentat contre le TGV.

Dès que la journaliste qui animait l'émission débat eut conclu et que les caméras s'éteignirent, Paternos lança un « Au revoir » à la volée et quitta le studio.

Dans une salle adjacente que la chaîne avait mise à sa disposition, l'attendait une foule d'une centaine de personnes issues de tous milieux : des femmes et des hommes politiques bien sûr, mais aussi des industriels, des banquiers, des patrons de presse, un humoriste de bas étage, des acteurs et des chanteurs, certains talentueux, d'autres totalement ringards, des philosophes à la petite semaine, et quelques autres dont on ne connaissait pas très bien l'activité principale. Se trouvait donc là tout un peuple hétéroclite formant de nombreux petits groupes où se regroupaient les gens du même monde. C'était un peu la Tour de Babel. Lorsque Paternos entra dans la salle, un tonnerre d'applaudissements l'accueillit. Du haut de sa petite taille, le candidat esquissa un sourire de contentement, il était toujours très satisfait de lui-même. Déjà de nombreux admirateurs s'approchaient pour commenter le débat : « Qu'est-ce que tu lui as mis ; elle n'en a pas touché une... » ; « et quand tu lui as demandé le nombre de policiers... ». Tous s'accordaient pour le donner vainqueur, et de loin. Paternos n'en avait jamais douté.

La soirée se prolongea tard dans la nuit.

Mais pour Maillard, elle fut interrompue par un appel téléphonique de la cellule de contrôle de la presse.

- Monsieur Maillard ?
- Oui.
- C'est Alain Vignaud, de la cellule contrôle presse. On a un article dans un journal local qui nous semble poser problème.
- Lisez-le-moi.
- C'est un article signé Robert Malin du journal de Grenoble, ça dit : « La victime de l'agression qui s'est produite hier dans l'appartement d'une prostituée à Grenoble est hospitalisée au CHU. On connaît maintenant son identité, il s'agit de Monsieur Francis Martineau, directeur commercial d'une société de nettoyage. Il a indiqué qu'il avait d'importantes révélations à faire à la police concernant l'attentat terroriste sur la voie du TGV Grenoble-Lyon. Dès que le médecin qui suit son état de santé le permettra, il sera entendu par l'inspecteur qui est en charge de l'enquête. »
- Répétez-moi lentement que je puisse noter.

Maillard sortit un carnet et un stylo de sa poche et nota le message.

- Merci de m'avoir prévenu Vignaud.

Maillard raccrocha. Aussitôt il fit le tour du salon pour avertir Léonetti. Il le vit qui trinquait avec l'humoriste, ce dernier devait avoir trinqué avec beaucoup d'autres invités, il ne tenait plus debout. Maillard accrocha Léonetti par la manche et l'entraîna à l'écart.

- On a un gros problème. Il y a un type qui est hospitalisé à Grenoble et qui prétend avoir des révélations à faire à la police sur les terroristes. Le problème c'est qu'un journaliste a capté l'information, c'est dans le canard à paraître demain matin.

- Merde ! C'est qui ce type, tu as le nom ?
- Oui, j'ai noté le contenu de l'article.

Maillard déchira la page de son carnet et la passa à Léonetti.

- Je prends en charge, ne t'affole pas.
- Je ne m'affole pas mais j'ai l'impression qu'on frôle la catastrophe.
- Retourne voir nos invités, j'appelle Colombani et l'affaire est réglée dans la matinée.

Léonetti ne voulait pas inquiéter Maillard mais lui-même commençait à croire que la chance les quittait, si le type en question réussissait à dire ce qu'il savait à un journaliste un peu curieux, ça risquait de faire un peu de bruits à trois jours des élections, même si les dires du type allaient être difficiles à vérifier. Il composa le numéro de Colombani, celui-ci décrocha aussitôt :

- Colombani, j'écoute.
- Bonsoir Michel, on a un souci. Un type qui s'appelle Martineau est hospitalisé à Grenoble et dit avoir des révélations à faire sur l'attentat du TGV. Ca doit sortir dans le canard de demain, c'est un journaliste qui lance cette information.
- Catastrophe, Martineau, c'est le type qui a supervisé la logistique de l'opération qu'on connaît.
- Vous pouvez parler clair, mon téléphone est protégé et on ne peut pas capter mes conversations. Quant à Martineau, je sais qui il est puisque vous m'en avez parlé lors de notre dernière rencontre, j'ai une excellente mémoire.
- C'est vrai que je vous ai parlé de Martineau, c'est lui qui était en relation avec les trois saboteurs, c'est aussi lui qui leur a transmis le matériel que je lui avais fourni. Ce type, il faut absolument qu'il se taise, je le recherche depuis trois jours. Il faut aussi ôter l'article du canard. Si le mec disparaît alors qu'on sait qu'il avait des révélations à faire, ça va devenir malsain nos affaires.

- Impossible d'ôter l'article dans le journal, il est déjà imprimé. C'est la cellule de contrôle qui vient de nous avertir. Il y en a d'autres qui sont au parfum de notre petite combinaison ?
- Non, c'est le seul. Une fois lui calmé, il ne reste plus qu'à coincer nos deux planqués.
- On est jeudi.
- Je sais, je fais pour le mieux.
- Faites vite mon vieux, faites vite. Sinon vous n'allez pas rester préfet très longtemps.

Dans un vaste bureau richement meublé se tenaient trois hommes engoncés dans de vastes fauteuils. Ils discutaient tranquillement :

- Il n'a pas été trop mal, notre champion.
- Oui, il est parvenu à se contenir et à rester calme, il fait des progrès.
- Pour la forme, ça ne s'est pas trop mal passé. Pour le fond, c'est moins concluant.
- Je ne suis pas d'accord avec toi, il a été souvent largement à la hauteur.
- Sauf quand ils ont commencé à parler de politique culturelle. Elle connaissait sa faiblesse dans ce domaine et elle a très bien joué, elle lui a fait déballer quelques jolies bourdes.
- C'est vrai, Paternos, quand on lui parle de culture, il pense pommes de terre. Mais sur le reste il a réussi à surfer sur les vagues sans plonger.
- Bof ! Quand elle a commencé à embrayer sur la politique économique, il a encore balancé quelques énormités.
- Ca, on s'en fout. Il n'y a pas un français sur dix qui y comprend quelque chose et la plupart de ceux qui comprennent vont voter pour lui malgré les conneries qu'il

annonce. Il peut donc bien dire tout ce qu'il veut dans ce domaine.

- Heureusement, il a parfaitement négocié le virage sur la sécurité et il a réussi à la tenir sur son sujet de prédilection une bonne partie du débat. C'est là dessus qu'il a bâti son fonds de commerce, comme il ne fait qu'énoncer ce que veut entendre une large majorité de français, il joue gagnant.
- Apparemment, sa prestation a été bien ressentie. Les sondages d'après débat lui donnent un avantage certain, et la plupart de ceux sur le résultat de dimanche le créditent de deux à trois points d'avance.
- Oui, mais il y en a un autre qui donne cinquante, cinquante.
- Il faudrait connaître la question exacte posée pour savoir ce qui justifie cette différence entre celui-là et les autres.
- Bah, l'affaire est entendue. On peut mettre le champagne au frais pour dimanche soir.
- À partir de maintenant, il va falloir serrer les brides. Car tel que je le connais, notre ami Paternos, dès qu'il va être élu, il va nous foutre un bordel innommable. Il va falloir le suivre pas à pas et lui faire engager immédiatement les dispositions convenues. Si on le laisse faire, il est capable de faire tout l'inverse.
- Il a Maillard à ses côtés. Même si ce n'est pas un foudre de guerre, il temporise. Et puis je pense qu'on a fait le bon choix en lui imposant Claude Rivière comme secrétaire général. Lui, il saura veiller à nos intérêts et, éventuellement, les rappeler à Paternos.
- Il faut quand même faire très attention, dès qu'il va être à l'Élysée, il va se prendre pour le maître du monde. Il va penser que nous sommes tous à sa botte. Il faudra lui rappeler souvent qu'on est là, que c'est grâce à nous qu'il se trouve là où il est, et que c'est grâce à nous qu'il y reste.
- Encore un petit cognac ?

- Oui, s'il te plaît, il est excellent.
- C'est un cadeau de notre ami Jean.
- Comment va-t-il, notre ami Jean Gouttenoir ?
- Il se porte à merveille. Il aurait dû se joindre à nous ce soir mais il avait prévu une soirée de longue date. J'y étais d'ailleurs invité, vous aussi je pense.
- Oui, bien sûr, répondirent les deux autres.
- À la santé de Jean et à la réussite de Paternos, qui sera aussi la nôtre.

Et tous les trois levèrent joyeusement leur verre.

Dans une petite maison isolée, à proximité du village de Lavaveix-les-Mines dans la Creuse, les bûches flambaient dans la cheminée. Pauline avait hérité cette maisonnette d'une tante et, malgré des périodes financièrement difficiles, elle n'avait jamais voulu s'en séparer. Elle s'en félicitait aujourd'hui. Elle était confortablement installée dans un vieux fauteuil en bois, ses pieds nus tournés vers les braises ardentes. Elle téléphonait :

- Oui, ma chérie. Tout est arrangé pour l'année prochaine, tu pourras poursuivre tes études en Angleterre.
- Ah ma petite maman chérie, que je suis heureuse et que je t'aime.

Elles ne raccrochèrent le téléphone que tard dans la nuit.

Ils se sentaient de plus en plus proches. Cette aventure qui les avait fait se connaître et s'apprécier resterait probablement un des moments les plus forts de leur existence, autant par la rudesse des épreuves endurées, par la gravité des faits qui les ont engendrées que par la complicité et la fraternité, et même peut être un peu plus, qui s'étaient forgées entre eux. Magali, Marion, Romain et Patrick finissaient leur dessert. Ils avaient voulu oublier durant quelques heures les événements qui les avaient réunis. Ils avaient parlé de leur jeunesse, de leurs passions, de leurs espoirs. Puis ils s'étaient quittés, certains d'une amitié indéfectible.



Paul Langlois, seul dans sa chambre d'hôpital qui baignait dans la pénombre, semblait lutter, les traits de son visage se creusaient. Puis les paupières se mirent à ciller, elles tremblèrent quelques instants, puis s'écartèrent. Paul Langlois avait ouvert les yeux. Cela ne dura que quelques secondes.

À la cellule de soutien logistique pour la recherche des terroristes, tout était calme, rien ne se passait. Seul Blairon était agité, courant en tous sens, mais lui seul connaissait la raison de cette gesticulation.

Il était cinq heures du matin et Manu, assis devant la télévision, écoutait d'une oreille distraite les commentaires sur le débat de la veille. Il ne pensait plus qu'à préparer leur fuite et cela l'empêchait de dormir. Il venait de se lever et allait éteindre le poste lorsque le nom prononcé par le présentateur le fit bondir. Il écouta avec attention et apprit que Francis Martineau était à l'hôpital de Grenoble. Sa haine contre ce type était immense. Et puis, subitement, dans un éclair de lucidité, Manu se précipita dans la chambre où Bull dormait et le secoua.

- Bull, lève-toi vite, on se tire.

Après plusieurs bourrades, Bull finit par ouvrir les yeux.

- Qu'est-ce qui te prend. Pourquoi tu me réveilles ?
- Parce qu'on se casse. Max, enfin Martineau, il est à l'hosto et il va déballer l'affaire aux flics. Et lui, il sait où on est, c'est lui qui m'avait indiqué cette villa qui n'est habitée qu'en été. Alors tu te bouges, on décanille dare-dare. Mais on va quand même régler nos comptes avant de quitter Grenoble.

Martineau ne dormait pas, lui non plus. Les sédatifs ne faisaient plus effet, l'anxiété avait à nouveau envahi son esprit. Lui aussi regardait la télévision dans sa chambre, lui aussi venait d'entendre

l'information indiquant qu'il se trouvait là où il était en ce moment. Par contre où est-ce que ce journaliste était allé chercher l'information disant qu'il allait faire des révélations sur l'attentat. C'était quoi, ce canular ? Martineau n'en menait pas large, Martineau avait peur, une peur effroyable.

## CHAPITRE 62

Cinq heures trente. À cette heure matinale, l'hôpital n'était pas encore éveillé mais déjà quelques ombres circulaient dans les couloirs.

Jean-Pierre Lambert, policier, venait de prendre la relève de son collègue Colinot devant la chambre 625. Il avait acheté le journal avant de monter et maintenant, assis sur une chaise en plastic qui collait aux fesses, il lisait les nouvelles de la veille. Bien sûr, le débat entre les deux candidats à l'élection présidentielle occupait plusieurs pages. Lambert les lut avec délectation. Il y avait longtemps qu'il disait haut et fort qu'il fallait un homme politique comme Paternos pour remettre la France d'aplomb. Ca suffisait d'entretenir des chômeurs qui ne cherchaient pas de travail, des Arabes qui connaissaient toutes les ficelles pour toucher de l'argent à rien faire, des fainéants qui creusaient le trou de la sécurité sociale, des cheminots qui étaient toujours en grève, des enseignants toujours absents, des fonctionnaires aux avantages exorbitants, plus tout ce que lui, Jean-Pierre Lambert, ne savait pas mais qu'il supposait. Aux élections précédentes, il avait voté extrême droite, mais cette fois, sans hésitation, il donnerait sa voix à Paternos. À coup de pieds dans le cul, on allait les remettre au boulot, tout ce tas de branleurs. Et pour ceux qui ne veulent pas bosser, plus d'argent. Et pour les bougnoules, la porte. Il n'a pas parlé des pédés, Paternos. Là aussi, il faudrait faire quelque chose, ces mecs, s'ils veulent être des gonzesses, alors il faut leur couper les couilles, ça évitera qu'ils nous refilent le sida. Ou alors il faut qu'ils retournent en Grèce, on lui avait dit, à Lambert, que c'était de là qu'ils venaient, les pédés.

Des bruits de pas firent lever la tête à Lambert, deux infirmières approchaient. Il les regarda avancer quelques instants, ce n'était d'ailleurs peut-être pas des infirmières car les deux personnes qui arrivaient portaient des blouses amples, des calots coiffaient leur

tête et des masques en gaze cachaient leur visage, on ne voyait que leurs yeux, il était donc difficile de dire si c'était des femmes ou des hommes. Lambert reprit sa lecture. Dans les faits divers, on parlait justement du type dont il surveillait la chambre. Il n'eut pas le temps de commencer l'article. Les deux personnes qui déambulaient étaient arrivées à sa hauteur et l'une d'elle avait sorti de sous sa blouse un cran d'arrêt ouvert qu'elle avait aussitôt posé sous sa gorge en appuyant fortement. L'autre avait sorti, puis déroulé de l'adhésif d'emballage et lui entourait maintenant le bas de la figure, bloquant la bouche. Les deux agresseurs l'obligèrent à se lever de son siège et à pénétrer dans la chambre. Un des deux resta près de lui, la pointe du couteau toujours enfoncé sur le côté de sa gorge, à la limite de l'enfoncement. L'autre s'éloigna et Lambert entendit un bruit sourd, suivit d'un cri bref, vite étouffé. Le deuxième agresseur revient vers lui, il lui plaça les mains derrière le dos et les entoura d'adhésif, puis il fit de même avec les jambes, il poussa ensuite le corps du policier sous le lit et scotcha les mains et les pieds aux lattes du sommier. Lambert était saucissonné et ne pouvait plus ni faire un geste, ni crier. Les deux agresseurs, toujours sans prononcer un seul mot, quittèrent la chambre.

Lorsque vers sept heures, l'infirmière entra dans la chambre 625 pour les premiers soins, elle entendit du bruit sous le lit et trouva Lambert qui s'agitait, allongé sur le sol tel que l'avaient laissé ses ligoteurs. Elle poussa un cri puis, reconnaissant le policier de garde, elle le délivra à l'aide des ciseaux qu'elle avait dans sa poche. Dès qu'il put se mettre debout, Lambert leva le drap qui recouvrait Martineau. Celui-ci gisait sur le lit, un pic à glace lui transperçait la poitrine et le tenait fiché au matelas.

Un quart d'heure plus tard, Patrick Moreau était sur place, bientôt rejoint par Robert Malain. L'inspecteur s'étonna de la présence aussi rapide du journaliste :

- Tu passais par hasard ou tu es devin ?
- Ni l'un, ni l'autre. J'ai mes informateurs à l'hôpital. Dès qu'il se passe quelque chose, j'ai toujours un employé sympathique qui me passe un coup de téléphone. On dirait que ton coup de pub a été suivi d'effets immédiats.
- Sauf que ça a complètement foiré, ce n'est pas cet effet-là que j'attendais. L'information a été diffusée bien plus vite que prévue et je n'ai pas eu le temps de mettre en place le dispositif de surveillance que j'avais envisagé. C'est toi qui as averti les radios et les chaînes de télé ?
- Oui. J'ai pensé qu'au journal, il risquait de me censurer l'information. Alors j'ai transmis mon article à tous les médias de la place. Je n'ai pas bien fait ?
- C'était une sage précaution, mais elle se retourne contre moi. Si le journal avait été le seul moyen de diffusion, les lecteurs ne seraient informés que maintenant, les marchands de journaux ouvrent à peine leur boutique. Alors qu'à la radio et la télé, les journaux du matin ont déjà tous craché le morceau. Les assassins ont fait vite pour se décider.
- C'est qui, d'après toi ?
- Je n'en sais rien car ils sont plusieurs sur la liste des possibles. Le pire, c'est que ce piège devait me permettre d'en démasquer un, au lieu de ça je me retrouve avec un cadavre de plus sur les bras, mais toujours sans meurtrier. Et l'autre endormi qui n'a rien vu venir. Il s'était rapproché du policier de garde et s'adressait à lui. Vous ne pouvez vraiment pas me donner le moindre indice sur la physionomie des assassins ?
- Non, je vous l'ai dit. La seule chose que je peux dire c'est qu'ils étaient à peu près de la même taille et qu'il y en avait un plus costaud que l'autre.
- Et ils n'ont pas dit un mot ?

- Rien, même pas un grognement. Ceux qui sont entrés après non plus d'ailleurs.
- Comment ça, ceux qui sont entrés après ?
- Quelques minutes après mon agression, il y a eu de nouveau deux personnes qui sont entrées dans la chambre. Ils ont tourné autour du lit, puis ils sont repartis. Sans dire un mot.
- Et bien entendu, eux non plus, vous ne pouvez pas donner la moindre indication qui permettrait de les identifier ?
- J'étais ligoté sous le lit, j'ai rien vu que des chaussures. En plus il faisait sombre, ils n'ont pas allumé la lumière.
- Avec ça, je vais loin. Tiens, voilà Blairon qui arrive.

Le commissaire avait, lui aussi, entendu l'information concernant l'hospitalisation de Martineau. Il avait aussitôt contacté l'inspecteur Moreau qui lui avait appris le décès dudit Martineau. Blairon était plutôt satisfait de cette fin brutale mais surtout silencieuse. Il demanda :

- Inspecteur, vous aviez déjà eu des contacts avec la victime ?

Patrick savoura d'avance la réponse qu'il allait faire.

- Oui, commissaire, nous avons longuement parlé des affaires pour le moins litigieuses de ce monsieur. Mais je vais poursuivre mon enquête pour vérifier toutes les informations que j'ai recueillies.

Patrick regarda avec amusement le teint de Blairon passer du rose bébé au blanc terreux.

- Bon. Je vous laisse, l'équipe arrive pour faire les relevés. Venez me trouver dans mon bureau dès que vous aurez un moment, bredouilla Blairon.
- Je serai de retour dans la matinée. À tout à l'heure, commissaire.

Dès que Blairon les eut quittés, Patrick Moreau revint vers Bob :

- Je pense que le moment est venu de te déballer toute l'histoire. Enfin, ce que j'en sais aujourd'hui, il reste encore beaucoup de zones d'ombre et surtout, il me manque le personnage central. Mais on ne va pas parler de ça ici. J'attends les spécialistes du relevé d'indices et on va discuter de ça ailleurs.
- Tu as déjeuné, demanda Bob.
- Je n'ai pas eu le temps. Je suis passé directement de mon lit à ici.
- Alors, allons déjeuner ensemble, moi aussi, je n'ai rien dans le ventre. Et le ventre vide, je suis sourd. Tiens, la voilà qui arrive ton équipe.

Effectivement, trois hommes tenant chacun une mallette et deux policiers en tenue débouchaient dans le couloir. Dès qu'ils furent en place, Patrick et Bob quittèrent les lieux.

## CHAPITRE 63

- Bonjour Albert, comment vas-tu ce matin, lança Bob, jovial.
- Bonjour Bob, Ca va très bien. Tu as vu Paternos à la télévision hier soir, qu'est-ce qu'il lui a mis à la comtesse. Elle n'a pas touché terre.
- Je n'ai rien vu de tout ça parce que j'étais au boulot. Et puis si j'avais vu, je ne suis pas certain que je serais aussi enthousiaste que toi. Et toi, est-ce que tu as vu que le type qui avait été suspecté de l'attaque du fourgon bancaire, le dénommé Mohamed Chérifi, a été relâché hier soir, il est totalement mis hors de cause. Mais ça, c'est imprimé en tout petit en plein milieu du journal, pas comme son arrestation.
- Si c'est pas lui, ça doit être son frère, comme disait Coluche.
- La Fontaine.
- Quoi, la fontaine ?
- C'est La Fontaine qui faisait dire ça au loup dans « le loup et l'agneau », pas Coluche. Bon, on ne va pas y passer la matinée, apporte-nous plutôt un solide petit-déjeuner. Tu bois quoi Patrick ?
- Un café, bien fort.
- Un café, un crème et plein de croissants, commanda Bob.
- Comme vous voulez, mes seigneurs, répliqua Albert, vexé qu'on n'accorde pas plus d'intérêt aux exploits de son champion et qu'on dédouane un criminel.

Bob et Patrick s'installèrent à une table, le bar était désert à cette heure encore matinale. Ils attendirent qu'Albert ait terminé son va-et-vient pour apporter les boissons et les croissants, puis Patrick, avant de dévoiler ce qu'il savait du complot en cours, prévint Bob :



- Tout ce que je vais te dire, tu le gardes pour toi, pour l'instant. Si mon intuition est bonne, tu vas pouvoir libérer ton naturel narrateur dès demain, mais jusque-là, motus et bouche cousue. C'est d'accord ?
- C'est d'accord.
- Alors voilà...

Et Patrick fit le récit intégral des événements de ces sept derniers jours. Lorsqu'il eut terminé, Bob resta un instant abasourdi. Le voyant ainsi Patrick lui dit :

- Je t'avais prévenu, que ce serait encore plus énorme que ce que tu pensais.
- Tu es sur de ce que tu racontes ?
- Il y a la partie que j'ai vécue, celle-là, j'en suis sur, et il y a la partie que m'a rapportée Martineau, je ne pense pas qu'il m'ait raconté des salades, il n'en avait plus les moyens. Tout concorde, il y a un individu, impliqué dans plusieurs trafics et délits, qui, en plus, monte un faux attentat avec de faux terroristes. Il les a choisis avec soin, un arabe dealer qui a séjourné en Afghanistan et en Tchétchénie, quoi de mieux comme coupable aux yeux de l'opinion publique. On peut ensuite leur imputer l'attentat de Paris, qui va en douter ? Comme ce sont des amateurs on les appréhende rapidement. Cette affaire, ça permet aussi à notre ministre de l'intérieur et bientôt Président de sortir renforcé dans son rôle de père fouettard et de champion toute catégorie de la chasse aux malfaiteurs. C'est inespéré pour lui, ce truc foireux. Tu es prêt à faire un article dans ce sens ?
- Et comment. Mais pourquoi faut-il que j'attende demain ?
- Parce que je pense que nous allons cueillir nos deux voyageurs aujourd'hui. Je rencontre le Préfet Colombani dans deux heures, c'est celui qui dirige les opérations de recherche. Lui, il cherche, moi je trouve. Martineau m'a dit où ils ont probablement trouvé refuge.
- Et tu ne penses pas qu'ils ont déjà quitté la région ?

- Non, il y avait trop de barrages. Sur les deux, Karim Benzeri est de loin le plus intelligent. Je suppose qu'il attend le jour des élections ou les jours qui suivent pour tenter de fuir, les contrôles vont être moins présents.
- Tu crois que Paternos va nous refaire le coup de l'arrestation en direct en invitant pour l'hallali toute l'élite médiatique ?
- Non, je suppose qu'il va être plus prudent cette fois. Il joue gros sur ce coup, un second ratage pourrait lui coûter l'élection, il va donc le faire à l'économie. Si tout marche comme prévu, il pourra se rattraper demain soir, lors de son dernier meeting et se passer et repasser la brosse à reluire. Je suppose donc qu'au cours de cette arrestation, il n'y aura pas de journaliste... Sauf toi.
- Comment ça ?
- Parce que moi, j'y serai. Et je t'emmène.
- Tu ferais ça ?
- Puisque je te le dis.
- Si je ne me retenais pas, je t'embrasserais.
- Bon, et bien retiens-toi. Maintenant je file d'abord voir la mère de Martineau pour lui annoncer le décès de son fils, sale corvée en perspective. Elle n'a pas eu de chance dans la vie, cette pauvre dame. Ensuite je vais voir Colombani.
- Juste un conseil, avec Colombani, fais gaffe.
- Ca veut dire quoi ?
- Ce n'est pas un saint ce mec-là. J'ai quelques archives au journal qui traitent de ses exploits en Afrique, ce n'est pas joli joli ce qu'il a fait là-bas. Toujours du côté des dictateurs, toujours du côté des vendeurs de canons. Quelquefois, c'est vrai, il était en mission officielle, envoyé par le ministère des affaires étrangères ou l'armée. Mais souvent il travaillait pour son propre compte. Souvent, même, il faisait concilier les deux, les affaires de l'État et ses intérêts privés.

- Je lui amène ceux qu'il cherche sur un plateau, que veux-tu qu'il me fasse ?
- Rien, probablement. Mais je te dis simplement ce que je sais du bonhomme.
- Merci quand même. J'y vais. Dès que j'ai du nouveau, je t'appelle.

Patrick rentra chez lui rechercher sa moto, puis il se rendit au domicile de la maman de Martineau. Lorsqu'elle lui ouvrit la porte, il sut qu'elle était déjà au courant, elle était en larmes. Il tenta, bien maladroitement, de la réconforter. Mais quoi dire à une mère qui vient de perdre son enfant, si pourri soit-il ? C'est elle qui soulagea l'inspecteur Moreau.

- Vous savez, Monsieur l'inspecteur, j'ai eu deux fils et je les ai perdus tous les deux tragiquement. J'ai autant de peine pour l'un que pour l'autre. Mais autant la mort du premier me laisse encore aujourd'hui anéantie, autant la mort de Francis me soulage d'un poids. Je craignais chaque jour qu'il ne réalise des actions violentes, qu'il ne fasse du mal aux gens. Je le pleure aujourd'hui, mais je suis soulagée, certaine que demain, je ne souffrirai plus de savoir que vraisemblablement mon fils causait du mal tout autour de lui. Au revoir, Monsieur l'inspecteur, c'est gentil d'être venu me voir.
- Je reviendrai, Madame Martineau. Je vous promets de venir vous dire un petit bonjour de temps en temps.
- Merci, mais partez vite, vous devez avoir plein de travail.

À neuf heures Patrick était introduit dans le bureau du préfet Michel Colombani. Celui-ci était au téléphone, de la main il fit signe à l'inspecteur de s'asseoir en face de lui. Tout le temps de la conversation qui portait sur le renforcement des barrages routiers, Patrick put observer l'homme. Il avait un physique de jeune premier sur le retour, play-boy bronzé et bodybuildé mais dont le

visage inspirait une certaine crainte, dû probablement à la dureté du regard et aussi à des lèvres minces, serrées, sans pratiquement de parties charnues. Les joues étaient creuses, le nez droit et fin, les oreilles petites et pointues, tout était anguleux dans ce visage, il n'y avait rien de rond pour atténuer l'effet rapace. Colombani surprit cette observation minutieuse, il fit pivoter son fauteuil et ne laissa plus voir à Patrick que sa nuque sur laquelle tombaient des cheveux mi-longs qui passaient par-dessus le col de la veste. Enfin, la conversation se termina. Colombani fit à nouveau pivoter son fauteuil pour se retrouver face à Patrick Moreau.

- Bonjour inspecteur. Vous avez des révélations importantes à me faire m'a-t-on dit. Vous sachant sur toutes les affaires insolites de ces derniers jours, et notamment à l'origine de la mise sous surveillance du regretté Martineau, je ne doute pas que ce que vous allez me dire soit d'une importance capitale.
- Il faut que je commence par le début, c'est un peu long mais je vais essayer de faire court.

Et pour la seconde fois de la journée, Patrick Moreau refit le récit des événements qu'il avait vécu depuis qu'on lui avait confié la rédaction du rapport sur l'accident de Paul Langlois. Au début, Colombani écoutait d'une oreille distraite. Mais au fur et à mesure que l'inspecteur avançait dans son récit, le préfet devenait de plus en plus attentif, peut être même un peu crispé. Lorsque Patrick Moreau eut terminé, Colombani le scruta de ses yeux bleus, comme s'il avait voulu le transpercer du regard, cela dura quelques secondes pendant lesquelles ni l'un ni l'autre ne bougea ni ne parla. Patrick détesta ce regard acéré. Puis Colombani se reprit et demanda :

- Vous savez donc où se trouvent les deux terroristes ?
- Martineau avait émis une supposition, ce n'est pas une certitude. Le mieux est d'y aller voir.
- Nous allons préparer l'affaire. Bien sûr, je vous garde avec moi durant toute l'opération.

- Vous prévoyez ça pour quand ?
- Mais tout de suite.

Colombani, sans plus se préoccuper de l'inspecteur, décrocha son téléphone et commença à donner ses instructions.

Une heure plus tard il se trouvait devant l'entrée d'une villa cossue de la proche banlieue grenobloise. Patrick, posté sur le trottoir d'en face n'eut même pas le temps d'appeler Bob. La douzaine de gendarmes du groupe antiterroristes et la vingtaine de policiers n'eurent pas à intervenir, la porte de la maison était grande ouverte et la maison désespérément vide. Mais le café encore tiède dans la cafetière confirmait que le départ des occupants s'était produit tout récemment.

## CHAPITRE 64

Manu et Bull se trouvaient maintenant dans le tramway en direction de la ville de Fontaine. Manu, toujours habillé façon cadre dynamique, portait en bandoulière un lourd sac de voyage. Bull avait revêtu un large manteau muni d'une capuche qui cachait une partie de son visage et surtout qui masquait sa calvitie, qui disparaissait malgré tout puisqu'il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours. Il était chargé d'un sac à dos.

- T'as bien fait de piquer ce manteau à l'hôpital, dit Bull.
- Il te va impeccable. Mais on est arrivé.

Ils descendirent au terminus. Manu semblait savoir où aller. Bull demanda :

- Tu m'expliques ce qu'on va faire.
- On va prendre les transports en commun.
- On en sort du tramway.
- Oui, mais là on ne va plus être passager mais conducteur.
- D'un tramway ?
- Non, d'un bus. Tu m'as bien dit que tu avais travaillé quelques mois comme chauffeur de bus avant de te faire virer ?
- Oui.
- Eh bien on va aller prendre un bus.
- Je ne comprends rien à ce que tu racontes.
- On arrive.

Ils étaient en effet devant l'entrée du dépôt de bus de la société de transport en commun grenobloise.

- Je t'explique. Il y a des bus-écoles dans ce dépôt ?
- Oui.
- Alors on va aller en piquer un et on se tire avec. Sauf malchance, les bus-écoles ne doivent pas tous sortir tous les jours, si on a un peu de veine, on ne va pas s'apercevoir tout de suite qu'il en manque un. Dans une heure on est

loin de Grenoble, on pique une tire puissante et on file vers l'Italie.

- C'est pas con ton idée. Je sais où ils sont les bus-écoles mais il faut aller récupérer les clés dans un local où il y a toujours du monde.
- Le monde, on va le faire évacuer.

Manu sortit un téléphone portable et un morceau de papier de sa poche. Sur le papier, il y avait le numéro de téléphone de la société de transport. Avant de composer le numéro, Manu dit à Bull :

- Tu te planques près du local où sont les clés et tu attends. Dès que tu vois les personnes sortir, tu fonces prendre les clés, tu files sortir le bus qui correspond aux clés. Moi je t'attends dehors, je commence à avancer sur la droite, direction Valence. Tu me prends au passage. Traîne pas car les flics vont rappliquer rapidos.
- Tu vas leur dire quoi, au téléphone ?
- Je vais leur dire qu'il y a une bombe qui va exploser dans cinq minutes. Allez, bouge.

Manu laissa le temps à Bull de se faufiler entre les bus puis il composa le numéro. Dès qu'on décrocha il annonça effectivement qu'une bombe avait été placée dans l'entrepôt et qu'elle allait exploser dans moins de cinq minutes. Quelques secondes plus tard une sirène retentissait dans le dépôt et le personnel commençait à évacuer les bureaux. Manu s'écarta de l'entrée et commença à s'éloigner lentement. La sirène hurlait toujours et les employés se massaient maintenant à l'extérieur. Manu se retournait. Il vit un, puis deux, puis plusieurs bus quitter le dépôt, probablement des conducteurs qui sauvaient ce qu'ils pouvaient du matériel. Ça devrait aider Bull à passer inaperçu. Les chauffeurs sortaient les bus et les garaient le long du trottoir, puis il y en eut un qui ne s'arrêta pas et continua sa route jusqu'à la hauteur de Manu. La porte avant s'ouvrit et Bull cria :

- Allez monte.

Manu grimpa et Bull referma la porte. Ils étaient en route pour l'Italie.

- Je vais où, maintenant, demanda Bull.
- Tu rejoins la route de Valence et au rond-point à la sortie de Sassenage, tu prends la route de Villard-de-Lans.
- C'est pas vraiment la route directe pour l'Italie.
- Je sais. Mais si on avait voulu prendre la route directe, il fallait retraverser Grenoble. Là, on va faire le tour par le haut. On va jusqu'à Lans-en-Vercors, on reprend la route de Saint-Nizier, on redescend sur Claix. Là on laisse le bus et on taxe une bagnole.
- Ca va prendre un moment, tout ça.
- On n'est pas pressé. Les flics, ils vont pas venir nous chercher dans un bus-école. Tu fais gaffe, c'est toi l'élève, c'est moi le moniteur. Alors tu joues pas au con, tu conduis pépère.
- Bien chef.

Ils restèrent un moment sans parler. Puis Bull demanda :

- Manu ?
- Quoi ?
- Tu crois qu'on va s'en sortir de ce merdier ?
- Je veux, qu'on va s'en sortir. Regarde, on arrive au rond-point. Et qui y a au rond-point, toute la flicaille du coin. Même des motards. Tu flippes pas. Tu passes gentiment, tu mets ton clignotant.
- Il me fait signe, l'autre en face. Regarde, ils contrôlent toutes les bagnoles.
- Oui, il te fait signe. Il te montre la file de gauche, pour que tu puisses passer sans t'arrêter. On lui fait un grand signe merci à ce gentil gendarme et on prend la montée sur Saint Nizier. Seulement là, on leur fait un splendide bras d'honneur.



Une bonne heure plus tard Bull gara le bus sur le parking à l'arrière du supermarché local. C'était assez éloigné de la route pour qu'on ne le repère pas rapidement.

- Comment on fait pour trouver une tire maintenant ? demanda Bull.
- Déjà, il y a l'arrêt du bus qui va à Grenoble à deux minutes d'ici. On y va et on s'assoie, comme si on attendait.

Ils firent comme avait dit Manu et s'installèrent sous l'abribus.

- Maintenant, c'est assez simple. Il y a un bureau de tabac de l'autre coté du pont. Un client sur dix s'arrête en double file devant et laisse tourner le moteur. Moi je t'attends ici avec les bagages, toi tu vas près du bureau de tabac et dès qu'un client laisse sa bagnole tourner pendant qu'il achète ses clopes, tu grimpes dedans et tu me reprends ici. Il y a suffisamment de distance entre l'arrêt de bus et le bureau de tabac pour que le proprio de la tire ne puisse pas te courir après.
- Super. J'y vais.
- Attends. Si la première voiture qui s'arrête est du genre fiat 500 ou deux CV, tu laisses filer. Choisis-nous un truc qui avance mais ne tarde pas trop quand même.
- Tu préfères essence ou diesel ?
- Essence, couleur vert métallisée et décapotable. J'allais oublier, si il y a un GPS, c'est encore mieux.
- OK, je te promets pas pour la couleur.

Bull s'éclipsa et Manu appuya la tête contre la paroi de l'abribus, il ferma les yeux et laissa son esprit vagabonder, loin de la France, quand il s'entraînait avec les combattants de la Liberté. Là-bas, il avait vécu intensément, ici il avait sombré dans le petit banditisme minable. Même si cela lui avait permis de jouer les cadors et d'engranger de la tune, il n'en tirait aujourd'hui aucune satisfaction.

Il fut interrompu dans sa réflexion par un crissement de freins, Bull venait de piler près de lui et criait. Il ne comprit pas immédiatement ce qu'il disait car la vitre avant droite n'était pas encore totalement baissée. Bull répéta :

- Monte et grouille, on va avoir les flics au cul.

Manu attrapa les deux sacs, ouvrit la portière et s'engouffra dans la voiture. Il n'avait pas encore refermé la porte que Bull redémarrait sur les chapeaux de roues.

- Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Manu dès qu'ils furent repartis.
- Il s'est passé que ton tabac, y'a pas pire comme traquenard. Au moment où j'ai piqué la tire, le proprio m'a vu. Il est sorti et s'est mis à hurler « au voleur ». Juste après le tabac, il y a un feu qui, bien sûr, était au rouge et que j'ai grillé. Et de l'autre côté du carrefour, un peu en contre bas, il y a la police municipale. Et justement une voiture sortait. Heureusement elle tournait à gauche au moment où j'ai grillé le feu. Les flics m'ont vu dans leur rétroviseur. Le temps qu'ils fassent demi-tour, j'avais déjà repassé le pont. Je ne les vois pas dans mon rétro, ils ont dû croire qu'on a pris l'autoroute.
- Alors calme-toi et ralentis. D'abord, c'est quoi cette bagnole ? Une Audi, ça doit carburer ça ?
- Ca va le faire. S'ils veulent nous rattraper les flics, il va falloir qu'ils s'équipent gros. Je vais où ?
- Tu files tout droit jusqu'à Vif. Ensuite direction La Mure, puis Gap.

## CHAPITRE 65

La villa dans laquelle s'étaient réfugiés les fugitifs avait été inspectée de fond en comble sans que cette investigation fournisse le moindre indice sur leur destination actuelle. Le commandant Reynier avait pris les choses en main, Colombani était peut-être le chef officiel de l'opération, mais ce poste n'était qu'administratif, celui qui savait ce qu'il fallait faire, c'était le commandant Pierre Reynier. Il ordonna l'arrêt des recherches sur place.

Reynier avait longuement discuté avec l'inspecteur Moreau durant la fouille de la villa. Dès qu'ils furent de retour à la Préfecture, Reynier demanda à l'inspecteur :

- Il n'y a que vous qui connaissez bien la région ici, je veux que vous me secondiez tout le temps de cette opération.
- Il faut que je prévienne le commissaire Blairon, je vais lui manquer.
- Pour ce qu'il a à faire, n'importe quel stagiaire peut faire l'affaire. Vous allez justement l'appeler pour l'informer que vous restez avec moi. Vous lui demandez ensuite de vous transmettre immédiatement tous les signalements d'actes délictueux sur l'agglomération depuis le début de la matinée. Je veux ça dans la demi-heure. Vous m'analyser ce qui arrive, vous me faites le tri et vous ressortez tout ce qui vous pourrait être en rapport avec la fuite de nos deux loustics. Je suis dans le bureau à côté, si vous avez la moindre information, vous venez me trouver illico.
- Ca me va. J'appelle Blairon sur le champ.

L'inspecteur décrocha le téléphone, composa le numéro de l'hôtel de police et, après s'être présenté, demanda à être mis en relation avec le commissaire.

- Moreau, vous êtes où encore. Je vous attends depuis deux heures. Si vous ne rappliquez pas dans le quart d'heure je vous fous un rapport au cul.

L'inspecteur Moreau faillit lui répondre que c'est lui, qui allait se le foutre au cul, le rapport, mais il se retint, le commandant Reynier était encore près de lui. Sentant que la demande qu'il allait faire à Blairon ne serait pas bien perçue, il mit le haut-parleur en marche afin que le commandant puisse suivre la conversation.

- Tout d'abord, bonjour Monsieur le commissaire.
- Ne vous foutez pas de ma gueule, en plus.
- Écoutez, commissaire, je n'ai pas de temps à perdre. Je suis attaché au service du commandant Reynier tant que nous n'aurons pas coffré les deux terroristes. Je suis en ce moment à la préfecture. Le commandant me demande de collecter dans les plus brefs délais toutes les plaintes et constatations d'actes répréhensibles depuis le début de la matinée. Il veut ça dans une demi-heure au plus tard, merci de me les faire parvenir au plus tôt, c'est moi qui suis chargé de l'épluchage.
- Petit con, vous ne croyez pas que vous allez me donner des ordres.

Le commandant Reynier fit signe à l'inspecteur de lui passer le combiné du téléphone :

- Commissaire Blairon, ici le commandant Reynier. Vous arrêtez de nous emmerder et vous allez passer la vitesse supérieure. Je vous préviens que si vous nous faites louper, une fois encore, cette arrestation, vous pouvez faire vos valises pour un bureau dans les combles de l'administration parisienne. Il ne vous reste plus que vingt-cinq minutes.

Le commandant raccrocha et, s'adressant à l'inspecteur :

- Vous arrivez à vous entendre avec ce type ?
- Non, pas vraiment. Et il n'est pas seulement incompetent, il est aussi corrompu jusqu'à l'os.
- Ce n'est pas le moment pour en parler, mais après notre opération, j'aimerais que vous me racontiez tout ce que vous connaissez de cette affaire. Colombani m'a dit que vous lui aviez fait des révélations, mais je suis certain qu'il

ne m'a pas tout dit. Pour l'instant, on s'occupe des fuyards. Mais ensuite je ne vous lâche pas tant que je ne connais pas tout de cette salade.

- Je crois qu'il aurait d'ailleurs mieux valu que je vienne vous raconter ce que j'ai appris à vous plutôt qu'à Colombani. Mais comme vous dites, nous verrons quand nous aurons arrêté les deux gugusses. J'aimerais aussi vous faire une demande personnelle.
- Allez-y.
- J'ai promis à un ami journaliste de l'emmener. Je pense qu'il serait bon qu'un œil neutre puisse relater le déroulement de l'opération dans la presse et que ce ne soit pas un relais de l'autorité qui informe les médias. Qu'en pensez-vous ?
- Ce n'est pas très réglementaire comme démarche, mais vous avez certainement raison. Vous pouvez dire à votre ami de nous accompagner.
- Merci Commandant.

Le commandant quitta l'inspecteur et celui-ci composa immédiatement le numéro de téléphone de Bob.

- Bob, je suis certain que ton réseau d'informateurs marche aussi bien que celui de la police.
- Là, tu me fâches. Mon réseau marche bien mieux que celui de la police. Tu as du nouveau, je peux me pointer ?
- Non, pas encore. On a trouvé la planque des gus, mais ils avaient quitté le nid. Ils ne doivent pas être très loin. Je suppose qu'ils vont tenter de piquer une voiture. Tu as des remontées dans ce sens depuis ce matin ?
- Non. J'ai quelques faits divers intéressants mais pas encore de vol de voiture.
- C'est quoi, tes faits intéressants ?
- Une alerte à la bombe au dépôt des bus, ce n'est pas une pratique courante dans notre région. Un suicide au gaz qui fait un mort et deux blessés, mais le candidat au suicide,

lui, s'en tire indemne. Ca aussi, ce n'est pas banal. Le braquage d'une bijouterie à l'ouverture, ça, par contre, ça devient très courant par les temps qui courent. Voilà pour les dernières nouvelles.

- Ton alerte à la bombe, tu as des détails ?
- Pas encore. Je serais bien allé y faire un saut, mais comme j'attends avec impatience ton invitation pour la fête finale, je ne m'éloigne pas trop du centre-ville. La seule chose que je sais, c'est que le chef du dépôt a reçu un appel téléphonique signalant l'explosion imminente d'une bombe. Il a fait évacuer tout le monde et appelé la police et les pompiers. Ca a mis une joyeuse pagaille à la fois au dépôt, mais aussi dans l'agglomération car les bus ne sortaient plus. Après plus de deux heures d'inspection, les artificiers n'ont rien trouvé, le personnel a pu reprendre le travail. La circulation des bus est de nouveau normale depuis seulement quelques minutes.
- Je pense que mes collègues aussi vont me parler de ça. Donc rien en rapport avec la fuite de nos types. Je te quitte, si tu as du nouveau, tu m'appelles.
- OK, à bientôt, tu ne m'oublies pas pour la balade ?
- J'ai l'accord du commandant Reynier. Dès qu'on bouge, je te fais signe.

Comme il n'avait rien d'autre à faire qu'à attendre, Patrick Moreau appela Marion :

- Marion, bonjour, c'est Patrick.
- Bonjour Patrick, qu'est-ce qui t'amène ?
- Je viens juste prendre des nouvelles de ton papa.
- Il va très bien, sauf qu'il est toujours muet et immobile. Mais on voit à son physique qu'il revient doucement. Le docteur confirme qu'il n'est plus dans le coma mais dans un état de refus de revenir à une vie normale. Il se sent bien

comme il est. Avec Romain, on va le faire sortir de cette léthargie. Et toi, tu vas comment ?

- Je ne vais pas trop mal. On est sur la trace des deux apprentis terroristes, je pense que je ne vais pas être disponible tant qu'on ne les aura pas arrêtés.
- Quand tu as de nouveau un moment de libre, fais-moi signe.
- J'en avais bien l'intention. Malheureusement, ça peut être dans pas longtemps comme dans plusieurs jours.
- Je serai patiente. Allez bises et à bientôt.
- Bises aussi.

Sacré nana, pensa Patrick. Elle lui plaisait. Pire, elle l'envoûtait. Il n'eut pas le loisir de penser plus longtemps à Marion, son téléphone sonna. C'était Bob.

- Dis, je viens d'avoir mon contact au dépôt de bus. Il me signale un truc qui va peut-être t'intéresser, il leur manque un bus.
- Comment ça, il leur manque un bus ?
- Ben oui. Le dépôt dispose de deux bus-écoles, ils ne devaient pas être utilisés aujourd'hui. Avant l'alerte à la bombe, les deux bus se trouvaient à leur place, après l'alerte, il en manquait un.
- Dans la pagaille, il n'y a pas un chauffeur qui s'est trompé de bus ?
- Impossible, les bus-écoles sont différents des bus normaux. Un chauffeur n'aurait pas pu se tromper. De plus ils ont les clés de leur bus, ils ne peuvent pas confondre. D'ailleurs, à propos de clés celles du bus manquant ont disparu.
- C'est peut-être une bonne info. Tu as autre chose à signaler ?
- Non. Je te rappelle dès que j'ai du nouveau.

Patrick appela aussitôt l'hôtel de police et demanda à parler à son pote Antoine.

- Salut Antoine, je suppose que tout le service est sur le pied de guerre pour récolter tous les délits de la matinée.
- Comment tu sais ça ?

Patrick raconta sa matinée et la discussion avec Blairon.

- Le pauvre type, s'indigna Antoine. Il est venu nous trouver en disant que le Préfet l'avait personnellement chargé de cette mission. Il s'est bien gardé de nous dire qu'il avait pris une soufflée, de plus avec toi comme témoin. Je suppose que tu ne m'appelles pas pour prendre de mes nouvelles ?
- Non, je voudrais que tu me transmettes le curriculum vitae de nos deux gaillards, tu peux m'avoir ça dans combien de temps ?
- Ca va aller vite, on a déjà recueilli tous les renseignements utiles. Tu as un fax à proximité ?

Patrick donna le numéro et quelques minutes plus tard il recevait l'intégralité des informations connues de la police sur les dénommés Karim Benzeri et Angello Costantini. Patrick éplucha d'abord la fiche la plus fournie, celle de Karim Benzeri, il ne trouva rien qui puisse être utile à sa recherche. Puis il lut celle d'Angello Costantini, elle ne comportait que quelques lignes, nom, prénom, date et lieu de naissance, parents, parcours scolaire réduit à sa plus simple expression, école de chauffeur poids lourds et transports en commun et réussite à l'examen, et, ce que pressentait l'inspecteur, stage de conducteur à la société des transports de l'agglomération grenobloise.

Patrick fonça dans le bureau de Reynier et entra sans même frapper :

- Ils ont piqué un bus !
- Qu'est-ce que vous dites, répondit Reynier qui n'avait pas eu le temps de saisir la phrase de l'inspecteur.
- Je dis que je pense que nos deux fuyards ont dérobé un bus au dépôt de Sassenage. Ils ont téléphoné pour lancer une fausse alerte à la bombe et ils ont profité de l'affolement



pour s'emparer d'un bus. Je viens d'avoir un appel d'un journaliste que je connais, il y a bien un bus qui a disparu du dépôt. Et Angello Costantini a été chauffeur durant six mois dans ce dépôt.

- Un bus, ça doit se remarquer. De plus, ça ne va pas très vite. On devrait les reprendre rapidement.
- Sauf que je me doute qu'ils ont emprunté ce bus pour s'éloigner du pourtour grenoblois afin d'éviter les contrôles. Depuis, ils ont dû changer de véhicule.
- S'ils ont changé de véhicule, répéta Reynier, ils l'ont sans doute volé, lui aussi. Il faut que Blairon nous envoie toutes les plaintes de vols. Appelez-le.
- Laissez Blairon tranquille. Je préfère passer en direct avec mes collègues, ça va plus vite.
- Vous avez raison, le temps presse, inutile de solliciter les intermédiaires incompetents.

Patrick rappela Antoine.

- C'est à nouveau Patrick. Super, ton envoi de tout à l'heure. On a pu localiser le point de départ des deux types. Maintenant il faudrait que tu me recenses tous les vols de voiture de la matinée. Ça va te prendre combien de temps ?
- Il faut que j'appelle tous les commissariats de quartier. Si on s'y met à plusieurs on devrait t'avoir ça d'ici une demi-heure.
- Merci Antoine.

À peine avait-il raccroché que son téléphone sonnait, c'était Bob.

- On a retrouvé le bus.
- Où ça ?
- Près du terminus des bus de Claix. Il était garé sur le parking d'un supermarché. C'est le gérant qui a gueulé auprès de la société de transport parce que le bus lui bouffait cinq places de parking à lui tout seul.

- Super. Je pense qu'il va bientôt falloir que tu me rejoignes, la chasse ne va pas tarder à commencer. Je file l'info au central et je te rappelle.

Patrick, une nouvelle fois, appela son collègue Antoine :

- Antoine, essaie de me donner en priorité les vols commis sur Claix et Pont-de-Claix.
- J'ai déjà ce qu'il te faut sous la main : un type qui allait acheter son journal s'est fait piquer son Audi parce qu'il avait laissé tourner le moteur. Les flics ont vu passer la voiture mais ils étaient dans le mauvais sens, le temps qu'ils fassent demi-tour, les oiseaux s'étaient envolés. Ils ont pris l'autoroute en pensant que le voleur avait filé par là, mais ils n'ont pas retrouvé la voiture. Les types ont du partir vers le sud, vers Vif et Monestier-de-Clermont.
- On a les coordonnées du propriétaire de la voiture.
- Oui, je te les donne. Il est à son bureau, il travaille juste à côté.

Patrick composa le numéro de téléphone que venait de lui communiquer Antoine. Une jeune femme répondit :

- Cabinet d'assurances Cartepoix, bonjour.
- Bonjour Mademoiselle, passez-moi Monsieur Cartepoix s'il vous plaît.
- Ce n'est pas possible pour le moment, il est en rendez-vous.
- Peu importe, dites-lui que ça concerne le vol de sa voiture.
- Un instant, je vous prie.

Au bout de quelques secondes, la secrétaire reprit la ligne et dit à Patrick :

- Je vous passe monsieur Cartepoix.
- Cartepoix, j'écoute.

- Bonjour, inspecteur principal Moreau à l'appareil. Nous sommes sur la trace des voleurs de votre voiture. Pouvez-vous me dire si vous avez un GPS dans cette voiture ?
- J'ai un GPS mais il n'était pas branché et il faut taper un code pour le mettre en marche.
- Dommage, avec un GPS allumé on aurait pu repérer votre véhicule.
- Et avec un téléphone portable ?
- Il y a un téléphone portable ouvert dans votre voiture ?
- Oui.
- Super, vous me donnez le numéro s'il vous plaît.

Patrick nota le numéro que lui communiquait Cartepoix. Celui-ci demanda :

- Et comment vous allez retrouver ma voiture en connaissant mon numéro de téléphone ?
- Parce que votre téléphone il émet en permanence pour être détecté par les antennes les plus proches. Et ça, on peut le piéger.
- Et vous mettez tous ces moyens en branle pour retrouver ma voiture ! Il n'y a pas à dire, ça change en bien dans la police. Vous pensez la retrouver dans combien de temps ?
- Je ne peux pas vous dire mais on vous tiendra au courant. Merci monsieur Cartepoix.

Aussitôt Patrick recontacta Antoine et lui demanda de localiser le téléphone. En attendant la réponse, il appela Robert Malain sur un autre téléphone et lui dit :

- Grouille-toi d'arriver. Je pense qu'on va décoller bientôt.
- Il n'eut pas à attendre longtemps la réponse d'Antoine, celui-ci avait détecté le portable.
- Ils sont à proximité de La Motte d'Aveillans, à trente kilomètres de Grenoble. Mais il semble qu'ils sont arrêtés, le téléphone reste fixe.

Patrick alla de nouveau trouver Reynier et lui fit un résumé de ce qu'il venait d'apprendre. Celui-ci décrocha aussitôt son téléphone, toutes les unités opérationnelles sur cet objectif étaient en alerte maximum, il suffisait donc d'un ordre pour que chacune se déploie. L'hélicoptère décollait aussitôt pour repérer le véhicule, les cars de CRS quittaient les casernes grenobloises pour se diriger vers le lieu de localisation des fuyards, la gendarmerie de La Mure mettait en place des barrages pour stopper leur fuite vers le sud. Une fois tous les ordres donnés, Reynier se leva et dit à l'inspecteur :

- Vous venez avec moi, on va monter en voiture.
- Et le Préfet, vous ne le prévenez pas ?
- Le Préfet, il est déjà dans l'hélicoptère. Vous ne pensez pas qu'il allait prendre un autre moyen de transport. Revenons à nos gaillards, votre service de localisation reste en contact permanent avec l'hélicoptère qui va les prendre en chasse. Nous, nous sommes en liaison directe avec l'hélicoptère et moi, je gère les troupes au sol. Vous connaissez l'endroit où sont localisés les deux hommes ?
- Oui, je connais même bien.
- Il y a beaucoup d'échappatoires possibles ?
- Non. Ils arrivent de Grenoble par une route, il y en a une autre, la Nationale 85, qui arrive de Vizille.
- C'est la route Napoléon ?
- Exact. Vous connaissez donc aussi ?
- J'y suis passé quelques fois pour me rendre en Provence. Mais je ne me rappelle plus des détails de la route.
- Cette route est située sur un plateau à environ mille mètres d'altitude. Pour accéder à ce plateau, il y a la route qu'ont prise les deux fugitifs, qui arrive de Grenoble par Vif et l'autre qui arrive de Grenoble par Vizille. Un fois sur le plateau, passé Lafrey, il y a aucune échappatoire jusqu'à la Mure. Lorsqu'on se trouve à La Mure, une route permet de partir dans le Vallonnais et de rejoindre la route de Bourg-

d'Oisans, une autre redescend sur Grenoble par Vif, c'est celle qu'ils ont prise pour arriver. Si on suppose qu'ils ne vont pas redescendre par où ils sont montés, il suffit de mettre des barrages sur quatre routes pour être certain de les intercepter.

- Il n'y a pas d'autres possibilités que les routes ?
- Si, bien sûr. Il y a quantité de chemins qui traversent la région en tous sens. Mais, pour l'instant, ils ne sont pas équipés pour emprunter ces chemins, à moins qu'ils ne partent à pied. Et puis il faut les connaître, ces sentiers. Et je doute que la randonnée pédestre soit l'exercice favori de nos deux compères.
- Bon, on va donc se limiter à contrôler les routes. Allez, on y va. L'hélicoptère a dû décoller, j'appellerai Colombani dans la voiture.
- Voilà le journaliste dont je vous ai parlé, dit l'inspecteur en désignant Robert Malain qui arrivait.
- Surtout, vous lui dites qu'il reste discret, je n'ai pas averti Colombani de sa présence.
- Malgré son gabarit, il sait se faire oublier. Puis, s'adressant à Bob : Arrive, on décolle.

Les trois hommes rejoignirent la voiture qui les attendait dans la cour de la préfecture.

Le chauffeur démarra aussitôt après que l'inspecteur Moreau lui eut indiqué leur destination. Reynier était en conversation avec Colombani :

- J'ai l'inspecteur Moreau avec moi, il connaît bien les lieux. Nous avons fait mettre en place les barrages sur toutes les routes menant sur le plateau. Puis, interrompant la conversation avec Colombani, Reynier demanda à l'inspecteur : Ca s'appelle comment ce plateau ?
- La Matheysine, répondit Patrick Moreau.

- Donc la Matheysine est bouclée, reprit Reynier à destination de Colombani. Même s'ils décidaient de rebrousser chemin, ils nous trouveraient en face d'eux. Nous montons accompagnés d'un véhicule de la gendarmerie et de deux motards. Dès que vous êtes en vue du véhicule, vous me rappelez.
- OK, on y est bientôt.

Reynier demanda à l'inspecteur :

- Contactez votre collègue qui suit la localisation du téléphone et demandez-lui de nous tenir informés en direct des mouvements de nos deux lascars.

Patrick appela Antoine et lui retransmit la demande.

- Pour l'instant, rien ne bouge. Ca fait bien une demi-heure qu'ils n'ont pas changé de place. Ou alors, ils ont quitté le véhicule et le téléphone est resté à l'intérieur. On me dit que la gendarmerie de La Mure va être sur les lieux d'une minute à l'autre. Je passe à autre chose, tu as bien écouté les enregistrements téléphoniques que je t'ai passés ?
- Oui, pourquoi ?
- Je crois qu'on a un gros problème... Antoine se tut un instant, puis reprit : Je te reparle de ça plus tard, on vient de m'annoncer que la gendarmerie avait retrouvé la voiture sur le bas-côté de la route, mais vide.

## CHAPITRE 66

Dès leur départ, Bull s'était aperçu que le voyant qui indiquait le manque de carburant était allumé. Il avait signalé la panne possible à Manu qui lui avait répondu :

- On va jusqu'à La Mure.
- Et si on tombe en panne avant, on fait quoi ?
- Du stop.

Ils étaient donc sur le bord de la route, pouce levé, à chaque passage d'un véhicule. Manu avait hésité à s'éloigner de l'Audi. À la fois, elle était un point de repère pour d'éventuels poursuivants, mais en faisant du stop juste à côté, les conducteurs pouvaient justement penser qu'ils étaient en panne. Et une Audi sur le bord de la route, avec un type en costume cravate, portant un attaché-case et qui lève le pouce, ça ne pouvait pas effrayer l'automobiliste moyen.

- Tu crois qu'elle sert vraiment ta serviette ? demanda Bull à Manu.
- Déjà elle donne l'image d'un jeune cadre, ça rassure. Mais surtout, imagine qu'on se fasse arrêter par une patrouille, qu'est-ce qu'ils vont demander en premier, les flics ?
- Nos papiers ?
- Ben oui, nos papiers. Et alors là, je dis : « tout de suite Monsieur l'agent ». J'ouvre mon attaché-case en gardant bien le couvercle levé entre le flic et moi et qu'est-ce qu'il y a dedans.

Il l'ouvrit devant Bull qui s'esclaffa :

- Un flingue. Tu lui troues la paillasse sans qu'il ait rien vu venir. T'es vraiment un chef, Manu !

Manu choisit donc de rester près du véhicule en panne. Ils durent quand même attendre près d'une demi-heure pour qu'une camionnette daigne s'arrêter :

- Vous êtes en panne, demanda le conducteur ?

- Oui, plus d'essence. Vous pouvez nous emmener jusqu'à La Mure ?
- J'y vais, montez.

Manu et Bull prirent place dans la camionnette. Après seulement quelques centaines de mètres, ils virent arriver, en sens inverse, trois véhicules de la gendarmerie, gyrophares allumés et sirènes hurlantes. Le chauffeur de la camionnette commenta :

- Ils sont bien pressés. C'est plutôt rare de les voir se déplacer à trois voitures à la fois.
- Il doit y avoir une huile qui vient visiter la ville, émit prudemment Manu.
- Peut-être, admit le chauffeur.

Manu n'en dit pas plus, ne voulant pas inquiéter Bull, mais il se doutait bien que le parcours de leur fuite avait été découvert. Ils arrivaient dans la commune de La Mure. Après le premier rond-point, à l'entrée de la ville, se trouvait un vendeur de motos et de quads. Manu, en voyant les engins exposés sur le trottoir, s'écria :

- Stop ! Arrêtez-nous ici.
- Mais j'allais faire le tour du rond-point pour vous laisser à la pompe à essence qui se trouve cent mètres plus haut.
- Non, merci, ici ce sera très bien.
- Comme vous voulez.
- Merci beaucoup, lança Manu en descendant de la camionnette, suivi par Bull.

Une fois sur le trottoir, Bull demanda :

- Pourquoi tu ne l'as pas laissé nous emmener jusqu'à la pompe à essence ?
- Tu n'as pas vu les poulets qu'on a croisés après que le type nous ait pris en stop ?
- Si, et alors ?
- Et alors, ils cherchaient qui, d'après toi ?
- Tu crois que c'est après nous qu'ils en avaient. Comment ils nous auraient retrouvés si vite ?



- Ca, je sais pas. Mais ce que je sais, c'est qu'on va pas retourner là-bas pour récupérer la voiture. On va essayer un autre mode de transport.
- On va prendre le train ?
- Non, on va prendre un quad. Regarde, ils nous attendent, dit Manu en montrant l'étalage de machines exposées sur le trottoir.
- Ca va pas être pratique avec les sacs.
- Il va falloir faire avec. Toi, tu restes ici. Moi je vais voir le vendeur. Je laisse mon sac à dos. Tu te tiens prêt à embarquer dès que j'arrive, d'accord ?
- D'accord.

Manu se dirigea vers la boutique, il s'arrêta devant les engins et commença à les examiner. Il ne fallut pas plus de vingt secondes pour qu'un homme sorte de la boutique et demande :

- Vous désirez un renseignement ?
- Oui, je veux acheter un quad. Mais je cherche une machine vraiment puissante.
- J'ai là un Yamaha 750, c'est un engin superbe, dit le vendeur en montrant le quad.
- Je peux l'essayer ?
- Je peux vous en prêter pour une demi-journée mais il me faut un chèque de caution et une pièce d'identité.
- On peut dire, demain ?
- Si vous voulez. Mais ne venez pas en costume.
- Alors je viens demain. Mais là, vous pouvez me le faire tourner, pour que je voie ce que ça donne.
- Vous voulez quoi ?
- Juste que vous le conduisiez sur le trottoir, pour voir ce que ça donne.
- Je vais chercher les clés.

Le vendeur regagna la boutique et ressortit quelques instants plus tard. Il s'installa sur le quad et le mit en route. Il fit un aller et

retour rapide et revint près de Manu. Avant qu'il ne coupe le moteur, Manu lui dit :

- Vous pouvez me tenir mon attaché-case, je voudrais voir ce que ça donne, quand on est dessus.

Le vendeur prit l'attaché-case et laissa Manu s'asseoir sur le siège de la machine. Manu demanda :

- C'est comme une moto, embrayage, vitesse, et hop, c'est parti.

Le boutiquier ne comprit pas immédiatement que son client s'éclipsait avec son quad. Il le regarda s'éloigner, tenant toujours la mallette que lui avait remise Manu. C'est quand il le vit s'arrêter une centaine de mètres plus loin et faire monter un deuxième homme chargé d'un sac de voyage et d'un sac à dos, puis repartir sur la route en direction de Grenoble, qu'il comprit qu'il ne reverrait plus son engin. Il se mit alors à crier : « Au voleur ». Mais seuls quelques badauds tournèrent la tête. Il se précipita dans sa boutique et contacta la gendarmerie.

Manu fonçait. Il n'avait plus aucun plan définit, il fonçait droit devant, tentant de mettre le plus de distance possible en un minimum de temps entre lui et le lieu de sa dernière rapine. Car il se doutait bien que le marchand de quad allait signaler immédiatement le vol et que les flics allaient faire le rapprochement. Il fallait à tout prix qu'ils atteignent Laffrey avant d'être à nouveau repérés. C'était à une dizaine de kilomètres, ce devait être jouable. Il fonçait sur cette route toute droite, doublant les voitures. C'est vrai qu'il était puissant, cet engin. Ils arrivèrent bientôt en vue des lacs, Pierre-Châtel d'abord, puis Petichet et enfin le grand Lac de Laffrey. À l'entrée du village, Manu prit à droite, en direction du lac Mort, et au bout du lac, il s'engagea sur le sentier de randonnée qui menait à la commune de Saint-Pierre-de-Mésage. Ils étaient dans les sous-bois. Après quelques centaines de mètres, Manu stoppa la machine. Bull demanda :

- Tu t'arrêtes ?

- On va calmer le jeu. Les flics ne vont pas venir nous chercher ici. On va laisser passer un peu de temps. On repartira vers dix-huit heures. On aura le temps de redescendre dans la vallée juste avant la nuit.
- Tu sais où on est ?
- Je connais ce chemin. Quand j'étais gamin, j'habitais pas très loin.
- T'as crêché dans ce coin ?
- Oui, c'était il y a longtemps.

Ils s'installèrent sous les arbres et attendirent. Bull enrageait de n'avoir pas pensé à prendre de quoi manger.

Vers dix-huit heures, Manu remit le quad en marche. Ils l'enfourchèrent puis reprirent leur descente. Il leur fallut une bonne demi-heure pour atteindre le fond de la vallée et rejoindre le Hameau du Pont, où ils purent franchir la Romanche. Manu comptait prendre à droite en direction de Bourg d'Oisans mais dès qu'il déboucha sur la nationale il aperçut à proximité du carrefour, plusieurs voitures de police alignées le long de la route. Un barrage interdisait de partir vers le sud. Il fit demi-tour et se dirigea vers le centre de Vizille. Ils n'avaient pas fait deux cents mètres qu'un bruit de rotor se fit entendre au-dessus de leur tête, un hélicoptère les avait pris en chasse. Manu avait atteint les premières maisons de Vizille, il traversa la ville en trombe. En passant devant le château, il vit sur la gauche un nouveau barrage qui empêchait de reprendre la route en direction de Grenoble. Manu prit à droite et s'engagea dans le tunnel qui passait sous le château. Après quelques virages, une longue ligne droite menait à la commune de Vaulnaveys. Ils venaient de s'y engager quand, derrière eux, ils entendirent le bruit des sirènes des voitures qui les poursuivaient. Sur la ligne droite, arrivaient aussi vers eux des cars gris, probablement remplis de CRS. Manu tenta une manœuvre désespérée, il braqua brutalement sur la droite pour tenter d'emprunter un chemin agricole, mais le quad ne supporta pas ce

brusque changement de direction et il versa dans le fossé qui longeait le chemin. Manu et Bull furent éjectés. Manu, se releva le premier et se défit de son sac à dos. Il en tira un revolver. À cet instant l'hélicoptère se posait sur la route, les cars de CRS stoppaient sur la route et les véhicules de la gendarmerie s'engageaient dans le chemin. Dès que la première voiture se fut arrêtée, Reynier et l'inspecteur Moreau en descendirent, tout en s'abritant derrière le véhicule. Reynier pouvait voir Manu, debout près d'un arbre, un revolver à la main. La dizaine d'occupants des voitures sortit précipitamment et se déploya sur le chemin, à l'abri des véhicules. Reynier cria :

- Rendez-vous, vous n'avez aucune chance de vous en sortir. Regardez autour de vous, les policiers vous cernent. Lâchez votre arme et allongez-vous à terre.

Pour toute réponse, Manu tira à plusieurs reprises dans la direction de la voiture de Reynier. Aussitôt, plusieurs rafales de pistolet-mitrailleur crépitèrent. Manu s'écroula.

Reynier et Patrick s'avancèrent prudemment. Les gendarmes de la section d'intervention firent de même, les CRS étaient, eux, restés sur la route pour empêcher toute tentative de nouvelle fuite. Patrick se trouvait maintenant à une dizaine de mètres de Manu. Il put alors reconnaître son agresseur de l'autre nuit, celui qui lui valait encore un superbe bandage sur le sommet du crâne. Manu avait été touché aux jambes et au ventre, il tenait toujours son arme à la main mais comme il semblait souffrir énormément, il ne paraissait plus en mesure de s'en servir. C'est à ce moment que, fendait le cercle des gendarmes qui étaient maintenant immobiles, Colombani arriva à hauteur de Reynier. Manu se tourna vers lui. Colombani s'adressa au policier le plus proche et commanda :

- Achevez-le.

Le policier eut un moment d'hésitation, puis il dit :

- Mais il n'est plus dangereux, on peut le désarmer.
- Faites ce que je vous dis, achevez-le.

Et comme le policier hésitait, Colombani hurla :

- vous attendez quoi, que ce soit lui qui vous descende !  
Achevez-le bordel !

Le policier tira une rafale qui atteignit Manu en pleine poitrine. À cet instant, Bull ressortait du fossé où il avait glissé. Il vit Manu secoué par les impacts des balles. Il se précipita vers lui, indifférent à la cohorte de gendarmes qui l'entouraient, en poussant des hurlements de désespoir. Il s'accroupit et prit la tête de Manu dans ses mains. Celui-ci avait les yeux ouverts, il respirait difficilement. Il regarda Bull et dit :

- Mon pauvre pote, je t'ai mis dans la merde. Ils ne vont rien te faire mais moi je suis foutu. T'étais un vrai copain Angello, j'ai jamais eu de meilleur pote que toi.

Un flot de sang s'échappa de la bouche de Manu et sa tête se renversa en arrière. Bull eut un hoquet, puis il se mit à chialer, comme un gosse, à grosses larmes. Il était totalement déconnecté de la situation, seule la mort de Manu lui importait, et ses pleurs lui brouillaient totalement la vue.

Les policiers qui entouraient les deux hommes, le mort et le pleureur, ne bougeaient plus et attendaient les ordres. Reynier fit un pas en avant en direction de Bull mais Colombani tendit le bras et l'arrêta. Il s'adressa aux gendarmes :

- Feu, descendez-moi aussi celui-là.
- Mais il n'est pas armé, osa répondre le gendarme le plus près de Colombani.
- C'est un ordre.

Mais avant que le gendarme ne fasse un geste, Reynier s'interposa :

- Il est inutile de tuer cet homme. Il est inoffensif.
- Qu'est-ce que vous en savez. Je vous ordonne de descendre ce type.

Reynier, qui était militaire et sous les ordres de Colombani, savait ce qu'il en coûtait de désobéir, surtout dans ce genre de situation. Mais il ne pouvait se résoudre à donner l'ordre d'abattre un

homme sans défense et qui, de plus, pleurnichait comme un gosse auprès de son copain mort. Il sortit son revolver de son étui, le prit par le canon, il le tendit à Colombani et lui dit :

- Alors, faites-le vous-même.

Colombani le toisa avec un regard méprisant. Il s'empara du revolver, l'arma et visa Bull. La première balle l'atteignit en pleine tête mais Colombani continua à tirer tant qu'il resta des balles dans le chargeur.

## CHAPITRE 67

Après un repas pris en commun, Paternos et ses principaux conseillers préparaient l'important discours que le candidat prononcerait le lendemain, dernier jour de la campagne électorale. Dans ce discours, Paternos devait résumer toutes les propositions qu'il avait faites durant ces deux derniers mois. Il relisait le texte à voix haute et tous écoutaient religieusement, certains prenaient des notes. Un téléphone portable sonna. Paternos interrompit sa lecture et chercha du regard qui avait osé laisser son téléphone branché durant cette importante réunion. C'était Léonetti. Le regard de Paternos, de furieux, devint interrogateur. Léonetti décrocha :

- Léonetti, j'écoute.

Léonetti écouta un long moment ce que son interlocuteur avait à lui dire, puis il conclut par un :

- Beau travail, on se rappelle demain.

Léonetti referma tranquillement son téléphone et, voyant tous les regards braqués sur lui, il prit un malin plaisir à prolonger le silence afin que le suspens perdure encore quelques instants.

Enfin il lâcha :

- Les deux terroristes ont été retrouvés. Ils sont morts tous les deux. Aucune perte à déplorer chez les forces de l'ordre. Michel Colombani, notre nouveau Préfet, a fait un travail remarquable.

Le visage de Paternos s'illumina d'un large sourire. Puis tous les conseillers présents se levèrent et applaudirent à tout rompre. Paternos reposa les feuillets de son discours sur la table et appuya sur un bouton fiché dans la table. La porte d'accès à la salle s'ouvrit aussitôt et Paternos cria à l'intention du maître d'hôtel qui venait d'entrer :

- Du champagne, Georges, du champagne pour tout le monde.

Colombani, après avoir averti Léonetti du succès de l'opération, rentra à son hôtel. Il était satisfait de ce qu'il avait accompli aujourd'hui, mais il lui restait un gros problème à résoudre : l'inspecteur Moreau. Celui-ci avait pratiquement tout découvert de la machination. Il avait réussi à identifier tous les protagonistes, tous sauf un, lui-même. Colombani ne s'inquiétait pas, rien ne pouvait permettre à Moreau de remonter jusqu'à lui. Mais que ce petit inspecteur connaisse l'existence du complot l'ennuyait, et ennuyerait certainement Léonetti s'il parvenait à l'apprendre. Mais quoi faire ? Il y avait eu trop de cadavres autour de cette affaire, un de plus provoquerait sans doute une enquête menée par un juge et, probablement, l'inspecteur avait dû consigner par écrit ou même partager avec des tiers, les informations qu'il détenait. Il ne disposait sûrement pas de preuves flagrantes, sinon il aurait déjà alerté un juge, mais sa seule connaissance des faits était un danger. Pour l'instant, il ne savait pas quoi faire. Son téléphone sonna, c'était Gouttenoir.

- Bonsoir Michel, et félicitations.
- Bonsoir Jean.
- Tout s'est bien passé ?
- Impeccable, comme sur des roulettes. On les a tirés comme des faisans un jour d'ouverture.
- C'est très bon pour ta prochaine promotion. Car Préfet, ça va un moment, mais il va te falloir un poste un peu plus valorisant. Je vais en parler à Léonetti.
- Ca ne fait que trois jours que je suis préfet.
- Peut-être. Mais comme préfet, tu ne me sers à rien. J'ai d'autres ambitions pour toi.
- Je te fais confiance.
- On en reparlera. Bonne nuit et encore bravo.
- Bonne nuit Jean.

Robert Malain pianotait sur son ordinateur. Il devait satisfaire à un exercice un peu particulier, il avait connaissance d'une



machination épouvantable mais sans la possibilité de pouvoir en divulguer l'essentiel. Patrick ne lui avait pas permis d'écrire autre chose que ce qui concernait la capture des deux jeunes voyous. Et encore, devait-il les faire passer pour de vrais terroristes alors qu'il savait pertinemment qu'ils avaient été manipulés. Mais Patrick avait été inflexible, si Bob voulait continuer à obtenir des informations de première main sur le sujet, il devait se conformer strictement à ce que voulait faire savoir l'inspecteur. Malgré cela, le plaisir de Bob était immense. Quand Sancoin et Daubert sauraient qu'il était le seul journaliste sur les lieux de l'arrestation et qu'il avait déjà rédigé son papier, ils allaient tomber sur le cul. Mais il n'avait pas une réelle confiance dans sa hiérarchie. Aussi il appela Magali, qui lui répondit :

- Bonjour Robert, comment allez-vous ? Je ne vous ai plus vu au journal cet après-midi.
- Bonjour ma... gali, il avait failli dire « ma poulette ». Tu fais quoi en ce moment ?
- Vous êtes bien curieux.
- J'ai une mission importante à te confier et il faudrait qu'on se voie rapidement.
- À dix heures du soir ?
- Oui, le plus tôt possible, c'est urgent. Tu es où ?
- Décidément, vous voulez tout connaître de ma vie privée. Je me promène le long de l'Isère avec Romain Langlois. Ca vous va comme réponse.
- Ce qui m'intéresse, c'est que je puisse te rencontrer. C'est très, très important. Il y a un bar à proximité de l'endroit où tu te trouves ?
- Oui, le Saint-Michel.
- Je vois où il est. Entrez dans le bar et prenez un verre à ma santé, j'arrive.

Dix minutes plus tard, Robert Malain s'installait à la même table que Magali et Romain. Le serveur vint prendre la commande :

- Tiens, salut Bison futé, ça fait un bail qu'on ne t'a pas vu.

- Si tu ne veux plus me voir du tout, tu n'as qu'à continuer à m'appeler « Bison Futé ».
- Tu n'es pas de bonne humeur ce soir, tu veux boire quoi ?
- Un demi.

Dès que le serveur fut parti, Bob expliqua ce qu'il avait vécu. Les deux jeunes gens restèrent complètement muets, ça leur paraissait tellement hors du possible, ce que venait de vivre Bob et Patrick, qu'ils ne trouvaient rien à dire. Bob en vint à l'objet de cette rencontre :

- Voilà, j'ai écrit un article qui devrait paraître dans le journal de demain. Mais les circonstances dans lesquelles s'est passée cette opération sont étonnamment troublantes et je doute que la direction du journal veuille bien relater les faits tels que je les ai écrits. Mais j'ai un joker, j'ai filmé la scène finale. Et c'est là que tu intervies, Magali. Je veux que tu transmettes ce film à toutes les télés et radio de France.
- Pourquoi faut-il que ce soit moi qui le fasse ?
- Parce que je suis employé dans un journal, et que toutes les informations que je récolte, je dois les fournir exclusivement à ce journal. Si je donne ce film à ma direction, il y a de grandes chances qu'il disparaisse sans laisser de traces. Aussi, je veux que ce soit toi qui l'envoies.
- Mais à moi, on va me demander d'où je tiens ce film ?
- Peu importe, tu es journaliste et tu n'es donc pas tenue de dévoiler tes sources, notamment si celles-ci ne souhaitent pas être connues.
- Oui, répondit Magali, assez réservée sur la question.
- Et puis, si tu transmets ce film, je peux t'assurer que ta carrière va démarrer en flèche.
- Mais je ne souhaite pas que ma carrière démarre en flèche grâce à un document que je n'ai pas moi-même réalisé.

- Alors là, tu pousses un peu loin l'abnégation. Dans ta carrière, il va y avoir de nombreuses fois où tu vas te retrouver détentrice d'informations que tu n'auras pas toi-même récoltées, et dont les possesseurs ne voudront pas être connus. Que feras-tu ? Tu ne diffuseras pas ce qu'on t'a fourni au risque de voir perdu des informations importantes sous prétexte que tu n'es pas à l'origine de leur production ? Non, si tu veux faire ton métier correctement, tu vas produire ces documents en stipulant bien qu'ils t'ont été remis. Pour ce film, tu vas faire la même chose.
- Vous avez raison, admit Magali.
- Donc tu vas aller au siège des radios et télés locales et leur donner une copie de ce film, j'en ai fait suffisamment. Ensuite tu appelles les principales chaînes de télés et stations de radio, tu leur dis ce que tu peux leur fournir, ils t'indiqueront comment leur faire parvenir le film. C'est d'accord ?
- C'est d'accord.
- Alors bonsoir. Je vais me coucher.
- Bonsoir Bob, dirent en cœur Magali et Romain.

Patrick avait téléphoné à Marion en lui demandant s'il pouvait passer chez elle, elle avait dit oui. Lorsqu'elle le découvrit en ouvrant la porte, elle ne put s'empêcher de s'exclamer :

- Que t'est-il arrivé, tu as la tête d'un homme qui a vu un fantôme.
- J'ai vu pire que ça.

Patrick s'assit et raconta sa journée à Marion. Lorsqu'il eut fini, Marion, tout comme Magali et Romain après le récit de Bob, resta sans rien dire, effarée. Patrick laissa un temps le silence s'installer, puis il se prit la tête dans les mains et fut pris de tremblements.

- C'était horrible, voir mourir deux jeunes hommes sous les balles, même si ce sont des bandits. C'est une vision

cauchemardesque. Je vais avoir ces images en tête jusqu'à la fin de mes jours.

Marion ne disait rien, elle n'avait pas imaginé qu'un policier puisse être sensible à des faits relevant tout naturellement du maintien de l'ordre, si macabre fut-il. Comme si un boucher était sensible à la mort des vaches ! Patrick, le fier, le fort, le déterminé Patrick avait un cœur et une âme, comme elle. Le récit de cette journée l'avait, elle aussi, bouleversée et elle ne savait quoi lui dire pour lui faire évacuer son stress. Elle se leva, passa derrière la chaise où il se tenait, puis elle posa les mains sur ses épaules et commença à masser doucement les deltoïdes. Patrick laissa faire un moment, c'était réconfortant, c'était doux. Après quelques minutes de ce massage, l'effet sédatif avait laissé place à un sentiment de bien-être qu'il eut volontiers prolongé, mais il sentait que Marion faiblissait. Il mit alors ses mains sur celles de la jeune fille et, tout en les tenant fermement, il lui fit faire le tour de la chaise. Ils étaient maintenant face à face, les mains dans les mains et se regardaient intensément. Cela dura des heures dans leur tête, quelques secondes en réalité. Lequel des deux fit le premier geste ? Ils ne surent le dire, peut-être le firent-ils ensemble. Leurs corps s'approchèrent, tout d'abord imperceptiblement, chacun voulant être bien certain que l'autre partageait le même désir. Puis ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, leur bouche se cherchant, puis se trouvant.

Seul dans sa chambre, Paul Langlois eut un lent mouvement de la tête, il chercha à droite, puis à gauche. Mais il était vraiment seul.

## CHAPITRE 68

Albert jubilait ce matin. Il eut du mal à contenir son excitation lorsque Bob entra dans le bar.

- Tu as vu, il a réussi à leur mettre la main dessus, à ces salopards.
- Qui ça, « il » ?
- Ben, Paternos.
- Ce n'est pas Paternos qui a dirigé les opérations de recherche, il a bien d'autres choses à faire en ce moment.
- C'est quand même ses services. C'est grâce à la politique qu'il a mise en place depuis qu'il est ministre qu'on peut arrêter aussi rapidement les malfaiteurs.
- Sa politique, il vaudrait mieux qu'elle empêche les malfaiteurs d'agir plutôt que d'être efficace pour les arrêter.
- Tu deviens vraiment agaçant. Je commence à croire que tu vas voter pour l'autre.
- Moi, je le crois déjà.
- T'es cinglé. T'as pas entendu ce qu'elle a dit ce matin, à propos des terroristes ?
- Non, je n'ai pas entendu.
- Elle a dit qu'un film, fourni par une jeune journaliste, montrait comment s'était déroulée la chasse aux deux terroristes. Elle a dit qu'on les avait abattus comme des chiens alors qu'ils étaient dans l'impossibilité de nuire. Elle accuse le chef de la police d'avoir voulu les liquider et qu'il aurait mieux valu qu'on les prenne vivant pour qu'ils soient entendus et jugés.
- Et alors ?
- Et alors ! Mais les types comme ça, il faut les crever, ils ont tué trois personnes à Paris. Lebrenne, il a raison, il faut rétablir la peine de mort.

- Comment es-tu sûr que ce sont eux qui ont fait le coup, à Paris ?
- C'est évident, ils ont tout expliqué à la télé. L'autre bougnoule, Benzeri, il a été en Afghanistan et en Tchétchénie, dans les camps d'entraînement. C'est pas pour devenir enfant de cœur.
- Il n'y a rien qui prouve aujourd'hui que les deux hommes abattus hier soir soient les auteurs de l'attentat de la gare du Nord.
- Tu veux toujours avoir raison. T'es plus fort que les flics et les journalistes de la télé.
- Est-ce que tu as vu le film qui a été tourné à la fin de la poursuite ?
- Oui, j'ai vu ce matin.

Bob pensa : elle a bien bossé, la petite.

- Tu as entendu le préfet lorsqu'il a demandé de tirer sur un homme désarmé qui ne menaçait personne.
- Il en savait rien qu'il était désarmé, c'était peut-être une feinte. D'ailleurs le commentateur il a dit que l'autre allait sûrement ramasser l'arme de celui qui venait d'être tué.
- Tu as certainement raison, Albert. Je n'ai plus envie de parler de cette histoire, ça me fatigue et ça me désole d'entendre des âneries pareilles. Sers-moi mon crème et mes croissants et passe-moi le journal.

Comme il l'avait supposé, son article avait fait l'objet de multiples coupures et remaniements. Ils allaient avoir l'air fin, Daubert et Sancoin, avec un article qui ne racontait que la partie soft de l'opération, en montant en épingle le rôle de Colombani, alors que les autres médias diffuseraient le film qu'il avait pris et montrait l'abattage dans toute sa cruauté. Ils avaient quand même dû laisser sa signature, avec mention : « de notre envoyé spécial sur les lieux ». Ca avait dû leur coûter, d'inscrire ça.

Il jeta un œil sur les autres nouvelles du jour. La fin des deux terroristes ne faisait qu'une partie de la une, l'autre était consacrée

à la grande messe du soir, le dernier meeting de campagne de Paternos. Son adversaire aussi, tenait son dernier meeting, mais les informations le concernant ne se trouvaient qu'en page trois.

En dernière page, encore un meurtre à Grenoble : Francis Martineau, l'homme qu'on avait retrouvé à moitié exsangue dans l'appartement d'une prostituée grenobloise a été conduit à l'hôpital sous surveillance policière. Mais dans la nuit de mercredi à jeudi, deux personnes ayant revêtu des blouses d'infirmières, ont profité de la nuit pour maîtriser le policier et poignarder l'homme blessé. L'infirmière qui a découvert le meurtre n'a pu que constater le décès de Martineau. D'après le commissaire Blairon que nous avons pu joindre au téléphone, Francis Martineau était bien connu des services de police pour diverses affaires. Ce crime serait le résultat d'un règlement de compte entre proxénètes.

Petit fait divers : une mosquée a été incendiée en région parisienne.

## CHAPITRE 69

Il faisait encore sombre et pourtant Patrick avait l'impression que la matinée était bien avancée. Il tendit la main à droite et ne trouva pas le réveil sur la table de chevet. Il se retourna, le matelas était raide, alors que voilà plusieurs mois qu'il prévoyait de le changer. Mais ce n'était pas son matelas, le sien redressait des bords et s'enfonçait en son centre, le matelas sur lequel il se trouvait était parfaitement plat. Il fallut l'odeur du café pour qu'il réalise qu'il n'avait pas dormi chez lui. D'habitude le café ne se faisait pas automatiquement, il fallait qu'il soit levé pour que son parfum remplisse la pièce. Quelqu'un avait donc préparé ce café dont l'odeur l'aidait à se souvenir des dernières heures de la nuit passée. Ce n'était pas possible ! Il réalisait seulement maintenant qu'il avait dormi chez Marion. Il se leva, une robe de chambre avait été posée, à son intention bien évidemment, sur le bord du lit, il l'enfila et se dirigea à l'odeur vers la cuisine. Marion était assise et préparait des tartines beurre confiture. Patrick s'approcha timidement, la soirée passée avait-elle été un simple désir passager pour Marion, ou bien envisageait-elle de prolonger l'expérience ? Lorsqu'il arriva près d'elle, le visage de la jeune fille s'illumina d'un grand sourire. Elle se leva, lui fit face puis, le voyant hésitant, elle se rembrunit soudainement. Alors il prit sa tête entre ses deux mains et l'approcha de la sienne. Elle accompagna le mouvement et leur baiser dura autant que le grille-pain mit de temps à signaler que les toasts étaient à point. Le pain de mie grillé dut attendre encore un peu, la séparation des deux amants semblant particulièrement difficile.

- Tu fais quoi aujourd'hui, demanda Marion.
- À cette heure-ci, je devrais être au bureau depuis belle lurette. Mais je ne pense pas que mon chef me cherche des poux dans la tête en ce moment. Je vais donc déjeuner tranquillement, on verra après. Et toi, tu vas faire quoi ?



- Je file à l'hôpital. Romain m'a appelé ce matin, papa semble sortir progressivement du coma. Ce n'est pas habituel comme évolution, d'habitude les personnes dans le coma se réveillent comme s'ils sortaient d'un long sommeil. Papa lui, se réveille doucement, il prend son temps.
- Tu vas y rester longtemps ?
- Non, cet après-midi, il faut que j'aille à la fac. Je ne suis pas très régulièrement les cours en ce moment et les examens sont dans deux semaines. Ca risque de coïncider.
- Et ce soir, on se revoit ?
- Ce n'est pas bien raisonnable, si je veux rattraper mon retard il faudrait que je bosse tous les soirs. Mais je n'ai vraiment pas envie de passer cette soirée sans toi.
- Je suppose que tu vas retourner à l'hôpital après la fac ?
- Oui, j'y serai vers dix-huit heures.
- Je ne sais pas très bien à quelle heure je vais terminer mais, si je peux, je te rejoins à l'hôpital, sinon je t'appelle.

Ils continuèrent à bavarder jusque tard dans la matinée. Puis Patrick se résolut à quitter Marion pour se rendre à l'hôtel de police.

Dès qu'il fut dans le hall, Caroline l'accueillit avec de grands cris :

- Patrick, c'est formidable. On t'a vu à la télévision, mais pas longtemps. Tu es un héros, Antoine et Rachid ont dit que c'était en partie grâce à toi que les terroristes ont été tués.
- C'est grâce à moi que nous les avons localisés. Mais ce n'est pas grâce à moi qu'ils ont été tués, répondit-il sèchement.

Tout ce qui s'était passé avec Marion lui avait fait oublier la scène d'horreur de la veille. Tout lui revenait en mémoire d'un coup et cela lui gâcha en quelques secondes l'état bienheureux dans lequel il se trouvait juste avant de pénétrer dans ce lieu. Il traversa le hall

à la hâte, faisant simplement un signe de la main à tous ceux qui tentaient de s'approcher pour le féliciter. Une fois dans son bureau, il se laissa tomber dans son fauteuil. Il lui fallait reprendre le cours normal de la vie, il avait cru durant quelques heures qu'il ne vivrait plus que d'amour.

Il avait plusieurs tâches à accomplir ce matin, tout d'abord rencontrer Reynier. Ensuite, tout n'était pas fini, il y avait toujours le mystérieux correspondant de Martineau qui courrait dans la nature, et c'était celui-là qu'il fallait attraper, c'est lui qui détenait la clé de toute cette histoire. Mais la trace semblait définitivement effacée, tous ceux qui auraient pu lui donner des renseignements sur cet homme, même minimes, étaient morts. L'inspecteur n'avait aucun élément qui puisse le mettre sur une piste. Il décrocha le téléphone, appela la préfecture et demanda qu'on lui passe le commandant Reynier.

- Bonjour commandant, c'est l'inspecteur Moreau.
- Bonjour Moreau.
- Quand voulez-vous qu'on se voie ?
- Maintenant, si vous le pouvez. Ma mission est terminée et je repars pour Paris en fin d'après-midi.
- Je suis chez vous dans un quart d'heure.
- Je vous attends.

En moto, on circulait bien dans Grenoble. Patrick mit moins d'un quart d'heure pour aller de l'hôtel de police à la préfecture, cinq minutes avaient suffi. Il gara sa moto dans la cour et grimpa au premier étage, là où on avait installé Reynier et Colombani. Il frappa à la porte du bureau du commandant et l'entendit crier « entrez ». L'inspecteur entra dans un petit bureau meublé simplement d'une table et de deux sièges. Le commandant lui indiqua la chaise libre et il s'assit.

- Alors, inspecteur. Qu'avez-vous pensé de cette arrestation ?

La veille, trop pris par la suite des opérations, le commandant n'avaient pas eu le temps de s'entretenir avec l'inspecteur et ce dernier était revenu sur Grenoble, accompagné de Bob, dans une voiture de service.

- Ce n'était pas une arrestation, c'était une monstrueuse exécution.
- Je suis d'accord avec vous, les méthodes de Colombani me révoltent. Mais il ne faut pas oublier que nous avons en face de nous des tueurs sans scrupule.
- Non, ce n'étaient pas des tueurs, juste des petits voyous instrumentalisés.
- Que voulez-vous dire ?

Et l'inspecteur, une nouvelle fois, relata les faits dont il avait été le témoin et les révélations que lui avaient faites Martineau.

- Quelles preuves avez-vous de tout ça ? demanda Reynier.
- Pour l'accident de Monsieur Langlois, on peut facilement démontrer que c'était une tentative d'homicide. Mais pour le reste, je n'ai aucune preuve de quoi que ce soit, tout réside dans la confession de Martineau. La seule personne qui pourrait nous éclairer est le mystérieux correspondant de Martineau, c'est lui qui tirait toutes les ficelles. Mais je n'ai pas le moindre indice pour le retrouver.
- Vous n'avez pas été tenté de contacter la presse ?
- J'ai un peu raconté cette histoire au journaliste qui était avec nous hier...
- Et qui a fait un travail remarquable, coupa Reynier. S'il n'avait pas pris ce film, nous aurions eu du mal à démontrer que les deux voyous, comme vous les appelez, ont été abattus de sang-froid. Qu'est-ce qui a bien pu passer dans la tête de ce préfet d'opérette ? Il s'est pris pour le justicier suprême. Excusez-moi, je vous ai interrompu, vous disiez, pour la presse...
- J'ai dit à Robert Malain de se taire tant que je n'avais pas suffisamment d'éléments permettant d'étayer la version

réelle des faits. Et aujourd'hui, je n'ai toujours rien qui puisse tenir devant un juge. Rien, les seuls noms que je peux fournir sont ceux des morts, rien que des morts. Les vivants impliqués dans cette affaire sont protégés par un véritable abri impénétrable.

- Dommage, je n'ai ni la compétence, ni les moyens, de vous aider à poursuivre cette enquête. Mais si vous le pouvez, cherchez, cherchez tant que vous n'aurez pas trouvé le, ou les, salopards qui ont manigancé tout cela. Mais faites attention à vous. Comme vous avez pu vous en apercevoir, ces gens ne reculent devant rien et ont des pouvoirs énormes. Je vais vous quitter, je retourne à Paris. Mais si je peux vous être utile à quoi que ce soit, n'hésitez pas à me contacter. Je pense que nous avons choisi ce métier pour les mêmes raisons, vous et moi. Et comme vous, de savoir impunis des crimes de cette ampleur me retournent les sangs. Au revoir Patrick, et prenez soin de vous.

À la sortie de la préfecture, Patrick eut une lueur de d'espoir : la voiture ! La Range Rover qui avait servi à transporter le matériel de l'attentat devait se trouver à la fourrière de la police, sous bonne garde, en attendant que le commissaire chargé de l'enquête ordonne qu'on la fasse parler. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt. Probablement, tout comme Blairon, les événements s'étaient enchaînés à une telle vitesse qu'on n'avait pas trouvé utile de s'intéresser à cette pièce maîtresse pour retrouver ses conducteurs. Mais maintenant, on pouvait espérer que cette voiture et son contenu fournissent des indications importantes sur leur origine. L'inspecteur fonça à la fourrière. Il entra dans le bureau du policier qui gérait les entrées et sorties et lui fit part de son désir d'inspecter la Range Rover.

- On ne vous a rien dit ?
- Qu'est-ce qu'on aurait dû me dire ?
- La Range Rover, on nous l'a volée.

- Ce n'est pas possible. On l'a volée Où ?
- Ici, à la fourrière.
- Et qui a déchargé son contenu ?
- Personne.
- Comment ça, personne ?
- Lorsqu'on l'a apportée, il n'y avait personne de disponible pour décharger tout le matériel qui était à l'intérieur. On nous l'a donc volée avec son chargement.
- Ce n'est pas possible ! répéta l'inspecteur. Cette bagnole est ressortie d'ici sans que personne ne s'en aperçoive ?
- Ce n'est pas une prison ici, il y a juste une barrière métallique qui empêche d'entrer ou de sortir à volonté. Cette barrière, on peut la soulever à la main. La nuit, pour peu que le gardien soit occupé ailleurs, n'importe qui peut s'introduire et ressortir sans que personne ne le voie.
- Mais une voiture, ce n'est pas une personne. De plus, elle aurait dû être particulièrement surveillée.
- Elle aurait dû, c'est bien ça. Mais elle n'était pas. Manque de moyens humains. Ou même matériel, une caméra aurait suffi.
- Encore un espoir qui s'envole. Salut les gars et surveillez bien celles qui restent. Je crois que même la Ferrari, celle qui n'a plus de roue et qui se trouve là-bas, tout au fond, on pourrait vous la piquer sans que vous n'y voyiez rien.

Patrick regagna son bureau, démoralisé. Il s'assit et alluma l'ordinateur. Sur l'écran, il y avait un post-it collé. Il le détacha et lu : « Je te rappelle que j'ai une information urgente à te communiquer ». C'était signé : Antoine. C'est vrai, dans le feu de l'action il avait oublié qu'Antoine lui avait demandé de le rappeler dès que possible. Il se leva et gagna le bureau de son collègue.

- Salut Patrick, je t'attendais. Tu n'as pas l'air en forme.

- Cette histoire me sort par les yeux. Je me doute qu'il y a du gros poisson derrière tout ça, mais tout ce qui y mène disparaît comme par enchantement.
- Moi, je t'apporte quelque chose qui va peut-être te rendre le moral. Mais la surprise va être de taille.
- Tourne pas autour du pot, sors ta trouvaille.
- L'autre jour tu m'as demandé de te sortir toutes les conversations qui s'étaient échangées sur un téléphone, tu te rappelles ?
- Bien sûr que je m'en rappelle !
- Le mystérieux correspondant dont tu ne connaissais pas l'identité, il avait quand même une particularité très remarquable.
- L'accent ?
- Ben oui, l'accent. Il avait un parler très méridional, et même probablement corse.
- C'est vrai, mais ça ne suffit pas pour identifier quelqu'un, ils doivent être au moins trois cent mille, les Corses.
- Sauf que celui-là, je sais qui c'est.
- Tu... sais... qui... c'est, répéta Patrick en détachant chaque syllabe.
- Oui.
- Accouche.
- Hier, pendant la chasse, qui est-ce qui était en relation avec l'hélicoptère pour communiquer la position du téléphone dans l'Audi ?
- C'est toi.
- Oui. Et qui j'avais à l'autre bout du fil, dans l'hélicoptère, qui me demandait sans arrêt si j'étais certain de mes relevés ?
- Colombani !
- Oui, Colombani. Le corse avec un accent bien marqué.
- Tu prétendrais que le Préfet, Colombani, serait le correspondant de Martineau ! C'est du délire, l'accent

Corse ne suffit pas pour identifier une personne. Ce n'est pas parce que Colombani est Corse et que le correspondant de Martineau était, lui aussi, peut-être Corse, que c'est une seule et même personne, rétorqua l'inspecteur.

- Sauf qu'on a depuis quelques mois du matériel un peu sophistiqué qui permet de comparer deux enregistrements de voix. Ça vient des États-Unis et c'est le même matériel dont se servent les Américains pour authentifier les messages de Ben Laden. J'ai comparé, le logiciel qui analyse les voix est formel : il y a quatre-vingt-dix-neuf pour cent de chances que les deux enregistrements soient de la même personne.
- Alors là, Antoine, tu es génial ! Tout ce que tu me racontes me redonne l'espoir de remonter jusqu'aux responsables, mais aussi ça me stupéfait au point de ne pas y croire. Un préfet qui jouerait à la guéguerre avec des apprentis terroristes, ce n'est pas possible. Il faut que je retourne voir Reynier, avant qu'il ne parte. Si je lui communique cette information il me dira qui aller trouver pour enclencher immédiatement une enquête judiciaire.
- Et tu vas lui donner quoi, comme preuves ?
- Les enregistrements que tu m'as fournis.
- Les bandes magnétiques, ça n'a aucune valeur juridique.
- Mais ces enregistrements, tu les as pompés sur un serveur.
- Oui, mais depuis, il n'y a plus rien sur le serveur. Je les ai recherchés ce matin, tout a été effacé.
- Merde de merde, encore un truc qui foire ! Il a vraiment de gros moyens cette ordure. Ce type doit être mouillé dans des tas d'affaires pas propres mais il doit être hyperprotégé. Il faut vraiment que je trouve la faille pour le coincer.
- Tu ne crois pas que tu t'attaques à un gibier un peu trop gros pour toi ?

- Si tous les types comme moi qui sont censés neutraliser les types comme Colombani baissent les bras, qui va les arrêter ? Qui va mettre un terme à leur malfaisance ?
- Tu as raison, après avoir vu les images d'hier soir, j'aimerais bien, moi aussi, que tu le coinces. Mais je crois que ça ne va pas être facile. D'autant plus qu'une fois encore, ce n'est probablement pas lui qui a imaginé tout ce scénario. Ton affaire, ce n'est pas comme un tricot, ce n'est pas parce que tu tires sur un bout de laine, que tu détricotes tout le pull. Là, tu tires et le morceau casse, tu trouves un autre morceau et il casse aussi. Et ça peut durer longtemps. Mais si tu peux au moins coincer ce pourri-là, ça sera déjà un malfaisant d'éliminé. Bon courage Patrick !

Patrick n'avait qu'une hâte maintenant, celle d'aller rejoindre Marion et d'oublier quelques heures toute cette puanteur.



## CHAPITRE 70

Marion rayonnait, Paul Langlois ne parlait pas encore, ne bougeait pas vraiment, mais ses yeux ouverts brillaient d'une lueur qui ne trompait pas, il revenait dans le monde des vivants. Elle put discuter quelques minutes, les échanges se faisaient toujours par la pression des doigts de Langlois sur la main de sa fille, avant que Patrick n'arrive.

Il entra et demanda à mi-voix :

- Comment va-t-il ?
- Inutile de parler doucement, papa supporte maintenant les bruits de la vie quotidienne. Il comprend aussi parfaitement ce que nous disons. Puis, s'adressant à son père, elle dit : Je te présente Patrick Moreau, celui qui nous a permis de comprendre pourquoi on t'avait agressé.
- Tu crois vraiment qu'il comprend tout ce qu'on dit ? s'étonna Patrick.
- Non content, il le comprend, mais il commence à réagir. Observe ses yeux, dit Marion, tout en s'approchant de Patrick et en lui posant un baiser sur les lèvres.

Patrick eu de la peine à concentrer son attention sur les yeux de Langlois. Mais il put quand même constater l'effet de ce baiser :

- On dirait que ses yeux se sont mis à briller.
- On ne dirait pas, ses yeux ont effectivement lui d'une lumière de bonheur. Regarde.

Elle prit la main de Patrick, l'attira près de la tête du lit, puis elle s'adressa à son père :

- Mon petit papa, je ne connais pas Patrick depuis très longtemps, mais j'ai très envie que nous fassions un bout de route ensemble. Pour combien de temps, je ne le sais pas, il ne le sait pas non plus. Mais aujourd'hui, je voudrais que cela dure toute la vie.

- C'est une déclaration ! s'étrangla Patrick. Puis, lui aussi s'adressant à Paul Langlois :
- Monsieur Langlois, vous avez deux enfants formidables. Vous vous doutez bien que des deux, je préfère Marion. C'est une fille exceptionnelle, quelle chance vous avez de l'avoir, et d'être certain que, quoi qu'il arrive, elle vous restera attachée. J'ai mis un peu de temps à découvrir l'ensemble de ses qualités, durant nos premières rencontres, elle était entièrement préoccupée par votre santé, elle semblait alors froide et distante. Et puis, votre état s'améliorant, elle est devenue plus réceptive au monde qui l'entourait, et à moi. Comme elle vous l'a dit, je ne sais pas non plus combien de temps peut durer notre idylle, mais je souhaite vraiment la rendre heureuse, longtemps.

De nouveau les yeux de Paul Langlois s'illuminèrent, mais cette fois, d'un éclat plus intense. Et puis, après quelques secondes, une larme brouilla l'œil puis elle se mit à couler sur la joue. Marion s'approcha de son père et embrassa tendrement cette joue humide.

À cet instant, entrèrent Magali et Romain. Après avoir pris des nouvelles de son père et ayant lui aussi constaté ses réactions émotives, il demanda à Magali qu'elle raconte sa journée.

- C'est incroyable, j'ai été sollicitée par toutes les chaînes de télévisions, toutes les radios, tous les journaux. J'ai coupé mon téléphone, sinon il n'arrête pas de sonner.
- Robert Malain t'avait prévenue. Tu vas devenir une journaliste célèbre.
- J'aurais préféré que ce soit dans d'autres circonstances.
- Bon, on ne va pas de nouveau épiloguer sur le sujet, coupa Patrick. Qui préfère aller manger un filet de poisson-chat à la rhubarbe chez Pumpkin's plutôt que de regarder et d'écouter Paternos sur l'écran géant qui a été dressé devant la salle des congrès ?

Si cette proposition avait eu valeur de sondage, Paternos aurait récolté zéro pour cent de vote. Après avoir tous dit au revoir et souhaité une bonne nuit à Paul Langlois, ils quittèrent l'hôpital et se dirigèrent vers le restaurant préféré de Patrick.

## CHAPITRE 71

Comme dans les précédents meetings de Paternos, la salle était comble bien avant l'heure prévue du début de l'intervention du candidat. Nombreux étaient ceux qui se pressaient dehors et qui ne pourraient pas entrer, ils se contenteraient des écrans géants placés aux différents endroits stratégiques de la Capitale.

Bien que le score du premier tour ait laissé place à une certaine incertitude, les sondages donnaient tous Paternos favori, la plupart avec une confortable avance. La chute contenue de ces derniers jours ne semblait pas devoir remettre en cause une victoire promise depuis de longues semaines.

Avec, comme à son habitude, plusieurs minutes de retard, Paternos apparut sur la scène qui avait été dressée au beau milieu du palais des expositions. Tel un boxeur sans adversaire, Paternos se tenait au centre d'un ring, entouré d'un public en délire, déjà persuadé de la victoire. Il fallut un bon quart d'heure avant que ne s'épuisent les cris de « Paternos Président » et que le silence ne se fasse. Alors, le candidat Paternos s'adressa à ses fans.

- Mes chers amis, aujourd'hui se tourne une page de notre histoire, car demain ne sera pas comme hier. Vous savez tous que j'ai défini un certain nombre d'actions prioritaires qui seront mises en œuvre immédiatement si les Français m'accordent leur confiance. Parmi ces actions, il y en a une que vous réclamez tous, une que chaque Français attend avec impatience, c'est le retour de la sécurité pour tous et en tous lieux. Demain, il faut que chacun de vous puisse se sentir en sécurité partout où il se rendra : chez lui, bien sûr, mais aussi dans son travail, dans les transports en communs, sur la route, dans les lieux publics ou dans les campagnes. La sécurité, je vous la promets, je vous la donnerai. D'ailleurs, vous avez pu juger par vous-même

l'efficacité de nos services, alors que trois terroristes ont répandu la terreur dans une gare parisienne, nous les avons localisés, nous les avons traqués et les forces de l'ordre les ont acculés après une chasse à l'homme où chaque policier a pris des risques énormes. Dans leur folie meurtrière, les terroristes n'ont pas voulu se rendre, ils ont tiré sur les forces de l'ordre qui n'ont pu que répliquer pour se défendre. Les terroristes ont péri dans la fusillade. Je voudrais rendre hommage à celui qui m'a secondé tout au long de ma tâche au ministère de l'intérieur et qui a mené si promptement et si efficacement cette chasse aux terroristes, je veux parler de Pascal Léonetti.

Paternos fit signe à Léonetti, assis au premier rang, de venir le rejoindre sur la scène. Une clameur phénoménale retentit dans la salle, la foule s'était levée et applaudissait à tout rompre. Il fallut encore attendre de longues minutes pour qu'un semblant de silence permette à Paternos de poursuivre :

- La France te remercie, Pascal. Tu as fait un boulot énorme et, j'en suis certain, tu continueras demain à servir notre pays avec cette même ferveur et cette même rigueur.

Les applaudissements reprirent, mais Paternos imposa le silence d'un geste de la main.

- J'ai entendu, ce matin, les déclarations de la candidate de l'opposition concernant cette affaire. Et je dois dire que cela m'a effaré. Comment une personne qui prétend à la plus haute fonction de la République peut-elle si ouvertement prendre le parti des malfaiteurs ? Cela me choque et je suppose que pour le moins, cela étonne une majorité de français. Pour qui allez-vous voter mes amis, à qui allez-vous accorder votre confiance : à ceux qui prennent la défense des délinquants ou à celui qui prend résolument la défense des honnêtes gens ?

Ce ne sont plus des applaudissements qui ponctuèrent les derniers mots de Paternos mais des huées et des sifflements. Paternos, son

petit sourire satisfait de lui-même au coin des lèvres, laissa passer la tempête des hurlements et vociférations. Le calme revint peu à peu.

- Il nous faut aujourd'hui revenir aux vraies valeurs de notre République : l'autorité, le travail, le mérite et l'honnêteté. Je veux redonner à notre système politique la rigueur morale qu'il n'aurait jamais dû perdre. Aujourd'hui, trop d'affaires, petites ou grandes, ternissent l'image de notre République. Je veux faire un grand ménage dans les pratiques douteuses qui se sont installées au fil du temps. Si vous me faites confiance, le prochain mandat de votre Président de la République sera un mandat irréprochable : finies les petites combines, finis les passe-droits, finies les affaires étouffées, finis les avantages exorbitants de certains, finie la dictature de certains grévistes, finie la domination immorale du capitalisme financier. Il nous faudra tous redevenir égaux devant la loi. Demain sera un jour nouveau, ma priorité sera de permettre à chacun de vous de réaliser ses ambitions, de voir ses rêves se réaliser, de pouvoir réussir sa vie. La France telle que je la veux, est une France qui va vous aider, tous, à votre niveau. Cette France-là va être aux côtés de tous ceux que la vie a défavorisés, ceux qui sont sans travail, ceux qui ne sont pas en bonne santé, ceux qui sont handicapés, ceux qui sont fragiles et vulnérables, ceux qu'on exclut parce qu'ils sont différents, c'est à tous ceux-là que je pense aujourd'hui, c'est vers eux que va en priorité mon engagement. Pour réussir cela, il va falloir rétablir les règles essentielles de notre société :  
Je m'engage à ce que chaque travailleur perçoive la juste rémunération de son travail et que celle-ci lui permette de vivre aisément ;

Je m'engage à rénover notre industrie et nos entreprises afin que chacun puisse exercer l'emploi qui lui convient dans les meilleures conditions possibles ;

Je m'engage à lutter contre ces délocalisations qui nous appauvrissent ;

Je m'engage à ce que chaque jeune puisse poursuivre ses études aussi loin que possible, quel que soit son milieu d'origine ;

Je m'engage à ce que chaque Français soit traité de façon égale devant la maladie ;

Je m'engage à ce que chacun de nos concitoyens puisse habiter dans un logement décent, dans des villes sécurisées ;

Je m'engage à ce que la justice soit la même pour tous, ferme mais compréhensive et humaine ;

Je m'engage aussi à agir de façon très volontaire au niveau international pour que soient respectés les équilibres indispensables à la juste répartition des richesses mondiales ;

Enfin je m'engage devant vous à être le Président du franc-parler, je dirai ce que je fais, je ferai ce que je dis ;

Et, pour terminer, je m'engage à être le Président du retour à la rigueur morale. Je ne vous trahirai pas, je ne vous mentirai pas.

Si vous me faites confiance, demain, nous allons bâtir une France dont chacun sera fier. Retrouvons ensemble la fierté d'être français.

Vive la République ! Vive la France !

D'un même mouvement, les milliers de participants se levèrent, la plupart applaudissaient au plus qu'ils le pouvaient, d'autres sifflaient, d'autres actionnaient des trompes bruyantes ou des cornes de brume. Ce joyeux chahut dura plusieurs minutes durant

lesquelles Paternos goutta avec un évident contentement la ferveur qu'il déclenchait parmi ses partisans. Lorsqu'un calme relatif se rétablit, Maillard, qui avait rejoint Paternos sur la scène, fit un signe à un opérateur qui envoya la musique de la Marseillaise. Paternos entonna l'hymne, aussitôt suivi par la foule dans cette ultime communion préélectorale.



## CHAPITRE 72

Cette nuit-là, les repas se prenaient tard.

Patrick avaient entraîné Marion, Magali et Romain au restaurant Pumpkin's. Sylvie les avait accueillis avec sa naturelle bonne humeur. Elle avait pris Patrick à part, pour se moquer un peu :

- Alors maintenant, tu les invites toutes les deux en même temps. Quel mufle tu fais !
- Tu ne peux pas t'empêcher de jouer les fausses langues de vipère. Je crois que je suis amoureux, mais d'une seule.
- Ca, j'avais compris. Allez, va les rejoindre, ils t'attendent.

Lorsque Patrick eut rejoint la grande table ronde que leur avait réservée Sylvie, Magali émit une requête :

- Cette table est bien trop grande pour quatre, si nous invitions une autre personne ?
- Tu penses à qui, s'enquit Romain.
- Je crois que Robert Malain serait très heureux de se joindre à nous ce soir, on l'appelle ?

Tout le monde fut d'accord et Magali décrocha son téléphone pour appeler Bob. Lorsqu'elle eut raccroché elle confirma la venue du journaliste :

- Il avait l'air super-heureux qu'on pense à lui. Il arrive dans cinq minutes.
- Bonjour les jeunes ! C'était l'autre Bob, le patron du restaurant qui venait leur rendre visite. Vous n'êtes pas devant les écrans géants en train d'écouter notre futur Président ?
- J'espère que les sondages se sont plantés et qu'il va se prendre une veste, s'écria Magali.
- Ma petite mademoiselle, voilà vingt-cinq ans que le pays attend un homme comme Paternos. Vous n'êtes pas encore confronté à une dure vie de labeur, vous verrez lorsque

vous serez vous-même au travail qu'il est temps que ceux qui ne font rien ne soient pas ceux qu'on protège.

- Vous êtes encore de ceux qui pensent que tous ceux qui ne sont pas au travail sont des fainéants.
- Pas tous, mais ils sont nombreux. Et Olivier Paternos va nous les remettre au boulot. Ce qui va générer des charges en moins pour l'État, donc un possible allègement de charges pour les entreprises, donc la possibilité d'augmenter les salaires pour ceux qui bossent.
- Ca s'appelle « Pumpkin's » votre restaurant, ça veut bien dire « citrouille » ?
- Oui, pourquoi ?
- Parce que votre favori, et vous avec, être en train de vous prendre pour la fée de Cendrillon. Vous voulez nous faire croire que vous allez pouvoir transformer nos citrouilles en carrosses. Malheureusement demain, ceux qui mangent des citrouilles continueront à manger des citrouilles et ceux qui roulent en carrosses continueront à rouler en carrosses.
- Ma petite demoiselle, ceux qui roulent en carrosse sont ceux qui ont travaillé dur pour arriver là où ils sont. Si les entreprises avancent, si elles gagnent de l'argent, et donc en distribuent à leurs employés, c'est parce qu'il y a des managers efficaces qui bossent douze à quinze heures par jour, ça vaut bien un carrosse.
- Le problème c'est qu'ils ne sont pas les seuls à rouler en carrosse grâce aux bénéfices de leurs entreprises, il y a aussi tous les actionnaires, ceux qui gagnent de l'argent parce qu'ils ont de l'argent.
- Mais les entreprises ont besoin de cet argent pour aller de l'avant, pour prospérer.
- Voilà bien le mot magique : « prospérer ». Aujourd'hui une société n'a plus, comme avant, comme objectif principal d'offrir des produits ou des services de qualité, l'objectif prioritaire des entreprises c'est « prospérer », c'est faire de

l'argent. Peu importe qu'on fasse des produits de qualité moyenne, ou même médiocre, ce qui compte c'est de les vendre. On en arrive à cette absurdité ou le nœud stratégique d'une entreprise, c'est le service marketing. Une entreprise qui a de bons produits mais un mauvais service marketing va se voir doubler par une autre qui fera des produits moins bons mais qui saura mieux les vendre.

- C'est la loi du marché. Mais vous parlez de la dérive des entreprises, on peut aussi parler de celles des travailleurs, combien d'employés ou de salariés ont aujourd'hui à cœur de rendre un travail soigné et de bonne qualité ? La plupart ne pensent qu'à l'heure de la sortie et à la paye de fin de mois.
- Comme leur patron, qui ne pense qu'aux bénéfices de fin d'année. Pourquoi voulez-vous que les employés aient des objectifs différents de leur dirigeant.
- STOP ! cria Patrick. Nous sommes là ce soir pour décompresser après deux semaines un peu trop chargées, pas pour refaire la campagne électorale. Magali, laisse un peu tomber, tu n'auras pas raison avec Bob qui est un réactionnaire indémodable. Bob, pour te faire pardonner d'avoir lancé une conversation inopportune ce soir, tu devrais nous offrir l'apéritif. Et inutile de demander à la santé de qui ou de quoi on trinque : on boit à notre jeunesse et à nos amours !

Bob se retira en bougonnant. Pendant ce temps, Bob, de son vrai nom Robert Malain, était arrivé, accueilli joyeusement par les quatre jeunes gens. Il transpirait à grosses gouttes :

- Il n'y a jamais de place pour se garer dans ce quartier. J'ai dû faire au moins cinq cents mètres à pied.

Le repas fut, comme à l'habitude, succulent. Ils restèrent fort tard à discuter de toutes autres choses que les événements de ces derniers jours.

Pendant ce temps, Paternos, Maillard et Léonetti, accompagnés de quelques ténors de leur parti, avaient réservé une salle tranquille dans un luxueux restaurant parisien. Ils prenaient l'apéritif debout, ce qui permettait à Paternos, accompagné de son épouse, de passer de l'un à l'autre afin de connaître leurs impressions sur sa prestation. Chacun y allait de son franc compliment ou de sa basse flatterie.

Maillard s'ennuyait ferme. Les meetings, ça n'était pas son exercice préféré. Mais les pots et repas d'après meetings, c'étaient son occupation la plus abhorrée. Il détestait ces rassemblements où il devait croiser, et écouter, et discourir, et sourire, avec des dizaines, voire des centaines de personnes. Tous se pressaient pour lui parler, pour l'approcher, lui le plus proche collaborateur du futur Président, lui le probable futur premier ministre. S'ils savaient, tous ces braves cons, comme il se foutait bien d'eux, le futur Président, leur héros, comme il n'avait d'intérêt en tête que le sien et, peut-être, de certains de ses amis. S'ils savaient, ces disciples aveugles, que la seule vraie ambition qui anime Paternos est d'être celui qui redonnera à la France la place mondiale perdue face à la montée des grandes Nations émergentes. Et cela non pas pour la France, mais pour son prestige à Lui.

Léonetti, par contre, se mouvait dans ces réunions comme un poisson dans l'eau. Déjà, il y avait à boire. Ensuite, on croisait toujours quelqu'un qui avait quelque chose à vous demander. Et comme en général, ces « choses » n'étaient pas de petites choses, il y avait toujours un petit retour intéressant qui permettait de maintenir le train de vie. Sa future position de ministre de l'intérieur lui ouvrait une voie royale pour la négociation d'autorisations en tous genres. Ça aiguissait son appétit tout autant que ça laissait entrevoir à de nombreuses personnes de son entourage l'ouverture de vastes marchés aujourd'hui encore trop encadrés.

Paternos s'approcha de Léonetti et le prit à part :

- Je ne vois pas Claude, ni Charles, ni Jean-Michel ? Où sont-ils ?
- Claude m'a dit qu'ils devaient se réunir pour une affaire urgente. Ils ont fait l'effort de venir à ton meeting mais il fallait qu'ils repartent sitôt la fin. Ils m'ont demandé de les excuser.
- Dommage qu'ils ne soient pas là. Parce que j'ai déjà quelques directives précises à leur donner, notamment concernant la presse et la télévision.
- Tu feras ça la semaine prochaine.
- Non, j'attendrai ma prise de fonctions. Mais il faut que je leur en parle rapidement, qu'ils aient le temps de tout mettre en place.

Dans un autre restaurant parisien, tout autant étoilé que celui où se déroulaient les agapes de Paternos et de ses admirateurs, trois hommes avaient pris place autour d'une table, dans un des salons particuliers.

- Je crois que la tête lui enfle déjà, à notre champion.
- Tu as raison, mais on en a déjà discuté. Ce qui importe, c'est qu'il respecte scrupuleusement le programme que nous avons établi ensemble durant au moins trois ans. Ensuite, il deviendra ce que les Français voudront qu'il devienne. S'ils en redemandent, on leur laisse, s'ils le jettent, ça n'aura plus aucune incidence sur nos affaires.
- C'est quand même étonnant, qu'une majorité puisse croire à ce qu'il raconte après le parcours qu'il a eu. Que ces gens puissent prendre à leur compte toutes ces promesses de vie meilleure, de salaires regonflés, de bien-être général, ça me ferait presque pitié pour eux.
- Oui, mais la réaction risque d'être violente lorsqu'ils vont s'apercevoir qu'ils ont été pris pour des cons.
- C'est juste là où il va falloir jouer juste. Un malaise général, voire un mécontentement appuyé, ça se gère et ça

ne remet pas en cause nos affaires. Mais il ne faudrait pas qu'on se retrouve dans la situation de mai 1968.

- Pas de danger, aujourd'hui les Français sont trop attachés à leur confort pour endurer deux mois sans salaire. Même s'ils doivent avaler de sacrées couleuvres.
- Il ne reste plus qu'à attendre dimanche soir, le verdict des urnes.
- Rien n'empêche déjà de commander du champagne ce soir. Autre chose : quelqu'un a des nouvelles de Jean ?
- Oui, il n'a pas voulu se déplacer aujourd'hui, il est à Saint-Jean. Il nous rejoindra pour notre conseil de lundi matin.

## CHAPITRE 73

Robert Malain hésitait, allait-il prendre son crème ailleurs que chez Albert, pour pouvoir déjeuner au calme ? Après quelques instants de réflexion, il prit une fois encore le chemin de son bar favori, il avait beaucoup de difficultés à changer ses habitudes.

Bien évidemment, à peine arrivé, Albert lui apporta le journal et se mit à commenter la première page :

- Tu as vu, il compare les programmes, y a pas photo quand même, Paternos il a des propositions bien plus solides ?
- À part celui-là, de journal, tu en lis un autre ? lui demanda Bob.
- Ben non.
- Alors, comment veux-tu comparer les propositions des deux candidats si tu ne lis que les journaux qui sont favorables à un seul ?
- Celui-là, il est neutre, ce n'est pas le Figaro.
- Je crains fort que même le Figaro soit moins sectaire que notre journal local.

La conversation fut interrompue par la sonnerie du téléphone de Bob.

- Bob Malain, bonjour.
- Salut Bob, c'est Patrick. Tu es chez toi ?
- Non, je prends mon petit-déjeuner chez Albert.
- Tu es seul ?
- Malheureusement oui !
- Ca tombe bien, j'ai besoin de te voir, j'arrive dans cinq minutes.

Bob n'eut pas le temps de demander les raisons de cet empressement, Patrick avait déjà raccroché.

Il se passa effectivement moins de cinq minutes lorsque Patrick gara sa moto devant le bar. À peine fut-il entré qu'Albert demanda :

- Un café bien fort, Monsieur l'inspecteur ?
- Oui Albert, et deux croissants. Puis s'adressant à Bob : salut Bob.
- Salut Patrick, qu'est-ce qui t'amènes de si bonne heure un samedi matin ?
- Je viens de recevoir un appel de Colombani, il veut me voir le plus rapidement possible.
- Probablement pour l'enquête sur les deux types.
- Non, je ne crois pas que ce soit la bonne explication. Il m'aurait déjà appelé hier. Et son insistance à me voir rapidement m'inquiète. Je lui ai menti, j'ai dit que je n'étais pas sur Grenoble et qu'il me fallait une bonne heure pour revenir.
- Qu'est-ce qu'il t'arrive ?
- Je ne t'ai pas encore dit que je savais depuis hier qui est le mystérieux correspondant de Martineau, celui qui organisait la vente de la drogue sur la région, celui qui donne les tuyaux pour attaquer les fourgons blindés, celui qui organise les faux attentats terroristes.
- Non, tu ne me l'as pas dit.
- Eh bien ce type, c'est Colombani.
- Tu plaisantes !
- Je ne plaisante pas.
- Tu as des preuves ?
- J'ai des preuves suffisantes pour moi. Malheureusement celles qui auraient été nécessaires pour un juge ont été détruites.
- Mais pourquoi un type comme ça irait-il commettre des forfaits pareils ?
- Ce n'est pas toi qui me disait il n'y a pas si longtemps que tu lui avais découvert un passé pas très clair ?



- C'est vrai. Mais quand un type est préfet, on a tendance à oublier ce qu'il a fait avant et à ne plus considérer que sa position actuelle. Ca alors, Colombani le maître de la pègre locale !
- Peut-être même un peu plus.
- Et pourquoi tu viens me voir ?
- Pour que tu saches que je vais le voir. Car je n'ai pas confiance et je préfère qu'il y ait quelqu'un qui sache où je suis, ou au moins avec qui.
- Tu vas lui faire part de ta découverte ?
- Bien sûr que non. Mais s'il m'appelle, c'est qu'il se doute que j'en sais plus que ce que je lui ai déjà dit.
- Alors, n'y va pas.
- Il est préfet, je ne suis qu'inspecteur. Si je n'y vais pas il peut me foutre dans la merde tout simplement par la voie administrative.
- Mais s'il se doute que tu sais quelque chose sur lui, il ne tentera rien.
- Il ne tentera rien d'officiel, mais il y a déjà pas mal de morts dans cette histoire, je n'ai pas envie de faire le suivant. D'après ce qu'on a pu voir, il n'y va pas par quatre chemins.
- Veux-tu que j'aïlle avec toi ?
- Pour faire deux morts au lieu d'un ? Non, il vaut mieux que tu restes ici et que tu alertes les autorités si je ne reviens pas dans deux heures.
- Vous avez rendez-vous où ?
- À la préfecture.
- Ce n'est pas vraiment l'endroit pour un traquenard.
- C'est vrai, mais je préfère quand même prendre quelques précautions.
- Bonne chance et prend garde à toi. Si tu n'es pas de retour à onze heures, je déclenche le plan Orsec.
- Merci Bob.

Patrick Moreau quitta le bar et enfourcha sa moto, direction la préfecture.

## CHAPITRE 74

Hormis le personnel de permanence et d'astreinte, la préfecture était vide le samedi. Après avoir présenté sa carte de police au gardien de faction, Patrick Moreau entra dans la cour et gara sa moto.

Il monta au premier étage et toqua à la porte du bureau de Colombani.

- Entrez, cria le préfet.

Patrick ouvrit et franchit la porte. Colombani était debout, près de la fenêtre, il regardait dehors, il l'avait probablement vu arriver. Lorsque Patrick entra, il se retourna. Sur son visage de prédateur, un petit sourire pointait. Il s'assit et invita Patrick à en faire autant :

- Asseyez-vous inspecteur.
- Merci.
- Je ne vais pas tourner autour du pot, inspecteur. Je sais que vous avez intercepté des communications téléphoniques indiscretes.
- Vous le savez parce que je vous l'ai dit lorsque je suis venu vous voir jeudi dernier.
- Oui, mais il me semble que votre enquête a progressé, vous savez maintenant qui est le correspondant du dénommé Martineau.

Patrick décida de faire l'imbécile. Comment Colombani pouvait-il savoir qu'il était remonté jusqu'à lui ?

- Non, malheureusement, je n'ai pas encore découvert qui était celui qui donnait les ordres à Martineau.
- Ne me prenez pas pour un nigaud inspecteur.
- Monsieur le préfet, je suis venu vous voir pour vous racontez tout ce que je savais, depuis l'agression sur Monsieur Langlois, jusqu'au faux attentat. Pourquoi voudriez-vous que je vous cache quelque chose ?

- Je vois que vous ne voulez pas jouer franc jeu avec moi. Alors je vais mettre tout de suite les points sur les i, ça nous évitera de tourner autour du pot. Vous savez pertinemment que c'est moi qui dirigeais Martineau, n'est-ce pas ?

Patrick Moreau ne s'attendait pas à cette brutale révélation. Il ne put que demander :

- Comment pouvez-vous croire que je sois en possession d'une telle information ?
- Monsieur l'inspecteur, vous êtes habile policier, mais piètre menteur. Vous êtes venu vous-même vous confier à moi et je dois dire que j'ai été stupéfait par ce que vous m'avez raconté. Je ne m'attendais pas à ce que quelqu'un puisse découvrir les secrets de mon petit commerce. Dès que vous m'avez raconté vos découvertes, j'ai immédiatement pris mes précautions, même si je n'imaginais pas une seule seconde que vous puissiez découvrir qui pilotait Martineau. Je vous ai fait suivre, j'ai mis votre téléphone sur écoute et j'ai fait placer un micro dans votre bureau. J'ai donc parfaitement entendu votre conversation d'hier soir avec l'inspecteur Antoine Clavert. Je pensais avoir tout verrouillé, j'avais oublié mes origines. C'est vrai, on est tellement habitué à l'accent qu'on a que l'on ne s'imagine pas que ça puisse devenir un signe de reconnaissance.

Patrick compris qu'il ne servait plus à rien de nier :

- Et maintenant, vous allez faire quoi ?
- Rien.
- Comment ça, rien ?
- Que voulez-vous que je fasse ? La vie va continuer, pour vous comme pour moi, comme si rien ne s'était passé.
- Parce que vous croyez que je vais oublier tout ce que j'ai appris, que je vais lâcher cette enquête ?
- Bien sûr vous allez le faire. Que pouvez-vous prouver aujourd'hui ?

- Les conversations téléphoniques, je ne suis pas le seul à les avoir entendues. Un homme qui accuse un autre homme, ça ne suffit pas pour démarrer une enquête, mais deux hommes, policiers de surcroît, ça peut commencer à intéresser un juge.
- Deux hommes dites-vous ? Qui serait le second ?
- Antoine Clavert, celui qui vous a démasqué.
- Oh, si mes renseignements sont exacts, et il n'y a aucune raison qu'ils ne le soient pas, l'inspecteur Clavert est le papa attentionné de deux adorables enfants. Je suis certain qu'il ne voudrait pas qu'il leur arrive quoi que ce soit.
- Vous êtes un être immonde.
- Je sais. Mais cela vous dérange, vous, pas moi. Donc, comme vous pouvez le constater, vous pouvez aller voir un juge et lui raconter votre petite histoire. Il va vous demander quelles preuves vous apportez, et vous allez répondre : aucune. Je pense que ça va l'amuser.

Patrick ne pouvait que se rendre à cette évidence. La rage lui fit serrer les mâchoires, pour la première fois de sa vie, il avait envie de tuer. Il n'emportait jamais son arme de service chez lui et n'était donc pas armé. S'il l'avait été, il ne l'aurait évidemment pas utilisée contre Colombani et pourtant il souhaitait vraiment le voir mort. Colombani imaginait facilement ce qui se passait dans la tête de l'inspecteur, il le laissa cogiter un moment puis il rompit le silence :

- Vous vous doutez que votre existence est un danger pour moi, danger minime mais danger quand même. Aujourd'hui vous ne pouvez rien mais je sais maintenant que vous êtes capable de fouiller très profond. Je ne veux donc pas voir ressortir cette histoire dans le futur.
- Vous voulez m'éliminer ?
- Oui, mais pas comme vous l'entendez. Je vous propose un marché. Cent cinquante mille euros et un poste de

commissaire dans une île paradisiaque, La Réunion ou la Polynésie, au choix. Qu'en dites-vous ?

- Vous pensez vraiment qu'on peut m'acheter ?
- On peut acheter tout le monde, ce n'est qu'une question de prix.
- Vous vous trompez, Colombani, je ne suis pas à vendre, quel que soit le prix.
- Alors tant pis, inspecteur. Le hasard vous a mis sur ma route, et le hasard n'a pas bien fait les choses, ni pour moi, ni pour vous. Mais moi j'ai des moyens que vous n'avez pas. Aujourd'hui vous ne pouvez rien faire et si vous refusez mon offre, vous serez demain affecté dans une sous-préfecture au fin fond d'une campagne isolée. Ceci le temps qu'on oublie les temps troublés que nous vivons en ce moment. Et puis un jour, un malheureux accident va mettre un terme à la vie du regretté inspecteur Moreau. Ca passera totalement inaperçu. Comme vous le voyez, soit vous acceptez ce que je vous propose, soit vous êtes un mort en sursis.
- Si j'accepte votre proposition, qui vous dit que je ne vais pas continuer à chercher les preuves qui me manquent aujourd'hui ?
- J'ai énormément de moyens qui me permettent maintenant de contrôler votre activité, je ne vais pas vous lâcher. Et puis l'argent que je vais vous remettre provient d'un braquage récent, celui dont Martineau vous a parlé. Si vous ne respectiez pas notre petit contrat, on découvrirait que vous avez payé un certain nombre d'achats avec des billets provenant de l'attaque d'un fourgon, juste avant que vous ne quittiez la région. Vous voyez ce que je veux dire ?
- Je vois.
- Vous acceptez ou vous refusez ?
- Ai-je le choix ?
- Il me semble que non, mais c'est vous qui décidez.

- Vous êtes vraiment la plus belle ordure que j'ai été amené à côtoyer.
- Gardez vos états d'âme pour vous. Je vous recontacte dès que je suis en possession de la somme et je fais le nécessaire pour votre mutation dès lundi prochain. Au revoir, commissaire Moreau.

Patrick se leva sans répondre et se dirigea vers la porte. Avant qu'il ne la franchisse, Colombani le rappela :

- Attendez, avant de partir, veuillez me laisser le petit magnétophone que vous avez dans la poche.

Patrick se retourna, Colombani s'était avancé et tendait la main gauche en attendant le magnétophone, dans la main droite il tenait un revolver. Patrick eut un moment d'hésitation, pouvait-il s'échapper, l'autre oserait-il tirer ? Colombani répondit à cette interrogation muette :

- Oui, commissaire, je tirerai sans hésitation si vous tentez de vous enfuir sans me remettre le petit appareil que vous avez dissimulé dans votre poche. Tous ces bureaux sont vides, personne n'entendra plus parler de vous. Disparu Patrick Moreau. Évidemment, ça me compliquerait la tâche car vous serez recherché, vos amis parleront et, dans ce cas, une enquête sera ouverte. Bien qu'à part vous et l'inspecteur Calvert, personne ne puisse me mettre en cause, je préfère ne pas prendre ce risque. Alors, ne m'obligez pas à commettre un acte irréparable. Vous savez de quoi je suis capable.

Patrick, à contrecœur, sortit le petit magnétophone et le remit à Colombani.

- Merci, et souvenez-vous, j'ai l'œil sur vous, en permanence.

Patrick quitta le bureau de Colombani, complètement démoralisé. Il passa un coup de téléphone à Bob pour l'informer de sa sortie, mais sans lui donner le détail de l'entrevue.

Dès qu'il fut seul, Colombani appela Jean Gouttenoir au téléphone.

- Jean, c'est Michel. J'ai eu un gros souci que je viens de résoudre. Mais j'ai besoin de liquidités.
- Que s'est-il passé ?
- Un inspecteur de police un peu trop curieux a réussi à remonter jusqu'à moi. Pas de chance, il avait les enregistrements de mes appels à mon exécuter local et il a pu les comparer à ma voix lors de l'arrestation des terroristes.
- C'est un très gros souci.
- J'ai pu négocier. Cent cinquante mille Euros et un poste à Papeete.
- Il ne peut pas tout simplement disparaître ?
- Non, il y a trop de personnes autour de lui qui sont au courant de son enquête. Il ne peut rien prouver, il ne peut donc que se taire ou passer pour un illuminé.
- Et s'il poursuit son enquête et qu'il trouve autre chose.
- Il ne peut rien trouver d'autre. Ne t'inquiète pas, tout baigne !
- C'est quand même très ennuyeux cette histoire. Ne fais rien pour l'instant, je réfléchis à la situation et on en reparle. Tu remontes à Paris ce soir ?
- Oui, je partirai en fin d'après-midi.
- Tu remontes comment ?
- En voiture.
- Très bien. Moi, j'arriverai demain soir. On se voit à dix-huit heures, chez moi.
- D'accord, à demain.



## CHAPITRE 75

Marion avait souhaité rester seule ce samedi après-midi afin de tenter de rattraper un peu de son retard. Elle s'était résolue à ne pas voir Patrick avant le début de la soirée.

Romain et Magali avaient arpenté les salles du musée de Grenoble tout l'après-midi, puis il était repassé par l'hôpital. La lente sortie du coma de Paul Langlois se confirmait.

Robert Malain n'avait pas quitté le clavier de son ordinateur depuis qu'il avait quitté Patrick, ce matin. L'idée lui était venue d'écrire tout ce qu'il avait appris. Il fallait que la vérité soit dite. Pour le moment, il retranscrivait simplement ce que Patrick lui avait révélé, mais il se promettait d'en faire un livre. Il demanderait à Magali de s'associer à lui. Il espérait aussi que Patrick pourrait poursuivre son enquête jusqu'aux têtes de la machination, mais il doutait qu'il y arrive.

Chez les Paternos, l'ambiance était tout à la fois à la fête mais aussi très tendue. Tout le monde pensait la victoire acquise, mais on ne pouvait s'empêcher de douter un peu. Le repas n'était pas encore servi et les invités discutaient par petits groupes.

Les saltimbanques habituels s'accrochaient au bar et parlaient de leurs derniers achats : villa en bord de mer, dernière Ferrari, rivière de diamants, et quelques autres petites choses agréables.

Les professionnels faisaient déjà des prévisions quant à l'évolution du CAC 40 dès le lundi suivant l'élection. Plusieurs avaient déjà misé sur une progression significative qui leur ferait gagner quelques millions.

Les politiques, parmi lesquels on trouvait Maillard et Léonetti, mais aussi Séverine Paternos, l'épouse du candidat, discutaient ferme sur les nominations des futurs ministres. Certains étaient déjà assurés d'un poste, d'autres espéraient. C'était surtout

Madame Paternos qu'on sollicitait. On savait qu'elle avait une grande influence sur son mari. Beaucoup même n'hésitaient pas à dire qu'elle était la tête et lui la voix. Il est vrai qu'elle avait une classe et une intelligence bien supérieure à celle de son mari. Elle le regardait d'ailleurs depuis un moment qui discutait avec l'acteur Mulot, qu'elle-même détestait. Les tics qui l'avaient un peu quitté ces dernières semaines se déclenchaient à nouveau ce soir, Paternos était régulièrement secoué par un haussement d'épaules qui s'accompagnait d'un mouvement latéral du menton. Sa femme quitta le groupe et s'approcha de lui :

- Tu devrais plutôt rejoindre nos soutiens actifs, plutôt que de perdre ton temps avec les lèche-cul, lui dit-elle sans s'inquiéter du regard effaré de Mulot.
- J'en ai soupé depuis trois mois de nos soutiens actifs et de leurs grandes théories sociales et économiques, tu ne crois pas qu'ils sont tout autant lèche-cul que mes amis ?
- Ce ne sont pas tes « amis » qui vont t'aider à diriger le pays demain.
- Mais je n'ai besoin de personne pour diriger ce pays.

Maillard observait la scène de loin. Il prit Léonetti à part :

- J'espère qu'elle ne va pas nous lâcher. Parce que jusqu'à maintenant, tout le positif de la maison Paternos, c'est elle.
- Sur, répondit Léonetti. Si elle s'en va, l'autre, il pète un plomb.
- Espérons que le titre de première dame de France lui fera supporter les crises mégalomaniaques de son époux.
- La connaissant, ça m'étonnerait. Elle s'en fiche royalement des honneurs. Même, je crois qu'elle les fuit. Et si Olivier la fait trop chier, elle va faire ses valises rapidement.
- Bon, le repas est servi. Attendons les résultats de demain. On réglera les problèmes du couple présidentiel plus tard.

Patrick avait erré tout l'après-midi. Il n'avait bien évidemment pas l'intention de céder aux injonctions de Colombani. Mais comment

s'en sortir ? S'il était muté dans un territoire d'Outre-mer, il n'aurait pas d'autres solutions que de s'y résigner ou de démissionner. Bien évidemment, il choisirait la seconde solution, il n'était pas question qu'il quitte Marion. Mais dans ce cas, il ne doutait pas une seconde que Colombani mette sa menace à exécution. Il risquait la mort, et peut être celle de Marion. Il s'était lui-même enfermé dans ce piège, quelle idée lui avait pris d'aller raconter ce qu'il savait à Colombani alors qu'il ne le connaissait pas. Encore un reliquat de respect de la hiérarchie ! Il lui restait Reynier, mais le croirait-il ? Il n'avait absolument rien à lui fournir comme preuve. Quant à Antoine, il ne voulait surtout pas le mouiller davantage, Patrick était persuadé que la menace proférée envers les enfants de son copain n'était pas des paroles en l'air. Ce salopard était capable de tout pour assurer sa sécurité.

Il avait arpenté les quais de l'Isère plusieurs fois en attendant vingt heures, l'heure fixée par Marion. Il se força à respecter scrupuleusement cet horaire et sonna à sa porte au moment même où s'égrenaient les huit coups à l'horloge de la cathédrale. Dès qu'elle le vit, elle sut que ça n'allait pas :

- Qu'est-ce que tu as ?

Il avait longtemps ressassé les diverses réponses à cette question à laquelle il s'attendait. Il n'avait pas choisi celle qu'il allait lui donner, se disant qu'elle serait celle qui lui viendrait à l'esprit au moment où Marion l'interrogerait. Il choisit la vérité simple. Il relata à Marion sa découverte du responsable des différentes affaires qui s'étaient présentées à eux depuis deux semaines et sa rencontre du matin avec Colombani. Marion était affolée :

- Tu vas partir ?
- Bien sûr que non.
- Mais alors tu vas être muté dans un coin perdu avec la perspective de prendre une balle dans la tête un jour ou l'autre ?
- Non, je vais démissionner de la police.
- Ca ne résout pas le problème du tueur.

- Non, mais ça me laisse du temps pour réfléchir et pour agir.
- Tout ça ne serait pas arrivé si tu n'avais pas voulu à tout prix connaître les raisons de l'accident de papa.
- Si je n'avais pas poursuivi l'enquête, je ne serai pas non plus là, près de toi.
- C'est vrai.

Elle s'approcha de lui et l'embrassa tendrement. Elle réussit à lui faire oublier, pour cette nuit, la noirceur de l'avenir qui se préparait.

## CHAPITRE 76

Il faisait doux ce dimanche matin, le printemps s'installait. C'est à cette époque que la vue sur les montagnes alentour offrait le plus beau spectacle, les verts de toutes nuances qui couvraient leurs flancs s'interrompaient brusquement pour laisser place aux sommets encore blancs de neige. Les levers et couchers de soleil rivalisaient chaque jour dans l'éclat de leur palette de couleur.

Attablé à la terrasse de son bar favori, Bob avait appelé Magali pour l'inviter à partager son petit-déjeuner. Il n'avait pas encore ouvert le journal, tout entier absorbé par le paysage de ce matin radieux. Voilà longtemps qu'il n'avait pas contemplé les cimes environnantes, on s'habitue à tout, même au sublime !

Il s'étonnait depuis quelque temps de retrouver goût à la vie. Pas qu'il eut jamais l'intention de mettre fin à la sienne, mais la monotonie de son existence le déprimait souvent. Or, depuis qu'il avait eu la charge de superviser le stage de Magali, sa vie avait changé sans qu'il s'en rende vraiment compte, jusqu'à aujourd'hui où il prenait le temps d'y réfléchir. Sur, elle l'avait agacé, la Magali, avec ses grandes théories, ses idées toutes faites sur son métier, sur la vie en général. Mais il avait lui-même éprouvé ces mêmes élans passionnés dans sa jeunesse. Et puis, au fil du temps, il était devenu un vieux con. Ce qui l'étonnait, c'est qu'il puisse s'en apercevoir sans en éprouver de honte. Des regrets, peut-être, mais ce qui émergeait surtout aujourd'hui, c'était le bonheur de sentir renaître en lui son enthousiasme d'antan. Ce livre, il fallait qu'il l'écrive. Il avait déjà tenté, quelques fois, de se lancer dans l'aventure littéraire, mais il n'avait jamais pu noircir plus de quelques feuilles. Il avait les idées, il n'était pas embarrassé pour écrire, mais il lui manquait une vraie motivation. Cette fois, c'était différent, le sujet avait ravivé son goût de l'investigation, de la recherche de la vérité. Il espérait que Magali consentirait à partager cette aventure.

Elle arrivait justement, toujours fraîche et gracile, mais aussi volontaire et décidée. Spontanément, elle s'avança pour faire la bise à Bob, il en rougit d'aise. Elle s'installa à la table et commanda un thé. Dès qu'ils furent servis Bob lança sa proposition :

- Je pense que ce que vous venez de vivre, toi et les enfants Langlois, mérite vraiment qu'on le raconte. Et puis, nous n'en sommes pas encore sortis, j'espère que Patrick va pouvoir gratter jusqu'au fond de ce panier de crabes. J'ai donc décidé d'en faire un livre. Mais j'ai envie de partager ça avec toi. Tu ne penses pas que ce serait un formidable sujet de stage ?
- Ouah ! s'écria Magali. J'étais tellement incluse dans cette histoire que je n'y ai même pas pensé. C'est une super-idée. Vous pensez qu'on va arriver à travailler ensemble ?
- J'en suis certain. À condition bien sûr que tu acceptes de côtoyer durant quelques semaines, ou quelques mois, un gros ronchon qui pue la sueur. Si, si, ne proteste pas, je sais que mon obésité encombre l'espace volumétrique mais aussi olfactif.
- Il faudrait que vous fassiez un effort pour maigrir.
- Pas tout en même temps. Je reviens à une vie intellectuelle productive, laissons là s'épanouir, je m'occuperai du corporel ensuite.
- Comment allons-nous nous organiser ?

Ils restèrent longtemps à échafauder ce projet, excité l'un et l'autre par l'enjeu. Lorsqu'ils eurent enfin épuisé le sujet, pour l'instant, Bob jeta un œil distrait sur le journal du jour : les élections, encore les élections, toujours les élections. Mais un en-tête s'insérait en gras en première page, ce qui était étonnant ce jour de second tour de l'élection présidentielle. Il n'y avait que le titre « Dramatique accident sur l'autoroute A6, un mort » suivi d'un renvoi à la page des informations nationales. Bob déplia le journal et trouva

immédiatement l'article qui se trouvait en tête de colonne : « Mort du Préfet Michel Colombani. Hier, vers dix-neuf heures, à hauteur de Mâcon, le véhicule conduit par le préfet Michel Colombani a quitté la chaussée pour une raison inconnue. Après avoir percuté le rail de sécurité de la bande d'arrêt d'urgence le véhicule a été rejeté sur les voies de l'autoroute et, après avoir cette fois percuté le rail du terre-plein central, il a traversé une nouvelle fois les voies et a fini sa course sur le bas-côté après plusieurs tonnes. Les services de secours arrivés très rapidement sur les lieux ont dû désincarcérer le conducteur qui a été immédiatement transféré à l'hôpital de Mâcon où il est décédé peu après son arrivée. Une enquête a été ouverte pour déterminer les causes de ce drame. Rappelons que le Préfet Michel Colombani est celui qui a permis la neutralisation de la cellule terroriste qui avait organisé l'attentat de la gare du Nord à Paris, provoquant la mort de trois personnes et qui préparait un autre attentat contre un TGV, attentat heureusement déjoué grâce à l'intervention du Préfet Colombani. Les premières constatations de la gendarmerie indiquent que le Préfet roulait à plus de deux cents kilomètres à l'heure. D'après un témoin, il semblerait qu'une roue se soit détachée du véhicule, provoquant la sortie de route. Cette thèse paraît plausible car une roue a bien été retrouvée à plusieurs centaines de mètres du lieu de l'accident. Par contre, il sera difficile d'établir de façon certaine les raisons de cette sortie de route, lors de son enlèvement par la dépanneuse, la voiture du Préfet a pris feu. L'état de la carcasse restante laisse peu d'espoir de déterminer si la cause de l'accident est imputable à un problème technique. »

Après avoir lu l'article, Bob le tendit aussitôt à Magali, qui le lut mais sans témoigner autant d'intérêt que l'aurait pensé Bob. Il avait oublié que Magali ne possédait pas encore les toutes dernières informations concernant Colombani, celles que lui avait communiquées Patrick. Devait-il la mettre au courant ? Il hésita un instant, mais comme ils avaient convenu cette collaboration sur la

rédaction de l'affaire, il informa Magali des derniers rebondissements. Dès que Bob eut terminé, elle lui dit :

- Il faut immédiatement avertir Patrick !
- Tu as raison.

Bob composa le numéro de l'inspecteur mais il n'obtint pas de réponse, il laissa sur le répondeur un message demandant à Patrick de le rappeler d'urgence.



## CHAPITRE 77

C'est Patrick qui s'était levé le premier et qui avait fait le café ce dimanche matin. Il avait bien entendu le signal particulier de son téléphone indiquant qu'il avait un message, mais la vie réelle ne reprendrait son cours, avec son lot d'emmerdements, qu'après qu'il ait déjeuné tranquillement avec Marion, et peut être même un peu plus tard.

Ce n'est donc que vers onze heures qu'il se décida à consulter ses messages. Blairon s'inquiétait de ne plus le voir, ce qui laissa l'inspecteur totalement indifférent. Par contre Bob avait l'air pressé qu'il le rappelle, il demanda donc la composition du numéro appelant et obtint le journaliste :

- Salut Patrick, j'ai un scoop qui ne va pas te faire plaisir.
- Au point où j'en suis, je ne vois pas ce qui pourrait m'ennuyer davantage que ce que je vis depuis hier.
- Tu vis quoi, depuis hier ?
- Je te raconterai lorsqu'on se verra. En attendant, c'est quoi ton scoop ?
- Colombani est mort.
- Quoi !
- Je répète, Colombani est mort.
- Comment ?
- Accident de voiture en se rendant à Paris hier soir. Il a perdu le contrôle de sa voiture à plus de deux cents kilomètres à l'heure.
- Yahoo !

Et Patrick se mit à sauter de joie sous les yeux éberlués de Marion et à hurler dans le téléphone dans les oreilles médusées de Bob, chacun demandant expressément des explications de son côté. Ils durent attendre quelques longues secondes que Patrick expulse bruyamment la tension qui le tenaillait depuis son entrevue avec le Préfet. Il commença par Marion :

- Colombani est mort.
- Vrai ?
- C'est ce que m'affirme Bob, je pense qu'il s'est assuré de l'authenticité de l'information avant de m'appeler.

Et Marion se mit à danser et à crier avec Patrick, toujours en liaison avec Bob qui se demandaient s'ils étaient devenus fous.

- Oh, vous allez arrêter vos cris de sauvages et me mettre au courant de ce qui vous met tant en joie. Je te signale que le seul lien qui te restait pour pouvoir poursuivre tes investigations vient d'exploser sur l'autoroute.

Patrick consentit à se calmer pour répondre à Bob :

- Écoute, je ne vais pas te raconter ce que j'ai vécu hier au téléphone. On peut se voir ?
- Oui, où et quand ?
- J'aimerais aller loin du bruit et de la ville.
- Je t'invite à déjeuner au café des Arts, à Mens, tu connais ?
- Je connais Mens, pas le café des Arts.
- Alors rendez-vous place de la mairie de Mens à treize heures, je m'occupe de réserver. Tu viens avec Marion, bien sûr. Moi, je suis avec Magali et Romain. Ils m'accompagnent, on a un projet qu'on veut te soumettre. On parlera de tout ça autour d'une bonne table. Et n'oubliez pas d'aller voter avant de partir, des fois qu'on revienne tard.
- C'est noté. À tout à l'heure.

À treize heures pile Patrick garait sa moto devant la mairie de Mens. Bob, Magali et Romain attendaient, assis sur le banc près de la fontaine octogonale qui agrémentait la place. Après qu'ils se furent tous embrassés, Bob les conduisit au café des Arts, à quelques dizaines de mètres de la mairie. Lorsqu'ils eurent franchi la porte, Bob expliqua :

- Ce café, qui est aussi un excellent restaurant, doit sa décoration intérieure à un peintre amiénois, Gustave

Riquet. Les peintures représentent les environs de Mens, elles sont exécutées à l'huile sur le plâtre des murs. Tout en trompe-l'œil, les paysages peints s'offrent à la vue du client comme s'il était attablé à une terrasse couverte tenue par des colonnades et que son regard, au-delà de cette terrasse, embrassait toutes les montagnes alentours.

Ils admirèrent les peintures puis la patronne les conduisit dans une petite salle où ils pourraient déjeuner et aussi discuter tranquillement.

Bob tendit le journal annonçant l'accident de Colombani à Patrick qui le lut à voix haute pour que Marion apprenne les détails en même temps que lui. Lorsqu'il eut fini de lire, il raconta son entrevue avec le même Colombani.

- Je comprends votre joie, maintenant, se réjouit Bob. Mais je crois que ton enquête va s'arrêter là.
- Je le crois aussi, admit Patrick.
- Et moi, j'en suis très heureuse lança Marion. Les deux principaux instigateurs de l'accident de papa sont morts. Il est inutile de remuer plus de boue.
- Oui et non, déclara Romain. On se doute bien que Colombani n'était qu'un exécutant. Derrière lui se trouvent probablement des personnes beaucoup plus puissantes, défendant des intérêts qu'elles placent bien au-dessus de la vie humaine. Leur objectif doit être atteint, avec un parcours semé de malversations et de crimes. Doit-on les laisser en paix ?
- Tu as raison, renchérit Magali. Il y a des types intouchables qui commettent des monstruosité dans l'absolue certitude de l'impunité. Patrick, tu ne peux peut-être pas avancer plus avant dans ton enquête, mais nous, on peut alerter l'opinion sur ces pratiques.
- Ce que veut dire Magali, précisa Bob, c'est que nous nous sommes mis d'accord pour écrire tout ce qui est arrivé

depuis l'agression sur Paul Langlois. J'ai eu l'idée d'en faire un livre avec Magali. Magali m'a demandé d'y associer Romain et vous deux. Si vous êtes d'accord, bien évidemment.

- Pourquoi as-tu besoin de nous, demanda Patrick, tu connais déjà toute l'histoire.
- Non, pas toute. Certains détails ne sont connus que d'une ou deux personnes de notre groupe. Il faut que chacun pioche dans ses souvenirs pour que Magali et moi puissions coordonner le tout et le transcrire sur le papier.
- Il y a aussi toute la partie cachée, celle que personne de nous cinq ne connaît. Qui servait Colombani par exemple. Vous allez faire l'impasse sur cet élément dont nous ne connaissons strictement rien ?
- Non, nous allons imaginer. Et c'est là que Magali et Romain vont être précieux, Magali par son imagination débordante qui envisage des fictions qui frôlent la réalité, Romain pour sa facilité à découvrir sur internet des informations qu'on croirait introuvables.
- Et vous allez lui donner quel titre, à ce livre ? demanda Marion.
- Ca, on n'en sait encore rien. Si tu as une idée, on est preneur.

Ils échangèrent encore longtemps sur le contenu et l'avenir possible d'un tel document. Puis ils quittèrent le restaurant et se promenèrent dans les vieilles rues de Mens. Bob commentait, il avait eu le coup de foudre pour ce village, dès qu'il l'avait connu. Il en connaissait les moindres ruelles et impasses, dont les noms laissaient perplexes les étrangers : ruelle du Perrou, chemin du Chareyrou, rue Rentruière et quelques autres encore. Bob leur fit admirer la halle et sa superbe charpente, il leur expliqua l'histoire du village et les tensions entre protestants et catholiques, dont il reste encore des traces aujourd'hui, notamment le cimetière, coupé

en deux par un mur séparant les sépultures des deux religions. Une brèche a été aménagée aujourd'hui, et on peut passer du tombeau d'un protestant à celui d'un catholique sans avoir à ressortir du cimetière.

Ils prirent un verre sur la rue du Breuil, après avoir goûté aux incontournables « bouffettes » de Mens, puis ils se séparèrent pour reprendre la direction de Grenoble.

## CHAPITRE 78

Il était plus de vingt heures lorsqu'ils regagnèrent Grenoble. Les premières estimations concernant l'élection présidentielle venaient de tomber : il n'y avait aucune incertitude, Paternos serait élu avec quatre à six points d'avance sur son adversaire.

Il y avait foule dans les rues et beaucoup de gens laissaient exploser leur joie. Des orchestres improvisés s'installaient au coin des rues et des gens dansaient. Au siège local du parti de Paternos, le champagne coulait à flot.

Marion et Patrick avaient proposé qu'ils se retrouvent tous à Grenoble pour boire un dernier verre ensemble mais l'ambiance joyeuse de l'après-midi s'était envolée, Magali en pleurait presque, les autres ne cachaient pas leur déconvenue. Le téléphone de Marion sonna, elle s'éloigna pour écouter son correspondant et ne répondit qu'une phrase :

- J'arrive !

Tous la regardèrent, attendant ses explications :

- Papa vient d'ouvrir les yeux, il semble qu'il essaie de parler. Je fonce à l'hôpital avec Romain, vous m'accompagnez ?
- Bien sûr, répondirent ensemble Magali et Patrick.
- Je ne sais pas si ma présence est bien opportune, déclara Bob.
- Arrête de culpabiliser, lança Romain, tu n'es pas en service mais tu accompagnes des amis. Allez, viens avec nous.
- OK, je viens.

Ils partirent tous pour l'hôpital. L'infirmière qui avait averti Marion fronça les sourcils lorsqu'elle vit arriver ce groupe de cinq personnes. Mais Marion la rassura :

- Nous sommes tous heureux d'apprendre le retour à la vie de mon père. Mais nous ne le fatiguerons pas, mon frère et

moi serons les seuls à lui parler. Les autres resteront près de la porte et ne se manifesteront pas.

- Je vous laisse entrer, mais pas plus de cinq minutes.

Dès qu'ils eurent franchi le seuil de la chambre, ils perçurent l'évolution de l'état de Paul Langlois. Il avait effectivement les yeux ouverts et dès qu'il vit entrer Marion et Romain son visage s'éclaira et un timide sourire illumina son visage. La sœur et le frère s'approchèrent de la tête du lit et lui prirent chacun une main qu'il serra. Des larmes coulaient sur tous les visages : ceux de Marion et Romain, celui de Paul Langlois, mais aussi celui de Magali. Patrick et Bob ne pleuraient pas, mais ils sentaient chacun une boule gonfler leur gorge.

Le professeur Dumontel entra dans la chambre et en constata l'encombrement avec sévérité. Mais devant l'émotion ambiante il se garda de tout commentaire. Il expliqua que Paul Langlois était sorti de l'état comateux, il avait même pu prendre un premier repas. Dans quelques jours il pourrait à nouveau parler et, dès que ses fractures seraient consolidées, il pourrait sortir de l'hôpital. Maintenant, il se faisait tard et les visiteurs devaient laisser le malade se reposer.

Ils quittèrent l'hôpital en ayant tous oublié l'élection. Bob proposa que tous viennent chez lui, il avait quelques bouteilles de champagne qui vieillissaient depuis trop longtemps dans sa cave. Ils acceptèrent et, bien que la cause ne soit pas la même, leur joie et leurs cris se mêlèrent aux débordements des partisans de Paternos.

Paternos, lui, après un rapide discours fait de remerciements et d'autosatisfaction, s'en alla dîner en compagnie de ses courtisans dans un restaurant parisien. On remarqua avec stupéfaction l'absence de son épouse à ce dîner.

Séverine Paternos avait préféré la compagnie de Maillard et d'un certain nombre de dirigeants d'entreprises pour fêter la victoire de

son époux. Ils s'étaient retrouvés chez Claude Hermann et certains savouraient plus la défaite de la concurrente de Paternos que la victoire de ce dernier.

Gouttenoir et Léonetti devisaient tranquillement dans le salon de l'appartement parisien de ce dernier.

- C'était presque ton fils, disait Léonetti.
- Ce n'était pas « presque », c'était mon fils, adoptif c'est vrai. Comme je n'en avais pas d'autre, j'aimais Michel comme s'il avait été la chaire de ma chaire.
- Pourtant...
- Oui, pourtant... Je n'avais pas le choix.
- Et maintenant ?
- La vie continue. Rien ne change. Le remplaçant de Michel est déjà en place. Tout baigne !

La fête dura tard dans la nuit et le lundi matin le réveil fut difficile pour beaucoup !



## CHAPITRE 79

Albert jubilait. Dès qu'il aperçut Bob, il agita le journal et laissa éclater sa joie :

- Tu vois, cinq points d'écart, y'a pas photo. T'as vu la fête cette nuit, les gens sont contents. Et regarde, ils ont interviewé plein de personnes dans la rue. Tous attendent maintenant avec impatience que Paternos mettent en place tout ce qu'il a promis.
- Fais voir, bougonna Bob.

Il s'assit à une table et ouvrit le journal. En effet, le journaliste avait recueilli les impressions d'un certain nombre de fêtards en leur posant à tous la même question : « qu'est-ce qui va changer maintenant ? ». Les réponses étaient variées, mais toutes allaient dans le même sens : Avec Paternos, la vie allait nettement s'améliorer. Bob lut au hasard quelques extraits de ce micro-trottoir :

Monsieur Georges Martin, employé dans un supermarché : « Enfin, on va gagner plus. Paternos a promis que ceux qui travaillent vont gagner plus que ceux qui foutent rien. »

Madame Hélène Dupont, chef du service courrier à la banque Ficodis : « Paternos va mettre fin aux privilèges des plus riches, il va supprimer toutes les niches fiscales. »

Monsieur Claude Durand, comptable : « Y'en a marre de ces grèves à la SNCF qui prennent en otage les travailleurs. Paternos l'a dit, les grèves, c'est terminé, lorsqu'il y aura une grève, on ne s'en apercevra même plus. »

Madame Chantal Dumoulin, première couturière chez Lamain : « Nous allons enfin pouvoir investir nous-mêmes dans nos retraites sans avoir à payer pour ceux qui ne veulent pas travailler. Paternos, c'est le soutien pour ceux qui s'investissent dans leur travail, c'est la chasse à ceux qui ne veulent pas mouiller la chemise. »

Monsieur Nicolas Fontaine, marchand de journaux : « Tous les chômeurs, au boulot. Y'a pas de raison qu'on paye des gens à rien faire. Et s'ils refusent les postes qu'on leur propose, plus d'indemnités. Paternos, il a été clair, ça, c'est un chef. Enfin ! »

Madame Yvonne Lafleur, retraitée : « Tous les étrangers qui ne servent à rien doivent retourner chez eux. On n'est plus chez nous en France. Regardez dans les rues, on voit plus de Blacks, d'Arabes, de Chinois que de Français. Et on se ruine à payer des allocations pour leurs femmes qui font plein de gosses. Paternos, il a promis un contrôle strict des entrées en France et un renvoi systématique aux frontières pour tous ceux en situation irrégulière et tous ceux qui ne respectent pas les lois françaises. Ça va faire un grand ménage et ça fera du travail pour les vrais français. »

Monsieur Léon Du Valais, retraité : « Le Président Paternos a promis de nous débarrasser d'un fonctionnaire sur deux, enfin un homme politique qui a compris que l'État n'a pas vocation à être le patron payeur des bons à rien. »

Madame Josette Verdu, caissière : « Olivier Paternos, c'est monsieur sécurité. Vous allez voir, dans quelques mois finis les braquages à répétition, finies les attaques dans le métro, dans les trains, dans les rues, terminés les trafics de drogue, supprimées les bandes de voyous qui infestent nos banlieues. Il va nous mettre en place des policiers, des vrais qui ne vont pas avoir peur des bandits. »

Monsieur Guillaume Chomard, étudiant : « On va enfin pouvoir étudier dans de bonnes conditions, en compagnie d'étudiants motivés par leurs études et pas par la politique ».

Mademoiselle Amélie Couderc, lycéenne : « Enfin on va être assuré d'avoir des années scolaires pleines, sans profs absents à tout bout de champ. Et aussi on aura des débouchés après nos études. »

Monsieur Marcel Prébois, ouvrier métallurgiste : « Paternos a promis un meilleur accès et l'égalité des soins pour tous. J'ai un cancer du colon qu'on me traite pas bien. J'espère que je vais

pouvoir aller voir des docteurs à Paris qui vont mieux s'occuper de moi. »

Madame Colette Alémont, restauratrice : « des allègements de charge pour les entreprises, voilà une des principales promesses qui m'a fait voter pour Paternos. Il a bien compris que les petites entreprises, c'est ça qui fait tourner la France. »

Salomon Kléber, avocat d'affaires : « Enfin la liberté totale d'entreprendre. Les chefs d'entreprises vont enfin pouvoir donner libre cours à leurs ambitions, ils vont enfin innover et investir. Et si les entreprises s'enrichissent, leurs salariés s'enrichiront aussi. »

Clotilde Marin, banquière : « Les financiers seront débarrassés des contrôles tatillons de l'administration, ils vont pouvoir se consacrer uniquement à leur job, donc perdre moins de temps et d'argent. Ce sera profitable pour les banques, donc pour leurs clients. »

Monsieur Hubert Sannois, chef de petite entreprise : « Notre nouveau Président va lutter contre les réseaux mafieux et les trafics d'argent sale, il l'a promis. Voilà enfin quelqu'un qui va s'attaquer au grand banditisme, il était temps ! »

Mathilde Gomez, déléguée syndicale : « Beaucoup de promesses, il faut attendre pour voir ce qui sera tenu et ce qui sera oublié. »

Jean-Yves Castapierre, informaticien : « J'ai cru en Paternos, j'espère encore, mais je ne sais pas si je n'ai pas fait une connerie en votant pour lui ? »

Bob reposa le journal sur la table sans lire la suite de cette longue liste de gens heureux. Il songea que, peut-être, il aurait pu être de ceux-là si l'élection avait eu lieu quelques semaines plus tôt. Désabusé, il aurait voté Paternos, requinqué par ses nouveaux amis, il avait voté pour son opposante. Mais aujourd'hui c'était Paternos qui était élu, il fallait faire avec pour cinq ans, voire dix. Peu lui importait en fait, la vie qu'il menait depuis quelques jours lui laissait plus d'espoir que cette élection et son projet commun avec la bande à Patrick lui redonnait la motivation qu'il avait

connue au début de sa carrière professionnelle, et qu'il avait totalement perdue depuis de nombreuses années. Il songeait d'ailleurs sérieusement à quitter le journal. Pour faire quoi ? Il n'en savait encore trop rien mais l'idée faisait son chemin.

S'il avait jeté un œil sur la dernière page du journal il aurait pu lire l'article suivant : « Olivier Paternos, très peiné par le décès accidentel du Préfet Michel Colombani — un homme exceptionnel et dont le dévouement à la Nation avait été sans faille, un héros de la lutte antiterroriste — a décidé de lui rendre un dernier hommage au cours de funérailles nationales. Il accédera à titre posthume au grade d'Officier de la Légion d'Honneur. Notre nouveau Président de la République souhaite que son nom soit attribué à une rue ou une place de la Capitale. »

## CHAPITRE 80

Midi sonnait à l'horloge comtoise qui trônait dans un angle de la pièce. Elle avait un peu d'avance sur le carillon de l'église qui était encore muet. Dans cette immense et luxueuse pièce voûtée qui avait dû être une étable, les quatre hommes savouraient champagne et cigares.

- Voilà une bonne chose de faite. J'ai craint le clash jusqu'à la dernière minute.
- Claude, tu es un affreux pessimiste, répondit Jean-Michel. Je vous l'avais dit qu'on l'amènerait à la Présidence, notre petit teigneux. Il a fallu quelques années de préparation, mais ça en valait la peine. Toute notre équipe est en place, les ministres sont choisis, les conseillers aussi. Il n'y a que Maillard qui m'inquiète un peu, trop rigoureux, trop moraliste, mais il donnera une image de droiture à ce gouvernement.
- Oui, heureusement qu'il est là, dit Charles. Parce que parmi les ministres, il y en a un bon nombre qui sont des charlots de première.
- C'est un peu voulu, répondit Jean-Michel. Ceux qui sont avec nous tiennent la route, les autres sont là pour faire de la figuration. D'ailleurs, moins ils sont compétents, mieux cela vaut pour nous. Les hommes importants dans ce dispositif ne sont pas les ministres mais les conseillers que nous avons imposés à Paternos, pour la plupart grâce à un travail commencé il y a des années.
- Il en a choisi quand même quelques-uns lui-même.
- Non, aucun. Tous ceux qu'il a cru choisir lui ont été présentés il y a plusieurs mois ou années en arrière. Il a cru être maître de ce choix alors que nous lui avons forcé la main en douceur.
- Oui, renchérit Charles. Notre ami Jean-Michel, grand modeste, oubli de dire qu'il est pour beaucoup dans la

réussite de cette stratégie. De plus, il a su gagner la confiance de Séverine Paternos, ce qui lui a beaucoup facilité la tâche.

- À ce propos, comment ça se passe entre les deux Paternos ? demanda Claude.
- Ça tient difficilement. Mais pour le moment, ça tient. Il faut que ça dure juste quelques mois, le temps de tout mettre en place. Ensuite, advienne que pourra. Qu'en penses-tu Jean, tu ne dis rien ?
- Je savoure.
- Je te retourne le compliment que Charles vient de m'adresser. Je vous le dis, j'ai fait beaucoup mais Jean a aussi énormément travaillé pour ce résultat. J'ai patiemment mis en place tous les éléments de la victoire, mais Jean a neutralisé tous ceux qui auraient pu nous nuire. Sans Jean, nous ne serions pas autour de cette table aujourd'hui à lever nos verres à la santé de Paternos.
- Tu me flattes, Jean-Michel. Disons qu'à nous quatre, nous avons mis en place le gouvernement de la France, et qu'à nous quatre, nous allons maintenant diriger ce pays de façon, disons... Bénéfique, pour nos commerces respectifs. Comme dirait Paternos à son entourage : ce qui profite aux riches, profite aussi aux pauvres. On va supposer qu'il ait raison.
- Et vive la France et les Français qui ont bien voté, conclut Charles.

## CHAPITRE 81

- Bonjour Papa, comment vas-tu depuis ce matin ?
- Je me sens bien, ma petite fille. Viens m'embrasser, et toi aussi Romain.

Les deux enfants de Paul Langlois couvrirent de baisers les joues de leur père, mêlant leurs larmes aux siennes.

- Il faut le laisser se reposer maintenant, demanda le docteur Dumontel qui venait d'entrer dans la chambre. Vous pouvez revenir demain matin.
- Un grand merci docteur. Nous savons, mon frère et moi, que vous avez donné beaucoup de votre temps pour que papa puisse s'en sortir.
- Je n'ai fait que ce que mes connaissances en médecine me permettaient de faire. Du moment qu'il avait survécu à ses blessures et que j'avais réussi à le maintenir en vie après les opérations, je ne pouvais pas faire plus. Son retour à la vie, c'est à vous deux qu'il la doit, au temps que vous avez passé près de lui, à l'amour que vous avez su lui donner, que vous avez pu lui faire ressentir.
- Vous pensez le garder ici encore longtemps ?
- Non, juste quelques jours. Ensuite nous l'enverrons dans un centre de repos et de rééducation. Là, par contre, il va lui falloir quelques longues semaines avant qu'il puisse reprendre une activité normale.
- On l'aidera. Encore merci.

Les deux jeunes gens quittèrent la chambre. Quelques minutes plus tard ils rejoignaient Bob et Magali au restaurant Pumpkin's.

- Patrick n'est pas là, s'étonna Marion.
- Non, il a téléphoné pour dire qu'il arriverait en retard, répondit Magali.
- Il a aussi dit qu'on commence à manger sans l'attendre, poursuivit Bob dont l'estomac commençait à gargouiller.

Ils commandèrent donc et entamèrent les discussions sur l'apport de chacun au futur livre qu'allaient écrire Magali et Bob. Ils s'apprêtaient à commander le dessert lorsque Patrick arriva. Marion ne put s'empêcher d'être inquiète, l'air qu'affichait Patrick était tout à la fois sérieux et crispé. Il s'assit et tous attendirent, pressentant l'annonce d'une nouvelle importante.

- J'étais en communication avec Reynier, vous vous souvenez de lui ?

Tous s'en rappelaient.

- Il vient d'intercéder en ma faveur auprès du directeur général de la police, je viens d'être nommé commissaire en raison de mon rôle essentiel – c'est ce qu'il a dit — dans l'arrestation des terroristes.
- C'est formidable ! s'exclama Romain.
- Super ! ajouta Magali.
- C'est bien mérité ! poursuivit Bob.
- Mais ça ne te va pas, je le sens, dit Marion.
- Non, ça ne me va pas. Cet attentat était bidon, les terroristes étaient des petits voyous de banlieues, tout s'est terminé dans un bain de sang inutile, et même dommageable pour la recherche de la vérité. Comment voulez-vous que je sois satisfait ?
- Tout ce que tu dis est vrai, répliqua Marion. Mais tu n'es pour rien dans toutes ces manigances. Au contraire, tu as permis de démanteler ce réseau de malfaiteurs, dont un préfet.
- Il n'empêche qu'un futur Président de la République s'est prévalu d'avoir déjoué un attentat qui n'existait pas et de l'arrestation de terroristes qui n'en sont pas.
- Il n'est peut-être pour rien dans ce montage ?
- S'il n'y est pour rien, il doit y avoir des personnes proches de lui qui y sont pour quelque chose. Car ce coup de bluff et la publicité qui l'a suivi ont largement profité à son élection.



- Attentat ou pas, il aurait quand même été élu, se consola Bob.
- Arrête de culpabiliser, demanda Marion. Si tu es nommé commissaire, c'est qu'on te juge capable de l'être. Mais comment se fait-il qu'on t'ait nommé si vite ?
- C'est Reynier qui a fait le forcing. Il pense qu'il fallait le faire avant la grande réorganisation qui va inévitablement avoir lieu avec l'arrivée de Paternos. Tous les hauts fonctionnaires, ceux qui sont à des postes clés, vont être remplacés par des inconditionnels de Paternos et de son futur ministre de l'intérieur, Léonetti. Il fallait donc que ma nomination se fasse avant leur mise en place. Car Reynier, et quelques autres hauts gradés de la police qui souhaitent rester anonymes mais ont un sens aigu de leur mission, souhaite que je poursuive mon enquête et que je démasque les coupables, les vrais, pas les sous-fifres. En étant commissaire, je disposerai de plus de liberté de mouvements. De plus j'ai déjà pris contact avec un juge qui va m'aider dans cette tâche.
- Mais as-tu la moindre piste qui te permette de remonter plus haut ? demanda Romain.
- Non, je n'ai pas le moindre petit bout d'indice. C'est une nouvelle enquête qui démarre.
- Alors ce soir, oublie tout. On va boire à ton avancement. Demain est un autre jour, lança Marion. Puis elle s'approcha de lui et, sans aucune attention pour ceux qui l'entouraient, elle se jeta à son cou et l'embrassa fougueusement.

Lorsqu'ils se séparèrent leurs amis applaudirent bruyamment, imités par plusieurs clients du restaurant.

## ÉPILOGUE

Après quelques mois d'euphorie, les choses commençaient à se gâter pour Paternos. La grande majorité des Français ne voyaient rien venir. Qu'y avait-il de changé entre ce qu'ils vivaient un ou deux ans en arrière et aujourd'hui ? Ceux qui se posaient la question, qu'ils aient voté pour Paternos ou pas, étaient bien obligés de constater que leur situation ne s'était pas améliorée, et même pour beaucoup, elle avait empiré.

Le pouvoir d'achat avait-il augmenté ? Non, pour ceux qui en avaient besoin. Oui, pour ceux qui étaient déjà nantis.

La sécurité était-elle meilleure ? Il suffisait d'ouvrir n'importe quel journal pour y découvrir des colonnes entières relatant des vols, des agressions, des meurtres.

L'éducation se démocratisait-elle ? Là encore l'écart se creusait toujours un peu plus entre les élèves selon leurs origines.

L'égalité des Français devant la maladie devenait-elle une réalité ? Bien au contraire, les soins devenaient toujours un peu plus onéreux et donc moins accessibles pour les plus démunis.

La place de l'homme au travail était-elle revalorisée ? Non, les dispositions prises allaient toujours dans le sens d'un gain de productivité au détriment de la santé et de l'épanouissement des hommes.

Le chômage diminuait-il ? Il n'était même pas contenu et le nombre de sans-emploi augmentait chaque mois.

L'économie opérait-elle une conversion vers plus d'humanité ? Autant demander à une hyène de devenir végétarienne.

L'indice de popularité de Paternos plongeait donc sans qu'il s'en émeuve, sans même qu'il pense une seconde que ce qu'il faisait n'était pas ce qu'attendait la majorité des Français. Il savait qu'il avait raison, ceux qui pensaient le contraire étaient des imbéciles. Albert n'était pas de ceux là.

Le buffet, étalé sur plusieurs mètres, était dressé près de la piscine. Comme dans toutes ces agapes la foule des invités s'y pressait, agglutinée près des plateaux où il restait encore quelques toasts.

Un peu à l'écart, Jean Gouttenoire contemplait avec satisfaction la masse de toutes ces personnes qui lui étaient redevables et dont il savait exactement tout ce qu'il pouvait attendre de chacun d'eux. Son bras reposait sur les épaules d'une toute jeune femme, qui elle-même entourait la taille de son protecteur. Jean Gouttenoir aperçut Claude et lui fit un imperceptible signe. Dans le même temps il désenlaçât sa compagne et lui tapota les fesses en disant :

- Va rejoindre nos invités et assure-toi que personne ne manque de rien.

La jeune femme, docile, s'éloigna et Claude s'approchât.

- C'est une très belle fête.
- Ca, c'est pour le commun. Nous arroserons dignement ce début de mandat entre nous un peu plus tard, répondit Jean Gouttenoire. Il convient de fêter royalement ces admirables réformes que tu as inspirées et que notre formidable Président a aussitôt actées.
- C'est même étonnant que ce soit si bien passé. Une opposition sans voix, une opinion passive et résignée, une majorité à la botte, des médias aux ordres, c'est vraiment au-delà de nos espérances.
- Oui, tout baigne !
- Pourvu que ça dure encore quelques mois.
- Ca tiendra.

Paul Langlois était sur pied. Il avait repris la direction de son cabinet comptable et avait presque oublié être passé à deux doigts de la mort. Son tempérament optimiste l'empêchait de regarder en arrière. Aujourd'hui ses affaires prospéraient à nouveau, ses enfants étaient heureux, rien d'autre ne lui importait.

Ce soir-là, à l'agence MAG, Magali et Bob s'activaient fébrilement. Magali frappait sur le clavier de son ordinateur les dernières phrases du manuscrit que lisait Bob. C'était le dernier paragraphe du récit de ces quelques jours qui les avaient fait se rencontrer, s'apprécier et qui les avaient conduits à créer ensemble cette agence de journalistes indépendants. Ça marchait très fort pour eux. La notoriété qu'avait acquise Magali en quelques jours au cours de l'affaire des « terroristes » de la gare du Nord et du TGV Grenoble Lyon, leur avait permis de décrocher rapidement quelques contrats qu'ils avaient honorés avec brio. Leur compétence reconnue faisait qu'aujourd'hui ils pouvaient vivre de leurs reportages. Il ne leur restait donc que peu de temps à consacrer à leur livre et plusieurs mois avaient été nécessaires à son achèvement. Mais aujourd'hui était le grand jour où ils pourraient mettre le mot FIN sur la dernière page. Pour fêter cet événement, ils avaient convié leurs amis à un repas dans le lieu qui était devenu leur endroit privilégié de rencontre, le restaurant Pumpkin's.

Sylvie et Bob leur avaient préparé un repas de fête. Bob fit sauter le bouchon et versa le champagne dans chaque flûte. Ils levèrent leur verre et chacun félicita les deux écrivains :

- Moi, j'aurai aimé écrire un livre, dit Bob le restaurateur. Mais je n'ai jamais trouvé le temps. Ce que vous avez fait est formidable. Même si ce que vous écrivez est quand même totalement fallacieux.
- Ca, c'est toi qui le dis, intervint Sylvie. Moi, je trouve que ça colle pas mal avec la réalité quand tu repenses à ce qui s'est passé au moment des élections.
- Il y a toujours ceux qui ne voudront jamais admettre que les personnes qu'ils admirent puissent être d'affreux comploteurs, se désola Magali. Pourtant, tout ce que nous avons écrit est réel.

- Oui, mais comme nous n'avons aucune preuve, nous avons bien été obligés de transformer un peu les faits et de donner des noms inventés à nos personnages. Nous présentons un roman, pas l'exacte vérité, malheureusement, admit Bob le journaliste.
- Bravo quand même pour cette reconstitution quasi fidèle de ce que nous avons vécu. Je suis malgré tout heureux que vous en ayez terminé, je ne voyais plus Magali que quelques heures par semaine depuis que vous avez attaqué la rédaction, se félicita Romain.
- Vous ne nous avez toujours pas donné le titre de ce roman, s'étonna Marion.
- On ne l'a pas donné car on ne l'a pas encore trouvé, avoua Magali. On n'arrive pas à se décider. On avait pensé un moment à l'appeler « le panier de crabes », mais il existe déjà un roman avec ce titre. On cherche, si vous avez des idées, on est preneur.
- Et vous pensez trouver un éditeur ? demanda Patrick.
- Ca risque d'être un peu compliqué. Nous commençons à être connus dans le milieu journalistique mais pas dans celui de l'édition. Il va falloir trouver un éditeur qui se mouille, ce n'est pas gagné d'avance, admit Bob le journaliste.
- Avec un peu de chance, je crois que vous allez pouvoir préparer la suite, lança Patrick.

Tous le regardèrent avec étonnement. Il laissa planer quelques secondes de silence, laissant s'accroître leur curiosité.

- Allez, tu nous le lâches, ton scoop, s'impatienta Marion.
- Comme vous le savez, j'ai pu continuer à enquêter sur Colombani, mais en toute discrétion, hors de tout mandat officiel. J'ai réussi à obtenir, il y a peu, l'inventaire de tout ce qui se trouvait dans son appartement grenoblois. J'ai tout étudié, objet par objet, et là, miracle, j'ai trouvé un petit tableau original de Picasso.

- En quoi ça fait avancer ton enquête ? demanda Romain.
- Un tableau de Picasso, ça ne se vend pas comme un paquet de biscottes. En général on connaît toujours le dernier propriétaire.
- Et alors ! dirent-ils tous ensemble.
- Alors, le dernier propriétaire connu de ce tableau n'est pas Colombani, le tableau lui a probablement été offert il y a moins d'un an puisque le dernier acheteur l'a acquis à cette époque.
- C'est qui ? s'exclamèrent-ils encore une fois tous ensembles.
- Un magnat de l'hôtellerie et de la restauration de luxe, empereur des casinos et des sites de jeux, domicilié, entre autre, à Corenc, banlieue huppée de Grenoble. Il se nomme Jean Gouttenoir.

Magali se tourna vers Bob le journaliste et l'interrogeât :

- Il ne faut peut-être pas conclure notre roman par le mot « fin », mais plutôt par « à suivre » ?

A SUIVRE ...